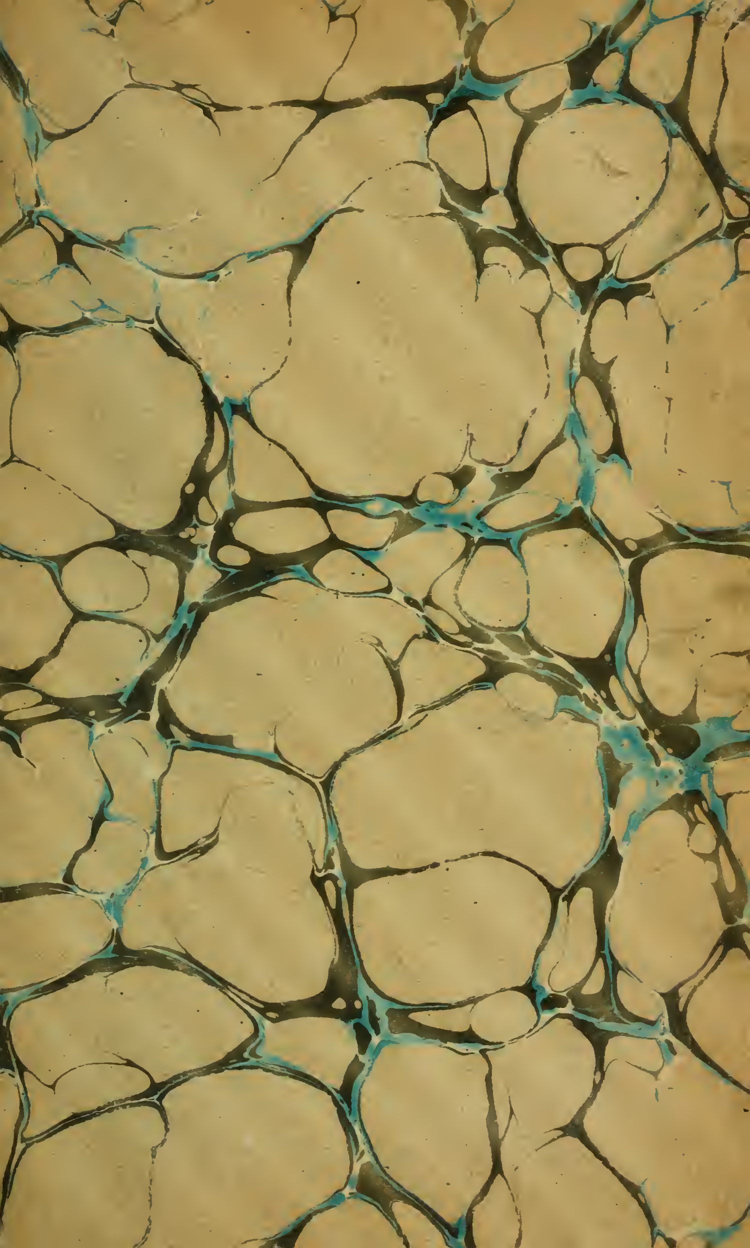






LA RELIGION

DES

CONTEMPORAINS



DU MÊME AUTEUR

LA BIBLE DANS RACINE

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Paris, Leroux, rue Bonaparte, 28.

LA RELIGION

DES

CONTEMPORAINS

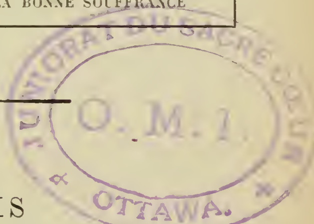
ESSAIS DE CRITIQUE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ L.-CL. DELFOUR

Deuxième Série

PAUL VERLAINE — Mlle HENRIETTE RENAN
LE SARCEY DES FAMILLES
QUELQUES CONJECTURES SUR L'ÉGLISE DE DEMAIN
DE LA SUPÉRIORITÉ DES ANGLO-SAXONS
PIERRE LOTI — LACORDAIRE — UN TÉLÉOLOGIEN
L'AUTEUR DE L'*Abbé Tigrane*
L'ÉGLISE QUE J'AI CHERCHÉE ET TROUVÉE — M JULES LEMAITRE
UN LAMENNAIS INCONNU — LA BONNE SOUFFRANCE



PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
15, Rue de Cluny, 15

1899



A

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR BÉGUINOT

ÉVÊQUE DE NIMES

Hommage de respectueux
et filial dévouement.

LETTRE D'APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE NIMES

Nîmes, le 20 Octobre 1898

Cher Monsieur le Chanoine,

.... Vos travaux publiés dans l'*Université Catholique*, sous le contrôle et le haut patronage de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Lyon, s'éditent maintenant en volume, et ce nouveau mode de publicité en amènera une plus large diffusion dans le public lettré....... Je vous loue principalement, cher Monsieur le Chanoine, de ne dissimuler jamais votre qualité d'ecclésiastique, et de vous rappeler sans cesse à quelle hauteur votre dignité de prêtre porte le débat, devant l'opinion attentive. Car, pour nous prêtres, plus encore que pour les gens du monde, la polémique littéraire doit être courtoise, et emprunter sa force bien moins aux traits acérés de la vérité, qu'à l'observation des règles de la justice et au souci permanent de rendre hommage à la vérité............

Je demande à Dieu de bénir vos travaux, comme je les bénis moi-même, cher Monsieur le Chanoine, avec l'effusion d'un cœur qui vous est bien dévoué.

† Félix, *Evêque de Nîmes.*

LA RELIGION

DES

CONTEMPORAINS

PAUL VERLAINE

Représentez-vous une tête grave, presque d'aspect vénérable ; un beau front dépouillé, une barbe en éventail, à côté des tempes, deux touffes de longs cheveux. Des yeux, très inégalement ouverts, l'un paraît comme voilé, lointain, inaccessible, l'autre a une signification quelque peu inquiétante. Cette physionomie respire la bonté, sans doute, mais plutôt une grande lassitude ; elle dit de longues années de misère et d'inconduite. Tel est le poète Paul Verlaine, d'après le portrait qui porte la signature de l'un de ses admirateurs et amis, M. Eugène Carrière.

La biographie ne dément pas les indications fournies par le portrait ; elle le complète.

Faut-il, en effet, mettre sur le compte du poète les renseignements que, dans l'*Etui de Nacre*, M. Anatole France nous fournit sur Gestas ? Le poète Gestas se lève de très bon matin, il va dans une buvette du voi-

sinage absorber un nombre considérable de petits verres. Il est si heureux de se trouver ainsi à côté de ces bons ouvriers en blouse qui vont commencer leur rude journée ! Aussi s'efforce-t-il de prolonger et de multiplier ses rencontres avec ces excellents travailleurs, dans les buvettes même lointaines, si bien qu'il se sent saisi, à la fin, d'une sorte d'enthousiasme très connu des poètes. Alcée et Horace l'ont décrite, l'un avec beaucoup de verve, l'autre avec une parfaite élégance. Gestas, lui, a moins d'ardeur qu'Alcée, mais il éprouve plus d'émotion qu'Horace ; il est attendri, et, chose curieuse, religieusement attendri. Toute sa pure et pieuse jeunesse se lève devant lui, comme une aube aux couleurs très douces, tandis qu'une voix pure comme un cristal, une voix angélique lui reproche sa honte présente :

Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà
Pleurant sans cesse ?
Dis, qu'as tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

M. Anatole France emploie des termes bien plus réalistes pour exprimer cette gracieuse idée. Toujours pleurant, Gestas entre dans une grande église, car, dit-il, il veut prendre un bain, un bain sacré, d'où son âme sortira blanche comme le lis de la vallée. Il s'agenouille dans un confessionnal, et croyant entrevoir à travers la grille la forme d'un prêtre, il commence : « Mon Père, j'ai soif de pénitence. Mon Père, écoutez-moi.... » A ce moment, il comprend que dans le confessionnal vide, flotte seulement le surplis du vicaire absent. L'émotion fait place à la colère : avec le bâton qui lui a permis d'arriver jusqu'à l'église, il donne de grands coups sur le confessionnal. Naturellement, un bedeau accourt en entendant tout ce tapage.

Gestas lui demande M. le curé. « J'ai, dit-il, à lui faire une confession : non pas de celles dont les dévotes banales viennent tous les jours le fatiguer, mais une confession originale, riche, intéressante, bref une confession extraordinaire. » Par malheur, M. le curé est absent. Gestas demande le premier vicaire... absent aussi ; il se contente du second vicaire, d'un vicaire quelconque, d'un vicaire pas plus haut que ça. Le bedeau le met tout simplement à la porte.

Nous pouvons supposer, sans être exposés à faire un jugement téméraire, que, sous le nom de Gestas, M. Anatole France désigne ici Paul Verlaine. Le poète lui-même a raconté des épisodes de sa propre vie encore plus scabreux, « si que sa réputation a subi que de dégringolades ! » Pour excuser ou couvrir ces fâcheuses aventures, nos contemporains ont un mot merveilleux, d'un effet infaillible, qui jouit de toutes les propriétés justificatives ; ils disent : C'est un Gaulois. Malheureusement, un Germain érudit vient de mettre au jour la biographie d'un poète, son compatriote, et cette biographie ressemble, de point en point, à celle de P. Verlaine.

Zacharias Werner a été un personnage tout à fait bizarre... A Berlin, à Dresde, à Varsovie, il eut la conduite la plus extravagante ; trois fois il se maria, pour divorcer aussitôt ; lui-même se définit « un agité, qui pleure, gémit, se méfie, et qu'un souffle fatal pousse toujours vers l'amour ». La mort de sa mère, en 1804, le plonge dans le plus profond désespoir : la date de cet événement, le 24 février, devient désormais pour lui une date tragique... Il parcourt les villes italiennes, ne s'arrêtant nulle part, et pour s'arracher à ses remords, il revient en Suisse. Il va d'abord faire un pèlerinage pieux au « très saint Rousseau » A Coppet, où il

revient, il déclame ses théories religieuses sur l'amour céleste ; chacun lui fait fête. Mais bientôt il s'enfuit, il accourt à Paris, où le pousse un vrai délire sensuel. En arrivant à Paris, il s'écrie dans un poème fameux : « Jésus-Christ, Sauveur du monde, laisse-moi boire à la source de la vie, fais que je ne me noie pas ». Mais il se noie tout à fait. En peu de semaines, tout Paris connaît ce fou qui, vêtu d'un long manteau noir, occupe ses soirées et ses nuits sous les galeries du Palais-Royal. Et le voici de nouveau contraint à s'enfuir..... Nous le voyons ensuite, en pèlerin, dans la sainte Cologne. Il s'agenouille, à minuit, devant l'autel de la Vierge ; mais cela ne lui suffit pas ; il jure d'aller à Rome faire pénitence de ses péchés. Et, à peine arrivé à Rome, il pèche de nouveau : « Damné, écrit-il, fidèle à mon vieux péché — allant du repentir au désir, et du désir au repentir ; — même sur les collines saintes — j'ai péché scandaleusement. — C'est ce que je ne puis cacher ».

Connaissant ainsi le poète, nous ne chercherons pas, dans ses œuvres, certaines qualités morales dont l'absence d'ailleurs ne scandalise que trop faiblement notre génération. Il faut en prendre son parti, M. Paul Verlaine manque de tenue, et il a un sens moral assez vague. Est-ce une raison de ne pas nous approprier ce que ses poésies renferment de vrai christianisme ? De ce torrent bourbeux, on peut extraire des perles, et, avec quelques précautions, sans même se salir les doigts. Le pauvre fou qui mène (1) à l'hôpital la plus étrange des existences, a laissé, au moins une fois, tout son sang chrétien chanter une chanson pure. N'en perdons aucune note, tâchons d'en saisir le sens général ; il y faut

(1) Cette étude a paru du vivant de Paul Verlaine.

quelque application, car l'un des grands défauts du poète, c'est l'obscurité. Je voudrais tout simplement analyser les œuvres choisies de Paul Verlaine.

Comme début, une sorte de lamentation sur les perfidies de l'éternel féminin. Le poète veut revenir à la pureté de l'enfance ; mais une tentation terrible torture son âme :

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme.
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme...
... Oh ! va prier contre l'orage, va prier.

C'est là certes une belle paraphrase de la dernière demande du *Pater* : ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Où se refugier maintenant ? Le poète cherche des milieux purs et tranquilles où l'âme puisse savourer les douceurs de la vertu ; et, pour les retrouver, il interroge ses souvenirs historiques. Qu'il était admirable, le déclin du grand siècle,

Quand le soleil couchant, si beau, dorait la vie,
Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin.

Paul Verlaine est ici d'accord avec toutes les nobles et intelligentes femmes qui vécurent à Saint-Cyr, avec tous les érudits qui ont su revivre les beaux jours d'*Esther* :

« Nous voulions, dit Mme de Maintenon, une piété solide, éloignée de toutes les petitesses des couvents ; nous voulions de l'esprit, de l'élévation, un grand choix dans nos maximes, une grande éloquence dans nos instructions, une liberté entière dans nos conversations, un tour de raillerie agréable dans la société, de l'élévation dans notre piété ». — M. de Noailles a pu

dire, sans exagération, que les commencements de Saint-Cyr représentent peut-être les plus douces heures que l'humanité ait connues ; Paul Verlaine nous en fait encore mieux sentir le charme par un contraste ingénieux : Au temps de Louis Racine,

> ... poète et docteur, simplement, bonnement,
> Communiaient avec des ferveurs de novices,
> Humbles servaient la messe et chantaient aux offices.

On aimerait de voir, dans une cérémonie religieuse — ne serait-ce que quelques minutes, — ceux de nos beaux esprits contemporains qui engagent éloquemment leurs lecteurs à revenir au christianisme. Oseraient-ils se mettre à genoux, puis, les bras croisés, recevoir bravement la sainte hostie sur leurs lèvres ? Non, ils ne sauraient pas trouver cette attitude simple et grande, symbole visible de la fierté et de la bonne tenue de l'âme.

Et cependant, si grande que soit cette fin du XVIIe siècle, elle ne satisfait pas encore Paul Verlaine, parce qu'elle lui paraît trop imprégnée de gallicanisme et de jansénisme. Il se sent attiré vers le Moyen-Age énorme et délicat, vers ces temps de haute théologie et de solide morale, où les hommes se laissaient guider par la folie unique de la Croix, — ce qui ne nous prouve pas cependant qu'il ait étudié la *Somme* de saint Thomas, ni les arts religieux. Il est peu motivé ici, cet amour du moyen âge, et il paraît un peu superficiel. Le poète, en tout cas, ne s'arrête pas en ce XIIIe siècle qu'il dit tant aimer, et il commence aussitôt une série de chansons bien douces, encore plus obscures que douces ; elles pourraient n'avoir pas de sens, mais j'aime mieux dire que je ne les comprends pas du tout.

Le Mal vient livrer un second assaut à l'âme du nou-

veau converti, en se servant de toutes les voix du monde :

Voix de l'orgueil : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or.
On trébuche à travers des lueurs d'incendie...
Mais, en somme, la voix s'en va, comme d'un cor.

Voix de la haine : cloche en mer, fausse, assourdie
De neige lente. Il fait si froid ! Lourde, affadie,
La vie a peur et court follement sur le quai,
Loin de la cloche qui devient plus assourdie.

Voix de la chair, voix d'autrui, colères, soupirs noirs, regrets, tentations s'élèvent pour l'assourdissement des silences honnêtes. Le poète leur commande de mourir parmi la voix terrible de l'amour. Ici, intervient la douleur chrétienne, immense comme le cœur humain. Bien différente de la douleur païenne, qui s'efface, elle se tient debout sur le calvaire, pleine de larmes et sans cris ; elle prépare le poète à l'extase :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour...

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain...

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Il y a, ici, une réminiscence incontestable du beau poème de saint François d'Assise :

« L'amour m'a fendu le cœur, et mon corps est tombé à terre. Ces flèches que décoche l'arbalète de l'amour m'ont frappé en m'embrasant. De la paix il a fait la guerre ; je me meurs de douceur... Maintenant mon cœur est devenu capable des consolations du Christ... L'amour m'a mis dans la fournaise, l'amour m'a mis dans la fournaise ; il m'a mis dans la fournaise d'amour ».

Paul Verlaine ignorait-il les strophes admirables du Poverello, lorsqu'il écrivait *Sagesse ?* La chose paraît peu probable ; d'ailleurs, qu'il y ait ici imitation ou rencontre, le fait n'en est pas moins à la gloire du poète moderne. Il n'a pas reproduit, certes, le mouvement, la force, la vie de l'étonnant poème franciscain ; mais il a su trouver une note douce et attendrie. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait même établir une certaine ressemblance entre sa quatrième strophe et le cantique de sainte Françoise Romaine : « Loué soyez-vous, ô mon Amour, de m'avoir admise à ce banquet divin ». — Il n'est cependant pas probable que Paul Verlaine ait lu les révélations de sainte Françoise Romaine.

Nous arrivons maintenant au chef-d'œuvre du poète, le cantique en l'honneur de la sainte Vierge :

Je ne veux plus aimer que ma mère Marie...

Et comme j'étais faible et bien méchant encore,
Aux mains lâches, les yeux éblouis des chemins,
Elle baissa mes yeux et me joignit les mains,
Et m'enseigna les mots par lesquels on adore...

Peut être ces quelques vers immortaliseront-ils, à eux seuls, le nom de P. Verlaine. Heureux poète ! Il s'est attaché aux plis de l'Assomption de Marie, et il demeurera uni à toutes ses gloires. « Ne suffit-il pas, d'ailleurs, comme le disait naguère M. de Vogué, ne

suffit-il pas de courtes flèches pour porter un nom à travers les âges ? Ils sont nombreux, nos concitoyens qui n'ont jamais lu vingt lignes de Montaigne ni de Rabelais ; tous rattachent le nom du premier à son *que sais-je ?* celui du second à son grand *peut-être* ». De Paul Verlaine on retiendra certainement le premier vers de son admirable prière : « Je ne veux plus aimer que ma mère Marie ! » — Je me figure saint Bernard, fra Angelico, tous les admirateurs de l'humble Vierge, les plus purs et les plus saints, écoutant le pauvre poète, notre contemporain, qui partage sa vie entre l'hôpital et les brasseries du boulevard. Qui sait s'ils ne se montreraient pas très cléments à ses fautes, s'ils ne lui donneraient pas l'accolade fraternelle ? Qui sait s'ils ne lui diraient pas : Nous savons que ta volonté est faible, mais ta folie ressemble singulièrement à celle de la Croix, et, par le cœur, tu es des nôtres. Parce que tu as beaucoup aimé la sainte Vierge, il te sera beaucoup pardonné !

Pour apprécier la valeur exacte du petit chef-d'œuvre de Paul Verlaine, nous avons un terme de comparaison, ce qui est beaucoup en littérature. Un poète, qui lui ressemble, a composé en l'honneur de la sainte Vierge une ballade célèbre, et cette ballade, malgré la rouille du langage, conserve encore, depuis quatre siècles, toute sa fraîcheur et sa beauté :

Dame du ciel, regente terrienne,
Emperiere des infernaulx paluz,
Recevez moy vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Ce nonobstant qu'oncques rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse ;
Sans lesquelz biens âme ne peult merir
N'avoir les cieulx, je n'en suis menteresse :
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

A vostre Fils dictes que je suis sienne:
De luy soyent mes pechez absoluz.
Pardonnez-moi, comme à l'Egyptienne,
Ou comme il feit au cler Theophilus,
Lequel par vous fut quitte et absoluz,
Combien qu'il eust au diable faict promesse.
Preservez-moy que je n'accomplisse ce,
Vierge portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on celèbre à la messe:
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne scay, oncques lettre ne leuz:
Au moustier voy, dont suis parroissienne.
Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont boulluz.
L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
La joye avoir fais moy, haulte Deesse,
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblez de joye, sans faincte ne paresse:
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portastes, Vierge, digne princesse,
Jesus régnant, qui n'a ne fin ne cesse.
Le Tout-Puissant, prenant nostre faiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir,
Offrist à mort sa tres chere jeunesse.
Nostre Seigneur est tel, je le confesse,
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

La prière de Villon, n'hésitons pas à le reconnaître, l'emporte, et de beaucoup, sur celle de Verlaine. En quelques vers, maître François Montcorbeil exprime toutes les beautés et les forces morales du moyen âge. Il traduit admirablement la théologie, et il met en relief la vie pauvre et malheureuse, l'humilité chrétienne et la vaillance de sa mère, en même temps qu'il fait intervenir, avec beaucoup de tact, la célèbre légende du clerc Théophilus. Il rivalise avec saint Paul comme le fera plus tard Bossuet:

Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse,
Laissa les cieulx et nous vint secourir,
Offrist à mort sa très chère jeunesse...

Ce dernier vers semble emprunté aux scènes les plus touchantes des plus belles Passions. D'autres, au contraire, ont un éclat et un rayonnement auquel n'ont jamais pu atteindre les plus savants d'entre les coloristes modernes :

Au moustier voy, dont suis parroissienne,
Paradis painct, où sont harpes et luz.....

Toute la ballade respire la piété, la confiance en la sainte Vierge, les douces et pures espérances d'un paradis très concret et très théologique. J'aime surtout chez François Villon l'absence d'égoïsme et la compréhension profonde du sentiment maternel ; sur les lèvres de la vaillante chrétienne qui est sa mère, chaque mot prend une force nouvelle. A tant de beautés, que peuvent opposer les plus ardents admirateurs de Paul Verlaine ? Des sentiments exquis, sans doute, mais rien que des sentiments exquis. Encore sont-ils inférieurs à ceux de Villon. Enfin, nous sentons chez le poète moderne une immense passivité, et presque de la mollesse ; il reçoit les dons de Marie, il en jouit délicieusement, il nous laisse trop comprendre que tout se borne chez lui à de bons désirs, tandis que la mère de Villon portait vaillamment sa croix. Au fond, Paul Verlaine n'a guère trouvé qu'un cri d'une simplicité sublime et quatre vers d'une beauté parfaite ; le reste est simplement bon, ou insignifiant, ou peu naturel. Le mieux donc qu'on puisse souhaiter à l'auteur de *Sagesse*, c'est que ses vers soient rapprochés des vers de Villon. Ceux-ci, peut-être, porteront ceux-là et les aideront à traverser les siècles.

La sainte Vierge prend le poète par la main, pour ainsi dire, et l'amène tout doucement jusqu'au trône de son divin Fils, *ad Jesum per Mariam*. Un dialogue s'établit aussitôt entre Jésus et le pécheur :

— Mon Dieu m'a dit : Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne.
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes. et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés ! . . . .

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ?

A son tour, le pécheur répond longuement ; il implore le pardon de ses fautes, il demande la force de rester fidèle à ses nouvelles résolutions ; il s'exalte ou plutôt il tâche de s'exalter, car ses pauvres métaphores se traînent péniblement.

Le colloque de P. Verlaine avec Jésus évoque des souvenirs religieux et littéraires qui l'écrasent. Nous nous rappelons le Dieu de l'*Imitation* causant avec l'âme chrétienne, ou le Jésus qui disait à Pascal : J'ai pensé à toi dans mon agonie ; j'ai versé telle et telle gouttes de mon sang pour toi ! Les pauvres vers languissants de P. Verlaine ne résistent pas à l'épreuve de cette comparaison.

Pourquoi, immédiatement après ces effusions mystiques, nous raconte-t-il, sans nous prévenir, l'histoire de Gaspard Hauser ? Lui-même, peut-être, ne le sait pas très bien, et il nous suffit d'autre part que l'histoire soit intéressante.

Gaspard Hauser chante :

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes
Ils ne m'ont pas trouvé malin...

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère,
J'ai voulu mourir à la guerre ;
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard !

Pauvre Gaspard en effet ! Il est fort touchant, mais nous voudrions bien savoir d'où lui vient sa peine profonde, nous voudrions qu'il fût choqué moins de l'ironie des citadins, par exemple, que de leur incrédulité et de quelques autres défauts. Mais Gaspard a trop vite fini sa chanson : ne serait-il pas un peu paresseux, et ne s'arrêterait-il pas, dès qu'il voit émus ceux qui l'écoutent ? Nous prierons volontiers pour vous, malheureux et sympathique Gaspard ; mais tâchez donc de vous aider un peu vous-même, et puisque vous ne connaissez d'autre métier que celui de chanteur, possédez-le plus à fond, fréquentez les vieux aèdes mendiants que la tradition nous représente errant de ville en ville. Ils vous apprendront comment, sous leur archet, jaillissent les notes profondes qui font pleurer les vierges, les soldats et les prêtres. Travaillez, Gaspard.

C'est bien ce qu'il paraît comprendre, un moment, car il regrette avec une douleur touchante le temps mal employé de sa jeunesse :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre par-dessus le toit
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte,
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

Quelle douleur lente, quelle exquise délicatesse dans l'aveu ! Quelle naïveté et quelle grâce d'attitude ! Mais remarquez que si ce pauvre Gaspard exprime d'une façon, — oh ! combien touchante, — des regrets sincères, il ne paraît pas avoir de ferme propos. Il a très mal employé sa jeunesse, et nous voyons bien qu'il ne fera pas un meilleur usage des années de son âge mûr.

Cependant, les bonnes pensées l'entourent ; elles s'offrent à lui avec une douce persévérance, elles l'invitent au bien et au travail :

Vous voilà, vous voilà, pauvres bonnes pensées !
L'espoir qu'il faut, regret des grâces dépensées,
Douceur de cœur avec sévérité d'esprit
Et cette vigilance, et le calme prescrit,
Et toutes ! . . . .
— Votre pasteur, ô mes brebis, ce n'est pas moi,
C'est un meilleur, un bien meilleur, qui sait les causes,
Lui qui vous tint longtemps et si longtemps là closes,
Mais qui vous délivra de sa main, au temps vrai.
Suivez-le. Sa houlette est bonne.
Et je serai,
Sous sa voix toujours douce à votre ennui qui bêle,
Je serai, moi, par vos chemins, son chien fidèle !

Hélas ! non, Gaspard Hauser n'a pas tenu parole ; il n'a pas su aboyer quand il fallait, et les douces brebis se sont enfuies. En leur lieu et place, on voit des passions laides, semblables à des loups ou à des

monstres hideux. Finis les temps de la sagesse, envolés tous les pieux sentiments. Le pécheur retourne à ses vomissements anciens. Verlaine va chanter les sujets grivois, le satanisme, le désespoir, la révolte ; désormais il voit la vie en rouge.

Quelquefois, cependant, il se ressaisira, et il nous apparaîtra alors, en moraliste, presque en sermonnaire, ou tout au moins en chrétien désireux de faire des prosélytes :

A VICTOR HUGO

Depuis, la Vérité m'a mis le monde à nu.
J'aime Dieu, son Eglise, et ma vie est de croire
Tout ce que vous tenez, hélas ! pour dérisoire,
Et j'abhorre en vos vers le serpent reconnu.

J'ai changé comme vous. — Mais d'une autre manière.
Tout petit que je suis, j'avais aussi le droit
D'une évolution, la bonne, la dernière.

Pour comprendre le piquant de ces dernières paroles, il faut se rappeler les métaphores retentissantes par lesquelles Victor Hugo expliquait ses changements politiques. Ney, d'ouvrier tonnelier, devint maréchal de France ; Murat, qui était garçon d'écurie, s'éleva jusque sur le trône des rois de Naples ; quant à lui, Victor Hugo, de royaliste catholique, il était devenu républicain libre-penseur, ce qui, aux yeux de tous les gens profonds, est infiniment mieux. Or, Verlaine disait simplement, modestement, à Victor Hugo : J'ai changé, comme vous, mais d'une autre manière. Et en parlant ainsi, il n'exprimait qu'une partie de la vérité. Avec preuves indéniables à l'appui, M. Edmond Biré a établi que ces changements politiques très nombreux ont revêtu des caractères aussi variés que peu glorieux. Victor Hugo connut ce réquisitoire du critique, et, après l'avoir lu, il se contenta, dit-on, de cette remarque

mélancolique : « M. Biré est bien méchant ». — Se représente-t-on maintenant la contraction de physionomie de Victor Hugo lisant l'épître de Verlaine :

J'ai changé, comme vous, mais d'une autre manière.
Tout petit que je suis, j'avais aussi le droit
D'une évolution, la bonne, la dernière.

En dehors de *Sagesse*, les œuvres poétiques de Verlaine n'offrent aucun intérêt au lecteur chrétien ; je doute fort qu'elles charment les libres-penseurs. Quelques termes mystiques apparaissent çà et là, couvrant mal des sentiments qui n'ont rien de commun avec la piété. Puis, c'est du vague, du vague indéfiniment ; « ce sont choses crépusculaires », ce sont trop souvent choses ordurières. Presque toujours on croit entendre un homme qui rêve ou un fou ; dès que les pures inspirations lui manquent, Verlaine tombe infiniment au-dessous du médiocre. Laissons ses rapsodies toujours ennuyeuses, quelque titre qu'elles portent ; sauf son très curieux *Clair de Lune*, je ne trouve rien de supérieur dans ses œuvres profanes. En revanche, les mauvais calembours, les niaiseries, les non-sens, les fautes de rythme ou de goût se comptent par centaines.

C'est pourquoi il vaut mieux, sans doute, chercher à nous rendre compte des beautés simples et intelligibles qui se rencontrent chez P. Verlaine. On aime dans ses bons vers quelques sentiments extrêmement simples, primitifs, populaires : ils arrivent à s'épanouir non sans quelque lenteur, et puis... ils disparaissent. Par un beau soir mélancolique vous entendez un rossignol former des sons aussi doux qu'éclatants. Il se tait tout à coup, mais dans le même bouquet d'arbres un oiseau quelconque chante sa plainte monotone et

banale. C'est toujours l'impression qu'on éprouve en lisant P. Verlaine. Rarement il écrit de suite plus de cinq ou six vers vraiment beaux ; et s'il s'en trouve parfois une douzaine, c'est que chacun de ces vers ne se compose pas de plus de quatre ou cinq syllabes. Quelle indigence poétique est la nôtre ! M. de Hérédia met vingt ans à composer un petit volume ; P. Verlaine écrit plus longuement, mais de toutes ses œuvres, sept ou huit pages au plus ont chance de lui survivre ; encore n'est-ce pas bien sûr.

La poésie de M. P. Verlaine a pour second caractère l'ironie ; mais cette ironie, d'un genre particulier, est très difficile à définir. Tout d'abord, on a envie d'attribuer à la candeur du poète certaines affirmations tout à fait étonnantes et lancées le plus tranquillement du monde. Se trouvant en exil, il se rappelle Ovide exilé, lui aussi, parmi les barbares blancs, et il établit tout à son aise sa comparaison. Puis, brusquement, le petit poème historique et critique se termine en prière :

> Or. Jésus ! vous m'avez justement obscurci.
> Mais n'étant pas Ovide, au moins je suis ceci.

Que vient faire en cette histoire peu correcte le nom adorable de Jésus ? On se dit : Voici l'heure où le poète radote doucement : il n'est pas responsable. Mais il ne tarde pas à prendre une allure plus hardie et, cette fois, non équivoque ; semblable à un mendiant ivre, il danse la gigue, en disant des gaudrioles ; bref, il nous apparaît tout à fait déniaisé. De cette nouvelle manière on pense bien que je ne donnerai pas ici des exemples. Que croire donc ? La vie de bohème aurait-elle tout à fait éteint la vie candide qui se manifestait jadis dans les grands yeux du pauvre orphelin venu du fond de sa province ?

Il y a peut-être une autre cause. L'influence de Victor Hugo pourrait bien n'avoir pas été sans se faire sentir sur cette bizarre et indéfinissable ironie. Pour Victor Hugo comme pour Verlaine, il est des moments où l'on se demande s'il se moque ou s'il parle sérieusement ; réflexion faite, on penche à croire qu'il est à moitié convaincu :

— L'ombre venait ; le soir tombait, calme et terrible.
Hermann me dit : — Quelle est ta foi, quelle est ta bible ?
Parle. Es-tu ton propre géant ?
Si tes vers ne sont pas de vains flocons d'écume,
Si ta strophe n'est pas un tison noir qui fume
Sur le tas de cendre Néant...

Et je lui dis : — Je prie. Hermann dit : — Dans quel temple ?
Quel est le célébrant que ton âme contemple,
Et l'autel qu'elle réfléchit ?
Devant quel confesseur la fais-tu comparaître ?
— L'Eglise, c'est l'azur, lui dis-je ; et quant au prêtre...
En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme ;
Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme,
Le loup et l'aigle et l'alcyon ;
Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : — Courbe-toi, Dieu lui-même officie,
Et voici l'élévation.

Une fois contracté ce pli de l'esprit, on ne peut plus s'exprimer comme tout le monde, et on vaticine. Victor Hugo, qui s'admire et s'aime lui-même uniquement, ne voit chez les autres hommes que des envieux ; il fuit donc leur société et fait des confidences aux arbres, aux clairières et aux vallons ; il va sans dire qu'il ne néglige pas de mettre en évidence ses propres mérites :

Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !
Au gré des envieux, la foule loue et blâme

Vous me connaissez, vous ! — Vous m'avez vu souvent,
Seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant.

. . . .

La haine sur mon nom répand en vain son fiel ;
Toujours, je vous atteste, ô bois aimés du ciel !
J'ai chassé loin de moi toute pensée amère,
Et mon cœur est encor tel que le fit ma mère !

P. Verlaine reproduit les mêmes idées. Seulement, tournez quelques pages, le poète entre dans l'âme de Pierrot. Il vante la finesse et le dédain transcendant des pitres, ou il chante les fêtes aristocratiques du XVIIIe siècle. Pauvre poète, il ne sait plus lui-même, à la fin, à quoi s'en tenir ; il rit ou pleure tour à tour, quelquefois en même temps. Et c'est cela, l'ironie de P. Verlaine !

D'autres poètes que V. Hugo ont marqué leur empreinte sur l'esprit et la sensibilité de l'auteur de *Parallèlement*. Lui, le pacifique, il veut pousser des cris de révolte, comme le gueux Richepin, et il manque le ton. Quelquefois il reprend, sur un mode nouveau, un très vieux refrain romantique ; il a le courage de chanter la main qui court sur un piano, et comme chez Musset, la fenêtre reste ouverte sur le jardin. Hélas ! il choisit souvent plus mal les sujets de son imitation ; il glorifie ou explique avec complaisance des crimes abominables, à l'instar de je ne sais quel poète contemporain. Et Verlaine étale naïvement cette page ordurière à côté du sermon pieux qu'il adresse à V. Hugo. Oui, il est bien fou. Mais pourquoi ne lui donnerait-on pas un tuteur ? Un homme de bon sens, un honnête homme, un tant soit peu frotté de littérature, qui aurait les pouvoirs nécessaires, ferait disparaître ces horreurs. La chose serait d'autant plus facile que les inconvenances échappées à la plume de Paul Verlaine n'ont rien de commercial. Les aigrefins de la littérature font pro-

fession d'immoralité, comme d'autres vendent de mauvaises conserves alimentaires ; ils veulent gagner de l'argent. Mais le pauvre P. Verlaine semble incapable de ce calcul ; et si la misère l'a réduit quelquefois — ce que je ne crois pas — à tenter ce déplorable métier, il n'y a guère réussi.

Dans l'opinion du plus grand nombre, P. Verlaine se rattache surtout à l'école décadente. Qu'est-ce qu'un décadent? En quoi se distingue-t-il d'un symboliste? J'avoue ne connaître qu'imparfaitement ces deux questions. Je suis de ceux qui ne comprennent pas généralement les vers de M. Stéphane Mallarmé ; il est une foule de gloires, parmi les jeunes, (au sens moderne du mot) que j'ignore ; d'autres, que je suis incapable d'apprécier. Cependant, quelques traits me paraissent communs à tous les écrivains de l'école décadente. Ils se persuadent d'abord que la France, en tant que nation latine, est déjà en pleine décadence. La France une nation latine ! On nous le dit tous les jours, c'est vrai, et telle de nos provinces ressemble beaucoup, en effet, à un fragment détaché de l'Italie. Mais les Basques, mais les Flamands, mais les Auvergnats, mais les Normands ont-ils vraiment autant qu'on l'affirme, du sang latin dans les veines ? Enfin, si la France est en décadence — ce que quelques-uns mettent en doute, — les nations saxonnes ne doivent pas la suivre de très loin. dans la voie où elle s'engage. On devrait dire, non pas la décadence latine, mais la décadence occidentale, ou plutôt il serait peut-être plus sage de ne rien dire du tout, car enfin sur une aussi vaste question, il n'est qu'un décadent pour oser se prononcer.

L'obscurité voulue fait encore partie du programme de nos modernes poètes. Au temps où le bon sens français avait encore quelques droits, en notre beau

pays, on n'eût pas manqué de dire à chacun d'eux :

Si ton esprit veut cacher
Les belles choses qu'il pense,
Dis-moi qui peut t'empêcher
De te servir du silence.

Les décadents aiment mieux se servir de vers qui ont la prétention d'être à la fois de la musique et de la peinture, car ils attribuent une couleur à chaque voyelle. A, par exemple, est rouge à moins qu'il ne soit blanc ; U est violet ; E a des aspects bleus. Qu'on veuille bien excuser les erreurs graves que je puis commettre ; je n'ai pas sous la main les vers classiques dans lesquels ont été fixées pour jamais les couleurs des voyelles. Ceci expliqué, nous pourrons peut-être plus facilement comprendre les poésies décadentes de Paul Verlaine.

Voici un exemple assez curieux du genre :

LANGUEUR

Je suis l'empire à la fin de la décadence,
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or, où la langueur du soleil danse.

L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense.
Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants
Oh ! n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
Oh ! n'y pouvoir fleurir un peu cette existence !

Oh ! n'y vouloir, oh ! n'y pouvoir mourir un peu !
Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ?
Ah ! tout est bu, tout est mangé ! Plus rien à dire !

Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige !

De doctes critiques ont élucidé ce sonnet — comme

des érudits allemands expliquent une strophe d'Eschyle ou une allusion d'Aristophane aux mœurs athéniennes. Moyennant quoi nous comprenons que M. Paul Verlaine s'est cru pendant quelques instants l'empire romain, à la fin de la décadence — ce qui est une bonne manière de rendre la vie intéressante. Mais on n'a pas fait ressortir suffisamment, ce me semble, l'excellent caractère de ces barbares blancs qui laissent les poètes composer d'aussi remarquables sonnets. Les barbares, sous l'œil desquels s'est formée la jeunesse de M. Barrès, ont beaucoup moins de tolérance, ce sont apparemment des barbares noirs.

Le contraste entre le second quatrain et le premier tercet ne manque pas de piquant. Tandis que se livrent des combats longs et sanglants, le Romain constate avec douleur qu'il ne sait pas même mourir un peu, ayant tout bu et tout mangé, et qu'il n'a plus rien à dire. Ce dernier trait, pour un décadent, me paraît sublime. Les plumitifs et les bavards se réunissant pour constater qu'ils n'ont rien de nouveau à exprimer, oh ! le curieux spectacle ! Vallès présentait la même idée sous une forme plus violente. Puisque, disait-il, nous ne pouvons plus trouver du nouveau, brûlons les bibliothèques, retournons à ces beaux jours d'ignorance où il est facile d'inventer. Ne pouvoir rien dire, s'écriait avec plus d'à-propos et de raison un héros grec qui avait longtemps vécu en exil, c'est pire que la mort !

Ces vers décadents, qui ne sont pas les seuls d'ailleurs dans son œuvre, P. Verlaine les a pour ainsi dire illustrés de théories décadentes. Il a composé un *Art poétique*, qui, de prime abord du moins, ne paraît ressembler en rien à celui d'Horace, ni à celui de Boileau, mais qui vaut qu'on l'étudie d'un peu près, car il est très piquant.

De la musique avant toute chose...

Sans doute, nous comprenons, sans peine, ce premier vers qui, par grand hasard, concorde avec les théories de Boileau :

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Seuls, les initiés ou les critiques, à l'esprit effrayamment subtil, peuvent saisir le sens des trois vers qui suivent, et dans lesquels P. Verlaine explique la nature et les qualités de l'harmonie poétique,

Et pour cela préfère l'impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Pourquoi l'impair est-il plus musical que le pair ? Pourquoi l'impair se dissout-il plus facilement dans l'air ? Demandez aux physiciens.

La seconde strophe commence par une déclaration essentiellement révolutionnaire :

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise.

On nous avait appris, au contraire, à bien choisir les termes, afin de bien rendre toute notre pensée et rien que notre pensée. Sur la foi de maître Nicolas, nous avions l'esprit tremblant sur le choix de ses mots. D'après Paul Verlaine, le vrai poète est celui qui, systématiquement, emploie les mots à contre-sens. Dans les petites réunions de famille, on appelle cela jouer à qui perd gagne. Mais P. Verlaine se rapproche davantage de la vérité lorsqu'il conclut :

Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au précis se joint.

« L'art chrétien, a-t-on dit, inspiré par la doctrine à mépriser la nature et l'humanité, s'efforce de rendre un divin mystérieux, qui, par conséquent, ne peut être ni compris par la raison ni représenté par les formes sensibles. De là, la nécessité d'un art symbolique dont les expressions sensibles sont souvent très éloignées des objets qu'elles expriment ». Or, pour comprendre la relation instituée par l'artiste entre le symbole et l'objet symbolisé, il faut être initié.

Verlaine joint des exemples à cette théorie :

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Le premier de ces vers est fort beau ; malheureusement il manque d'originalité ; depuis Homère et Eschyle, d'innombrables poètes ont chanté cette vision délicieuse, et à force de la chanter, ils l'ont rendue banale.

Verlaine se prononce ensuite contre la couleur ; il ne veut que la nuance ; il doit y avoir là quelque obscurité, parce que je ne puis pas me figurer qu'il condamne ainsi Rubens et Hugo, ces deux grands coloristes.

Maintenant, nous allons nous rapprocher de Boileau :

Fuis du plus loin la pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur
Qui font pleurer les yeux de l'azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Vous avez reconnu dans les derniers vers du pur Victor Hugo. Paul Verlaine ne se trompe pas tout à fait, lorsqu'il parle ici de basse cuisine ; il nous sert, en effet, de très bizarres mélanges.

Après Boileau et Victor Hugo, il met en pièces Pascal :

> Prends l'éloquence et tords-lui son cou !

On retrouve là, faussé, tronqué, exagéré et présenté sous une forme triviale, l'admirable principe posé par l'auteur des *Pensées :* La vraie éloquence se moque de l'éloquence. A son tour, Fénelon pourrait reconnaître son bien dans la tirade de P. Verlaine contre la rime. De même qu'un homme ivre déchire ses vêtements à toutes les haies qui bordent la route, ou se heurte à tous les obstacles qu'il rencontre, de même notre saturnien poète touche à toutes les idées émises par les maîtres de la critique, mais si maladroitement qu'il les gâte presque toujours :

> Oh ! qui dira les torts de la Rime ?

Mauvais signe pour un poète de médire de la rime. Sans doute, les parnassiens et quelques autres en ont abusé, mais elle a ses mérites et ses charmes, et elle constitue le plus grand élément musical de notre vers français.

Et pour finir, il faut voir arriver le bon La Fontaine :

> Que ton vers soit la bonne aventure
> Eparse au vent crispé du matin,
> Qui va fleurant la menthe et le thym...
> Et tout le reste est littérature.

Le bonhomme avait dit infiniment mieux ; on s'en souvient. Le ton de modestie que La Fontaine a pris en parlant du même sujet, et le sentiment de respect affectueux qu'il professe pour les lettres, contraste avec le dédain, comique peut-être, mais peu justifié de P. Verlaine pour le travail de ses prédécesseurs et de ses confrères.

En somme, cet *Art poétique* constitue un ensemble incohérent de préceptes très anciens, empruntés avec indiscrétion et maladresse aux auteurs de toutes les écoles.

La pratique et la théorie se complètent par la parodie : Paul Verlaine s'est moqué de lui-même et de ses vers :

A LA MANIÈRE DE PAUL VERLAINE

C'est à cause du clair de la lune
Que j'assume ce masque nocturne
Et de Saturne penchant son urne
Et de ces lunes l'une après l'une,

Des romances sans paroles ont,
D'un accord discord ensemble et frais,
Agacé ce cœur fadasse exprès,
O le son, le frisson qu'elles ont !

Il n'est pas que vous n'ayez fait grâce
A quelqu'un qui vous jetait l'offense :
Or, moi, je pardonne à mon enfance
Revenant fardée et non sans grâce.

Je pardonne à ce mensonge-là
En faveur, en somme, du plaisir,
Très banal drôlement qu'un loisir
Douloureux un peu m'inocula.

Est-ce un appel à l'indulgence du lecteur? Sans doute, et nous pardonnons très volontiers au poète ; mais il ne s'ensuivra pas que ces vers vaillent davantage. Tout au plus peut-on lui faire cette concession de ne rien dire des innombrables défauts littéraires qui déparent ses œuvres : obscurité, banalité, vulgarité. Quant aux pages obscènes qu'il a laissé subsister même dans ses morceaux choisis, il suffit de les signaler à tous ceux qui ont quelque souci de la pudeur. Encore une fois, P. Verlaine n'est peut-être pas tout à fait responsable ; mais il ne s'agit pas de sa personne ici ; il

s'agit de ses poèmes dont plusieurs sont assurément immoraux. Qu'on se garde de les laisser entre toutes les mains.

J'ai vu, un jour, un beau jardin ravagé par une terrible inondation : la vase exhalant une odeur désagréable avait recouvert toute la surface. Seules, quelques mélancoliques fleurs d'automne avaient échappé au désastre ; elles s'épanouissaient timidement au milieu d'une petite plate-bande plus élevée que les autres. On les cueillit non sans peine ; mais, pour que leur parfum délicat pût s'exhaler librement, il fallut les emporter bien loin de toute cette boue. Telles sont les belles strophes de Paul Verlaine, rares et frêles : pour en jouir il faut les extraire de toutes les autres poésies, les mettre bien à part.

Heureux ceux qui ne connaissent de lui que ses prières !

MADEMOISELLE HENRIETTE RENAN

Sans blesser aucun éditeur, on peut toujours, à propos d'une correspondance, se poser certaines questions qui, en d'autres moments, paraîtraient indiscrètes.

D'abord nous a-t-on donné toutes les lettres intégralement ? Dans le cas qui nous occupe, les éditeurs (1), avec une loyauté dont on ne saurait trop les louer, ont eu soin de mettre, çà et là, des lignes entières de points, pour nous bien indiquer les suppressions, et sans doute ils ne manquaient pas de bonnes raisons pour justifier leur manière d'agir. Il est infiniment probable que, dans les passages supprimés, il s'agissait de choses insignifiantes ou trop intimes. Je regrette tout de même qu'ils aient cru devoir prendre une telle responsabilité. Car enfin, ils ne nous donnent sans doute pas la correspondance intime d'Henriette et d'Ernest Renan comme un chef-d'œuvre. Nous sommes à une distance infinie de Mme de Sévigné, de Voltaire et de Louis Veuillot. Ces lettres exciteraient-elles, d'ailleurs, une universelle admiration, qu'il ne faudrait point les juger uniquement au point de vue littéraire. En réalité, elles

(1) Cette étude n'a pour objet que la première partie de la correspondance de Mlle Renan avec son frère, qui a paru dans la *Revue de Paris*.

renferment l'exposé d'une évolution religieuse intéressante, une des plus intéressantes du siècle, et, pour le moment, c'est la seule chose dont nous ayons à nous préoccuper. Or, pour quiconque cherche, avant tout, dans ces écrits, des indications sur l'état d'âme de Renan, certains détails vulgaires, ou des renseignements intimes, peuvent avoir plus d'importance que les plus belles pages d'exégèse. Quand le jeune abbé Renan exprime, sur un ton presque lyrique, son admiration pour l'érudition d'outre-Rhin, il nous laisse froids ; des hommes compétents nous ont édifiés, depuis, sur la valeur des hypothèses exégétiques émises par les savants en *us*. Il entre beaucoup d'imagination facétieuse dans ce qu'on appelle l'exégèse allemande. Mais lorsque je vois Renan exposer longuement à sa sœur, pourquoi il n'a cru devoir accepter que 150 francs au lieu de 200 francs de ces Messieurs de Saint-Sulpice ; lorsque Mlle Renan fait comprendre à son frère qu'il doit chercher une transition, entre l'habit ecclésiastique et l'habit laïque, dans une combinaison savante de la couleur brune et de la couleur noire, je tâche d'être attentif. Ces deux Celtes, qui vont fournir des phrases sur l'idéal à tous les bourgeois du XIXe siècle, se révèlent, ici, comme des personnes terriblement pratiques. Aucun détail de cette correspondance ne me paraît négligeable.

Dans son ensemble elle comptera, je crois, parmi les faits les plus considérables de l'histoire religieuse de ce temps. Supposons en effet qu'Henriette Renan n'eût pas existé, ou que même elle n'eût pas pu correspondre avec son frère. Le jeune abbé Renan s'appliquait, par l'étude et la prière, à dissiper ses doutes, et il suivait tout bonnement sa carrière. Nous aurions vu l'abbé Ernest Renan figurer d'abord parmi les plus

brillants de ceux qu'on a appelés les abbés sorbonniens et qui plus tard sont tous devenus évêques, les Lavigerie, les Freppel, les Perraud, etc.

Nul doute qu'Ernest Renan n'eût ajouté à la littérature ecclésiastique nombre de pages fines, intéressantes, poétiques, gracieuses, ingénieuses, distinguées. Tâchez de combiner ce qu'auraient pu produire Fénelon en s'amusant et Fléchier en s'appliquant ; c'est la phrase du Renan ecclésiastique que nous imaginons. Mais jamais le séminariste d'Issy ne serait devenu un vrai docteur de l'Eglise. Pour mériter ce beau titre, il faut ne pas dédaigner ses frères, il faut les aimer, il faut se dévouer à leur éducation religieuse et morale. Or, Renan n'a jamais su sortir de lui-même, il ne s'est passionné que pour les intérêts de sa gloire.

Mais si nous en sommes réduits à des hypothèses sur les destinées ecclésiastiques et littéraires du jeune abbé Renan, nous connaissons les résultats certains de son évolution anticatholique. M. Renan a, pour ainsi dire, marqué de son empreinte presque toute la littérature religieuse ou pseudo-religieuse de notre temps : le renanisme sévit avec force parmi tous nos mondains. Remarquez que, de constater cette influence énorme de l'écrivain, ne préjuge, en rien, la valeur intrinsèque de ses œuvres : malgré tous les dithyrambes de la critique, un immense point d'interrogation demeure toujours. Mais enfin le fait est incontestable : Renan a dirigé ou dirige, depuis quarante ans au moins, une grande partie du mouvement prétendu religieux de ce siècle. Si, de nos jours, tous ceux qui ont du vague à l'âme se sentent tourmentés de la nostalgie du divin ; si les cabotins littéraires, qui pullulent à Paris, se proclament prophètes avec la mission de réformer la société religieuse ; si des libres-penseurs peuvent, sans étonner

personne, aspirer à remplir les fonctions de Pères de l'Eglise ; si les romanciers, les fantaisistes accommodent au goût des mondains les plus hautes vérités du christianisme, nous le devons à M. Renan. A M. Renan encore nous devons toutes les dévotions et toutes les conversions à la mode, qui, depuis quelques années, viennent périodiquement réjouir les bonnes âmes candides. Il est de bon ton aujourd'hui d'étaler la profondeur de son sentiment religieux, d'autant qu'on peut le faire sans renoncer à de vieilles habitudes que réprouverait certainement la bonne morale du temps jadis. De tout cela, c'est la faute à M. Renan. Or, la personnalité intellectuelle de M. Renan ne s'est développée que grâce au concours et sous l'influence de sa sœur Henriette.

Que faut-il penser de Mlle Henriette ? Il convient d'abord de se mettre en garde contre certaines tendances dont les meilleurs ont toutes les peines du monde à se défendre. Il se trouve, parmi nous, des âmes pieuses pour attribuer toutes les vertus à M. Léo Taxil, depuis qu'il a daigné renoncer à la littérature ordurière (1). Mais peut-être ces mêmes personnes eussent-elles trouvé tout naturel qu'on traitât M. Littré de suppôt de l'enfer et qu'on lui attribuât tous les crimes. Nous savons bien cependant qu'il a toujours mené une vie austère de bénédictin. Quand donc saurons-nous enfin nous débarrasser de cette méthode enfantine, qui consiste à juger un homme, uniquement, d'après l'étiquette que lui ont donnée certains journaux ?

Je crois devoir rappeler ce principe, parce que, malgré la très vive antipathie que m'inspire Mlle Renan, il me paraît impossible qu'on ne reconnaisse pas, en elle,

(1) Ceci a été publié le 15 janvier 1896.

un certain nombre de mérites peu communs. Nous n'en serons que plus libres, ensuite, pour parler de son effroyable orgueil.

Par dévouement pour les siens, Mlle Renan avait accepté de s'exiler en Pologne pour y remplir, dans une famille riche, les fonctions d'institutrice : rude entreprise, surtout pour une jeune fille française. De toutes celles que la misère oblige à quitter jeunes le foyer domestique, il n'en est pas de plus à plaindre que l'institutrice : on entend chanter des couturières en traversant les rues des grandes villes, et Mistral a pu traduire, en beaux vers, la joie des campagnardes qui font la plus rude des besognes de la vie champêtre, les *magnanarelles*. Aucun poète n'a encore osé, que je sache, composer le chant des institutrices. Mlle Renan a laissé entendre, à plusieurs reprises, qu'elle trouvait amer le pain doré que les pauvres mangent à la table des riches ; mais jamais elle n'a faibli dans sa tâche, et bien que justement suspecte à ses hôtes pour ses opinions, elle a réussi à se faire aimer.

C'est que Mlle Renan, en personne très intelligente, jugeait hommes et choses avec une clairvoyance froide, puis agissait en conséquence ; et comme elle avait en même temps une force de volonté extraordinaire, elle dissimulait si bien ses sentiments intimes qu'on ne la connaissait pas du tout. Par sa conduite vis-à-vis de son frère, elle nous permet de reconstituer, avec une certitude presque absolue, le plan de vie qu'elle s'était tracé. Nous ne risquons pas de nous tromper en lui prêtant un raisonnement comme celui-ci : J'ai reçu une destinée aussi médiocre, pour ne pas dire aussi mauvaise que possible. L'intelligence de mon frère l'abbé, qui s'annonce comme très brillante, me permettra de prendre ma revanche sur la vie. Il a du talent,

mais il doit, pour gagner sa vie, se livrer à des besognes qui pourront nuire à son avancement ; mais il ne connaît pas le monde ; je vais mettre à sa disposition ma finesse de femme, mon énergie fortifiée par le malheur, mon expérience, toutes mes petites économies, mon absolu dévouement. Qu'il ait assez de ressources pour écrire en toute liberté d'esprit, sans avoir à lutter pour le pain quotidien, et il réussira à se faire un nom dans la littérature. Résultat : en ma double qualité d'institutrice et de femme, je jouirai de toutes les satisfactions, qu'étant donnée ma condition, je puis légitimement attendre. Je serai un jour la sœur d'un homme célèbre, au foyer duquel je commanderai, et cet homme m'aimera d'une affection exclusive ; il m'appellera la meilleure de ses amies, sa vraie mère.

C'est ainsi que Mlle Renan signait toutes ses lettres ; avant tout, elle voulait avoir la première place dans le cœur de son frère. Mais l'état où le jeune abbé Renan s'était engagé lui permettrait-il de déployer tous ses talents ? Mlle Renan avait beaucoup voyagé, surtout pour une époque moins bien outillée que la nôtre sous ce rapport ; elle avait beaucoup vu, et elle en était arrivée à cette conviction que les honneurs et la gloire ne sont pas pour ceux qui restent dans l'Eglise. Pauvre et reléguée comme au ban de la société laïque, l'Eglise ne peut guère offrir à ses serviteurs que des traitements dérisoires et des moyens d'arriver à la grande notoriété tout à fait insuffisants. « Mon Ernest risque de se débattre au milieu de difficultés sans nombre et d'y user le meilleur de ses forces intellectuelles. » Joignez que Mlle Henriette, comme beaucoup d'institutrices brevetées, était férue de science : elle parle histoire, philosophie, exégèse sur le ton de quelqu'un qui prend au sérieux l'appareil scientifique dont nos savants mo-

dernes aiment à s'entourer. Elle ne pouvait dès lors que regarder avec pitié les bons ecclésiastiques d'Issy ou de Saint-Sulpice qui faisaient perdre le temps précieux de son frère, en l'obligeant à apprendre saint Thomas. Ces messieurs pourraient bien gêner sa liberté de penser et d'agir !

Une fois sa résolution prise, Mlle Henriette Renan met tout en œuvre pour amener son frère à la détermination que l'on sait. D'abord, sans qu'il y paraisse, elle lance de ces mots révélateurs qui apportent un trouble décisif dans une âme déjà atteinte par le doute. « Mon Ernest, tu ne connais pas la vie, garde-toi de prendre des engagements irrévocables que tu regretterais plus tard ». Là-dessus, l'abbé Ernest, en jeune homme avisé, laisse entendre qu'il ne fera jamais partie du clergé paroissial, dont sa vocation scientifique l'écarte décidément. Restent les congrégations et surtout Saint-Sulpice. Mlle Renan dirige tous ses coups de ce côté : les congrégations sont très exclusives, elles obligent quelquefois ceux qui en font partie à des sacrifices ou à des actes que la conscience n'approuve pas ; elles gênent le talent. Et, après toutes ces insinuations, Mlle Renan proteste de son respect absolu pour la liberté de son jeune frère ; elle feint de ne vouloir plus rien dire sur ce sujet délicat. Toute cette correspondance est un chef-d'œuvre, non pas de style, mais de diplomatie féminine : avec autant de finesse que de résolution, Mlle Renan a semé le doute et l'orgueil dans un terrain déjà bien préparé. Nous dirons tout à l'heure comment ces semences ont levé.

Elle nous apparaît sous d'autres aspects inquiétants. Elle a quelquefois des mots durs contre les riches, et on voit qu'elle souffre vivement du contraste qui existe entre la supériorité de son intelligence et l'humilité de

sa position sociale. J'oserais d'autant moins lui reprocher ce double sentiment, qu'après tout, elle ne faiblit pas une seconde dans la lutte pour la vie. Quelques cris de tristesse et de découragement lui échappent parfois ; ils sont bien vite réprimés. Mais pourquoi cette haine contre les chrétiens en général et les catholiques en particulier ?

« Le paysan polonais est l'être le plus pauvre, le plus abruti que l'on puisse se représenter ; les deux tiers de la population des villes sont formés de juifs, malpropres et dégoûtantes créatures, qui vivent dans un état d'abjection inimaginable. Nulle part on ne pousse plus loin que dans ce pays l'esprit de fanatisme et de haine religieuse, nulle part on ne couvrit plus souvent les passions des hommes du nom de la divinité : battre un juif est une action méritoire pour un chrétien ; voler un chrétien est le seul but de l'israélite. Ce n'est pas tout encore : les dissidences du christianisme ne sont guère plus tolérantes entre elles, et partout on voit se former des haines, au nom de celui qui n'a enseigné que paix et que charité « Pardonnez-leur, Seigneur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

Sans doute, elle professa dans la suite une certaine admiration pour le Jésus en bulles de savon que créa l'imagination de son frère. C'était de la complaisance, tout simplement. Si Renan avait cru devoir s'engouer de Confucius ou de Zoroastre, Mlle Renan eût adopté ses préférences avec la même sérénité. L'essentiel pour elle était que son frère abandonnât le catholicisme. Ce rôle de la part d'une femme est inconcevable. Il fallait bien que l'orgueil, l'ambition et peut-être le souvenir des maux soufferts autrefois, eussent tout à fait étouffé en elle cette délicatesse d'âme, par laquelle les femmes chrétiennes ont fait tant de bien dans l'Eglise, pour ne pas voir l'admirable et heureuse mission qui s'offrait à elle.

Henriette employant sa prodigieuse habileté à incliner doucement l'âme de son frère vers l'humilité, la piété, la résignation, surtout s'appliquant à mettre comme un petit cachet de distinction et un caractère d'intimité dans son humble foyer ecclésiastique, quel tableau touchant et beau ! En lisant ces lettres, toutes remplies de préoccupations bourgeoises, et çà et là comme animées d'un souffle révolutionnaire, on se rappelle le langage que tenait sainte Monique à son fils Augustin :

« Mon fils, en ce qui me regarde, plus rien ne me charme en cette vie. Qu'y ferais-je ? Pourquoi y suis-je encore ? Toute mon espérance en ce monde est consommée. Il n'y avait qu'une chose pour laquelle je désirais séjourner encore un peu dans cette vie, c'était de te voir chrétien catholique avant de mourir. Cela, mon Dieu me l'a donné avec surabondance, puisque je t'ai vu même mépriser toute félicité terrestre pour devenir son serviteur. Que fais-je encore ici ?... »

Opposer sainte Monique à Mlle Henriette Renan, c'est lui faire infiniment trop d'honneur, pour toutes sortes de raisons ; mais combien n'a-t-on pas connu de chrétiennes qui ont rempli auprès d'un homme illustre la mission d'anges consolateurs ? Rappelons-nous Eugénie de Guérin entourant de soins maternels son frère Maurice, la nièce de Lamennais, la nièce de Talleyrand, Mme et Mlle Littré et tant d'autres. C'est par ces anges de la terre que j'aimerais d'entendre juger Mlle Renan, et j'ai la persuasion intime qu'elles se montreraient sévères. Elles sauraient lire dans l'âme de la jeune fille mieux qu'aucun psychologue de profession, et tout en rendant justice à ses talents multiples d'institutrice, de diplomate et de ménagère, elles n'hésiteraient pas à la condamner. Rien, je crois, n'excuserait à leurs yeux le crime d'une jeune fille chré-

tienne, qui fait tomber au doute l'âme d'un frère. M[lle] Henriette Renan a du reste reçu une récompense qui ressemble à un châtiment. Son nom figure en tête de ce triste livre qui s'appelle la *Vie de Jésus* et qui a porté son auteur, comme le disait ironiquement Louis Veuillot, au comble de la gloire. La *Vie de Jésus* est un ouvrage très médiocre, dont on se moque parmi les savants, même les plus incrédules. Jamais écrivain n'a poussé aussi loin l'art de mystifier agréablement ses lecteurs. Mais il s'est fait tant de bruit autour de ce triste ouvrage, que la postérité devra sans doute s'en occuper. Alors, viendra le temps de l'expiation pour la malheureuse Henriette. Le frère qu'elle a tant aimé lui a élevé un monument qu'on a beaucoup loué jadis, mais qui déjà semble s'effriter. Même si on oublie le livre pour lequel elle a été écrite, cette dédicace célèbre (1) laisse une impression désagréable, pénible. D'abord il y a de la pose romantique dans l'attitude du frère et de la sœur. Puis, ils se louent vraiment comme s'ils ne sentaient pas, autour d'eux, une galerie attentive à leurs paroles et à leurs gestes. —

(1) « Te souviens-tu, du sein de Dieu où tu reposes, de ces longues journées de Ghazir, où, seul avec toi, j'écrivais ces pages inspirées par les lieux que nous avions visités ensemble ? Silencieuse à côté de moi, tu relisais chaque feuille et la recopiais sitôt écrite pendant que la mer, les villages, les ravins, les montagnes, se déroulaient à nos pieds. Quand l'accablante lumière avait fait place à l'innombrable armée des étoiles, tes questions fines et délicates, tes doutes discrets me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées. Tu me dis un jour que ce livre-ci tu l'aimerais, d'abord parce qu'il avait été fait avec toi, et aussi parce qu'il était selon ton cœur...

« Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. Révèle moi, ô bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer ».

« Tes questions me ramenaient à l'objet sublime de nos communes pensées ». — Assurément, tout ce qui se rattache à la Judée et à la personne adorable du divin Maître est sublime en soi. Mais un sophiste doublé d'un habile homme, ami de la réclame scandaleuse, peut rabaisser les sujets les plus hauts. Personne ne croit aujourd'hui que la *Vie de Jésus* appartienne au genre sublime. Une érudition superficielle et presque toujours fautive, du marivaudage imité de George Sand, des habiletés de scoliaste, tout cela ne suffit pas pour qu'on ait le droit de parler ici de sublime. Enfin l'amour des phrases musicales a induit M. Renan à dire d'énormes sottises. Il nous vante la pureté d'âme de sa sœur, en quoi nous ne le contredirons certes pas, et puis il la place, cette âme, en étrange compagnie. Les femmes qui prenaient part aux mystères de Byblos et celles qui pleuraient sur Adonis, ne répondent pas, tant s'en faut, à l'idéal de pureté féminine que le christianisme nous a appris à concevoir. De sorte que nous en sommes réduits, presque, à défendre la sœur contre le frère.

Henriette Renan représente un des types les plus curieux de cet éternel féminin qui flatte les passions des hommes et les entraîne à leur perte. C'est l'ange de l'orgueil, mais un ange un peu bourgeois, qui se rappelle le temps où il remplissait les fonctions de maîtresse d'école. Faut-il rappeler, à propos d'une créature dont la physionomie nous apparaît si concrète, les gracieuses et terribles légendes du moyen âge sur les nonnes et les prêtres infidèles ? Je ne crois pas. Renan a abusé de ce procédé, d'ailleurs facile. Disons seulement qu'elle a reçu ici-bas, de ses mérites, une récompense vaine, une récompense peu enviable pour une femme, et qui se transformera en châtiment; enfin souhaitons que les

prières de sa vieille mère aient obtenu grâce pour elle, auprès du Dieu des chrétiens.

La première qualité qui se révèle du côté d'Ernest Renan, dans cette étrange correspondance, c'est la docilité. Jamais disciple ne se montra plus empressé à suivre les inspirations de son maître. Henriette se désole à la pensée des conséquences qui pourraient résulter, pour son frère, des engagements irrévocables du sous-diaconat. « Tu ne connais pas la vie », lui dit-elle. « En effet, répond Ernest en disciple intelligent et appliqué, je n'ai jamais étudié les hommes que dans les livres ; je voudrais bien les observer sur un autre théâtre ». Henriette n'a pas l'air de croire à la science française ; Ernest répond par un dithyrambe en l'honneur de l'exégèse allemande, qu'il compare à un temple où l'on entre avec respect et admiration. Laissé à lui-même, le jeune séminariste n'aurait jamais eu l'idée de jeter sa robe aux orties ; mais lorsque, sans s'en douter, il a été familiarisé par sa sœur avec cette perspective, il s'inquiète pour l'avenir, et, à ce moment précis, la secourable Henriette intervient, avec sa discrétion ordinaire, pour dissiper toutes les craintes. Je vous dis que ce sont deux âmes essentiellement bourgeoises, préoccupées avant tout du pot-au-feu ; et ceci constitue la deuxième caractéristique du jeune abbé Renan.

Aussi quelle déception n'éprouve-t-on pas à la lecture de cette correspondance, qui devrait contenir un drame, et où l'on ne voit qu'une série de petits manèges diplomatiques. Perdre la foi, mais c'est épouvantable ! De cette certitude, douce entre toutes, que nous avons un Père dans les cieux, vers lequel nous monterons après notre mort, passer à ce scepticisme absolu qui ne nous montre que le néant, mais c'est

horrible ! Lisez le sombre monologue de Hamlet : Etre ou ne pas être, telle est la question. Et Pascal, qu'elle est belle l'angoisse qui lui arrache des cris si troublants et qui le jette humble et affectueux aux pieds du Christ agonisant ! Jouffroy eut sa nuit fatale qui fut dramatique. M. Renan, lui, nous apprend un beau jour qu'il n'a pas la foi, tranquillement, bien plus, avec une joie secrète. Il laisse à « l'insipide vulgaire la mythologie catholique » ; il jouit, sans la moindre tristesse, des beautés d'une religion aristocratique et savante. Ne connaît-il donc rien des angoisses qu'apporte nécessairement, avec elle, une crise religieuse ? Ernest Renan parle souvent de ses tristesses, et avec un certain accent de sincérité. Mais, remarquez, je vous prie, à quel propos elles éclatent. D'abord il s'afflige pour sa mère, qui désirerait tant le voir prêtre et qui mourrait de douleur si elle soupçonnait qu'un jour il pût devenir le coryphée de l'irréligion. M. Renan manifeste à son endroit une douleur décente, mais qui va s'affaiblissant très vite, et que me gâtent un peu les procédés diplomatiques du frère et de la sœur. On lui en conte, à cette vénérable maman adorée, des histoires à dormir debout ! Elle croit que son fils est à Saint-Sulpice, quand il donne des répétitions à Stanislas; elle n'a pas le moindre soupçon qu'il veuille renoncer à la carrière ecclésiastique. Et c'est toute une série de petits manèges de ce genre qu'Henriette et Ernest appellent des *transitions*. Je sais bien qu'il est des circonstances où ces petits mensonges prennent un caractère particulier ; et les romanciers, aussi bien que les dramaturges, les font entrer fréquemment dans les scènes à effet. Mais tout cela cache mal l'absence de crise religieuse.

Plus encore que sa mère, l'opinion publique tour-

mente le jeune abbé Renan. On va donc m'appeler défroqué ? Voilà le point vraiment douloureux. Il dit bien, en parlant de sa mère : « Ceci est irrémédiable », mais il se console vite, tandis que l'opinion publique lui fait une peur horrible. Henriette s'en rend très bien compte, Henriette qui parle en termes convenablement émus de leur vieille mère, mais qui, de ses doigts délicats, verse le baume le plus onctueux sur cette plaie toujours saignante de l'amour-propre.

« Sois donc courageux, ami ; oui, *ta voie est épineuse*, mais à chaque pas, comme à l'entrée, tu trouveras le cœur, la tendresse, l'appui de ta sœur, de ta première amie, de celle qui, après le souhait de te voir heureux, n'en forme pas de plus vif que de conserver une large part dans ton amitié. Que cette idée te soit chère ; que je retrouve toujours en toi ce que tu m'as donné jusqu'ici, et j'oublierai bien des larmes versées et je retrouverai encore bien des espérances, bien des dédommagements dans l'avenir. Agis et décide, mon bon Ernest ; j'ai toute confiance en ton jugement, en ta raison. Oui, bien des clameurs vont t'entourer ; mais, de grâce, ne t'en effraie point. Qu'est-ce que tout cela ? De vaines paroles dont il ne sera plus question au bout de quelques semaines ; on a pour soi le témoignage de sa conscience et l'approbation d'un cœur ami et dévoué ».

Je ne voudrais pas parler ici de saint François d'Assise, se dépouillant de tous ses biens pour obéir à l'appel de Dieu : ce serait manquer de respect à l'admirable *Poverello*. Mais qu'on veuille bien comparer l'autobiographie de M. Renan à l'histoire du P. Olivaint, par exemple, se séparant de sa mère : on se rendra mieux compte de ce qu'est la beauté morale, et de quel côté elle se trouve.

En somme, la correspondance de Renan se recom-

mande principalement par l'habileté diplomatique de ses deux auteurs. Il est un peu lent, l'abbé Ernest ; il est surtout passif, il se laisse conduire par sa sœur, et nous semble d'abord irrésolu. Mais, une fois qu'on l'a mis en branle, il ne s'arrête plus ; il résiste quand il faut résister ; il discute avec modération et fermeté, il s'insinue, il glisse, il échappe aux habiles comme aux autoritaires et finit par s'installer dans la position la plus favorable au développement de son talent. En même temps, il se trace un plan de vie auquel il s'attachera avec une ténacité toute bretonne.

« Le plan général de ma carrière, le dessein de sincérité inflexible que je formais était si bien le produit combiné de nos deux consciences (il parle de sa sœur Henriette) que, si j'eusse été tenté d'y manquer, elle se fût trouvée près de moi, comme une autre partie de moi-même, pour me rappeler mon devoir ». Et plus loin : « Elle ne m'eût pas permis, quand même j'y eusse pensé, de sacrifier à mon avancement la moindre partie de mon indépendance. Les malheurs qui frappèrent inopinément notre frère et entraînèrent la perte de toutes nos économies, ne l'ébranlèrent pas. Elle eût repris le chemin de l'étranger, si cela eût été nécessaire au développement régulier de ma vie ».

Le voilà, le vrai Renan, qui sacrifiait ses petits intérêts, ou ses intérêts momentanés, aux longs espoirs et aux vastes pensées. Il a essayé plus tard de se faire passer pour un bénédictin laïque, un Adrien Sixte ou un Littré. Cela ressemble à une gageure. M. Renan a été, dans toute l'acception du mot, un habile homme.

Nous l'avons entendu vanter sa propre maladresse, devant des jeunes gens émerveillés de tant de désintéressement. « Mes amis, ne m'imitez pas : j'ai passé ma vie à regretter les régimes disparus ; je me suis attardé

dans des habitudes de fidélité rétrospective tout à fait contraires à mes intérêts ; un peu moins idéaliste, j'eusse peut-être réussi. » Cette manière de parler est bien habile. Un écrivain a le droit d'entretenir des relations amicales avec les représentants de tous les partis. Mais M. Renan n'a-t-il fait que cela ? Il a reçu de l'empire une protection qui s'est manifestée par des effets purement administratifs. Bien qu'ami du prince Napoléon et collaborateur des semi-orléanistes *Débats*, il a été associé, en quelque sorte, par M. Lockroy, à une politique radicale et anticléricale. Il paraîtrait presque naïf de faire un grief très grave à M. Renan de tous ces changements d'attitude. Toutefois, lorsqu'on a employé, comme lui, tous les procédés en usage dans la politique courante, on a mauvaise grâce à vanter sa candeur et son stoïcisme (1). Ses admirateurs ne manqueront pas de m'objecter ici les sévères appréciations que M. Renan a émises sur les hommes et les choses de la Révolution. Mais pourquoi a-t-il attendu, pour tenir ce langage, que ses échecs politiques fussent devenus

(1) Ce passage m'a attiré de vifs reproches, de la part d'un écrivain célèbre qui fut l'ami de Renan et son collaborateur. « Renan, m'écrivait-il naguère, Renan a toujours été le plus « désintéressé des hommes ; il est mort pauvre, et il n'avait « qu'un mot à dire pour être riche... Renan n'a jamais voulu « occuper d'autres fonctions que celles qui lui ont été confiées « par ses collègues ou ses confrères. — Il était de deux académies, et professeur au Collège de France. C'est nous qui l'avons « fait administrateur du collège, qui l'avons mis au *Journal des* « *Savants*, et les trois quarts de ceux qui votaient pour lui « détestaient l'empire. Ainsi, la bienveillance de l'empereur et « l'amitié du prince Napoléon ne lui ont profité en rien... »

Soit, Renan ne recherchait ni l'argent ni les places, mais il soignait sa gloire ou sa popularité, et dans ce but, il entretenait un commerce de coquetterie avec les représentants de tous les régimes. Il est prouvé qu'il a ambitionné un fauteuil de Sénateur. Cela n'est pas d'un Adrien Sixte.

définitifs ? D'ailleurs les ouvrages et les discours de M. Renan ont réussi quelquefois, en raison directe de l'audace avec laquelle il se moquait de ses lecteurs et de ses auditeurs. Il pouvait donc se donner le facile mérite de dire à ses amis politiques de dures vérités, sans crainte de rien perdre de sa popularité... littéraire.

La vérité est que M. Renan a toujours déployé, dans la conduite de ses affaires personnelles, une habileté merveilleuse. Il s'est fait de ses défauts une sorte de piédestal ; il a présenté à la bienveillance et à la crédulité vraiment extraordinaires de ses contemporains, une image de lui-même tout à fait inexacte. La réputation de penseur distrait est tout simplement un luxe de gloire qu'il a réussi à se donner. Cherchez patiemment, dans chacun de ses ouvrages, la pensée dominante qui l'a inspiré : ce sera presque toujours une pensée d'intérêt personnel. Ainsi, par exemple, le *Prêtre de Némi*. Quelle en est l'idée générale ? Celle-ci, si je ne me trompe : « Un fratricide qui fonde une ville ! Un brigand devenu prêtre, qui, dit-on, sauve une autre ville ! Le train du monde est fait pour détraquer le cerveau humain ». On ne voit guère en effet dans ce drame que de féroces criminels ou des victimes plus ou moins intéressantes du fanatisme. Seul, un prêtre libéral essaie de mettre un peu de raison dans ce monde que domine une horrible fatalité. Vous devinez sans peine quel est ce prêtre libéral. Son style élégant, que relèvent des images bibliques, son habileté à établir, entre les idées, des oppositions ingénieuses, son onction, son ironie, ne nous permettent pas le moindre doute là-dessus. M. Renan fait son apologie ; il en a le droit ; mais il veut encore nous persuader qu'en se louant de la sorte, il se calomnie, il se rabaisse, par excès d'humilité. « Ici, je plaide un peu contre moi-

même ». On voudra bien reconnaître qu'en fait d'ironie, ceci est fort plutôt que fin.

Rien donc, dans la méthode de M. Renan, ne révèle la maladresse ; bien au contraire. Il regardait autour de lui les savants et les écrivains célèbres ; il se disait : J'aurai plus de succès qu'eux tous, et il tenait sa gageure. De la sorte, l'ancien élève du petit-séminaire de Tréguier est arrivé à occuper la première place dans la littérature contemporaine.

Mais, à ce moment précis, s'est manifesté ce qu'on a appelé la justice immanente des choses. Nos générations contemporaines ont bien des défauts ; mais elles ont quelques qualités : elles sont tourmentées par une noble curiosité religieuse, elles veulent connaître le divin, elles l'aiment peut-être. Naturellement elles s'adressent, pour satisfaire leurs pieux désirs, aux hommes le plus en vue ; elles n'ont pas manqué d'interroger M. Renan : « Maître, dites-nous ce qu'est la vie. La vérité existe-t-elle ? Apprenez-nous notre devoir présent. Que savez-vous de Dieu ? » Nous avons vu alors un bien lamentable spectacle : ce vieillard, qui avait acquis une certaine réputation d'austérité, qui se laissait comparer à Çakia-Mouni, ce vieillard, dis-je, a balbutié d'abord, puis il a tenu des propos étonnants : *Gaudeamus*.

Il est bon de remarquer que l'habileté de M. Renan n'a pas été mise en défaut, ici. Il ne pouvait pas se dérober aux questions pressantes des jeunes gens. Toute sa vie, il avait parlé de devoir, de raison, de piété, de renoncement, au sens chrétien du mot ; maintes fois il avait exhorté ses disciples à faire leur salut ; il se comparait volontiers aux ascètes, aux prêtres, aux martyrs ; il avait mis ses théories fantaisistes sous la protection des noms les plus illustres ou les plus saints

de l'humanité, Spinoza, Marc-Aurèle, saint Paul. Et toutes ses œuvres philosophiques, exégétiques, mystiques ont pour conclusion la plus vulgaire morale de Béranger ou de Victor Hugo vieilli. On se souvient de la question que lui posa un jour M. Lemaître, son admirateur et son disciple :

« Maître, pourquoi donc êtes-vous gai ? » M. Renan répondit d'une façon pitoyable, d'abord parce que la question était mal posée, ensuite parce qu'il n'avait rien de sérieux à répondre. M. Lemaître, en effet, me paraît avoir manqué d'audace. En dépit de toutes ses railleries, il éprouvait une certaine angoisse ; il n'a pas osé l'avouer, et il a plaisanté avec des choses fort sérieuses, les plus sérieuses qu'il y ait au monde. M. Renan n'a eu qu'à continuer sur le même ton. S'il eût été sincère, le vieux maître eût dit au critique triste et railleur : « Vous m'accusez d'avoir tué la joie, d'avoir tué l'action, d'avoir tué la paix de l'âme et la sécurité morale. Oui, peut-être, dans la mesure de mes forces que vous semblez croire beaucoup plus grandes qu'elles ne sont en réalité ; mais croyez que je n'en ai pas trop conscience. Vous me prenez, Monsieur, pour un contemplatif ; détrompez-vous. Je suis un paysan pratique, venu de Tréguier à Paris, pour conquérir une haute situation. J'ai atteint mon but et je jouis en paix d'une réputation agréablement acquise. Deux choses me charment entre toutes : le cliquetis des mots et l'admiration de mes contemporains. Hors de là, tout est obscurité. Pourtant il me vient parfois des craintes ; quand seul, la nuit, je rêve à mon étrange, oui, très étrange destinée, quand mon rhumatisme devient par trop gênant, quand je pense à la mort prochaine, je ne suis pas absolument sûr de ne pas avoir peur de l'enfer. Une autre préoccupation trouble mon bonheur. La critique

a parfois d'inquiétantes fantaisies. Barrès, Goncourt, Sarcey, voilà des hommes qui me feront du mal ; vous-même, Monsieur, malgré la sincérité de votre admiration pour mes œuvres, vous ne laissez pas de m'inquiéter un peu. Vous êtes si *impressionniste* et vous exagérez si facilement mon scepticisme ! »

En réalité, M. Renan n'a jamais été vu sous son vrai jour par le grand public. Quiconque lit ses ouvrages sans prévention se fait de lui une opinion contraire à celle qui a généralement cours.

La correspondance de M. Renan avec sa sœur Henriette pourrait bien contribuer à détruire, au moins dans une certaine mesure, l'énorme légende qui s'est formée autour de l'ancien élève de Saint-Sulpice. Grâce à un concours de circonstances vraiment prodigieux, il a pu se tromper sur lui-même et tromper ensuite les autres. N'hésitons pas à le dire maintenant, le clergé et les catholiques ont contribué, pour une large part, à faire de l'apparition de la *Vie de Jésus*, un événement d'une grande importance. Les évêques et les théologiens, les exégètes et les historiens l'ont réfuté à qui mieux mieux ; des cardinaux lui ont fait l'honneur trop grand de fulminer contre lui, dans le latin de Cicéron. Dans telle ville de France que je pourrais nommer, on a fait sonner les cloches pour réparer le scandale causé par la *Vie de Jésus*. Il n'en faut pas davantage pour poser un homme en antéchrist. M. Renan est ainsi devenu le pape de tous les anticléricaux de France et du monde ; il est apparu aux gouailleurs du boulevard comme une sorte de fondateur de religion, et dès lors le rusé Breton, qui avait du sang de Gascon dans les veines, n'a eu qu'une ambition : se bien acquitter du rôle que les circonstances lui avaient imposé. Toujours on constatera, chez lui, un désir ardent de donner à sa person-

nalité une sorte de prolongement poétique. Le prêtre de Némi, c'est M. Renan ; d'Arcy, c'est encore M. Renan ; l'auteur de l'Ecclésiaste, c'est toujours M. Renan ; et tous ces travaux exégétiques, dont le but avéré est de ruiner la foi catholique, ils ont été écrits pour justifier l'évolution de M. Renan.

Mais tant de précautions politiques ne révèlent pas un génie philosophique de premier ordre ; au contraire. Un vrai penseur laisse se développer en lui les idées nouvelles qu'il a pour mission de révéler au monde, et s'il s'occupe de l'opinion, c'est pour la dominer et non la flatter. Habile homme, habile écrivain, travailleur acharné, voilà ce qu'on dira de M. Renan. Mais de le compter parmi les génies qui éclairent l'humanité d'une lumière pure et bienfaisante, oumême parmi les génies mauvais qui font luire sur elle des lueurs aveuglantes, non pas. La correspondance d'Henriette fournit un argument nouveau à ceux qui voient M. Renan, sous ce jour. Le fait ne manque pas de piquant. On peut dire de Voltaire que sans sa correspondance il aurait eu de la peine à reprendre le rang littéraire que le romantisme lui avait contesté, non sans raison.

Il serait curieux que la réputation de M. Renan souffrît de la publication de sa correspondance.

LE SARCEY DES FAMILLES

Que n'est-il permis de citer Cicéron dans un article de critique contemporaine ! Je rappellerais les difficultés très grandes que l'illustre orateur éprouvait à composer ses exordes, et je ferais remarquer qu'à plus forte raison, de très modestes écrivains pourraient en dire autant du titre d'un chapitre. On ne trouve pas toujours la formule brève, qui résume heureusement des idées développées, en vingt ou trente pages.

Pour aujourd'hui, c'est d'un embarras tout différent que j'ai à me plaindre. M. Sarcey est si populaire, qu'on ne sait quelle appellation choisir, parmi celles que la reconnaissance de nos contemporains lui a décernées. Quelques lecteurs me blâmeront sans doute de n'avoir pas intitulé mon étude : *Conseils de mon oncle*. Car vous n'ignorez pas, je suppose, que M. Sarcey est connu en France et en Europe sous le nom de *mon oncle* : les jeunes filles ont toujours soin de l'appeler ainsi, lorsqu'elles lui envoient de petites confessions, destinées à être enchâssées dans la prose du maître. D'autres eussent préféré un titre plus champêtre, par exemple celui-ci : *Causeries d'un jardinier amateur*. Ne demandez jamais, en effet, à quoi s'occupe M. Sarcey, pour l'instant ; il vous serait invaria-

blement répondu : M. Sarcey cultive son jardin. — Quel jardin ? direz-vous. — Ah ! voilà... M. Sarcey est un jardinier d'un ordre spécial, un jardinier éclectique, ne craignons pas de dire, un jardinier unique. Tandis qu'il sarcle ses salades, il philosophe comme Dioclétien, ce qui n'est pas très rare chez les fonctionnaires à la retraite. Mais voici bien où commence l'extraordinaire. Pour tailler ses arbres, M. Sarcey a la manie de se servir d'un vieux sécateur, qu'il a hérité d'un grand-oncle — un très vilain oncle — lequel s'appelait Arouet, fils d'Arouet, mais qu'on connaît généralement sous le nom de Voltaire. L'habitude de manipuler cet archaïque instrument a rendu M. Sarcey un peu gauche, et lorsque, pour la fête des morts, par exemple, ou pour le mois de mai, ses amies, les dévotes, lui demandent des fleurs de son jardin, des chrysanthèmes ou des violettes, ou des lis, ou des roses, il massacre les tiges et froisse abominablement les pétales. Dernier trait caractéristique de cet étrange jardinier : en procédant à ses opérations voltairiennes, il fredonne des chants qui nous viennent des croisades : Dieu le veut, Dieu le veut, s'écrie-t-il ; puis en guise d'accompagnement ou de commentaire : Cultivons notre jardin (1).

Enfin, si nous voulons exprimer avec exactitude ce qui intéresse les catholiques, dans les études qui servent de Premier-Paris aux *Annales politiques et littéraires*, il nous faut résigner à adopter un titre un peu long et sérieux : *De l'influence religieuse et morale d'un voltairien impénitent sur les mères de famille et les jeunes filles pieuses.* Car c'est bien ainsi que se pose le problème.

(1) Ceci est absolument authentique : M. Sarcey a paraphrasé le cri des croisades avec la prose de Voltaire.

M. Sarcey, ami intime de feu Edmond About, a mené jadis une campagne anticléricale fort vive ; il ne s'en repent pas aujourd'hui ; il se déclare prêt à recommencer, si l'occasion se présente, et il trouve moyen, après de tels aveux, de garder la confiance de sa clientèle catholique. Il arrive très souvent, en effet, que des dames viennent dire à des prêtres : « Je puis bien, n'est-ce pas ? abonner ma fille aux *Annales* ; toutes ses amies les lisent ; plusieurs ecclésiastiques de ma connaissance en font autant ». Les prêtres s'inclinent pour la plupart et se taisent, et je suis loin de les en blâmer. Seulement, puisque nous avons quelque autorité spirituelle sur la majorité des lectrices des *Annales*, nous avons le droit et le devoir d'examiner de près ce que leur conte, chaque semaine, l'oncle, bon enfant, puis de dire toute notre pensée sur ce sujet. M. Sarcey tiendra compte de nos désirs ou n'en tiendra pas compte, mais ceci n'est pas notre affaire. Il est bien entendu, toutefois, qu'en accomplissant ce que je crois être mon devoir, je m'applique, de tout mon cœur, à ne blesser personne.

L'immense prestige de M. Sarcey, aux yeux de ses jeunes lectrices, tient évidemment à sa popularité. Mais cette popularité de quoi est-elle faite ? D'abord de la bonne humeur de l'écrivain : il ne se fâche jamais ; il écarte ou atténue, avec beaucoup d'adresse, toutes les polémiques trop vives ; il traite les questions avec une bonhomie familière, souriante et détachée, qui amuse, en même temps qu'elle endort les défiances. Faut-il parler ici d'esprit gaulois ? Oui, si vous voulez ; mais nous connaissons quantité d'écrivains qui courent après l'esprit gaulois, qui l'attrapent, mais qui n'atteignent pas à la popularité.

M. Sarcey a trouvé un second moyen de devenir

populaire, c'est de vieillir. Notre bon peuple de France, qui est bien le plus routinier qu'on connaisse, met d'ordinaire beaucoup de temps à se familiariser avec les noms. Remarquez que les grandes popularités de ce siècle ne se sont posées que sur des vieillards : Chateaubriand, Victor Hugo, Thiers. M. Sarcey a acquis une immense notoriété, eh oui ! tout simplement parce qu'il y a un temps infini qu'on parle de lui. Qui ne connaît pas Sarcey ?

Enfin il a un art merveilleux de se prêter aux plaisanteries du boulevard, et, on peut ajouter aujourd'hui, de la province. Que l'occasion de l'acclamer se présente dans une réunion d'étudiants, on n'a garde de la laisser échapper. Durant les fêtes franco-russes, la popularité de M. Sarcey faillit devenir la cause d'une émeute ; un monsieur, qui lui ressemble, fut l'objet d'une manifestation sympathique, mais bruyante, qui inquiéta la police. Il paraît que M. Thiers n'eut la certitude d'être populaire que du jour où il vit ses traits reproduits sur des foulards. M. Sarcey, lui, a le don d'inspirer les caricaturistes ; il figure dans les almanachs. J'ai vu tout récemment, dans un de ces recueils, une image au bas de laquelle on lisait ces mots en grosses lettres : *Sur la plage de Royan.* L'artiste avait représenté une sorte de déluge en miniature : devant les flots qui brusquement avaient envahi la plage, tous les baigneurs s'enfuyaient épouvantés. Que se passait-il donc ? Une tempête s'était-elle abattue sur Royan ? Non. Cette subite inondation avait une cause moins effrayante et plus littéraire, que l'artiste signalait en ces termes : Etat de la plage au moment où l'illustre critique, M. Sarcey, entre dans l'eau. Ainsi l'embonpoint de M. Sarcey est presque aussi célèbre que les lunettes de M. Thiers ou le nez de M. Jules Ferry.

Non seulement, notre critique ne trouve pas mauvaises toutes ces plaisanteries, mais je crois qu'au fond il en est enchanté ; en tout cas, elles le servent. Une jeune fille lui écrivait : « A vous, cher oncle Sarcey, on peut raconter ses petites affaires, parce que vous êtes bon. Ce n'est pas à M. Jules Lemaître ou à M. Hugues Le Roux que je me permettrais d'écrire sur ce ton ». Et M. Sarcey laisse entrevoir sa satisfaction et sa fierté.

J'ai cherché souvent à comprendre l'état d'âme de ces jeunes ou vieilles filles qui correspondent ainsi avec l'illustre critique. Elles se racontent assez volontiers, en sorte qu'il est assez facile de les étudier dans le tableau qu'elles offrent d'elles-mêmes au public. Malheureusement, M. Sarcey se permet des coupures dans ces lettres-confessions, et il avoue qu'il retouche çà et là quelques phrases. Soyons assurés qu'il ne va pas plus loin, car il est bien trop maître de sa plume pour recourir à la petite habileté professionnelle, qui consiste à composer soi-même des lettres, auxquelles on répond, ensuite, par une série d'argumentations triomphantes. Donc, ces jeunes filles, que nous avons lieu de croire authentiques, nous apparaissent comme très sages, assez instruites, très pratiques et sincèrement pieuses. Leurs lettres roulent presque toujours sur deux sujets : la modicité des appointements et le mariage. Je trouve ces jeunes personnes ingénieuses, mais très faibles dans les exhortations religieuses qu'elles adressent à leur oncle ; elles ne le convertiront pas. Cela tient à ce qu'elles ont juste assez de foi pour soutenir leur petite sagesse humaine ; mais on voit bien qu'elles n'appartiennent pas à la grande race des croyantes, qui sont capables de devenir apôtres. Ce sont d'aimables dévotes à l'âme ménagère, des dévotes à l'eau de rose. Pour se faire illusion sur

leur force morale, elles se donnent le plaisir d'exhorter au bien ce mécréant de Sarcey ; et celui-ci, malin, presque goguenard, se prête volontiers à ce petit jeu. Le résultat ne se fait pas attendre ; loin d'imposer à l'écrivain leur manière de voir, ces jeunes filles ne tardent pas à penser comme lui. J'entendais l'une d'elles, tout récemment, parler des miracles de Lourdes, sur un ton de respectueux scepticisme qui me surprit. J'ai su, depuis, qu'elle lit les *Annales* avec dévotion. Non pas qu'elle ait rien lu de M. Sarcey contre Lourdes, mais elle s'est imprégnée de son rationalisme, et elle veut tout peser, elle aussi, à la balance de ce qu'il est convenu d'appeler le gros bon sens.

Aux *Annales*, on aborde à peu près tous les sujets de conversation qui ont cours dans les familles de la bourgeoisie honnête, même les sujets religieux. On discute, par exemple, la question toujours actuelle des processions, mais avec des précautions oratoires et des réticences qui ne manquent pas de comique. Une très pieuse correspondante de M. Sarcey lui écrit : « Je voudrais bien, Monsieur, votre avis sur tout cela (il s'agit des processions de Marseille), en dehors de toute théologie, je sais que vous ne consultez que les lumières du simple bon sens ».

Il est de toute évidence que cette lectrice des *Annales* s'est admirablement approprié la pensée du maître ; lui-même ne s'exprimerait pas autrement. Puis, cette opposition, qu'on établit un peu sournoisement, entre la théologie et le bon sens, est exquise. Sans doute, Madame, il est des cas, très rares, où la théologie se permet de ne pas accepter les données du simple bon sens ; mais d'ordinaire ils se prêtent un mutuel appui. Un seul volume de saint Augustin ou de saint Thomas renferme plus de bon sens que toute la copie de

M. Sarcey. Bossuet est le théologien des temps modernes : tout le monde sait que la vraie caractéristique de son génie, c'est le bon sens.

M. Sarcey, donc, répond à l'abonnée des *Annales* par une petite consultation très intéressante : « Je crois, dit-il, que l'on a eu le tort de supprimer les processions, dans les villes où l'on n'avait pas à craindre qu'elles ne prissent comme un air de provocation. Je comprendrais, par exemple, qu'à Nîmes, où le protestantisme compte de nombreux adhérents, où les dissentiments religieux peuvent éclater, d'un moment à l'autre, en disputes et en rixes, un maire soucieux de maintenir dans sa cité l'ordre extérieur, pensât bien faire de retrancher, en défendant les processions de la Fête-Dieu, une occasion de conflit, un prétexte à guerre civile ».

Un prétexte à guerre civile ! voilà un bien gros mot ! Si, de toutes les villes de France, Nîmes est celle qui inspire, sous ce rapport, le plus d'inquiétude à M. Sarcey, je crois pouvoir le rassurer pleinement. Les dernières processions que j'ai vues à Nîmes se sont déroulées devant une population respectueuse ou recueillie. Depuis l'époque où on les a supprimées, les animosités politico-religieuses ont plutôt faibli, surtout dans les milieux populaires où une explosion était à craindre. Il est infiniment probable que lorsqu'on parlera de Nîmes dans la presse, ce ne sera plus qu'à propos des courses de taureaux. D'autre part, on peut affirmer que si la guerre civile éclate dans d'autres villes de France, les blanches théories des vierges chrétiennes ne seront pas en cause. Non, on se battra pour défendre l'assiette au beurre ou s'en emparer. Et qui sait si vous n'avez pas contribué, pour votre part, à ce changement de mœurs, ô végétarien Sarcey, qui voulez bien défendre quelquefois la liberté des processions ?

Le trop gros bon sens que vous prônez toujours doit limiter son action aux choses de la vie matérielle. Or l'homme ne vit pas seulement de pain ou de légumes; il vit d'idéal, disent nos modernes ; il vit de foi, affirment les chrétiens qui ne sont pas des chrétiens de lettres. Quel aliment donnez-vous à ces facultés de l'âme que les choses d'ici-bas ne satisfont pas et *par lesquelles on perçoit les choses d'en haut* ? C'est saint Paul qui parle ainsi, et je vous assure que saint Paul était un homme terriblement pratique. Il composait des discours et des lettres infiniment plus philosophiques et plus académiques que les articles de votre ami About, c'est vrai ; mais il faisait de ses propres mains des paniers authentiques, il savait nager, sans doute, car il a échappé à plusieurs naufrages, et quand il le fallait, pour sortir de prison, il se laissait enfermer dans une corbeille.

M. Sarcey a encore défendu la liberté de conscience, à propos d'une gaminerie sotte, pour employer ses expressions très atténuées, que s'était permise un policier facétieux de Toulon. Cet étonnant fonctionnaire avait dressé un procès-verbal contre le curé d'une des paroisses de la ville. Le motif de la contravention était ainsi libellé : « Pour avoir fait sonner les cloches à une heure indue (minuit), ce qui a troublé les voisins ».

Or, il s'agissait des carillons de Noël. M. Sarcey s'indigna, et son indignation lui inspira des pages éloquentes : « Qu'il se soit rencontré, dit-il, un idiot dans le corps si nombreux des honorables gardiens de la paix, ce n'est pas cela qui me chagrine ; mais évidemment, ce brave homme, quelles que fussent ses opinions politiques et religieuses, se serait contenté de bougonner tout bas contre les cloches de sa paroisse déchaînées le soir de Noël, s'il n'avait trouvé dans l'air

ambiant de la ville, un excitant à ses passions anticléricales, s'il n'avait été sûr de rencontrer dans tout son entourage de bruyantes approbations ».

M. Sarcey a donné d'autres preuves de son courage littéraire, notamment à propos de l'*Index*, dont il a justifié les procédés ordinaires avec beaucoup d'esprit et de force. Dans quelle mesure lui devons-nous de la reconnaissance ? Il est certain que nous aurions mauvaise grâce à ne pas le remercier très sincèrement. Mais, lui-même, j'imagine, ne voudrait pas de témoignages trop éclatants de sympathie. En somme, il s'est prononcé, non pas contre tous nos adversaires, mais contre ceux-là seulement qu'il considère comme des goujats ou des idiots. Un écrivain, ou même un homme d'Etat, qui combattrait notre foi avec quelque habileté, risquerait fort d'avoir l'approbation de M. Sarcey. Le fait qu'il ait raillé M. Zola et ses admirateurs, à propos de la condamnation de *Lourdes* par la congrégation de l'*Index*, ne prouve pas grand'chose, car ayant eu lui-même d'assez bruyants démêlés avec l'auteur de *Germinal*, il s'est fait un malin plaisir d'avoir, une fois de plus, raison contre lui. Non, pour nous défendre, M. Sarcey n'a pas eu besoin de s'élever jusqu'à l'héroïsme. Il s'est conduit en galant homme, sans doute ; mais il n'a fait aucun sacrifice, même il a servi les intérêts de sa clientèle. Le rédacteur principal des *Annales* ne peut pas ne pas rompre quelques lances en faveur de la religion.

M. Sarcey paraît s'acquitter assez volontiers de cette fonction ; mais, ce faisant, il trouve moyen de nous donner de sérieux motifs d'inquiétude. A propos de Jeanne d'Arc, sujet peu compromettant, s'il en fut, il tance les catholiques un peu plus vertement que les fanatiques de la libre-pensée ; puis il se retire dans sa

petite forteresse, centre gauche, blindée du fameux bon sens que l'on sait. Cette façon d'englober, dans un même dédain, ceux qu'il est convenu d'appeler les intransigeants de droite et de gauche, a quelque chose de peu flatteur pour nous ; on pourrait la croire usée, si un homme aussi distingué que notre critique ne jugeait à propos de l'employer encore. Une autre fois, M. Sarcey met sur le même pied les chrétiens et les mahométans. Certes, je suis persuadé qu'il n'a pas voulu nous blesser ; mais nous aurions peut-être tort de lui laisser croire qu'il nous a fait un très grand plaisir.

Si, en nous défendant, M. Sarcey offense quelquefois nos plus intimes convictions, que dire des articles qu'il compose en dehors de toute préoccupation religieuse ou avec des arrière-pensées peu favorables à l'Eglise ? Je trouve étrange, par exemple, la tendresse, ou du moins la sympathie qu'il professe pour M. Homais, le pharmacien anticlérical. Non pas qu'il approuve ses tirades contre la religion ; mais il se contente de l'opposer aux décadents du christianisme, pour le mettre au-dessus d'eux. Cette comparaison n'a aucune portée, mais, en soi, la sympathie de M. Sarcey pour M. Homais est un indice fâcheux. M. Renan, lui aussi, a fait l'apologie de M. Homais, qu'il méprisait profondément, et il n'a pas craint d'expliquer pourquoi. « Nous avons besoin, a-t-il dit quelque part, du concours de cet imbécile, pour nous défendre contre les empiétements de l'Eglise ». Je crains que M. Sarcey n'ait une arrière-pensée de ce genre ; et s'il en était réellement ainsi, je ne lui en ferais pas mon compliment.

Il n'est pas mieux inspiré par la question de l'enseignement secondaire. « Nos lycées, dit-il, ressemblent

quelque peu à la salle d'armes des *Dominos roses*.

Et maintenant repos.

Et ce qui m'amuse, c'est que partout on crie au surmenage!

La question est plus grave qu'elle n'en a l'air. Ce qui me met la puce à l'oreille, c'est que je vois des établissements, rivaux des nôtres, qui sont restés fidèles, non seulement aux antiques méthodes d'éducation, mais aux vieux us de la discipline qui fut celle de l'Université. Ces établissements croissent en nombre et en prospérité.

Je causais hier avec un de nos parlementaires, qui occupe dans la fraction radicale une position prépondérante ; je lui parlais de mes inquiétudes.

« Savez-vous, me dit-il, ce que font nos bons radicaux ? Ils mettent presque tous leurs enfants chez les jésuites, à moins, ajouta-t-il, se reprenant, que ce ne soit chez les dominicains ».

Ainsi, voilà M. Sarcey plus radical et plus anticlérical que les purs de l'extrême-gauche! Autour de lui, des hommes compétents s'épouvantent déjà de l'irréligion de l'enfance et poussent un cri d'alarme. Ils n'osent pas encore ramener Dieu dans l'école ; mais on voit qu'ils en ont la pensée. M. Sarcey ne s'aperçoit pas du péril, tant son attention est absorbée par les progrès des concurrents. Prenez garde aux maisons du coin du quai! Je trouve naturel que ce vieil universitaire aime son université ; mais comment son affection ne lui donne-t-elle pas plus de clairvoyance? Nous connaissons des députés qui témoignent d'un grand zèle contre la dilapidation des deniers publics. Après avoir prononcé de véhéments discours sur la nécessité pressante de faire des économies, ils votent sans sourciller les millions qui ont pour objet d'entretenir d'inutiles fonctionnaires; mais ils se

donnent la satisfaction très grande de supprimer quelques milliers de francs, dans le budget des cultes. Et c'est ainsi qu'on sauve les finances du pays. Il me semble que vous faites de même pour l'instruction publique, ô normalien Sarcey ! Si les familles, à l'heure présente, paraissent s'éloigner de l'Université, croyez-vous vraiment que cela tienne à quelques jours de plus de vacances ? Vous savez bien que la question n'est pas là et qu'elle est plus profonde. J'imagine même que vous avez dû l'examiner de près quelquefois, avec votre ami, le député radical et anticlérical.

Mais dans quel esprit ? Ayez la bonté de nous le dire un jour, Monsieur Sarcey. Car vous nous donnez le droit de craindre que vous ne manquiez de libéralisme et de tolérance, ô vous qui prêchez sur tous les tons, et tous les jours, la tolérance. Relisez-vous un peu : vous parlez de l'enseignement libre comme de l'ennemi ; nous sommes plus libéraux que vous, puisque nous ne désirons pas la mort de l'Université ; nous nous contenterions de sa conversion, et je pourrais vous citer là-dessus une conversation de l'un de nos plus grands évêques avec Léon XIII. Oh! combien cet évêque et le pape se montraient plus larges que vous, Monsieur Sarcey, et plus sages et plus patriotes, ou du moins plus amis de la France ! Défiez-vous de votre incurable sympathie pour Voltaire : elle vous a rendu, elle vous rendra peut-être encore de fort mauvais services.

Nous pouvons toujours affirmer que cet anticléricalisme un peu démodé, qui sommeille au fond de l'âme de M. Francisque Sarcey, l'a entraîné, un jour, dans une discussion bien malheureuse. Il faut lire cet incroyable factum : « Je suis au courant, dit M. Sarcey, des théories qu'on applique à l'éducation dans l'orphelinat (il s'agit de l'orphelinat de Cempuis dirigé par le

fameux Robin). Je ne les approuve pas toutes, sans réserves ; je les ai formulées plus d'une fois dans les journaux où j'écris, mais avec la sympathie déférente que l'on doit à un homme supérieur (saluez : M. Sarcey nous présente Robin) qui a porté dans la pédagogie un esprit ouvert, des vues originales, un cœur large et chaud, qui a su grouper autour de son œuvre — une œuvre toute personnelle — tant d'illustres approbations, qui aura peut-être un jour le renom d'un Pestalozzi ou d'un Fræbell... M. Robin a cru pouvoir réunir dans les mêmes salles d'études et dans les mêmes cours de récréations, des enfants des deux sexes, auxquels il distribue la même éducation. Là-dessus on a poussé des cris de pintade effarouchée...

« Il faut pourtant bien que je rassure les consciences timorées. Il y a eu, dit-on, des scandales à Cempuis. Cela est possible, bien qu'on n'en ait cité que deux, qui ont été expliqués et réduits presque à rien...

« Cette erreur, si tant est que ce soit une erreur, a un nom fort connu, la *coéducation des sexes*, ce qui semblerait prouver qu'elle n'est ni si nouvelle ni si étrange.

« Et le fait est qu'elle n'est ni l'un ni l'autre. La coéducation des sexes est déjà mise en pratique dans un certain nombre de pays : couramment aux Etats-Unis d'Amérique, assez souvent en Suisse, en Allemagne (1), en Suède, en Norvège... »

(1) M. Sarcey exagère, au moins en ce qui concerne l'Allemagne. Un volume a paru à Berlin (nov. 96), contenant les réponses de plus de cent professeurs ou hommes de lettres allemands, choisis parmi les plus éminents, à la circulaire que leur avait envoyée un journaliste de Berlin, M. Arthur Kirchoff, pour leur demander leur avis sur l'admission des femmes aux études supérieures. La plupart des professeurs restent opposés, et très résolument, à la coéducation des sexes. Ils veulent bien recevoir à

N'allons pas donner à M. Sarcey les avantages d'une discussion théorique. Il est entendu, qu'en notre qualité d'esprits rétrogrades, nous ne pouvons pas comprendre les beautés de la coéducation des sexes. Les exemples qu'on tire de pays protestants ne produisent sur nous qu'une faible impression. Toutefois, nous ne sommes pas tellement timorés, puisque, selon la remarque de M. Sarcey, les curés font simultanément le catéchisme aux petits garçons et aux jeunes filles. Dans la répulsion que nous inspire la coéducation des sexes n'entrent pas seulement des préjugés, mais aussi des raisons historiques, morales, ethnographiques et simplement humaines. Il n'y a pas lieu de les développer ici.

C'est autre chose qui nous blesse dans l'attitude de M. Sarcey. Sans doute, lorsqu'il écrivit son article en faveur de Robin, il croyait à la bonne foi du directeur de Cempuis. On ne peut que lui reprocher de s'être porté garant de l'étrange personnel de l'établissement, un peu à la légère. Mais des débats retentissants ont eu lieu à la tribune ; tout le monde sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur le patriotisme de Robin et sur la qualité de sa vigilance administrative. M. Sarcey, qui se piquait d'être mieux renseigné que quiconque, sur la pédagogie de Robin, ne peut ignorer les arguments accablants que M. Leygues, alors ministre de l'instruction publique, porta à la tribune. Croyez-vous qu'il

leur cours (et encore pas tous) quelques étudiantes à titre d'exceptions ; mais l'admission des filles, en masse, aux universités, leur paraît offrir de graves inconvénients, et pour la discipline et pour le niveau des études. On ne manquera pas de leur opposer, comme toujours, l'exemple de l'Amérique. J ose dire que c'est un raisonnement dépourvu de sens. La question ne peut pas plus se résoudre d'après des exemples étrangers que d'après des considérations abstraites. (*Progrès du féminisme en Allemagne*, par Arvède Barine.)

soit venu faire son *meâ culpâ ?* Pas le moins du monde ; il a gardé le silence sur Robin et sur l'établissement de Cempuis ; il n'a rien rétracté. Je viens de parcourir la collection des *Annales*, et je n'ai rien trouvé qui ressemble à une expression de regret. Ou plutôt, je me trompe, les *Annales* ont flétri, comme il convient, la conduite de Robin, mais par la plume de M. Adolphe Brisson (1). Ce silence de M. Sarcey me fait de la peine. Est-il donc si pénible de dire une fois : Je me suis trompé ? Remarquez que nous ne demandons pas à M. Sarcey de renoncer à ses théories sur la coéducation des sexes. Nous lui demandons simplement : Voyons, Monsieur Sarcey, ne vous sentez-vous pas un peu gêné d'avoir fait l'éloge du Robin et de son Cempuis, devant les jeunes filles pieuses ? Ne pensez-vous pas qu'il vous resterait encore quelque chose à dire, même après l'entrefilet de M. Adolphe Brisson ?

Ainsi, M. Sarcey compte à son passif un certain

(1) « E. Robin, dit M. Adolphe Brisson, recrutait son personnel et ses professeurs de façon plus que légère. En dix ans, plus de cinq cents professeurs se sont succédé à l'orphelinat Prévost ; il y en avait qui ne restaient pas même une semaine. Il les acceptait sans s'inquiéter de leur moralité ; et quand l'un d'eux se rendait coupable de quelque indignité, il le mettait purement et simplement à la porte, alors que son devoir eût été de le livrer à la justice.

« Ce n'est pas tout. M. Robin, qui professe des idées internationalistes, les mettait en pratique à l'orphelinat de Cempuis... il faisait chanter la *Marseillaise de la paix*, où l'on trouve ce vers. *Rompez vos bataillons*, qu'il n'est pas sans danger de répéter à des enfants.

« Le ministre a terminé en disant que M. Robin n'était ni un philosophe, ni un éducateur, ni même un citoyen... » Fort bien : mais la société littéraire Brisson-Sarcey semble s'approprier, pour cette fois, les procédés familiers aux ministères de concentration : pendant que l'un flatte les radicaux, l'autre sourit aux modérés.

nombre d'articles qui ne le désignent pas précisément à la reconnaissance des chrétiens.

Nous n'en gardons pas moins le souvenir des bons combats qu'il lui prend quelquefois fantaisie de venir combattre à nos côtés. Il ne s'agit donc que de savoir si l'actif l'emporte sur le passif, ou inversement.

Quelques mots reviennent sans cesse sous la plume de M. Sarcey, qui nous permettent de le caractériser, et de juger l'ensemble de ses articles.

M. Sarcey fait toujours appel au bon sens, et nous devons ajouter que cet appel est souvent entendu. Mais aussi, il applique parfois ce mot à des choses fort disparates. Par exemple, deux imbéciles se mettent en tête de faire le tour du monde en brouette, l'un portant l'autre. Ils annoncent leur projet *urbi et orbi*, et, au jour fixé, ils ont le plaisir d'opérer leur départ solennel, devant quelques milliers de badauds parisiens, venus sur la place de la Concorde, pour les contempler. M. Sarcey démontre en quatre ou cinq longues colonnes que ces voyageurs en brouette sont des poseurs et des imbéciles. Il me semble que cela s'appelle enfoncer une porte ouverte. Quand j'ai achevé la lecture de cette copieuse démonstration, je ne dis pas : « Ah ! que M. Sarcey a de bon sens ! » Non, je dis : « L'oncle, ce matin, n'était pas à court de copie, car cet accident ne lui arrive jamais ; seulement, il n'a pas pu trouver une idée, et il s'est rabattu sur les voyageurs en brouette ».

Le bon sens de M. Sarcey se donne volontiers libre carrière contre deux catégories d'hommes également dangereux et encombrants : les novateurs à tout prix, et les excentriques. Ennemi de toutes les utopies, il sait morigéner les rêveurs et les révolutionnaires, avec une patience et une force admirables. De même, il aime à s'appuyer sur le consentement du plus grand nombre

pour railler et fustiger les poseurs. On ne saurait trop louer, dans ce genre, les pages qu'il a consacrées au centenaire de l'école normale. Il faut voir avec quelle pitié narquoise il tourne en ridicule les sectaires qui avaient voulu troubler par des manifestations antireligieuses, des fêtes essentiellement pacifiques.

Le malheur est que ces qualités précieuses ne vont pas sans quelques défauts. Aux hommes de notre génération M. Sarcey apparaît comme plus âgé qu'il n'est en réalité ; quelques-uns le prennent, à tort sans doute, pour un tenant des idées de 48 ou du second empire. Le régime végétarien, qu'il suit avec une énergie digne d'admiration, lui permettra, selon toute vraisemblance, de vivre longtemps encore. Or, qui l'accuserait aujourd'hui d'être un tantinet retardataire ne le surprendrait ni ne l'affligerait beaucoup, et nous inclinerions à penser qu'en cela il a presque toujours raison, si, chez lui, le culte du passé ne se confondait avec le culte du XVIIIe siècle. Mais que dira du patriarche Sarcey la jeunesse de 1915 ?

Un reproche plus grave qu'on peut formuler contre lui, c'est de confondre assez souvent le bon sens avec ce qu'on appelle le terre-à-terre. Pascal et Bossuet n'étaient en réalité que des hommes de bon sens ; seulement, leur bon sens, à eux, s'exerçait dans le domaine des idees élevées et des sentiments nobles. M. Sarcey nous répondra peut-être qu'il ne se sent pas de grandes aptitudes pour les hautes spéculations. C'est possible, et nous n'avons garde de lui reprocher son obstination à ne pas forcer son talent. Mais il aura de la peine à justifier son dédain pour les choses religieuses. Il a dit quelque part : « N'a pas la foi qui veut », absolument comme un homme qui a pâli sur les œuvres des grands théologiens. Eh bien ! non, M. Sarcey n'a pas

le droit de nous laisser entendre qu'il a fait de longues recherches sur les questions de foi. Il connaît le théâtre, oui ; le journalisme, oui encore ; mais ses articles témoignent d'une assez médiocre érudition religieuse. Cependant, d'un cœur léger, il se charge de la direction intellectuelle et morale de tout un public, sans se dire qu'après avoir vécu vingt ou trente ans avec des acteurs, des actrices et des journalistes, il est assez mal préparé à remplir d'aussi graves et délicates fonctions.

La tolérance n'est pas moins chère à M. Sarcey que le bon sens. Il célèbre cette vertu sur un ton presque lyrique. Ce n'est pas nous, croyants, qui blâmerons nos adversaires de professer un tel enthousiasme pour la tolérance. Exclus du pouvoir et traités en vaincus par les partis, nous ne pouvons nous défendre aujourd'hui que sur le terrain de la liberté. Toutefois, les incrédules ont contracté l'habitude de parler de la tolérance sur un ton qui m'impatiente un peu, il faut que je le confesse. Il ne s'agit pas de discuter ici le sens du mot tolérance : c'est un travail délicat et qui demanderait de grands développements. Quelques exemples me permettront peut-être de faire comprendre ma pensée. Un écrivain inconnu, qu'on dit être M. Challemel-Lacour, prend violemment à partie l'ami intime de M. Sarcey, Edmond About. M. Sarcey riposte vertement, sans aucun souci de la tolérance. Vous me direz que ce n'est pas le cas, que je sors de la question. Non, pas précisément. On a fait de la tolérance une vertu universelle et infaillible, une panacée, une sorte de « tarte à la crème ». Je veux simplement faire remarquer qu'il est des cas où il ne convient pas de parler de la tolérance. Ces cas deviennent plus fréquents à mesure qu'on va plus avant ou qu'on monte plus haut dans le monde moral. Ainsi, vous montrerez-vous tolé-

rants pour ceux qui n'admettent pas l'idée de patrie ? Cependant, l'internationalisme est une doctrine qui a la prétention d'être philosophique.

Encore une fois, nous devons remercier M. Sarcey de ses prédications sur la tolérance, même s'il a un peu trop l'air de nous protéger. Mais il m'a paru nécessaire de mettre les choses à point, d'autant qu'avec des hommes comme M. Sarcey, il suffit, je crois, d'indiquer quelques nuances.

En même temps que le bon sens et la tolérance, il aime à exalter l'esprit pratique. Ces trois choses, qui ont entre elles beaucoup de points communs, ne se confondent pas absolument. Il est fort naturel que, dans le cours d'une carrière déjà longue, l'esprit pratique ait pris de grands développements chez M. Sarcey. En sa qualité de journaliste et de critique dramatique, il a dû tenir le fil de quantité d'intrigues, et il est lui-même fort habile, car il trouve moyen d'écrire à la fois dans plusieurs journaux d'opinions très différentes, sinon opposées : il n'a plus d'illusions, et il nous apparaît parfois comme un négociant heureux et habile qui a dirigé, avec un succès toujours égal, la plus colossale fabrique de copie qu'on ait peut-être connue. On aimerait chez lui un peu de cette candeur qui fait le charme de presque tous les grands maîtres.

Cependant, la cruelle expérience de la vie et l'excessive sagesse que condamne saint Paul, n'ont pas complètement étouffé chez M. Sarcey l'artiste et le poète. Il s'exprime à certains jours, comme l'Horace des Épîtres, avec une émotion délicate et spirituelle qui caresse l'âme du lecteur délicieusement. C'est de la poésie — un peu végétarienne si vous voulez — mais de la poésie. Vous qui êtes tentés de sourire, lisez cette page, je vous prie :

« Il y avait dans mon jardin, à Nanterre, un cèdre qui était tout petit, tout petit quand je l'achetai pour l'y planter de mes mains. Il avait, depuis tant d'années, grandi, et il était d'une rareé légance, avec son feuillage dentelé et sa tête fine qui, chaque hiver, s'élevait un peu plus haut. Il était, oui, j'ai bien raison de le dire, il était. Ce maudit hiver me l'a tué : toutes les branches ont roussi. J'en aurais pleuré de chagrin.

« Voilà, m'a dit le jardinier, l'impitoyable jardinier, un arbre qui n'est plus bon qu'à faire du bois de chauffage. Nous allons le scier au premier jour.

« Je fis remarquer au jardinier, à l'impitoyable jardinier, quelques menues pousses vertes qui tranchaient, de deux ou trois branches, sur l'aspect morose et sombre de l'arbre.

« Peut-être n'est-il pas tout à fait mort, dis-je au jardinier, à l'impitoyable jardinier.

« Il cassa une brindille : elle se brisa comme verre ; elle était noire en dedans.

« Vous voyez, il est bien mort ; il n'en reviendra pas.

« Je demandai grâce pour lui : j'ai de l'espoir encore : ces pousses vertes, c'est comme un faible battement de pouls chez l'homme que le médecin a condamné ».

La grande question qui se pose à propos de tous les écrivains en renom, nous ne saurions l'éviter en parlant de M. Sarcey. Quel rang lui assignera le XXe siècle ? Nous nous trouvons ici en présence d'un cas absolument exceptionnel. M. Sarcey a donné aux hommes de son temps un exemple, je serais tenté de dire unique, de modestie ou... d'habileté. Cet homme qui a rempli de sa prose 80 revues ou journaux, cet homme ne se fait jamais réimprimer. *Et nunc erudimini*... Décidément, M. Sarcey est le premier parmi

les diplomates de lettres. Personne, en effet, n'aura le courage d'aller tirer des collections où ils dorment les innombrables articles qu'il a composés. L'oncle se trouve déjà, par rapport à la difficile postérité, dans la même situation que les grands orateurs, au lendemain de leur mort. Combien d'entre nous ont lu les discours politiques de Royer-Collard, de Guizot ou même de Berryer ? Nous disons tout de même avec ensemble : C'étaient de grands orateurs. Pareillement, quand il sera question de M. Sarcey, on entendra toujours le même cri : C'était un prodigieux publiciste. Tout nous porte à croire qu'aucun critique n'ira vérifier.

Cependant, un mot de M. Sarcey a des chances d'arriver jusqu'à la postérité lointaine. On sait qu'il n'aimait pas M. Renan, qui le lui rendait avec usure. Celui-ci préparait patiemment, contre celui-là, des épigrammes dont la plus célèbre nous est ainsi rapportée par M. Maurice Barrès : « Je vais, me dit M. Renan, vous raconter un mot que je fis à M. Sarcey, à ce propos. Dans ce même temps, il se plaignait sans trêve qu'on lui eût volé sa montre au théâtre : Monsieur Sarcey, lui dis-je, qu'est-ce que cela vous fait ? Vous avez toujours regardé l'heure à la montre des autres. D'ailleurs, vous avez bien raison : il vaut mieux retarder avec tout le monde, que marquer l'heure juste, tout seul ».

A quoi M. Sarcey répliqua par une critique des procédés littéraires de M. Renan qui se terminait par ces mots : « M. Renan est le plus délicieux des fumistes ; c'est un fumiste ». L'œuvre de M. Renan ne mérite pas tout l'honneur qu'on lui fait ; mais plus j'étudie la littérature contemporaine, et plus je constate avec effroi l'influence délétère de cet homme sur la plupart des écrivains d'aujourd'hui. On devra parler de M. Renan,

longtemps, longtemps encore, non pas à cause de sa supériorité d'esprit fort contestable, mais à cause de l'épidémie intellectuelle qu'il a communiquée aux hommes de notre génération. On parlera de lui, et ceux qui auront à remplir cette mission seront bien obligés d'emprunter le mot de Sarcey : « M. Renan est le plus délicieux des fumistes ; c'est un fumiste ».

M. Sarcey a exprimé quelque part le sentiment d'envie que lui inspirent les hommes sûrs d'eux-mêmes et toujours contents de leur opinion. Heureux, a-t-il dit en substance, heureux ceux de mes confrères qui, après avoir formulé une opinion précise sur un sujet délicat, s'en vont dîner, le cœur joyeux et la conscience tranquille. Moi j'hésite, j'examine les différents aspects des choses, je ne me prononce qu'avec une circonspection extrême, et je trouve moyen, après cela, d'avoir des scrupules ou des remords qui me rendent très malheureux. — Nous louons M. Sarcey de cette délicatesse littéraire ; mais il ne s'étonnera pas que, nous aussi, nous doutions un peu de nous-mêmes et que, par conséquent, nous tirions d'une étude sur l'ensemble de ses œuvres, des conclusions un peu complexes.

En premier lieu, il faut regretter que les catholiques n'aient pas en leur possession une revue comme les *Annales*. Ce n'est pas, encore une fois, que je blâme les jeunes filles pieuses de lire les *Annales*. Oh ! non ; mes regrets ont quelque chose de très relatif. La prose de M. Sarcey et les conseils généralement sages de M. Adolphe Brisson (1) valent mieux que tel roman

(1) M. Sarcey m'a reproché assez vivement de n'avoir pas parlé de son ami Sergines. Je me hâte de réparer cette injustice involontaire. Sergines est un fort aimable rédacteur qui a le talent d'intéresser les lectrices des *Annales*.

réaliste ou censément mystique. Il n'en est pas moins vrai que la direction morale du public des *Annales* devrait appartenir aux catholiques. De quelles forces ne disposerait pas un prêtre qui, au lieu d'entretenir ses lecteurs et ses lectrices des choses du pot au feu, les inclinerait doucement aux pensées religieuses et à l'amour profond de l'Eglise ! Avis aux éditeurs intéressés et aussi aux écrivains catholiques.

En second lieu, on pourrait essayer de convertir M. Sarcey. Vous riez ? Vous pensez peut-être que je m'expose aux quolibets, aux terribles quolibets de l'oncle ? Cela m'est indifférent en vérité, pourvu que je dise ce que je crois devoir être dit. Puis, l'oncle possède son grec, il a lu Criton, et il connaît le passage célèbre, dans lequel les Lois viennent faire la leçon à un bien plus sage que lui, à Socrate en personne, lequel, affirment tous les manuels de philosophie, représentait la plus pure sagesse de l'antiquité. Donc, les Lois disent à Socrate : « Puisque c'est à nous que tu dois ta naissance, ta nourriture, ton éducation, peux-tu nier que tu sois notre enfant, notre esclave même ? » Il me semble que la Société pourrait tenir à M. Sarcey un langage plus moderne, mais tout aussi énergique : O normalien, favori de la Presse, tu me dois ta fortune incomparable ; car enfin tu jouis de ton immense notoriété, comme jamais les premiers des grands maîtres n'ont joui de leur gloire. Or, je suis menacée, à l'heure présente, tu sais par quels ennemis. Ces ennemis ne sont pas précisément les cléricaux que tu combattis jadis. Je risque de périr, au contraire, faute de ces principes religieux sur lesquels ont reposé et reposent toutes les sociétés bien ordonnées. Donc, en retour des bienfaits dont je n'ai cessé de te combler, prête une attention plus grande aux principes de la vie

religieuse et morale, soutiens-les si tu peux, mais ne dis jamais rien qui puisse les affaiblir.

Il est impossible que M. Sarcey ne tienne pas compte de ces demandes si modérées. Toutefois, nous aimerions mieux autre chose. Pourquoi n'oserions-nous pas souhaiter — je dis souhaiter — une transformation complète ? La vieillesse amène quelquefois de grands changements ; M. Sarcey a lu sans doute l'admirable poésie dans laquelle Victor Hugo vieilli se racontait lui-même :

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

. . . .

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
Détaché de la terre, il contemplait les cieux...
L'Océan devant lui se prolongeait immense,
Comme l'espoir du juste, aux portes du tombeau.

Je suis persuadé que M. Sarcey pense plus souvent qu'il ne semble, aux vastes espoirs qui s'offrent à l'homme de l'autre côté du tombeau ; je suis persuadé que, se détachant de la terre, il contemple quelquefois les cieux, c'est-à-dire les vérités incontestables d'où découle la nécessité d'une autre vie. Qu'il veuille bien nous faire part, quelquefois, de ces méditations : elles seront certainement intéressantes, à des titres divers. Nous les lirons avec plaisir, dussions-nous, pour cela, nous priver d'un certain nombre de considérations ingénieuses sur la bicyclette ou les différentes manières de cracher sur le manche.

Cependant, il vaut mieux prévoir une hypothèse un peu différente. M. Sarcey s'obstinera peut-être à ne pas modifier sa manière de penser et de sentir, pour n'avoir

pas à se priver de l'oreiller commode sur lequel il a installé sa tête de sceptique. Il n'est pas invraisemblable que nous ayons à déplorer, un jour ou l'autre, quelque incartade grave, j'allais dire quelque *Robinade*. Dans ce cas, quel sera le devoir des catholiques ? Nous n'aurons pas, ce me semble, à hésiter ; nous dirons bien haut, et au besoin nous crierons sur les toits : M. Sarcey agit mal, très mal : jeunes filles catholiques et vous, chrétiennes qui le lisez habituellement, défiez-vous.

Mais si les aptitudes de M. Sarcey à méditer sur les vérités religieuses peuvent prêter à la controverse, sa prudence et son habileté ne font doute pour personne. Averti, il n'aura garde de blesser les consciences chrétiennes et, en somme, nous ne lui en demandons pas davantage. Si j'ai cru devoir formuler des souhaits de conversion plus explicites, c'est parce que je sais que de bons curés prient dans ce sens. Or, comme parle un héros de Tennyson, plus de choses sont accomplies par la prière que ce monde ne l'imagine, car, par elle, la terre ronde, tout entière, en toutes ses parties, est liée par des chaînes d'or au trône de Dieu.

QUELQUES CONJECTURES SUR L'ÉGLISE DE DEMAIN, A PROPOS DES *JEUNES* (1)

L'œuvre de M. René Doumic renferme d'abord des portraits dont quelques-uns un peu faibles, quelques-uns exquis, la plupart intéressants. La conclusion ressemble à une sorte de manifeste littéraire, dirigé contre les jeunes écoles poétiques, dont les très nombreux représentants sonnent la charge, et, croient-ils, la victoire, contre les célébrités du jour. J'espère dire, tout à l'heure, si le temps m'en est laissé, avec quelle spirituelle bonne grâce M. Doumic raille les prétentions de nos 141 futurs grands hommes. Mais ce qui nous intéresse le plus, nous, croyants, dans le livre de M. Doumic, c'est la préface : en quelques pages nettes et piquantes, l'auteur explique et juge la valeur du mouvement néo-chrétien.

On ne sera pas surpris que je m'arrête un peu longuement sur cette préface. Tant d'écrivains, depuis quelques années, se sont appliqués à embrouiller la question religieuse, qu'on a de la peine à se reconnaître au milieu de toutes ces affirmations contradictoires. Mon désir serait de caractériser quelques courants généraux d'opinions, et cela, si possible, sans

(1) *Les Jeunes*, par M. René Doumic. Paris, Perrin.

augmenter en rien la confusion déjà si grande. Il importe beaucoup, ce me semble, que les croyants sachent bien quelle est l'attitude la plus sage à prendre vis-à-vis de chacun des groupes dont se compose la littérature contemporaine. Il ne suffit pas de se montrer larges toujours, comme d'aucuns ont coutume de le faire. Soyons conciliants, charitables, indulgents même, oui bien ; mais ne soyons pas dupes, mais surtout ne laissons pas monter dans la chaire chrétienne, pour nous diriger, ceux qui, hier encore, vivaient en dehors de l'Eglise et la combattaient ; il y a bien des nuances à observer en tout ceci. M. Doumic fait remonter à M. Renan la plupart des idées et des sentiments dont s'affublent nos jeunes néo-mystiques. Mais les néo-mystiques ne représentent que très faiblement la pensée contemporaine ; à côté d'eux ou au-dessus d'eux, écrivent des hommes qui exercent une tout autre influence sur la religion de notre temps. Ils expriment des idées qui feront encore du bien et du mal, quand depuis longtemps il ne sera plus question de la plupart des jeunes.

M. Doumic a donc eu tort de ne pas parler de son ami M. Brunetière, lequel n'appartient pas à l'école de M. Renan et agit considérablement sur les jeunes, ou, pour parler plus exactement, sur une élite. En tout cas, c'est surtout de M. Brunetière que nous avons à nous préoccuper, si nous songeons à l'avenir. Quand on s'occupe des jeunes, c'est sans doute qu'on pense principalement à ce qui sera demain. Pour préparer, autant du moins qu'il dépend de nous, ce demain mystérieux, voyons ce qu'il convient de faire.

Depuis sa mémorable visite au Vatican, M. Brunetière, avec une ardeur et une persévérance qu'on ne saurait trop louer, défend presque tout ce que nous aimons, la

morale chétienne, l'idéalisme, le sentiment religieux. On ne saurait trop l'en remercier, et Dieu merci, les catholiques n'ont pas manqué à ce devoir de reconnaissance. Ils l'appellent dans leurs facultés et dans leurs cercles, ils le soutiennent à la Sorbonne, de leur présence sympathique et de leurs applaudissements, ils le citent, ou plutôt, nous le citons tous très volontiers. Dans ces manifestations d'une reconnaissance, d'ailleurs très légitime, entrent peut-être un peu d'exubérance et de naïves exagérations, qui ne messiéent point du tout. Mais ces sortes de choses ne doivent pas durer. Pour M. Brunetière comme pour les catholiques, il est bon qu'à des témoignages, désormais superflus, d'une sympathie réciproque, succède une sorte d'action parallèle nettement définie.

Au lendemain de sa polémique avec MM. Clémenceau, Berthelot et autres défenseurs de la science, M. Brunetière reçut, d'un soi-disant catholique, une lettre qui est fort curieuse :

« Monsieur,

« ... Après cet article il y en aura, dans les parlements, qui vous traiteront de clérical, et, dans les sacristies, qui vous attendront à confesse ; mais il y en aura aussi quelques-uns du clergé... qui vous en sauront gré, non pas mesquinement, pour leur parti, mais généreusement, pour la cause de la pacification des âmes.

« ... Nous qui, croyant au Christ, croyons que sa morale est divine, et, par conséquent, adéquate à la morale absolue ; nous qui, croyant à l'Eglise, prolongement et organe du Christ, croyons qu'elle a la charge d'adapter incessamment, à travers les âges, cette immuable morale, aux besoins nouveaux des hommes

et aux nouvelles conditions de la vie, comment ne nous sentirions-nous pas le cœur bien fraternel à l'égard des sincères qui, sans avoir notre foi, jugent, pour d'autres et justes raisons, que, *relativement* au moins, relativement au point d'évolution où nous sommes parvenus, le monde ne peut se passer de la morale catholique » ?

Il n'importe guère de savoir, quoique je m'en doute un peu, qui a signé cette page d'écriture protestante. M. Brunetière se tromperait fort s'il croyait y trouver l'expression exacte de ce que pensent la majorité des catholiques. Ces quelques-uns du clergé, qui se réjouissent des travaux de M. Brunetière, non pas mesquinement pour leur parti, ont une manière très étrange de parler de leur cause. L'Eglise n'est pas un parti ; elle plane au-dessus des partis ; elle doit leur demeurer toujours étrangère. Mais, sur un point au moins, le correspondant mystérieux a vu très juste. Il y en a, en effet, dans les sacristies, qui ont attendu M. Brunetière à confesse ; pour avoir voulu essayer non pas de les détromper, mais de calmer leur impatience, je me suis attiré des blâmes sévères de la part de certains libres-penseurs.

M. Brunetière, si nous nous en tenons aux seules données de la logique (1), n'aura donc jamais la foi, j'entends la foi catholique, telle que la définit l'Église et, chose curieuse, plus il se rapprochera du clergé et de tout ce qui touche au clergé, plus il éprouvera le besoin de proclamer très haut ses convictions libres-penseuses. Cette situation n'est-elle pas un

(1) Dans ces sortes de prévisions, il va sans dire que nous sous-entendons toujours, nous autres croyants, la possibilité d'un coup de grâce. Le récent discours de Besançon nous fait espérer que ce coup de grâce ne tardera pas à se produire.

peu bien délicate ? Avec une très profonde et très respectueuse sympathie, nous osons le demander à M. le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* : où veut-il en venir avec ces prédications idéalistes? Supposons qu'elles soient prochainement couronnées de succès, et que la jeunesse instruite embrasse cette nouvelle doctrine : une religion ne doit pas se borner à produire des résultats intellectuels, elle doit surtout s'affirmer par des œuvres morales et sociales. Or, il est très beau de louer la morale chrétienne ; mais, en la louant, il ne faut pas enlever au commun des humains, le moyen de la pratiquer. Cette morale repose sur l'idée de sacrifice et de renoncement. Que quelques hommes, instruits et énergiques, aient la force de la pratiquer, dans une certaine mesure, sans le moindre espoir de récompense pour la vie à venir, c'est possible. Mais aller l'offrir, telle quelle, à des jeunes gens de vingt ans, c'est s'exposer, je crois, à de graves mécomptes. Des étudiants auxquels M. Brunetière distribue la bonne parole, n'auront pas de peine à s'enthousiasmer, pendant l'espace d'une soirée, pour le nouveau stoïcisme chrétien qu'on leur propose. Mais lorsqu'il s'agira d'adopter, pour toujours, un genre de vie pénible et obscur, ils réfléchiront, et le plus souvent, ils opteront pour la liberté et le plaisir. Nous qui craignons l'enfer, et espérons une éternité de bonheur, nous avons toutes les peines du monde à nous conformer à la volonté souveraine de Dieu. Sauf quelques philosophes d'un certain âge, personne n'acceptera des mortifications prolongées, par amour pour le darwinisme ou le pessimisme. N'entretenons aucune illusion: si l'idéalisme très savant qu'on nous recommande vient à triompher, c'en est fait de toutes les œuvres catholiques dont se glorifie l'Eglise, c'en est fait de la morale chrétienne. M. Brunetière, l'admirateur de Bossuet,

l'ennemi presque personnel de Fénelon, reprend pour son propre compte, en la dépouillant de tout son charme, la chimère du pur amour.

Voilà donc où nous conduirait M. Brunetière si, sur la route qui conduit à la foi, à la foi intégrale des chrétiens, des catholiques, il s'arrêtait définitivement.

Deux issues s'offrent à M. Brunetière : ou bien faire un acte de foi tout simplement, ce qui serait le plus heureux. Il cherche, en effet, la foi avec des raisonnements, quand il serait si facile et si consolant et si doux d'humilier son intelligence devant Dieu (1).

La seconde solution est un peu plus compliquée : elle exige, en effet, le concours, et de M. Brunetière, et de l'opinion catholique. Puisqu'il nous témoigne, à nous croyants, une si vive et si persévérante sympathie, nous pouvons bien, sans trop d'indiscrétion, lui demander respectueusement un sacrifice. Qu'il ne touche pas aux questions de dogme, sur lesquelles l'accord n'est pas possible. Quelque éloquence qu'il mette à convertir à l'idéalisme les hommes de sa génération, M. Brunetière nous obligera à le combattre dès qu'il parlera de ce qu'il faut croire. Au contraire, il rendra l'alliance facile s'il s'en tient à la morale, à la politique religieuse et à la défense sociale. Le terrain est assez vaste, sans compter que M. Brunetière est absolument sûr de défendre la vérité humaine et

(1) Au moment où s'impriment ces lignes, M. Brunetière n'a pas encore fait cet acte de foi décisif, explicite et public que tout le monde attend. Je laisse donc subsister des observations qui, même après la conversion définitive de M. Brunetière, n'auront pas perdu leur raison d'être.

éternelle, toutes les fois qu'il s'appuie sur la morale chrétienne. Mais rien ne paraît plus fragile que les constructions dogmatiques pour lesquelles il se donne tant de mal (1).

J'ai cru devoir parler un peu longuement de M. Brunetière, à propos des *Jeunes*, bien que M. Doumic n'ait pas écrit une seule fois son nom, d'abord parce que, si une étude de ce genre a une signification quelconque, c'est par rapport à l'avenir. Or, je demande la permission de le redire : de tous les hommes qui, à l'heure présente, préparent l'avenir, il n'en est pas de plus digne d'attention que M. Brunetière. Joignez que les décadents, qui se rapprochent ou croient se rapprocher du christianisme, ne se glorifient guère que de leur sensibilité ; ils ne parlent pas, et pour cause, de la force de leurs pensées. Nous qui voudrions, sans illusions d'ailleurs, un peu prévoir ce qui sera demain, nous devons, avant tout, nous préoccuper de la pensée contemporaine, représentée, en partie du moins, par M. Brunetière.

M. Doumic ne peut pas prendre au sérieux l'apostolat des jeunes, bien que, tous ou presque tous, ils se piquent de mysticisme.

« En constatant cette tendance idéaliste, il faut

(1) « L'homme étant un animal raisonnable, il faut d'abord qu'il raisonne, car il est nécessaire d'avoir raison, et il n'est pas nécessaire de trouver de l'agrément ; car le propre de l'homme est de chercher à s'instruire par le moyen de la dialectique, lequel est infaillible ; car on doit toujours mettre une vérité au bout d'un raisonnement, comme un nœud au bout d une natte , car sans cela le raisonnement ne tiendrait pas, et il faut qu'il tienne ; car on attache ensuite plusieurs raisonnements ensemble de manière à former un système indestructible qui dure une dizaine d'années ». Anatole France, *La Vie littéraire* préface).
Il me paraît inutile de signaler ce qu'il y a d'injustice dans ces railleries.

constater qu'elle est sans profondeur comme sans vigueur, toute superficielle, et, du reste, contrariée par les tendances les plus opposées. Cette littérature, soucieuse des problèmes de l'âme, a continué d'être une littérature brutale et plus curieuse que jamais des problèmes de la chair. Elle est imprégnée de religiosité ; mais — il est à peine besoin de le redire, car cela crève les yeux — elle n'est pas chrétienne. Les jeunes écrivains sont, au point de vue religieux, profondément incrédules : c'est ce qu'il ne faut pas oublier, quand on affecte de leur tenir compte de certaines velléités et de les revendiquer pour l'Eglise de demain. Cette littérature a fait accueil à l'évangélisme, cela est exact ; mais, parallèlement, elle a inventé une vilaine chose, appelée d'un vilain mot : la rosserie. Pour ce qui est enfin du mysticisme, si on voit quelques jeunes gens y incliner, c'est qu'ils y trouvent une satisfaction à leur sensualité maladive et triste ».

En principe, M. Doumic a absolument raison. Seulement, si l'on s'en tient à ces considérations générales,on englobe nécessairement dans une condamnation sommaire, quelques hommes d'un talent sympathique et d'une bonne volonté non douteuse. D'autre part, à s'engager dans des études approfondies sur tel ou tel écrivain, on risque de se perdre dans les détails ou de reculer devant certaines constatations nécessaires, de peur de faire des personnalités. Tâchons donc de procéder avec prudence.

Parmi les jeunes dont M. Doumic étudie les œuvres, il en est qui font certainement du mal à leurs lecteurs. Tel M. Gabriel d'Annunzio. Je n'ai pas à examiner ici jusqu'à quel point il mérite son nom de plagiaire ; mais je ne crains pas d'affirmer qu'un tel écrivain doit en-

courir les plus explicites flétrissures. Il se plaît toujours dans l'immoralité la plus intense, et quand il s'élève quelquefois jusqu'à certaines idées supérieures, c'est pour les salir. On nous annonce la traduction d'une de ses œuvres censément mystiques. Je n'en connais que les quelques passages traduits par ses admirateurs : ils sont déplorables. N'ayons pas le moindre doute sur cet Italien, habile à copier les étrangers : il pourrait figurer parmi les pires Romains de la décadence. Des jurisconsultes veulent empêcher l'entrée de ses livres en France, en vertu de je ne sais quel article du congrès de Berne. J'aimerais bien que quelqu'un s'avisât de les proscrire au nom de la morale et de l'hygiène.

A côté de ces hommes qui se font une spécialité de la littérature corruptrice, apparaissent quelques écrivains de talent, sympathiques, et, à beaucoup de points de vue, recommandables : M. François de Curel, par exemple (1). Dans l'*Idole*, il a su analyser, avec force et profondeur, la grande crise religieuse, scientifique et morale dont souffre notre génération. Malheureusement, les œuvres comme l'*Idole* sont assez rares. C'est pourquoi, si l'on veut embrasser d'un regard d'ensemble les écrits de tous ces jeunes, l'on arrive presque inévitablement à accepter les conclusions sévères de M. Doumic. Alors même qu'ils croient réagir contre leurs prédécesseurs, ils procèdent tous ou presque tous, de deux maîtres, qu'il suffit, je pense, de nommer : M. Renan et M. Zola. Du premier ils ont hérité un orgueil immense et leur goût malsain pour le mélange

(1) M. Doumic me paraît avoir trouvé la juste proportion d'éloges et de blâmes que méritent les œuvres de M. Léon Daudet ; de même pour M. Henri Lavedan et M. Mœterlinck.

de la religiosité et de l'immoralité ; au second ils empruntent nombre de procédés qui choquent, à l'ordinaire, les gens bien élevés. Ai-je besoin de dire que l'Eglise de demain ne retirera aucun avantage sérieux du concours de ces névropathes en quête de sensations rares ? Mais, peut-être les catholiques, et surtout les prêtres, ne devraient-ils pas se contenter d'une sorte de défiance passive. Au fond, c'est d'un état d'âme analogue à celui d'aujourd'hui, que s'inquiète saint Paul dans les deux Epîtres aux Corinthiens. On sait avec quelle énergie s'exprime l'Apôtre, contre ceux qui voudraient introduire dans l'Eglise les théories et les pratiques du paganisme.

Mais c'est principalement à l'histoire du gnosticisme alexandrin que nous devons demander des lumières pour nous guider au milieu de l'obscurité contemporaine. Le Paris de nos jours ressemble étonnamment à l'Alexandrie des premiers siècles de l'ère chrétienne ; toutes les sciences et toutes les religions s'y développent, dans une confusion inexprimable. La *Revue des Deux-Mondes* a publié naguère un roman d'une étrangeté invraisemblable, où se déroulent les abominables mystères du culte d'Isis : les adorateurs d'Isis formeraient, paraît-il, une véritable société secrète dans la Babylone moderne. Je suis persuadé, jusqu'à preuve du contraire, que M. Gilbert-Augustin Thierry, l'auteur de ce bizarre roman, a composé une œuvre de pure imagination, une sorte de fantaisie, non une sérieuse étude de mœurs. Mais le seul fait qu'une pareille étude ait pu paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*, prouve jusqu'à quel point on a faussé, de nos jours, le sentiment religieux. A côté de ces sectateurs d'Isis, nous voyons des spirites par milliers et des fanatiques, qui se vantent, à tort ou à raison, de prati-

quer les rites les plus abominables. Et cette fureur qu'ont certains néo-chrétiens, de décrire des messes noires, auxquelles ils n'ont peut-être pas assisté d'ailleurs, que prouve-t-elle ? D'abord, d'une manière générale, que les hommes ne peuvent pas se passer de religion, mais aussi, que notre époque ressemble singulièrement, par son goût pour toutes les formes de la superstition sensuelle, à l'époque gréco-romaine. Je vous dirai, par exemple, que ce monde est un rêve de Dieu, lequel dort éternellement, une scène changeante, l'une des 70.000 comédies qui amusent les loisirs de Brahma. Vous croirez que c'est du Renan tout pur? Pas du tout ; c'est la définition même que donne un brahmane, de l'éternelle Maya des Indiens. A ce compte, le bouddhisme aurait la première place parmi les religions des intellectuels de nos jours. Voici M. Albin Vallabrègue qui vient enfin expliquer l'Evangile, d'après la méthode des dramaturges : le récit divin qui se développe dans saint Jean et dans les trois synoptiques, forme une pièce en trois actes, ce que personne n'avait remarqué avant M. Albin Vallabrègue. Désormais, toutes les difficultés exégétiques seront facilement éclaircies, et les dramaturges, aidés par les acteurs, auront pour mission de prêcher l'Evangile. M. Darmesteter, celui-là non sans quelque apparence de raison, et aussi avec un talent qu'on ne saurait contester, s'efforce de ressusciter parmi nous l'ancien judaïsme : pour revenir à la vraie religion, il n'est que de lire les prophètes. Le protestantisme, avec ses mille sectes, déploie une énergie extraordinaire pour reconquérir cette France, qui lui a toujours été hostile. On peut rire des extravagances de l'Armée du Salut ; on peut prendre en pitié l'état d'affaissement des croyances protestantes, mais on peut affirmer que l'influence poli-

tique et, partant, morale des protestants, à l'heure présente, est immense. Qu'un nouveau Drumont, plus calme que le premier, vienne à paraître, et la France catholique s'étonnera d'avoir vécu, pendant trente ans, sous une administration presque exclusivement protestante. En ce moment, se poursuit un travail de prosélytisme protestant, dans certaines régions catholiques, avec la collaboration plus ou moins consciente de quelques catholiques. Les chefs — dont quelques hommes de talent — professent une sorte d'illuminisme dont ils ne parlent qu'à bon escient, devant un petit groupe d'initiés. En réalité, toutes les religions ont des représentants dans cette ville de Paris qui passe pour indifférente ou impie, et c'est pourquoi on a pu agiter la question de savoir si l'exposition de 1900 aurait son congrès des religions, comme celle de Chicago. L'alexandrinisme, malgré les progrès immenses qu'il a accomplis depuis vingt ans, ne s'est pas encore senti assez fort pour braver les railleries de Gavroche ; mais le temps viendra bientôt où il montrera plus d'audace.

Voilà, ce me semble, ce que M. Doumic eût dû au moins indiquer, lorsqu'il a voulu prophétiser l'état religieux de demain Les prétentieux écrivains qu'il a appréciés ne jouissent que d'une notoriété assez faible ; quelques-uns sont totalement inconnus : leurs œuvres, le plus souvent, n'ont d'importance que dans la mesure où elles se rattachent aux sentiments religieux de la majorité de nos contemporains. Or, nos décadents affectent, pour la plupart, de se tenir loin de la foule, les uns dans de petites chapelles, d'autres sur des tours qu'ils croient d'ivoire. Leurs dires ne méritent donc qu'une attention relative.

Ce n'est pas une raison cependant de les négliger, il importe au contraire de savoir très exactement, quand

nous devons accepter leur collaboration, et quand aussi, nous en priver.

Des remerciements sincères leur sont dus tout d'abord, je le dis hautement, car leurs intentions paraissent bonnes en général, et d'ailleurs l'Eglise a pour principe de se montrer, sur ce point, à la fois circonspecte et indulgente. Mais puisqu'ils veulent bien s'associer au ministère des prêtres catholiques, ils doivent trouver naturel, ce me semble, que nous mettions très amicalement quelques conditions à leur concours.

En premier lieu, nous ne pouvons pas admettre que, sous prétexte d'art ou même de prosélytisme religieux, ils continuent, après leur conversion, à sacrifier au goût de leurs anciens lecteurs pour l'immoralité. La sagesse de nos pères disait : Il ne faut pas faire le mal pour que le bien arrive. Or, pour une raison ou pour une autre, la plupart de nos convertis continuent à parler l'infâme patois des villes maudites. Transiger sur ce point serait folie. Pourquoi nos contemporains se tournent-ils vers l'Eglise avec sympathie ? C'est parce qu'ils comprennent qu'elle compte dans son sein des âmes vertueuses, toujours prêtes au dévouement et au sacrifice. Taine, qui était un penseur vigoureux et sincère, en même temps qu'un rationaliste très convaincu, Taine reconnaissait que les vieilles croyances sont le récipient des forces morales de la société de nos jours. Non seulement, les fidèles attendent de nous que nous chassions les loups du bercail ; mais les incrédules eux-mêmes riraient de notre candeur ou de notre faiblesse, s'ils nous voyaient accepter certaines solidarités. N'hésitons donc pas à dire à tous les prédicants littéraires qui défendent bruyamment la religion : Arrière, Messieurs, ou, tout au moins, tenez-vous un peu à distance ; nous voulons bien et même nous

sommes heureux que vous consentiez à glorifier notre foi ; mais qu'il soit bien prouvé aux yeux de tous que vous ne faites nullement partie de l'Église enseignante (1).

Ici, j'entends l'objection de ceux qui se piquent, à tort selon moi, de sagesse conciliante ou d'esprit progressiste : « Eh ! quoi, vous oubliez donc les exemples du divin Maître ! Vous écrasez le roseau à demi brisé, vous éteignez le lin qui fume encore : le Christ n'a jamais maudit personne ». Ces conseils partent en effet d'un bon naturel ; mais les avocats chrétiens des écrivains décadents sont-ils bien sûrs que le Christ ne se soit jamais départi de l'attitude qu'ils lui prêtent ? Lorsqu'il appliquait de vigoureux coups de fouet sur les sacrilèges vendeurs du temple, il montrait une vertu très réelle, qui n'a rien de commun avec la mansuétude ; et si c'est cela l'intolérance, j'avoue qu'elle n'a rien que de très glorieux. Lorsque le divin Maître disait aux pharisiens : « Vous êtes des sépulcres blanchis », il paraissait se soucier peu des conventions ou, si l'on veut, des convenances académiques. Et c'est bien lui qui, un jour, s'écria : « Malheur à vous, Bethsaïda ! Malheur à vous, Corozaïn » ! On me répliquera qu'il n'appartient qu'à Dieu de menacer ainsi de la foudre. Aussi bien n'ai-je envie de foudroyer personne. Les pseudo-chrétiens, qui font de la littérature à propos de religion, ne m'inspirent aucune antipathie personnelle. Je souhaite sincèrement à chacun d'eux autant de bonheur qu'il peut en désirer ; je ne veux faire de la

(1) Pour être complet, il faudrait dire un mot d'un sujet bien grave et bien délicat : les rapports de l'autorité ecclésiastique et de la presse catholique ou soi-disant telle. On ne trouvera sans doute pas mauvais que je recule devant les difficultés qu'il comporte.

peine à personne. Mais il est fâcheux que, sans paraître intolérant, on ne puisse pas dire simplement ceci : Que les romanciers modernes parlent honnêtement du christianisme, qui est, à quelque point de vue que l'on se place, le grand foyer de la vertu et de la chasteté, ou qu'ils veuillent bien renoncer à se dire chrétiens. Enfin si, malgré nos avertissements réitérés, ils persistent à émettre des opinions, sur des sujets qui ne sont pas de leur ressort, prévenons les fidèles, prions même les indifférents et les incrédules de se défier.

Il y a aussi une question de hiérarchie, que les gens de lettres peuvent dédaigner, mais qui a son importance. Tous les catéchismes définissent l'Eglise : l'assemblée des fidèles sous la direction du pape et des évêques. Il serait vraiment trop facile de traiter les prêtres d'incapables ou de malhonnêtes (1), puis de prêcher, à sa guise, dans l'assemblée des fidèles. L'Eglise constitue la plus complète, la plus forte et à la fois la plus souple hiérarchie qui ait jamais existé : et des hommes qui se disent catholiques, voudraient apporter chez nous les habitudes oratoires des officiers de l'Armée du Salut ! L'opposition tirée des faits, plus ou moins authentiques, que l'on reproche aux prêtres, ne signifie rien. Il y a beau temps que les Pères et les évêques l'ont réfutée : « Que pouvons-nous donc croire de ces hommes qui viennent, dans les derniers temps, *entasser docteurs sur docteurs*, suivant la prédiction de saint Paul ? Ils disent que l'Eglise est tombée et qu'ils

(1) Un de ces prétendus catholiques que je ne nommerai pas, pour ne pas lui être trop agréable, a écrit ceci : « J'ai une foi si vive que je n'hésite pas à me mettre à genoux devant un de ces prêtres ignorants dont je ne supporterais pas la conversation un quart d'heure ». Le même personnage, d'ailleurs, n'hésite pas à se déclarer l'égal du Pape.

sont suscités pour la redresser. Ils veulent faire une seconde fois ce que les apôtres avaient fait la première. Ils entreprennent enfin bien plus que les prophètes : car les prophètes n'ont jamais ébranlé l'ancien ministère ; et ceux-ci transportent le nouveau, dont l'ancien n'était que la figure.

« Les croirons-nous sur leur parole, quand ils parlent contre la mère qui les a enfantés ? Non, sans doute. Consultons l'Ecriture qu'ils nous objectent sans cesse, et qui ne leur doit pas être suspecte : nous avertit-elle que cet édifice *tombera en ruine et en désolation ; que son état sera interrompu ; que toutes sortes de superstitions et d'idolâtries y auront vogue ; que ses sacrements seront abâtardis, falsifiés et anéantis ?* Du tout. « Montrez-nous, disait saint Augustin, parlant aux donatistes, montrez-nous, par des textes clairs et formels, cette affreuse ruine de l'Eglise ». Montrez-la-nous, disons-nous de même encore aux protestants. Ainsi saint Augustin a répondu par avance pour nous ; et les protestants, comme les donatistes, accusent en vain l'Eglise d'une corruption que l'Ecriture n'a jamais prédite (1). »

Au lieu de « protestants », mettez « certains mystiques de nos jours », et vous verrez que l'argument, emprunté par Fénelon à saint Augustin, n'a rien perdu de sa force ni de son à-propos. Non, nous ne supporterons pas qu'on ébranle le ministère des prêtres.

Une seule raison pourrait justifier, ou plutôt excuser la faveur dont jouissent tant de néo-mystiques auprès de quelques chrétiens : l'intérêt supérieur des âmes. Ces écrivains n'amèneraient-ils pas à l'Eglise leurs anciens compagnons de plaisir ? Peut-être bien, en

(1) FÉNELON, *Traité du ministère des pasteurs*, chap. XVI.

effet; et dans tous les cas, l'expérience prouvera jusqu'à quel point la chose est désirable. Mais il convient de prévoir les conséquences certaines qui résulteront, avant peu, d'une alliance trop étroite avec les néo-chrétiens. L'esprit français se détache, avec une facilité surprenante, des modes qu'il a lui-même créées, et, pour se venger de ses propres défaillances, il sait trouver des victimes expiatoires. Quelles représailles n'a-t-il pas exercées contre les précieuses, par exemple, et, plus récemment, contre les admirateurs attardés du romantisme et du réalisme ! Or, dans ces sortes de réactions, les charlatans de lettres ou les nigauds ne sont pas seuls atteints ; les chefs-d'œuvre eux-mêmes subissent quelquefois des éclipses momentanées ou prolongées ; les principes les plus respectables demeurent comme enveloppés des préventions que les défenseurs imprudents ont amassées comme à plaisir. Ceci est en train de s'accomplir pour l'œuvre vraiment géniale, dit-on, de Wagner :

« Je souhaiterais, dit l'un de ces théoriciens, qu'on nous laissât enfin tranquilles avec le Graal, le cygne, l'oiseau de Siegfried, les casques, les palefrois, les glaives, les cités de rêve et autres lieux communs. C'est une punition injuste que les symboles, qui plurent à Wagner, et qui ne valent que par la place qu'il leur assigne, soient devenus le repère et la cheville de tous les débutants de lettres. Est-ce que cette ferblanterie est de la vie » ?

Avant longtemps, nous assisterons à une réaction pareille contre les néo-chrétiens. Or, remarquez, je vous prie, de quoi s'occupent, il faudrait peut-être dire s'occupaient les néo-chrétiens ? De l'Eglise, de sa hiérarchie, de ses ordres religieux, de sa liturgie, de ses sacrements ; toutes ces choses saintes sont enveloppées

dans la phraséologie décadente de nos apôtres, fin de siècle ; elles survivront, Dieu merci, à toutes les rapsodies qu'on a construites en leur honneur ; mais tenons-les loin de la poussière que soulèvera l'écroulement prochain. Il est bon, je crois, que parmi les hommes réfléchis on se dise : Défions-nous de certains prédicateurs du nouvel Evangile.

En résumé donc, nous devons défendre, contre les écrivains modernistes, toute la morale chrétienne, de même que nous défendrons toute l'intégrité du dogme contre les rationalistes qui veulent conclure, avec nous, une sorte d'alliance religieuse et sociale. L'Eglise n'a qu'une ambition, c'est d'être elle-même ; elle ne veut que ce qui est vraiment sien et, partant, digne d'elle ; même laissée à ses propres forces, elle saura réaliser les promesses de la vie éternelle.

Telles sont les craintes que m'inspirent l'attitude et le langage de la plupart des jeunes ; personne plus que moi ne désire qu'elles ne soient pas fondées. Si, parmi les jeunes officiers de lettres qui, dans la sincérité de leur âme, combattent pour la cause religieuse, se révèle un général de génie, qui conduise les nouvelles générations à la conquête de la vérité surnaturelle, nous l'applaudirons tous, et nous nous mettrons à sa suite. Où est-il le Chateaubriand du XXe siècle ? On ne voit pas poindre la lueur de son génie, elle brillera sans doute ; j'invite, toutefois, ceux qui sont pressés, à ne pas regarder seulement du côté de la colline, où les jeunes ont planté leur drapeau.

Les appréciations de M. Doumic nous ont conduit un peu loin, je crois, du but que se proposait l'auteur ; de ce qu'il considérait comme l'accessoire nous avons fait l'essentiel, et inversement.

Il serait injuste cependant de passer sous silence

celles de ses études qui ont un objet exclusivement littéraire, car elles sont très intéressantes. En un chapitre, qui sert de conclusion à tout l'ouvrage et qui le résume assez bien, M. René Doumic raille avec infiniment d'esprit les célébrités de demain. Il s'est trouvé un critique plaisant ou naïf, pour portraicturer les cent quarante et un grands hommes qui vont jeter sur le XXe siècle des torrents de lumière. M. Doumic le félicite en ces termes :

« Un petit livre vient de paraître — petit par les dimensions, considérable par son importance, — un opuscule discret, et qui aura bientôt fait de reléguer dans l'oubli les plus bruyants manifestes. Sous ce titre sans prétentions : *Portraits du prochain siècle*, il contient, avec les noms des cent quarante et un, une courte biographie de chacun d'eux et un aperçu succinct de leurs mérites tant physiques qu'intellectuels. On ouvre ce livret avec un peu de surprise d'abord et quelque défiance ; bien vite on est gagné : la surprise fait place à l'émerveillement. On est vaincu, conquis, ébloui. On s'étonne qu'une seule génération puisse compter tant d'hommes admirables. On se demande, après chaque page tournée, comment il pourra en rester pour la page suivante. Il en reste toujours. On a fini le volume, il en reste encore. Car ce n'est là qu'un premier tome, consacré aux purs littérateurs. Le second sera réservé aux artistes, le troisième aux philosophes et aux sociologues.

« Tout le monde comprendra l'émotion que laisse après soi une pareille révélation, et de quel trouble elle emplit quiconque a le culte sincère et le patriotique souci de notre chère littérature française. Ce n'est plus ici le lieu de douter, et il serait tout à fait déplacé de chicaner et de contester ».

Parmi ces jeunes hommes de génie on essaie de toutes les manières d'écrire ; M. Doumic raille tout d'abord ceux qui, pour exprimer leurs conceptions, se servent du silence.

« Ces écrivains impeccables, ces purs artistes, ces poètes prodigieux, ces stylistes prestigieux, pour la plupart, ils n'ont jamais rien écrit. Cela est digne de remarque. Sans doute, il faut faire des exceptions. On sait, par exemple, que M. Paul Adam est d'une extrême fécondité. Quelques-uns aussi ont fait imprimer des plaquettes, de format généralement excentrique, avec de grandes marges et beaucoup de blancs. Mais le format ne fait rien. Tirées à petit nombre, ces plaquettes sont le plus souvent introuvables, ce qui en augmente le prix. Ils sont encore les auteurs d'un poème annoncé, d'un roman en préparation, ou d'un volume impatiemment attendu. Ils ont composé une nouvelle, à moins qu'ils n'en aient seulement esquissé le plan. Ils ont rédigé une note, ou ils y songent. Ils ont promis une page. Tels, ont pour titres littéraires d'avoir collectionné des estampes japonaises. Plusieurs n'écriront jamais rien. Ce sont, paraît-il, les mieux doués ; ce sont, en tout cas, les plus consciencieux et les plus fiers. Car on abaisse son rêve en le réalisant ».

A côté de ces silencieux, on voit des poètes qui ornent de rimes harmonieuses des images tellement profondes qu'on a beaucoup de peine à les comprendre. Tel, M. Stéphane Mallarmé dont les rébus poétiques ont obtenu une certaine notoriété. M. Henri de Régnier, lequel s'applique à devenir intelligible et daigne déployer quelquefois un talent qui tombe sous le sens de la critique, finira par sortir de ce cénacle ennemi de la clarté ; mais ses disciples, avec un soin pieux,

réussissent à imiter ses plus incontestables défauts. Comme M. Doumic témoigne à tous ces poètes une bienveillance tempérée, je me suis fait un devoir de lire quelques-unes de leurs œuvres ; elles sont vraiment assez curieuses. De cette excursion à travers les roseraies que cultivent nos *Jeunes*, je rapporte le seul bouquet que voici :

MÉDITATION D'ÉTÉ

Au fil de la rivière où se mirent les roses,
J'ai reconquis mon cœur que blessèrent les choses ;
L'arome de la nuit montait vers les étoiles,
Et mon rêve fut beau comme un dieu qu'on dévoile,
Au fond du val, dormant tout embaumé de roses.

Là, je me suis assis.... les roses étaient rouges,
Et gardaient en leur sein des gouttes de rosée ;
Le vent me caressait comme une aile farouche ;
Des pétales volaient se poser sur ma bouche,
Et mon cœur éclata parmi la roseraie.

Et mon cœur éclata ainsi qu'un fruit trop mûr,
Ainsi qu'un fruit d'or pourpre froissé par un fol ;
J'évoquai la cité triste comme une geôle,
Et ses palais et ses rues grises aux longs murs,
Où gisent les Malins qu'elle tient prisonniers,
Et ceux qu'elle tua sous les mancenilliers.

Et c'est presque toujours ainsi. Sous des mots bizarres et prétentieux, groupés de la plus étrange façon, apparaissent, après de longues réflexions, des idées et des images d'une banalité qui fait frémir. En toute sincérité, je me suis efforcé de comprendre ce qu'il peut y avoir de vraiment neuf et de beau, dans ces exercices rythmiques, non sans quelque désir de trouver M. Doumic en faute. Impossible d'entrer dans les sentiments de ces écrivains. Peut-être est-ce une infirmité de notre esprit, à nous qui croyons à la force des traditions littéraires ; mais,au risque de méconnaître des mérites réels, il faut bien avouer que nous ne comprenons pas.

M. Doumic s'étend avec complaisance sur les jeunes revues qui pullulent au quartier latin ; il en cite une quinzaine au moins, et il insiste, avec une satisfaction cruelle, sur leurs querelles intestines. Il est facile à M. Doumic de dédaigner les écrivains moins favorisés que lui (car tout le monde ne peut pas écrire aux *Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes*), mais il pourrait témoigner, à ceux qui ne disposent que d'une petite tribune, un peu plus de sympathie ; il faut bien reconnaître toutefois qu'à l'heure présente trop de revues sont réduites à se faire concurrence. Une sélection s'opérera, et sans doute dans un sens favorable à la bonne littérature. Mais en attendant, les grands périodiques voient baisser leur clientèle, et une foule de lecteurs instruits, pour ne pas déplaire à quelque directeur de leurs amis, ou pour tout autre motif, se contentent d'une nourriture intellectuelle plutôt débilitante.

Les conclusions de M. Doumic ont quelque chose de surprenant et aussi d'un peu féroce. L'aimable écrivain, qui s'est fait une réputation de très discret ironiste, semble amener avec beaucoup de précautions, et comme souligner son mot de la fin, presque violent :

« Car ils (les jeunes) y auront leur place en tout cas, soit pour l'avoir enrichie de leurs œuvres, soit pour avoir donné un exemple encore inouï, et le plus complet qui se puisse encore imaginer, de la fatuité dans l'impuissance ».

Avouons que le mot est très joli, et qu'il convient admirablement à toute une catégorie de mauvais plaisants littéraires. Parce que, comme d'Assoucy, ils trouvent des lecteurs, il ne s'ensuit pas que nous leur devions du respect : M. Doumic les a fustigés au nom du bon sens, et c'est bien fait. Mais dans les cénacles dont il parle, à propos des cent quarante et un, nous

connaissons des jeunes gens dont le mérite a conquis de glorieux suffrages ; d'autres, trompés pour le moment par le faux éclat de certaines épithètes, se ressaisiront peut-être un jour. Victor Hugo, enfant, a écrit des alexandrins dans le plus pur goût du premier empire. J'aurais donc voulu que M. Doumic formulât des restrictions et des atténuations qui sont certainement dans sa pensée. Cette absence de précautions oratoires a permis à ses adversaires de se donner des airs de modération, car vous pensez bien qu'ils ont répondu à M. Doumic ; M. Henry Bordeaux s'est acquitté de cette tâche aux applaudissements d'une partie du quartier latin :

« M. Doumic, dit-il, a le goût des idées générales. Là est le grand intérêt de son livre. Il offre des raisons suffisantes de se passionner, malgré que l'auteur manque de cette sympathie compréhensive qui est, selon Gœthe, rare et précieuse ».

M. Henry Bordeaux plaide avec esprit la cause de ses jeunes confrères, mais il ne me semble pas qu'il ait touché à l'essentiel de la question. Y a-t-il proportion entre les prétentions des jeunes et la valeur littéraire de leurs œuvres ? De même que la meilleure manière de prouver le mouvement, c'est encore de marcher, de même la meilleure façon de justifier une école littéraire, c'est de montrer ses chefs-d'œuvre. Hors de là tout est vain : on pourra trouver M. Doumic en défaut sur quelques points d'importance secondaire ; on n'aura rien prouvé contre son réquisitoire.

Le mot de *Jeunes* du reste est aussi mal choisi que possible : il ne signifie peut-être absolument rien, aux yeux de ceux qui, sachant combien est grande la piperie des mots, aiment à se rendre compte. Vous dites par exemple les *Anciens*, et, en prononçant ce mot,

vous pensez à quelque chose qui implique le déclin, la vétusté naturellement, peut-être la décrépitude ; tout comme en disant les modernes, vous pensez à quelque chose d'actif, de vivant, de plein d'avenir. Or, c'est exactement le contraire qui est souvent vrai. Les anciens représentent la jeunesse de l'humanité, jeunesse sereine, aimable, belle comme une floraison printanière, telles les poésies homériques. Par contre, les modernes expriment, dans une langue savante et tourmentée, les sentiments de l'humanité vieillie :

Ils sont venus trop tard dans un siècle trop vieux.

Le mot de *Jeunes* manque également de précision, s'il s'agit de déterminer l'âge de ceux qui écrivent. Sophocle, octogénaire, compose une tragédie admirable, la plus plastique, la plus hautement religieuse de ses tragédies, qui, après plus de deux mille ans, n'a pas une ride : l'*Œdipe à Colone*. Mais, de nos jours, nous connaissons des jeunes gens qui parent des grâces malsaines de leur style vieillot, tout ce qui est décadent, corrompu, faisandé. Enfin, il faut n'oublier jamais qu'on est toujours jeune par rapport à quelqu'un, et vieux par rapport à quelqu'un autre. A la place de M. Doumic, je me serais contenté de donner un rendez-vous aux jeunes, pour l'an de grâce 1906. Dix ans, ce n'est pas tout à fait le grand espace de temps déterminé par Tacite. Ceux d'entre nous qui vivront encore pourront constater ce qui restera des illusions, des espérances, des œuvres, des vanteries, du nom même des cent quarante et un.

Pour bien expliquer la querelle des Anciens et des Modernes, Swift a raconté, dans la *Bataille des livres*, si je ne me trompe, une histoire assez piquante. Un peuple d'hommes laborieux et sages occupait depuis

un temps immémorial, des collines fertiles où il avait eu tout le loisir de s'établir confortablement. En contre-bas, au milieu de marécages malsains, des populations nouvellement venues luttaient péniblement pour l'existence. Elles trouvaient — cela va sans dire — un pareil état de choses absolument défectueux, et c'est pourquoi, un beau jour, elles tentèrent de chasser de leurs positions les peuples autochtones. Ceux-ci se défendirent, et, conclut Swift, c'est ainsi que commença la querelle des anciens et des modernes. Pour faire de l'esprit, Swift simplifie, trop en vérité, une histoire qui est très compliquée. Il faut l'avoir étudiée d'un peu près pour se faire une idée, même approximative, de la querelle des Anciens et des Modernes ; mais de l'historiette de Swift on peut tirer, sans peine, une morale, je crois, très sage. Les Modernes ont agi, assez sottement, ce me semble, en essayant d'enlever aux Anciens leurs positions ; puisqu'ils n'étaient pas satisfaits de leurs marécages, ils devaient envoyer des éclaireurs dans les parties du monde non encore explorées, pour chercher une région aussi belle que celle occupée par les Anciens. Nul doute qu'ils n'y eussent réussi, avec un tant soit peu de persévérance. On peut en dire autant aux jeunes qui croient détrôner les hommes célèbres de nos jours. Eh ! Messieurs, dispensez-vous d'établir des parallèles à la Plutarque, entre les gloires d'aujourd'hui et les gloires de demain ; défiez-vous des théories, formulez moins de promesses, et appliquez-vous un peu plus aux chefs-d'œuvre. Cherchez tout simplement la vérité profonde.

Il est vrai que cette entreprise offre quelques difficultés ; le XIX[e] siècle ne commence qu'un peu tard à s'en douter. La jeunesse, dans la vie intellectuelle, n'est peut-être pas ce que pense un vain peuple de déca-

dents. Ecoutez Bossuet, lequel passe pour rétrograde dans certains milieux, mais qui est incontestablement plus vivant, à l'heure présente, qu'aucun de nos écrivains contemporains :

« De ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine, ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avait formée, il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paraît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. Il se contente de pousser les uns à ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères ; et les autres, qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les épuise par de grands efforts pour trouver ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature : enfin, pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie, je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie, qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son Ecriture des *nouveautés saintes* et des *curiosités fructueuses* ».

Ces deux derniers mots me paraissent admirables ; que si vous les trouvez trop fortement teintés de cléricalisme, lisez, je vous prie, la conclusion du second Faust :

« Passé ! Un mot inepte. Pourquoi passé ? Ce qui est passé et le pur néant, n'est-ce pas la même chose ? Que

nous veut donc cette éternelle création, si tout ce qui fut créé va s'engloutir dans le néant ! « C'est passé » ! Que faut-il lire à ce texte ? C'est comme si cela n'avait jamais été. Et pourtant cela se meut encore dans une certaine région, comme si cela existait ».

Oui, le passé se meut, il vit encore, et ceux-là seuls qui le comprennent et savent profiter de ses leçons, peuvent s'orienter vers l'avenir ; quelques-uns même trouvent, dans l'étude de ce qui, ayant été jadis, continue à vivre et à se mouvoir dans le présent, le secret de demeurer éternellement jeunes.

DE LA SUPÉRIORITÉ DES ANGLO-SAXONS

Il n'est rien de tel qu'un livre « sérieux » pour fournir à la « légèreté française » une occasion de se manifester avec éclat. Quand parut le livre de M. Edmond Demolins, ce fut, parmi les journalistes, un débordement de lyrisme mélancolique. Tous découvrirent brusquement la supériorité des Anglo-Saxons, tous écrivirent le mot décadence à plume que veux-tu ; pas un seul ne se frappa la poitrine. N'importe. M. Demolins recueillit toutes ces élucubrations, et lui, qui avait écrit de vigoureuses pages contre les préjugés mondains et contre les politiciens, il tressa une couronne avec les fleurs que lui avaient offertes le *Figaro* et la *Mode illustrée*, le journal de M. Clémenceau et celui de M. Rochefort... Depuis, les choses ont repris leur train : les politiciens exploitent la France, les mondains prennent des attitudes nouvelles, pendant que M. Edmond Demolins cherche de nouveaux documents ! Ce que nous serons renseignés bientôt sur le tub et le breakfast et les nurseries !

Le moment me paraît favorable pour étudier, à loisir, le problème posé et résolu avec quelque précipitation.

Et d'abord, une hypothèse. Supposons, pour un instant, que l'Angleterre, après avoir traversé une période

heureuse de trois siècles (nous faisons la mesure large), en soit arrivée à cette époque difficile, qui s'appelle le commencement de la décadence : toute l'argumentation de M. Demolins s'écroule aussitôt . Il ne voudrait pas, je suppose, nous mettre à l'école d'un peuple vieilli. Or, cette hypothèse n'a rien absolument d'invraisemblable : on peut la soutenir, on l'a soutenue, en Sorbonne, avec des arguments aussi plausibles que la thèse contraire de M. Demolins. Remarquez que, n'étant point sociologue, j'émets timidement une opinion, ou plutôt un doute. M. Demolins, lui, est sûr que les progrès de l'Allemagne n'ont pas reçu les promesses de la sociologie compétente et que, par conséquent, ils prendront bientôt fin ; il est encore sûr que l'Angleterre, déjà si grande, s'agrandira encore.

L'histoire de ces dernières années ne corrobore pas les dires de M. Demolins ; bien au contraire. On peut affirmer, je crois, que l'Anglo-Saxon a perdu de son coup d'œil, de son audace, de sa décision et de sa fierté justement légendaires. La fameuse dépêche de Guillaume II au président Krüger n'a eu d'autres conséquences qu'une campagne de presse. Si un William Pitt se fût trouvé au *Foreign Office,* il eût fait bombarder Hambourg immédiatement. Dans la guerre sino-japonaise, le machiavélisme de la diplomatie britannique s'est révélé sous une forme absolument ridicule. D'abord, l'Angleterre s'est rangée du côté des Chinois, parce qu'elle les croyait plus forts que les Japonais ; puis, quand la victoire s'est déclarée pour ces derniers, elle n'a pas hésité, un seul instant, à se proclamer leur humble servante et alliée. Cette fois du moins, elle était sûre de se trouver du côté du plus fort. Hélas ! elle avait compté sans la triple alliance de la Russie, de l'Al-

lemagne et de la France, qui se dressa en face du Japon victorieux et l'obligea à reculer. On n'est pas plus maladroit. Lors des affaires arméniennes, les Anglais n'ont pas joué un rôle plus beau que les autres peuples du continent. Ils ont fait entendre de formidables clameurs par toutes les voix de leur presse, oui, ils ont menacé le sultan rouge qui ne paraissait pas très ému, et finalement, ils ont reculé. La guerre gréco-turque leur a fourni une occasion nouvelle de se couvrir de ridicule et de honte ; ils ont été supérieurement joués par l'Allemagne et la Turquie. Est-ce bien là, je le demande, l'attitude d'un peuple qui continue à s'élever et à s'agrandir ! Peut-être ces malheurs de la diplomatie anglaise ne dureront-ils pas ; peut-être verrons-nous, demain, l'Angleterre reprendre son prestige, par des coups d'éclat. Toujours est-il que cette année encore, l'industrie allemande a poursuivi son mouvement ascensionnel, tandis que les exportations anglaises sont demeurées stationnaires. Montesquieu a dit : « Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la république pouvait subsister... Mais les légions passèrent les Alpes et la mer ; les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser, pendant plusieurs campagnes, dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit des citoyens ; et les généraux qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir ». N'en sera-t-il pas de même pour les Anglais ? Les progrès de l'Allemagne et de la Russie nous donnent le droit, je crois, de nous poser cette question.

Le fait seul que nous concevions des doutes sur la stabilité de l'immense empire britannique, nous met presque dans l'impossibilité de discuter avec les hommes de l'école de M. Edmond Demolins. « On ne discute

pas chez eux la supériorité des Anglo-Saxons ». Permettez : nous, non plus, nous ne la discuterons pas s'il s'agit de commerce, d'industrie et de confort, par exemple ; mais nous demanderons tout de même qu'on nous l'explique. Avec une bienveillance dont nous sommes fort touchés, les Anglais ont la bonté de reconnaître la supériorité de nos cuisiniers et de nos comédiens. Cela part d'un bon naturel. Quoi qu'en dise Ruskin, les peintres et les musiciens anglais ne voudraient pas, sans doute, entrer en lutte avec les nôtres. Ceci constitue déjà un avantage appréciable aux yeux des hommes civilisés. Mais nous avons mieux à leur opposer. Les Anglais ont-ils des sœurs de charité comparables aux nôtres ? Il ne s'agit donc pas de dire sur un ton académique : La supériorité des Anglo-Saxons est évidente ; elle est éclatante comme la lumière du soleil. Essayons de comprendre en quoi consiste la supériorité d'un peuple sur un autre, ou plutôt, je ne l'essaierai pas ; j'indiquerai seulement à M. Demolins, pourquoi je trouve regrettable le choix de son titre sensationnel. Pendant la guerre de Cent Ans, l'Angleterre eut constamment le dessus, et il ne nous en coûte pas de reconnaître que nos pères se conduisirent, très souvent, en dépit des règles les plus élémentaires de la sage économie politique. Peut-on dire que l'Angleterre du prince Noir soit supérieure à la France de Jeanne d'Arc ? Vous n'oseriez pas le soutenir, Monsieur Demolins. Louis XIV disait, en parlant de Guillaume d'Orange : « Mon frère d'Angleterre connaît toutes mes forces, mais il ne connaît pas mon cœur ». Nous confessons devant Messieurs les économistes, qu'il est impossible de faire entrer le cœur de la France dans des statistiques : ils feraient sagement, tout de même, de ne pas trop se prévaloir de cette

impossibilité. Plus clairvoyant que les économistes, M. Thiers disait un jour : « Quand les historiens de l'avenir voudront résumer l'histoire de l'Europe, ils s'arrêteront de préférence sur deux peuples : l'un sage, persévérant, presque toujours heureux dans ses entreprises ; l'autre imprudent, prompt aux entraînements irréfléchis, souvent malheureux. Croyez-m'en, les préférences de l'histoire n'iront pas au peuple sage, de même que les sympathies de l'humanité se portent aujourd'hui vers Athènes plutôt que vers Lacédémone ».

Un écrivain anglais a complété et ainsi expliqué la pensée de M. Thiers : « J'aime dans cette noble France, a dit Elisabeth Browning, j'aime ce poète entre toutes les nations, qui rêve et gémit à jamais, tandis que la maison tombe en ruines, poursuivant quelque bien idéal, l'égalité des sexes, la fraternité spontanée, la fortune universelle ne laissant nulle part la pauvreté, et n'amenant nulle lassitude avec elle, la liberté universelle respectueuse de la minorité. Utopies héroïques : il est sublime de rêver ainsi, naturel de se réveiller, et triste de faire servir des échafaudages aussi grandioses, préparés pour l'érection d'une cathédrale, à la construction d'une prison. Que Dieu sauve la France » !

Ainsi donc, une femme anglaise a mieux compris la mission de notre France, qu'un économiste français bardé de statistiques. La France est un peuple idéaliste, l'Angleterre est un peuple réaliste. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. De ce que celle-ci a plus de richesse et de confort que celle-là, il ne s'ensuit pas le moins du monde qu'elle lui soit supérieure.

Il est d'autant plus regrettable que M. Demolins ait choisi ce titre sensationnel, illustré par une carte aux teintes rouges, que des lettrés en grand nombre ont, depuis quelque temps, familiarisé les esprits avec

l'idée de décadence. L'expérience devrait nous mettre en garde contre notre manie d'appliquer à chaque peuple une formule générale. On nous apprend à dire depuis cinquante ans environ : « l'homme malade ». Or, la récente guerre gréco-turque a prouvé à tout le monde et en particulier aux Anglais, ses médecins attitrés, que pour un homme malade, le sultan se porte encore assez bien.

Et le péril jaune a-t-il inspiré des phrases et des développements éloquents ? La supériorité des Anglo-Saxons pourrait bien ne représenter qu'une formule de plus.

Mais enfin admettons, pour donner momentanément satisfaction à M. Edmond Demolins, admettons que les Anglo-Saxons soient, tout compte fait, supérieurs aux Français. Est-ce que nous devons purement et simplement imiter nos voisins ? Une grande Française a dit : « Nous n'avons que les qualités ou les défauts de notre tempérament ». On ne méconnaît pas impunément cette vérité, et si nous avions le malheur de copier servilement les Anglais, nous ne tarderions pas à perdre non seulement nos qualités nationales, mais même notre raison d'être. Qu'on nous dise ; « Observez les Anglais, avec des précautions et en tenant compte de votre tempérament : vous pourrez tirer profit de vos observations ». A la bonne heure ; mais qu'on ne vienne pas nous dire : Copiez mot à mot la vie anglaise ; ce serait un non-sens historique et psychologique. Le Français — qu'on me permette cette comparaison — est représenté, dans le règne animal, par le chien. Au contraire, il est facile de voir des analogies entre les Anglais et le chat. Notez, je vous prie, Monsieur Demolins, que le chat est un remarquable particulariste : il garde son indépendance

même vis-à-vis de ses maîtres ; il pille sans bruit, avec une adresse incomparable ; il concilie très bien l'amour du *home*, avec le goût des expéditions aventureuses sur les continents lointains de Ratapolis ; il aime le confort et la propreté ; ses mouvements n'ont rien que de calme et de gracieux. Le chien est dépourvu de ces qualités ; le forcerez-vous à les acquérir ? Hélas ! la pauvre bête est si docile et si intelligente, qu'elle pourra peut-être, si vous la dressez, prendre un aspect de chat savant. Je suis loin d'être un anglophobe, je lis avec une admiration passionnée les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, je m'applique consciencieusement à comprendre les Anglais considérés en eux-mêmes ; mais je ne puis supporter ceux de mes compatriotes qui se font ou cherchent à se faire des habitudes d'Anglais. Ils ont tous du sang du prince Noir dans les veines, disait l'oncle Sarcey, en parlant de certains Bordelais gourmés et froids d'une froideur voulue ; et l'oncle, une fois de plus, avait raison, en raillant ces prétentions ridicules. Nous n'arriverons jamais à réunir, dans une synthèse harmonieuse, les qualités anglaises et les qualités françaises. Même en renonçant à ce qu'il y a d'incontestablement bon en nous, nous aurons de la peine à acquérir certains mérites authentiques de nos voisins, tandis que nous courrons le risque d'imiter de non moins authentiques défauts. Restons donc nous-mêmes, combattons nos défauts, et sachons nous perfectionner dans le sens de nos aptitudes ; en d'autres termes, corrigeons notre tempérament et favorisons son développement normal.

J'entends la grande objection de M. Demolins : « Vous voulez donc entretenir les Français dans leurs puériles et fatales illusions ! vous voulez donc leur laisser

croire qu'ils sont toujours le premier peuple du monde, le grand peuple ? Il faut avoir le courage de dire hautement la cruelle mais salutaire vérité ».

Je crois que M. Demolins commet un anachronisme. Il y a trente ans, c'est à-dire avant la guerre de 1870, oui, il fallait peut-être du courage pour faire entendre un cri d'alarme. Il paraît que la génération qui nous a précédés se croyait sûre de son universelle et incontestable supériorité. Que les temps sont changés ! Le public d'aujourd'hui réserve toutes ses faveurs aux pessimistes, à ceux qui écrivent la *Debâcle*, par exemple, ou qui parlent sans cesse de décadence sociale, ou qui composent des satires violentes soit contre l'armée, soit contre le clergé, soit contre la magistrature. Nos programmes d'enseignement empêchent le relèvement des études ; nos officiers et nos sous-officiers ne sont pas à la hauteur de leur tâche ; les bureaux du ministère de la marine gaspillent sottement l'argent des contribuables ; nos commerçants et nos industriels se déclarent incapables de lutter contre la concurrence étrangère. Chaque jour nous révèle quelque nouveau péril. N'avez-vous plus rien de désagréable ou d'inquiétant à dire aux Français ? Ne craignez rien : non seulement ils ne se plaindront pas, mais ils achèteront vos livres et vous proclameront penseur et écrivain.

Cette défiance de soi-même, cette tendance au désespérer, cette admiration facile pour tout ce qui vient du dehors, constituent, ce me semble, un état d'esprit fâcheux : elles préparent aux inintelligents plagiats. Au lendemain de la guerre, nous avons imité les Allemands avec frénésie ; il est prouvé aujourd'hui que cette imitation ne nous a pas réussi : maintenant, sur l'invitation de M. Demolins, nous allons nous mettre à la remorque

des Anglais : des déceptions ne tarderont pas à se produire.

Le revirement est d'autant plus souhaitable, et il sera d'autant plus heureux, que M. Demolins contrarie plus violemment les meilleures de nos aspirations nationales. La France, jusqu'à aujourd'hui, s'est passionnée pour des causes nobles, pour des idées. Or, M. Demolins, qui ne néglige pas le petit couplet classique en l'honneur de la dignité morale et de la fierté civique, M. Demolins ramène toujours notre attention sur des sujets, comment dirai-je ?... peu élevés. Son argumentation se ramène invariablement à ceci : Imitez les Anglais, et vous aurez des biceps formidables et des mollets à l'avenant ; vous gagnerez sensiblement plus d'argent ; vous habiterez des maisons plus spacieuses et plus aérées, vous voyagerez dans des voitures de troisième classe très convenables ; vos enfants joueront au grand air, sans être exposés au surmenage ; vous connaîtrez, par une expérience quotidienne, le doux optimisme d'un homme qui se nourrit bien et qui digère mieux encore ». Qu'on lise et qu'on relise le livre de M. Demolins, qu'on tourne et qu'on retourne son argumentation dans tous les sens, on aura de la peine à en extraire une autre philosophie. Cela me rappelle certaine scène d'un vaudeville assez connu. Un pacifique bourgeois va voir son fils, en nourrice chez un paysan. L'enfant, qui a ses huit ans sonnés, a contracté de déplorables habitudes et il tient des propos absolument risqués. Le pacifique bourgeois s'indigne. Vous avez fort mal élevé mon fils, dit-il au père nourricier. Celui-ci ne se déconcerte pas. Avez-vous vu ses mollets, Monsieur ? s'écrie-t-il avec un accent de triomphe.

Il n'est pas mauvais qu'on réalise certains progrès, en France, du côté de l'hygiène et du confort ; mais

nous n'admettrons jamais qu'il n'y ait rien de plus important que l'hygiène et le confort.

La glorification de la chair, de l'argent et de la force brutale, a pour conséquence naturelle la dépréciation systématique de la vie morale, en général, et de la vie chrétienne en particulier. La chair, dit saint Paul, lutte contre l'esprit, et l'esprit lutte contre la chair. M. Demolins ne craint pas de faire à la vie spirituelle un procès selon les règles. On croirait peut-être que j'exagère ; il me faut bien citer. « L'esprit de sacrifice, dit M. Demolins, l'esprit de sacrifice, l'immolation de soi-même, l'amour de soi-même, en un mot l'action morale, peuvent-ils produire nécessairement le relèvement de la société, la réforme sociale ?

« Voilà la question. Voilà toute la question...

« Je vais sans doute les scandaliser et en scandaliser bien d'autres, mais je n'hésite pas à répondre : Non, l'action morale, quelque utile qu'elle soit à l'amélioration de l'individu, n'est pas suffisante pour produire le relèvement social ».

M. Demolins nous scandalise, en effet, mais non pas peut-être de la façon qu'il imagine. En mon âme et conscience, je crois qu'il se trompe sur la nature de sa culpabilité ; je crois, pour employer un mot célèbre de Voltaire, qu'il n'est pas si coupable. Ces pages érudites, où s'étalent des thèses naïvement immorales, sentent leur honnête homme ; elles respirent la plus académique, la plus correcte, la plus classique respectabilité. Personne ne peut s'y tromper, parmi ceux qui ont lu : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* Mais j'avoue qu'en ce qui me concerne, M. Demolins me scandalise, par son incroyable promptitude à résoudre allégrement, par des formules trop simples, des questions complexes.

« Voyons, dit-il, les résultats qu'a produits l'action morale.

« Cette source vive (de l'action morale) a coulé abondamment, elle a vraiment débordé pendant les premiers siècles de l'Église ; et ce n'était pas seulement l'action morale qui coulait alors à pleins bords, c'était le sang même de milliers de martyrs..... Et cependant jamais, peut-être, la société n'est tombée plus bas. C'est l'époque des Césars..... » Ici, M. Demolins esquisse le tableau que l'on sait, de la décadence romaine, et il conclut : « Contre ces maux sans nombre, des centaines et des milliers d'évêques, de moines et de saints ont élevé leurs protestations et leur exemple. Ils ont, eux aussi, prêché l'action morale et enseigné la morale la plus pure. Et cependant, la décadence sociale s'est poursuivie d'un pas accéléré, sans que toutes ces protestations et tous ces exemples l'aient fait dévier, un seul instant, de sa route vers la décomposition finale.

« Et alors les barbares sont arrivés. Et le miracle que n'avaient pu accomplir tant d'hommes vertueux, tant de saints, ils l'ont réalisé, eux, avec une aisance extraordinaire, sans s'en douter, et en dépit de toute leur brutalité, de tous leurs vices et de tous leurs crimes ».

Saisissez-vous la suite de cet extraordinaire raisonnement ? Deux groupes d'humains vivent côte à côte, irréductiblement ennemis : l'Eglise et l'Empire. Dans le premier groupe, on ne voit que des saints ; dans le deuxième, règne la plus effroyable corruption. Survient un troisième groupe, corrompu celui-là aussi : les Barbares. Ces barbares sont domptés par la force morale de l'Eglise, et ils fondent, eux corrompus et vicieux, une société saine, pure et vigoureuse — toujours sous la direction de l'Eglise. — Et voilà pourquoi, s'écrie

triomphalement M. Demolins, l'action morale de l'Eglise a été inutile à la fondation des sociétés nouvelles. Notez qu'il nous a prouvé incidemment, — oh ! très incidemment, — tout à l'heure, que l'Angleterre doit sa supériorité à la force du sentiment religieux (page 80).

« Un autre échec éclatant de l'action purement morale, continue M. Demolins, nous est fourni par l'exemple de l'Irlande. Vous savez que cette île fut appelée, au VIe siècle, l'île des saints ; elle était couverte de monastères, et ce fut même de cette île que partirent la plupart des missionnaires qui convertirent la Germanie... Cette île fut une pépinière inépuisable d'hommes, tels que voudraient en susciter les membres de l'*Union pour l'action morale*, vraiment bons, spirituels, saints.

« Et leur foi n'était pas un feu de paille, car elle dure encore ; l'Irlande est toujours la terre classique de l'ardeur religieuse.

« Cette vie morale intense aurait dû assurer à ce peuple une longue et éclatante prospérité sociale. Hélas ! il n'y a eu de long et d'éclatant que sa décadence ; elle a commencé au beau milieu de cette effervescence morale, et elle dure encore ».

Cette constatation tranquille fait naître, dans notre esprit de Celte non anglicisé, des réflexions bien douloureuses. M. Demolins passe, sans émotion, à côté de cette petite Irlande si intéressante et si belle. Sans doute, les Irlandais sont le peuple du monde le plus pieux, le plus chaste, le plus attaché à ses traditions nationales, le plus héroïque dans la souffrance. Mais quoi ! ils se nourrissent de pommes de terre, quand ils ne meurent pas de faim, tandis que les Anglais jouent au lawn-tennis et absorbent des montagnes de roast-

beef. Admirons les Anglais, imitons les Anglais ; gardons-nous d'emprunter quoi que soit aux Irlandais !

Pour tenir ce langage, on choisit le moment où les calomnies anglaises éclatent aux yeux du monde entier. Je dis bien les calomnies. Quand on opposait, jadis, à la colossale prospérité de l'Angleterre, la pauvreté touchante de l'île sœur, John Bull se contentait de répondre avec son flegme légendaire : « Que voulez-vous ? Les Irlandais sont parfaitement incapables de travailler avec intelligence et méthode ; ils se plaisent dans la misère ; on n'en fera rien ». Or, des millions d'Irlandais travaillent aujourd'hui sur les nouveaux continents et atteignent un haut degré de prospérité ; il leur a suffi, pour cela, d'échapper à la tutelle de cet excellent John Bull.

M. Demolins pense qu'aucune relation n'existe entre les souffrances endurées par la race irlandaise dans la mère patrie, et les succès qu'elle obtient dans le nouveau monde. Il plaint un peu, je crois, ce bon Paddy d'Irlande, il le dédaigne sûrement, il le blâme peut-être au fond du cœur ; au contraire, il n'a que de l'admiration pour le Paddy d'Amérique qui s'essaie, d'une façon quelque peu inquiétante, à la vie publique et à la gestion des intérêts municipaux de New-York.

Je me permets de ne partager aucun des sentiments de M. Demolins. Que dirait-on d'un historien qui ne verrait aucun rapport entre les souffrances des catacombes et les gloires du règne de Constantin ? Pareillement, les Irlandais d'Amérique dépensent aujourd'hui et mettent à profit le patrimoine de piété, de résignation et d'énergie amassé jadis par leurs pères, dans la verte Erin, sous la domination de l'Angleterre. Avant donc de déclarer la piété inutile, M. Demolins eût dû se

rappeler le mot de saint Paul : *Pietas ad omnia utilis est.*

La piété est utile à tout, même à l'acquisition d'une légitime fortune, mais dans la mesure seulement où cette fortune est un bien réel et absolu. Ce que je ne puis pardonner à M. Demolins, c'est son admiration sans réserves pour la prospérité matérielle. Nous connaissons un peuple bien supérieur aux Anglais, dans l'art d'amasser de grandes richesses : c'est le peuple juif, et il est infiniment probable que la puissance des Juifs durera plus longtemps que celle des Anglais. Dans cent cinquante ou deux cents ans d'ici, un sociologue de l'école de M. Demolins expliquera pertinemment pourquoi les Anglais, pour avoir cessé d'être particularistes, auront perdu leur suprématie. Pendant ce temps, les financiers juifs cosmopolites auront conquis de nouvelles capitales aux Etats-Unis, en Extrême-Orient et peut-être en Afrique. Non, quand on est chrétien — et M. Demolins se glorifie d'appartenir à une église chrétienne — il faut juger les peuples aussi bien que les hommes, par d'autres principes que ceux de l'économie politique.

« Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Ecoutez l'apôtre saint Paul qui nous dit avec tant de force : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde... Quel esprit avons-nous reçu? *Sed spiritum qui ex Deo est :* un esprit qui est de Dieu, dit saint Paul ; et il en ajoute cette raison : Afin que nous sachions toutes les choses que Dieu nous donne...

« Je ne croirai pas me tromper si je dis que l'esprit du monde, dont parle l'apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine qui corrompt les meilleures âmes, qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes,

non tant par inclination, que par compagnie (1) ». Dira-t-on que Bossuet déclame ? C'est assez de mode, dans la littérature protestante, de ne pas apprécier Bossuet ; mais il pourrait bien, ici, avoir raison une fois de plus. Personne, que je sache, n'oserait nier les crimes historiques de l'Angleterre. Il est vrai que la France en compte un grand nombre à son passif ; mais en France, nous avons l'habitude de les flétrir abondamment et de les considérer comme le principe de nos malheurs. Que n'a-t-on pas écrit sur la Saint-Barthélemy, sur les crimes de la Révolution et la corruption du XVIIIe siècle ! En Angleterre, au contraire, les crimes n'ont aucune conséquence fâcheuse ; ils contribuent plutôt au bonheur de la nation. Les sociologues et certains historiens ne veulent pas entrer dans cet ordre d'idées, mais ils prouvent ainsi que Bossuet ne déclame pas, lorsqu'il s'élève contre la complaisance mondaine qui corrompt les meilleures âmes. Les économistes défendent qu'on mêle la morale à leurs statistiques ; ils repoussent toute enquête sur l'origine de ces milliards anglais ; ils ne se préoccupent que des moyens de les acquérir. Est-ce bien là le langage qui peut relever un peuple ?

La vertu, nous disait-on autrefois en latin, est plus précieuse que l'or. Qu'on parle à ce peuple de France de vertu ! L'homme d'Etat français qui saurait trouver le chemin de son cœur ne craindrait pas les flottes de l'Angleterre.

Il est fâcheux que, par ses exagérations, M. Demolins oblige ses lecteurs à paraître anglophobes, quand ils veulent simplement se rendre compte. Certes, nous reconnaissons très volontiers que l'Angleterre est un

(1) Deuxième sermon pour le jour de la Pentecôte.

grand peuple, un très grand peuple, un peuple incontestablement admirable, par certains côtés. Mais on ne saurait trop se défier de l'état d'esprit avec lequel M. Demolins l'étudie ou plutôt le glorifie. Son livre sur la supériorité des Anglo-Saxons ressemble à un sermon sur l'originalité et l'indépendance de caractère. Or, il nous conseille de développer cette indépendance..... par l'imitation, et par l'imitation du peuple qui offre avec la France le plus éclatant des contrastes. Les Français qui réfléchissent adopteront une méthode diamétralement opposée ; ils développeront leur originalité en restant eux-mêmes, c'est-à-dire, en s'opposant aux Anglais le plus souvent, et, enfin, en les imitant quelquefois.

Mais quand, comment, cette imitation devra-t-elle se produire ? C'est, ce me semble, la seule importante question, et je crains que M. Demolins ne l'ait pas fait avancer d'un pas. Ses statistiques industrielles et maritimes, on les connaissait depuis longtemps, et quant à sa théorie de l'imitation en bloc, elle ne résiste pas à un examen sérieux. M. Demolins n'ira pas sans doute demander à nos colons d'exterminer les Arabes ou les nègres, comme les Anglo-Saxons ont exterminé les Peaux-Rouges. Il ne souhaitera pas davantage qu'on imite la façon dont Cecil Rhodes, le Napoléon du Cap, marque de l'empreinte britannique, l'Afrique australe. Même en Angleterre, ses procédés, dignes des temps les plus barbares, soulèvent la réprobation. Mieux vaut pour la France rester relativement pauvre, mieux vaut ne pas fonder d'empire colonial, que de s'enrichir avec le commerce de l'opium ou la traite des noirs. Nos pères ont poussé quelquefois fort loin le donquichottisme, mais n'écoutons pas ceux qui voudraient nous en faire rougir. Grâce à Dieu, la

France n'a encore exterminé aucun peuple ; et si elle manque de marchands, elle compte beaucoup de martyrs. Avant d'acquérir la puissance et la richesse de l'Angleterre, elle se demandera certainement — et qui oserait l'en blâmer ? — jusqu'à quel point cette richesse et cette puissance sont indépendantes de certains actes que la conscience des peuples réprouve. Les sociologues ne daignent pas faire le départ de ce qui est licite et de ce qui ne l'est pas, dans les procédés de colonisation qu'emploient aujourd'hui encore les Lugar, les William, les Jameson et les Cecil Rhodes. Nous nous permettrons de penser que c'est une lacune dans leur système.

L'imitation générale que préconise M. Demolins n'étant ni possible ni désirable, il ne nous reste qu'à examiner en détail chacune des améliorations qu'il nous propose.

En premier lieu, les Français manquent d'initiative. Qu'ils prennent les Anglais pour modèles ; qu'ils se débarrassent de leurs vieilles habitudes de communautaires et qu'ils s'affirment comme nettement particularistes.

Dépourvus d'initiative, communautaires, non particularistes, voilà bien des affirmations, mais, par bonheur, des affirmations très hasardées. L'histoire coloniale de la France prouve exactement le contraire (1).

(1) Il me paraît piquant de rapprocher des affirmations de M. Edmond Demolins les affirmations contraires de son maître, M. Taine : « Au sortir du collège, l'Anglais a trouvé sa voie toute faite ; il n'a point eu à se révolter contre l'Eglise, qui est à demi raisonnable, ni contre la Constitution, qui est noblement libérale ; la foi et la loi qu'on lui a offertes sont bonnes, utiles, morales, assez larges pour donner abri et emploi à toutes les diversités des esprits sincères. Il s'y est attaché, il les aime, il a reçu d'elles le système entier de ses idées pratiques et spécula-

Nos corsaires du XVIIe siècle et nos marins du XVIIIe ont fait preuve d'une audace, d'une intrépidité, d'une hardiesse, d'un esprit d'initiative qu'on n'a peut-être jamais égalés. Montcalm personnellement valait bien Wolf. Dupleix l'emportait sur lord Clive : les Anglais le reconnaissent, au moins implicitement, puisqu'ils se sont contentés de le copier. Nous comptons, parmi les nôtres, des hommes comme la Bourdonnais, de Suffren, qu'on peut opposer aux plus audacieux colonisateurs ou marins de l'Angleterre. Si donc nous avons été vaincus au XVIIIe siècle, ce n'est pas par le manque d'initiative de nos colons et de nos soldats : non, c'est parce qu'ils n'ont pas trouvé d'appui chez notre gouvernement ; en d'autres termes, c'est par un vice de notre organisation communautaire. Nous n'avons peut-être pas assez l'esprit communautaire, et j'entends par là que nous ne savons pas administrer.

Mais, me dira sans doute M. Demolins, c'est surtout aux Français de nos jours que je reproche leur manque

tives... Ailleurs, la jeunesse est comme une eau qui croupit ou s'éparpille ; il y a ici un beau canal unique, qui reçoit et dirige vers un but utile et certain tout le flot de son activité et de ses passions... Un Anglais qui entre dans la vie trouve sur toutes les grandes questions des réponses faites. Un Français qui entre dans la vie ne trouve sur toutes les grandes questions que des doutes proposés. Il faut, dans ce conflit des opinions, qu'il se fasse sa foi lui-même, et, la plupart du temps, ne le pouvant pas, il reste ouvert à toutes les incertitudes, partant à toutes les curiosités et aussi à toutes les angoisses. Dans ce vide, qui est comme une vaste mer, les rêves, les théories, les fantaisies, les convoitises déréglées, poétiques et maladives s'amassent et se chassent les unes les autres comme des nuages. Si dans ce tumulte de formes mouvantes on cherche quelque œuvre solide qui prépare une assiette aux opinions futures, on ne trouve que les lentes bâtisses des sciences, qui çà et là, obscurément, comme des polypes sous-marins, construisent en coraux imperceptibles la base où s'appuient les croyances du genre humain ». (TAINE, *Histoire de la littérature anglaise*, tome V, pages 459 et 465.)

d'initiative. M. Demolins se montre injuste envers ses compatriotes. Sur le Mé-Kong aussi bien que sur le Niger, nos explorateurs rivalisent fort honorablement avec les explorateurs anglais ; mais il n'est pas encore prouvé que notre administration coloniale sache ou puisse tirer profit de toutes ces expéditions. Loin donc de corroborer les théories de M. Demolins, l'histoire de France semble plutôt les contredire. N'oublions pas, enfin, qu'en jugeant la vie coloniale et commerciale des deux derniers siècles, il faudrait tenir compte d'un certain nombre d'éléments qui n'ont rien de commun avec les mérites respectifs des deux nations. Libre de tous ses mouvements, l'Angleterre n'a eu, pendant deux siècles, qu'un seul objectif : augmenter ses colonies. Elle a ainsi gagné une avance formidable et acquis une expérience qui nous manque nécessairement. Pendant ce temps, la France a dû tenir tête à des coalitions qui eussent probablement brisé pour jamais tout autre peuple, même le peuple anglo-saxon.

Le réquisitoire, à la fois long et insuffisant, de M. Demolins, contre le régime scolaire français, renferme quelques aperçus justes mais un peu anciens, et beaucoup d'erreurs ; surtout il retarde. « Demandez, dit-il, à cent jeunes Français sortant du collège à quelles carrières ils se destinent : les *trois quarts* vous répondront qu'ils sont candidats aux fonctions du gouvernement. » Vous avez bien lu les *trois quarts*. Evidemment, M. Demolins se croit l'hyperbole permise.

Sans doute, chacun ne parle que de ce qu'il a vu ; mais j'ai l'honneur d'appartenir à l'enseignement depuis quinze ans ; je connais un grand nombre de professeurs, et je puis affirmer à M. Demolins que

nous sommes fort nombreux à mener une campagne énergique contre l'esprit bureaucratique. Parmi mes élèves, n'entrent dans les administrations que ceux qui ne trouvent pas d'autre issue. Et encore !

Un premier grief de M. Demolins contre le régime scolaire français, c'est le *chauffage*. « Le chauffage, dit-il, consiste à donner, dans le moins de temps possible, une connaissance superficielle, mais momentanément suffisante, des matières d'un examen ». Pour rendre acceptable la définition de M. Demolins, il faudrait la compléter ou l'atténuer de bien des manières. Telle qu'il la donne, elle n'a rien de bien flatteur pour les milliers de professeurs qui sont censés se livrer à cette humiliante opération du chauffage. Hélas ! oui, nous employons parfois des procédés trop mécaniques pour préparer certains élèves aux examens. Mais quand on a au cœur un peu de patriotisme ou de sentiment religieux, ou seulement de fierté professionnelle, on ne peut pas ne pas mettre le meilleur de son âme dans des conversations quotidiennes avec ses élèves. Tout en *chauffant* les médiocres, nous nous appliquons à élargir leurs idées, à élever leurs sentiments. Quant aux sujets d'élite, nous les prévenons assez, Dieu merci, contre le manuel et le tableau synoptique ; nous leur inspirons des ambitions intellectuelles supérieures à l'examen. Le chauffage n'a donc pas tous les inconvénients qu'on lui attribue, et, par contre, il offre quelques avantages certains. Beaucoup d'élèves paresseux n'acquièrent quelques connaissances que par ce déplorable système ; quelques-uns prennent goût pour toujours au travail. Je voudrais savoir quel procédé on applique en Angleterre aux médiocres, car il s'en trouve quelques-uns, j'imagine.

Après avoir condamné le chauffage, sans admission

de circonstances atténuantes, M. Demolins institue le procès de l'internat. Certes, nous sommes en droit de rendre l'internat responsable de bien des misères ; mais comment peut-on louer sans réserves l'externat, dans le pays où l'on conspue le vénérable et sympathique M. Bérenger ! La rue joue un très grand rôle dans l'éducation de l'externe, et la rue peut flétrir prématurément, et pour jamais, quantité de jeunes âmes. La vérité vraie, c'est que la question de l'externat, complexe et difficile, ne comporte pas une solution unique. A certaines familles il faut conseiller l'externat, à d'autres l'internat, et, naturellement, il faut tenir compte de la moralité des parents, de leur fortune, du caractère de l'enfant et de bien d'autres choses encore. Des parents et certains professeurs célèbrent volontiers, sur un ton lyrique, les bienfaits de l'externat. C'est une mode, mais ce n'est qu'une mode.

En face de ce tableau sombre de l'éducation française, M. Demolins place le tableau, riant celui-là et idyllique, de l'éducation anglaise. Heureux les jeunes fils d'Albion ! ils vivent une vie heureuse dans un *home* confortable, entourés de verdure et de fleurs, et sans travailler, ou presque (1), ils apprennent beaucoup. Chose plus humiliante encore pour notre amour-propre national : tandis que nos élèves, en peinant et en souffrant, se préparent fort mal aux luttes de la vie, les jeunes Anglais, après six ou huit ans de plai-

(1) La durée se décompose ainsi entre les diverses catégories de travaux :

Travail intellectuel.	5 heures
Exercices physiques et travaux manuels. .	4 h. 1/2.
Occupations artistiques et récréations de société.	2 h. 1/2.
Sommeil, ...	9 heures
Repas et temps libre.	3 heures

sirs ininterrompus, affrontent, avec les meilleures dispositions du monde, les vicissitudes de la concurrence commerciale... et les autres. Mais alors je me pose une question que M. Demolins trouvera puérile. Ces jeunes Anglais, qui ont un si formidable appétit, ont-ils du cœur ? Ils n'ont jamais, dites-vous, fait l'apprentissage de la souffrance, et les voilà lutteurs expérimentés, c'est-à-dire capables de recevoir et de rendre des coups vigoureux. Cela prouve que l'augmentation trimestrielle de leur poids correspondrait à un affaiblissement régulier de leur sensibilité. Ne craignons pas d'aller au fond de la pensée maîtresse dont s'inspire M. Demolins. Le régime scolaire anglais, dit-il, forme des hommes. Soit ; mais qu'est-ce qu'un homme selon vous ? L'Anglais qu'on nous dépeint ici, est un robuste animal polyglotte admirablement organisé pour exploiter les bipèdes de diverses couleurs qui lui ressemblent, mais il ne pourrait pas dire avec le poète :

Homo sum : humani nil a me alienum puto.

Encore moins a-t-il le droit de se dire chrétien. Visiblement, ce jeune Anglais a pour mission de manger, de boire, de voyager, de drainer l'or des autres peuples. N'oubliez pas, d'autre part, qu'il a toujours sous la main des instruments de destruction perfectionnés : canons Hotchiss, mitrailleuses Maxim, torpilleurs. Malheur à qui contrariera ses goûts pour les voyages lucratifs !

Eh bien ! non, nous ne consentirons pas à admirer ce type de conquérant moderne, nous qui cherchons notre idéal humain dans le *Sermon sur la montagne*.

M. Demolins est-il bien sûr, du reste, que l'élite intellectuelle et morale de l'Angleterre soit satisfaite

des éloges qu'il accorde à un système d'éducation aussi peu idéaliste ? Je ne le pense pas. Dickens a écrit, contre l'éducation à la fois optimiste et matérialiste, qui prospère dans certaines régions de l'Angleterre, un délicieux petit livre que M. Demolins ne semble pas avoir lu : *Hard Times*, temps difficiles. Les temps difficiles sont ceux, d'après Dickens, qui voient le triomphe d'une féodalité industrielle sans goût artistique et sans cœur ; ils se personnifient en Josué Bounderby, le vaniteux et dur ploutocrate, et Thomas Gradgrind, l'économiste, ami des statistiques. Actuellement, les Ruskiniens, qui sont des milliers et des centaines de mille en Angleterre, souhaitent la destruction des chemins de fer, et le retour du temps où les femmes filaient, comme la reine Berthe. Presque toute la littérature anglaise contemporaine respire un ardent et profond idéalisme, qui inspire de nobles accents aux Carlyle, aux Robert Browning, aux Tennyson et aux Ruskin. Ces grands écrivains ont plutôt l'air de redouter ou de dédaigner la prospérité matérielle de leur pays, et ils seraient vraisemblablement plutôt choqués des éloges que M. Demolins décerne aux commerçants. N'est-ce pas Thakeray qui s'écriait un jour : « O mon pays, comme je te haïrais, si je n'étais pas Anglais » ? Elisabeth Browning écrivait de son côté: Un homme affamé est supérieur à un animal repu. Ce qui peut servir de paraphrase au mot évangélique: « L'homme ne vit pas seulement de pain ». Ainsi pensent beaucoup d'Anglais de nos jours et ils ambitionnent, pour leur pays, une supériorité qui n'est pas celle décrite par M. Demolins. Walter Scott avait pleuré un des premiers sur la disparition de l'esprit chevaleresque (1)

(1) *Chant du dernier ménestrel.*

et sur le mépris dans lequel était tombée la pauvreté. Le ronflement des machines de Manchester a couvert sa voix ; mais il semble que, maintenant encore, bien des Anglais rêvent quelque chose de meilleur que l'industrie anglaise, que le confort anglais, que le machinisme anglais. Aux yeux de M. Demolins, par exemple, c'est un grand mérite pour les Anglais d'avoir obligé tous les maîtres d'hôtel d'Europe à construire des appartements luxueux ou du moins confortables. L'Anglais Ruskin pense tout autrement : « Votre unique conception du plaisir, dit-il à ses contemporains, est de rouler en chemin de fer autour des nefs de ces cathédrales et de boustifailler sur leurs autels. Vous avez déshonoré les plus beaux sites, par les embellissements du tourisme, une guinguette, un hôtel ».

Admettons que Ruskin se soit laissé entraîner trop loin par son ardeur esthétique. Mais Tennyson a exprimé avec plus de calme des sentiments analogues. M. Demolins, qui sait son histoire de l'industrie, connaît sans doute le *Chant de la chemise*, qui provoqua, dans toutes les classes de la société anglaise, une si profonde et si durable émotion. Le *chant de la chemise* est un long cri de douleur, que firent entendre les ouvrières anglaises condamnées par l'état social à un genre de vie atroce. Ne souffrons donc pas qu'un économiste vienne dire aux Français, impressionnables et prompts à s'engouer : Voyez la richesse anglaise, il ne tient qu'à vous de l'acquérir. La justice, la vérité historique et psychologique nous font un devoir d'ajouter : Cette richesse est faite de douleurs, d'oppressions, de luttes atroces que nous ne supporterions pas en France. Taine concluait jadis un parallèle entre les deux nations, par ces mots qui

renferment autant de vérité, ou peu s'en faut, qu'il peut en entrer dans les formules générales : « L'Anglais est plus fort, et le Français plus heureux ». Restons heureux si possible, et tâchons de devenir non pas forts à la mode anglaise, mais meilleurs, mais plus fraternels aux peuples faibles ; soyons moins ogres, pour parler comme M. Jules Lemaître, mais plus hommes et plus chrétiens.

M. Demolins, qui réforme l'éducation de fond en comble, effleure à peine la grosse et douloureuse question de la natalité en France. Je ne dirais rien de ce chapitre très superficiel, s'il ne renfermait sur l'état d'esprit de nos économistes une indication précieuse. M. Demolins connaît dix-huit causes — exactement — de cette dépopulation qui désole notre patriotisme ; mais sur ces dix-huit causes, plusieurs lui paraissent de peu d'importance ; il n'en retient que sept, sur lesquelles il se prononce assez timidement d'ailleurs. Croyez-vous qu'il tienne compte de l'affaiblissement du sentiment religieux ? Nullement, ce serait manquer aux lois de la plus élémentaire sociologie. Avec conviction, M. Demolins range parmi les causes de la dépopulation le surmenage dans les écoles ; mais il ne veut pas remarquer que les seuls départements prolifiques de la France sont précisément les seuls, aussi, qui aient conservé, dans leur intégrité, leur foi religieuse. Par contre, M. Demolins, se plaignant de l'influence du clergé sur les femmes pieuses, qui ignorent les beautés du particularisme, demande sur un ton peu aimable : « Que fait donc le clergé ? J'aime à croire qu'on le calomnie ». — Le clergé, Monsieur Demolins, défend la foi des populations et par conséquent l'énergie de notre race, partout où on veut bien tolérer sa présence, sans chercher à l'avilir. Vous parliez tout à l'heure du Canada fran-

çais si jeune, si vigoureux, et si fort contre l'envahissement anglo-saxon. Mais le Canada se compose en grande majorité do cléricaux, lesquels ne craignent pas de nommer ministre de l'agriculture un curé authentique. Le fait peut ne pas entrer dans vos théories sans les faire éclater, je le regrette, mais il est indéniable ; la race française décline dans la mesure exacte où elle perd ses convictions religieuses.

Au cours de ses longues et brillantes variations, M. Demolins fait entendre d'autres notes fausses incontestablement. A quoi bon les relever? Je me suis attaché de préférence aux questions de religion ou de morale qui l'ont si fâcheusement inspiré.

Maintenant, que faut-il penser de l'ensemble de sa thèse ? Elle est trop vaste, elle dépasse, et de beaucoup, la portée de l'esprit humain. Remarquez que le rôle des plus grands génies dont se glorifie l'humanité, se borne à expliquer, *après coup*, le succès de tel ou tel peuple. Polybe nous démontre scientifiquement que les Romains devaient triompher des Carthaginois ; mais au lendemain de la prise de Carthage. Saint Augustin, Bossuet et Montesquieu ont repris et complété cette intéressante étude. Eussent-ils osé l'entreprendre pendant que se fondait le vaste empire romain ? On peut répondre certainement non, au moins en ce qui concerne saint Augustin. Ecoutez ce que dit le grand évêque d'Hippone, au moment où il vient d'apprendre la prise de Rome par Alaric : « Les royaumes terrestres ont leurs vicissitudes ; viendra celui de qui il a été dit : « et son royaume n'aura pas de fin ». Il en est qui ont fait des promesses pareilles aux royaumes de la terre (par exemple, Messieurs les économistes, au royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande) ; mais ce ne sont pas là des paroles de vérité, ce sont des

mensonges d'adulation. Un de leurs poètes, faisant parler Jupiter, a dit des Romains :

Au temps qui soumet tout, je veux que leur destin
Résiste, et je leur donne un empire sans fin.

Ah ! la vérité ne répond pas bien à ces promesses. Ce royaume sans fin que tu leur donnes, ô Jupiter, toi qui ne leur as jamais rien donné, est-il au ciel ou sur la terre ? Sur la terre, sans doute. Mais, fût-il au ciel, le ciel et la terre passeront. Ce que Dieu a fait passera ; combien plus vite ce qu'a fondé Romulus !... Et Constantinople, devenue une grande cité, n'a-t-elle pas, grâce à l'empereur chrétien qui l'a fondée, depuis longtemps aussi perdu ses faux dieux ? Elle a grandi cependant, elle grandit encore, elle demeure... tant que Dieu le veut, elle demeure ; car, même à cette cité, en tenant ce langage, nous ne promettons pas l'éternité ». Les économistes de l'école de M. Demolins ne disposent pas précisément de l'éternité ; ils se contentent de promettre l'avenir à la race anglo-saxonne. Ils oublient que l'avenir n'est à personne, que l'avenir est à Dieu. A y regarder de près, ils ne font, en définitive, que constater un fait, l'incroyable prospérité de l'Angleterre. Là-dessus, nous sommes tous d'accord, mais dès que M. Demolins veut remonter aux causes, des doutes s'élèvent en nous. On peut expliquer de trente manières, au moins, les succès de l'Angleterre ; on peut même, tout en les expliquant, nier la supériorité des Anglo-Saxons. Les charbons anglais viennent faire sur les quais de Marseille une concurrence victorieuse aux charbons de notre midi français. Cela prouve-t-il la supériorité du mineur anglais sur le mineur français ? Pas le moins du monde ; mais cela prouve que

le charbon français est rare et qu'il se cache à de grandes profondeurs, tandis que le charbon anglais abonde et vient s'offrir lui-même à la pioche du mineur.

Et qui osera dire dans quelle mesure exacte la houille contribue à la prospérité de l'Angleterre ? M. Demolins ramène tout à une formule : l'esprit communautaire, selon lui, fait naître tous les fléaux ; l'esprit particulariste amène avec lui la richesse et le bonheur. Nous professons tous, certes, une grande vénération pour M. Le Play ; mais nous ne sommes pas tenus d'accepter toutes ses théories, à plus forte raison les théories de ses disciples. Je me sens, pour mon compte, absolument incapable d'embrasser les idées et les faits qui se cachent sous cette double affirmation : esprit communautaire des Français, esprit particulariste des Anglais. Je m'y perds, et il me plairait de croire, pour ma consolation, que cet accident n'arrivera jamais à Messieurs les économistes. Certaines affirmations hasardées m'invitent pourtant à la défiance. Ainsi, M. Demolins soutient énergiquement que l'aristocratie anglaise est communautaire au milieu d'un peuple particulariste, parce que normande, c'est-à-dire, française. J'ai consulté sur ce point un Anglais qui appartient à l'aristocratie et qui consacre sa vie aux études historiques ; il m'a répondu : La question est insoluble à cause des nombreux mariages qui ont eu lieu entre Saxons et Normands. C'est ce que dit Macaulay :

« Un autre avantage qui distinguait l'Angleterre de la plupart des pays voisins, c'était les relations particulières qui unissaient la noblesse à la bourgeoisie. Elle avait une forte aristocratie héréditaire ; mais, de toutes les aristocraties, la moins insolente et la moins exclusive : elle n'avait aucun des caractères odieux d'une

caste. Elle recevait constamment des membres du peuple, et lui envoyait quelques-uns des siens pour se mêler à lui. Tout gentleman pouvait devenir pair. Le plus jeune fils d'un pair n'était que gentleman ; le petit-fils d'un pair cédait la préséance à un chevalier nouvellement nommé. Le rang de chevalier n'était pas supérieur à la condition d'un homme qui aurait pu, par sa constance et son économie, se faire une bonne position, ou attirer l'attention par sa valeur dans une bataille ou dans un siège. On ne considérait pas comme une mésalliance pour la fille d'un duc, d'un duc royal même, d'épouser un bourgeois distingué. Bonne race était, c'est vrai, en grand honneur ; mais entre bonne famille et les privilèges de la pairie, n'était pas, fort heureusement pour notre pays, une union nécessaire. On pouvait trouver des généalogies aussi longues, des écussons aussi anciens, hors de la Chambre des Lords que parmi ses membres. Il y avait des hommes nouveaux bien connus pour être les descendants de chevaliers qui avaient rompu les rangs saxons à Hastings et escaladé les murs de Jérusalem. C'étaient les Bohuns, les Mowbrays, les De Veres, et même des parents de la maison des Plantagenets, sans plus haut titre que celui d'écuyer, et de plus grands privilèges civils que ceux dont jouissaient les fermiers et les boutiquiers. Il n'y avait donc pas, ici, de différence pareille à celle qui, dans d'autres pays, divisait les plébéiens et les patriciens. Le propriétaire n'était pas porté à murmurer contre un rang où son fils pouvait s'élever ; et le grand, à mépriser une classe dans laquelle son propre fils pouvait descendre ».

Peut-être ai-je combattu M. Edmond Demolins avec trop de vivacité. Dieu sait cependant que je ne nourris contre lui aucune animosité personnelle. Il a

voulu, cela saute aux yeux, rendre service à son pays, et c'est pourquoi il lui a dit avec insistance : Imitez les Anglais. Nous croyons au contraire, nous, qu'il faut d'abord assurer l'indépendance de notre pensée vis-à-vis des Anglais, comme notre diplomatie — du moins les gens qui passent pour bien informés l'affirment — se débarrasse peu à peu de la tutelle du *Foreign Office*. Pendant que je lisais les 461 pages consacrées par le docte économiste à la glorification de l'énergie anglaise, j'évoquais ou plutôt j'invoquais Jeanne d'Arc. Est-ce que la bonne Lorraine approuverait les conclusions de M. Edmond Demolins ? Ce n'est pas vraisemblable ; elle nous dirait plutôt : « Il faut bouter l'esprit anglais hors de France ».

PIERRE LOTI

Un journaliste polonais me reprochait naguère de n'avoir pas encore parlé de Pierre Loti. La publication de ses *Pages choisies* (1) me fournit en ce moment l'occasion de réparer une omission assez importante, il faut bien le reconnaître. Plus tard je consacrerai peut-être une étude spéciale à *Jérusalem* et à *la Galilée*, œuvres censément religieuses ; mais pour aujourd'hui, je ne voudrais discuter que les questions, intéressantes pour les catholiques, qui se rattachent aux *Pages choisies.*

D'abord que faut-il penser de ces sortes de recueils ? Un homme d'un talent incontesté compose des œuvres dans lesquelles, à côté de pages exquises, s'étalent des tableaux d'une immoralité révoltante. Prononcer seulement son nom fait froncer le sourcil aux prêtres et aux mères de famille. Mais on vante partout le rare talent de l'écrivain ; des hommes compétents, dans des feuilles très sages, signalent à l'attention de leurs lecteurs telle œuvre admirablement écrite et si peu immorale, si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. S'il s'agit de Pierre Loti, par exemple, vous ne pouvez pas défendre à un jeune homme de dix-huit ans la lecture

(1) *Pages choisies* des auteurs contemporains, Pierre Loti (Bonnemain).

de *Pêcheurs d'Islande*. Une fois qu'on a lu *Pêcheurs d'Islande*, on veut connaître *Madame Chrysanthème* et le *Mariage de Loti* et *Azyadé*, etc. etc. La question d'âge donne encore lieu à des controverses très vives. Pourquoi dix-huit ans, pourquoi pas seize, pourquoi pas quinze? Ainsi, les consciences se troublent, les confesseurs donnent des conseils contradictoires et les mauvais plaisants raillent. Survient un habile qui fait un choix dans les œuvres du maître, élaguant les pages les plus contaminées, développant, commentant ce qu'il peut y avoir de chaste et de religieux dans les meilleurs livres. Bref, il vous présente une œuvre absolument correcte, pouvant pénétrer dans les foyers les plus chastes (1).

Ne croyez pas que les rigoristes soient désarmés. Ils vous répondent, non sans raison, que ces morceaux choisis ressemblent singulièrement à une réclame, à un appât qui doit entraîner le lecteur à acheter les œuvres complètes. J'inclinerais à penser comme les rigoristes. Il est certain que si nous avions, nous catholiques, une presse, une librairie, des revues, une force d'opinion en rapport avec notre nombre, ou seulement avec nos œuvres de charité, nous devrions adopter une ligne de conduite un peu différente. Quand donc, à tous ces écrivains dangereux ou mauvais, pourrons-nous opposer un nombre égal d'écrivains, sûrs et franchement chrétiens? *Usquequo, Domine?* Pour le moment, il faut nous contenter de discuter, de préciser, en évitant autant que possible de donner des conseils qui ne seraient pas suivis. Cette fonction est modeste sans doute, mais moins inutile qu'elle ne paraît.

(1) Au point de vue purement littéraire, la publication de ces morceaux choisis ne va pas sans quelques inconvénients.

M. Bonnemain, le critique qui a fait un choix parmi les pages les plus brillantes ou les plus exquises de Loti, les a divisées en huit livres ou chapitres : le Foyer, la Mer, la Bretagne, l'Afrique, l'Orient, le Japon, Tahiti, l'Académie française. Cette division, que je me permettrai de modifier tout à l'heure, a du moins l'avantage d'établir comme des groupements naturels, parmi les différents sujets sur lesquels s'est exercé le talent de Loti.

Le chapitre premier ressemble assez à une série de fragments autobiographiques ; il ne comprend que des sous-titres propres à frapper vivement l'esprit du lecteur : la mère de Loti, une grand'mère de Loti, impression que cause à Loti sa première entrevue avec la mer, départ de son frère, une chatte de Loti, entrée au collège. A propos de chacune de ces pages, le critique éditeur, M. Bonnemain, fait entendre des cris d'admiration, qui finissent par devenir obsédants et qui doivent gêner, sinon supprimer la liberté d'appréciation, chez quiconque n'a pas la volonté énergique de se rendre compte par soi-même. Tant d'éloges d'ailleurs sont-ils mérités ? On comprend qu'un écrivain comme Pierre Loti n'ait pas de peine à nous émouvoir, sur tout ce qui touche à la vie de famille. Il a une grande habitude d'analyser ses souvenirs, les plus ténus comme les plus profonds, et puis on admet généralement que les grands voyageurs ont une aptitude particulière à peindre les douceurs du foyer. Au risque de passer pour un blasphémateur ou un barbare, je vais dire toute ma pensée.

Sans doute je n'ai pas lu, d'un œil sec, la *Mort de ma tante Claire* ni le *Retour de Loti à la maison paternelle ;* mais analysons bien, je vous prie, ces sortes d'émotions. Il est impossible qu'en lisant l'autobiographie de M. Julien Viaud, on ne fasse un retour sur

ses propres souvenirs d'enfant, et alors on est ému, on rêve longuement, et de cette rêverie on garde à l'auteur une pieuse reconnaissance. Mais c'est un peu comme « la croix de ma mère » au théâtre, ou le trémolo patriotique dans un couplet militaire.

A ces causes de succès, qui résultent de sentiments, à la fois populaires et très respectables, mais qui ne prouvent rien au point de vue du grand art, il faut joindre le snobisme contemporain. Des légions de prétendus littérateurs existent qui s'informent régulièrement de la bicyclette de M. Jules Lemaître ou du régime végétarien de M. Sarcey, mais que n'inquiète nullement l'anarchie intellectuelle au sein de laquelle nous vivons. Donnez-leur des détails, des détails vulgaires, et encore des détails, sur nos grands hommes, ou, pour parler plus justement, sur les hommes qui jouissent d'une grande notoriété. Quelle joie, par exemple, d'apprendre que tel d'entre nos écrivains les plus aimés du public, jouissait, lorsqu'il était au collège, d'une incontestable réputation de cancre ! Les pages que Loti a consacrées à sa propre enfance bénéficient donc, dans une large mesure, de cette curiosité d'un grand nombre d'entre nos contemporains. En les lisant, il est bon de se défier et de ne pas se laisser prendre au charme de ces récits enfantins, d'ailleurs intéressants et bien écrits. La question est de savoir s'ils ont quelque chance de compter un jour parmi les œuvres privilégiées et très rares qui resteront. Peut-on seulement les comparer sous ce rapport aux *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan ? Je ne le pense pas. Loti ne trouve pas l'occasion de déployer ici ses brillantes qualités de peintre exotique ; son œil, qui est habitué à s'aider de la lunette marine et qui embrasse si facilement de vastes horizons, ne perçoit qu'indis-

tinctement les physionomies et les objets, dans le clair-obscur d'un appartement bourgeois qu'habitent deux dévotes protestantes. Voilà pourquoi ses narrations se ressentent de l'ennui qu'il éprouve, lorsque, après les premières joies du retour, il se rend compte qu'il est devenu un peu plus étranger, dans le pays où s'écoula son enfance. Prenons, par exemple, le passage où Loti raconte la mort de sa chatte Moumoutte Blanche, la chatte aristocratique, au petit nez rose, à la fourrure soyeuse, propre, chaude, sentant bon, exquise à frôler et à embrasser... « Maintenant elle était là réapparue, comme un triste petit fantôme maigre, la fourrure déjà souillée de terre, à moitié morte... Un matin je la trouvai raidie, les prunelles vitreuses, devenue une bête crevée, une chose à jeter dehors. Alors je commandai à Sylvestre de faire un trou dans une banquette de la cour, au pied d'un arbuste... L'enterrement de Moumoutte Blanche, dans la cour tranquille, sous le beau ciel de juin, au grand soleil de deux heures. Quand le trou fut creusé à souhait, je montai chercher la Moumoutte, raidie là-haut sur le lit rose.

« Et, en redescendant avec ce petit fardeau, je trouvai, dans la cour, maman et tante Claire, assises sur un banc, à l'ombre, avec un air d'y être venues par hasard et affectant de parler de n'importe quoi : nous assembler exprès pour cet enterrement de chat nous eût peut-être semblé un peu ridicule à nous-mêmes. Jamais il n'y avait eu plus rayonnante journée de juin... (Suit une longue et éclatante description d'un midi roi des étés.)... Je posai Moumoutte au fond du trou, et sa fourrure blanche et noire disparut tout de suite sous un éboulement et des pelletées de terre ».

Que les admirateurs de M. Loti veuillent bien me permettre quelques observations. Nous ne sommes pas

en état aujourd'hui d'apprécier cette narration, qui nous semble très touchante. Les hommes de notre génération aiment les bêtes en général, et les chats en particulier, d'un amour si fraternel qu'il suffit de parler d'eux pour exciter l'attendrissement. N'avons-nous pas vu, naguère, les hommes les plus célèbres donner leur avis sur une exposition féline ? Et malheureusement ils n'ont pas su trouver, pour leurs consultations, cette richesse et cette vigueur de pensées avec lesquelles Taine a expliqué, dans son *Voyage aux Pyrénées*, la vie et les opinions philosophiques d'un chat. Bref, l'ardente sympathie qu'on professe pour les animaux nous empêche de juger avec calme tout ce qui les concerne.

Puis, ceux qui ont lu *Pêcheurs d'Islande* n'ont-ils pas été choqués de certaines ressemblances ? Loti parle de la mort et de l'enterrement de sa chatte, absolument comme de la mort et de l'enterrement de Sylvestre, ce délicieux petit héros chrétien, sur lequel nous avons tous versé plus de six larmes : mêmes procédés de narration, même philosophie. Dans l'un et l'autre cas, Loti se constitue lui-même ordonnateur de la cérémonie funèbre avec une conviction émue, puis il décrit longuement et il rêve, croyant philosopher. Au-dessus du trou où gît la chatte, aussi bien que sur le tombeau qui abrite le petit Sylvestre, la nature chante, impassible, sa chanson éternelle, et le soleil poursuit, implacable, sa marche triomphale. Horrible, horrible, cette égalité que Loti, bien à tort certainement, croit voir dans ces deux morts. Des héros purs, vaillants et profondément religieux, comme le petit Sylvestre, on peut dire ce que M. Pierre Loti a lu quelquefois dans la Bible de sa tante Claire : *Visi sunt oculis insipientium mori ; illi autem sunt in pace.* Ne

les mettez pas, de grâce, sur le même plan que Moumoutte « devenue une bête crevée ».

Les qualités supérieures de Loti éclatent surtout dans ses études sur la Bretagne : il nous révèle vraiment la terre de granit recouverte de chênes. Que connaissions-nous de la Bretagne, avant Loti ? Quelques idylles gracieuses de Brizeux, quelques romans agréables de Paul Féval, et c'était à peu près tout. Sans doute, certains écrivains catholiques prenaient volontiers, pour sujets de romans, les épisodes des guerres vendéennes ; mais on voit bien qu'ils composaient leurs tableaux, de chic, comme on dit aujourd'hui, sans s'être donné la peine de visiter chez eux les Bretons bretonnants. Avec une hardiesse simple et gracieuse, Loti nous a jetés en pleine vie maritime ; grâce à lui nous avons assisté, sans aucun froncement dédaigneux des narines, à la salaison des morues ; nous avons chanté les vieilles chansons des matelots ; nous nous sommes crus de vrais pêcheurs d'Islande, sans compter que cette campagne maritime nous a permis de faire, en pays breton, de sérieuses connaissances. Tous les lecteurs de *Pêcheurs d'Islande* se considèrent comme des amis personnels de Yann, de Gaud, du petit Sylvestre et de sa vieille grand'mère Moan, et ils se persuadent qu'ils connaissent maintenant les profondeurs de l'âme bretonne. En fait, nous savons par Loti combien puissamment la mer étreint ces pauvres existences de pêcheurs bretons. Mais *Pêcheurs d'Islande* n'est peut-être pas la profonde étude psychologique qu'on croit généralement ; c'est le tableau épique de la lutte, presque toujours victorieuse, de la mer contre les populations des côtes. La mer berce de sa chanson monotone et immense le sommeil des nouveau-nés ; plus tard, elle les appelle, les attire, absorbe leur

vie, et ne les laisse jouir que durant quelques jours, chaque année, des douceurs du foyer. Encore se montre-t-elle férocement jalouse des fiancées des marins. « Yann, qui s'était le plus avancé, avec Gaud appuyée à son bras, recula le premier devant les embruns. En arrière, son cortège restait échelonné sur les roches en amphithéâtre, et, lui, semblait être venu là pour présenter sa femme à la mer ; mais celle-ci faisait mauvais visage à la mariée nouvelle... Le vent, dans la cheminée, hurlait comme un damné qui souffre ; de temps en temps, avec une force à faire peur, il secouait toute la maison sur ses fondements de pierre. — On dirait que ça le fâche, parce que nous sommes en train de nous amuser, dit le cousin pilote. — Non, c'est la mer qui n'est pas contente, répondit Yann en souriant à Gaud, parce que je lui avais promis mariage... Dehors, le bruit sinistre allait son train, pis que jamais. Cela devenait comme un seul cri, continu, renflé, menaçant, poussé à la fois à plein gosier, à cou tendu, par des milliers de bêtes enragées... Et Gaud se sentait le cœur serré par cette musique d'épouvante, que personne n'avait commandée pour leur fête de noces ». Le vent du large, qui courbe tous les arbres du pays breton, courbe aussi toutes les existences humaines ou les brise ; l'Océan prend chaque année tous les hommes valides, et ne laisse dans les villages que des infirmes, des veuves et des fiancées ; il enlève aux vieilles grand'mères leurs petits-fils, pour les engloutir dans la profondeur de ses eaux. Les pêcheurs d'Islande vivent pour la mer, par la mer, et souvent meurent par elle.

Loti a merveilleusement rendu cette domination terrible de l'Océan, qui nous apparaît comme une sorte de dieu, ou plutôt comme un monstre géant, capri-

cieux, mystérieux, d'une beauté inexprimable, exclusif et tout-puissant, vrai minotaure de notre pauvre Bretagne. D'autre part, il est doué d'une sensibilité d'un ordre particulier, que je n'ose pas qualifier de superficielle, pour ne pas choquer ses admirateurs, mais qui convient parfaitement à son sujet. C'est pourquoi nous avons, dans *Pêcheurs d'Islande*, toute une série de sacrifices païens, d'une grande beauté plastique et qu'entoure une sorte d'horreur sacrée, mais qui n'offrent que peu d'intérêt aux psychologues. Qu'est-ce que Yann ? Un superbe éphèbe aux formes athlétiques, victime prédestinée et un peu énigmatique. Aussi, la mer jalouse l'étreindra-t-elle pour toujours, jeune encore, beau et vivant. Ce qu'il pense, ce Yann taciturne, ce qu'il sent, ce qu'il aime, Loti ne nous l'explique que très faiblement. Ou plutôt Yann n'a qu'une idée claire, c'est qu'il est fiancé à la mer. Mais cette idée peut convenir très bien à M. Pierre Loti, marin lettré et quelque peu romantique ; nous la trouvons déplacée chez Yann, qui nous apparaît comme dégagé à peine d'une sorte d'animalité primitive. Qu'est-ce que le doux Sylvestre ? Une victime encore, délicate celle-là, à laquelle le monstre Océan ne croira pas devoir toucher, mais qu'il fera tuer par les diables jaunes de l'Extrême-Orient, sachant qu'elle lui reviendra pour toujours. Gaud est une Iphigénie bretonne, moins religieuse que l'Iphigénie antique, mais tout aussi belle, fière et mélancolique, comme il sied à une noble victime. La mer hait cette Gaud aimée d'Yann, elle hurle autour d'elle son chant de mort et finit par l'atteindre. Gaud, frappée au cœur, demeure encore debout, plus douloureuse et plus tragique que les deux marins engloutis dans les flots.

Mais il faut bien le redire, toutes ces belles pages

de *Pêcheurs d'Islande*, qui nous émeuvent si profondément, ne nous apprennent rien de nouveau sur l'âme bretonne, que nous désirerions tant connaître, surtout au point de vue religieux. Si, comme je le crois, il existe un état d'âme breton, aussi bien qu'un état d'âme franc-comtois ou un état d'âme provençal, c'est du côté du pays de Sainte-Anne d'Auray que les penseurs et les apologistes doivent tourner leurs regards. Elles sont fort inquiétantes, ces populations bretonnes ! Elles demeurent attachées à la foi des ancêtres avec une ténacité qui ravit les chrétiens ; mais dès qu'elles sont mises en contact avec ce qu'on appelle les idées modernes, elles se jettent dans les nouveautés politiques et doctrinales avec une hardiesse qui épouvante. Où en sera la foi des Bretons dans un siècle d'ici ? C'est ce qu'on a le droit de se demander. Pierre Loti ne répond presque pas à cette question ; mais des quelques brèves indications qu'il fournit, il semblerait résulter que la Bretagne appartient, en grande partie déjà, à l'incrédulité. Sans doute Sylvestre est pieux ; mais Yves, le frère de Loti, n'a pas la foi ; mais Yann, Guermeur et tous leurs compagnons ne se gênent pas pour dire entre eux qu'après la mort tout est bien fini. Le vieux Gaos récite des *Notre Père*, le soir de la noce, mais entre deux conversations de nature à faire rougir des singes, et plutôt par routine, par fidélité à une religion qui ressemble moins au christianisme qu'au culte des ancêtres. La présence d'une Vierge en faïence dans chaque barque d'Islandais ne prouverait donc pas grand'chose, et il ne faudrait pas attacher plus d'importance aux processions ni aux autres cérémonies bretonnes.

Ainsi parle M. Julien Viaud, protestant d'origine, sceptique de profession. Gardons-nous de prendre tous

ses dires au tragique, mais ne les négligeons pas absolument. De graves symptômes existent, qu'on aurait tort de dédaigner. Les grands hommes du XIXe siècle que nous devons à la Bretagne s'appellent Chateaubriand, Lamennais, Renan. Quant à ceux qui comptent sur la solidité de la foi féminine pour arrêter les ravages de l'incrédulité, le cas de Mlle Henriette Renan me paraît digne de leurs méditations. On affirme aussi que la colonie bretonne fournit de nombreuses recrues au parti anarchiste ou aux groupes socialistes les plus avancés. Il est vrai que les admirateurs de Chateaubriand peuvent faire valoir, en sens contraire, l'influence bienfaisante du *Génie du christianisme* et des *Martyrs*. Ils voudront bien reconnaître à leur tour que le mal entre dans les œuvres de leur auteur favori, pour une part — trop considérable naturellement. — Les décadents du christianisme, qui font entendre leurs cymbales fêlées dans nos sanctuaires, procèdent de Chateaubriand. Toujours est-il que tout ce qu'il y a de bon chez Chateaubriand ne contrebalance pas, à mon avis, ce qu'il y a de dangereux ou de mauvais chez Lamennais et chez Renan. Ce dernier a écrit, sur la fidélité religieuse des Bretons, quelques phrases équivoques et méchantes, que je n'ai jamais lues sans une certaine douleur : « La chapelle de Doreur brûla en 1828 ; elle ne tarda pas à être rebâtie, et l'ancienne statue fut remplacée par une autre beaucoup plus belle. On vit bien, dans cette circonstance, la fidélité qui est le fond du caractère breton. La statue neuve, toute blanche et or, trônant sur l'autel avec ses belles coiffes fraîchement empesées, ne recevait presque pas de prières ; il fallut conserver dans un coin le tronc noir, calciné ; tous les hommages allaient à celui-ci. En se tournant vers la Vierge neuve, on eût cru faire une infidélité à la vieille ».

Si ces lignes tombent par hasard sous les yeux de quelques prêtres ou de quelques chrétiens bretons, je les supplie de ne pas s'offenser des craintes qu'elles expriment. Exception faite de Joseph de Maistre et de Louis Veuillot, tous les écrivains vraiment supérieurs qui se sont occupés des choses religieuses, nous les devons à la Bretagne ; et, par malheur, tous ont quelque chose de très inquiétant et de troublant. Le génie de cette race pensive n'est sans doute pas épuisé. A l'heure qu'il est peut-être, dans quelque obscur petit séminaire de la Basse-Bretagne, un écolier, un peu lourdaud, s'exerce péniblement aux narrations et aux analyses littéraires, qui, un jour, lorsqu'il aura débrouillé ses idées, créera une forme, à lui, de penser et de sentir, et entraînera ses contemporains dans une direction nouvelle. Demandons à Dieu de le garder toujours dans l'humilité et dans la foi.

On pourra s'étonner qu'à propos des œuvres simples et quelquefois légères de Loti, j'agite d'aussi graves questions théologiques et historiques. Mais assez de critiques de profession l'ont caractérisé et jugé, pour que nous ayons le droit de nous attacher, en toute liberté d'esprit, à un côté particulier de son talent. Pourquoi, en effet, rééditerions-nous les formules d'admiration que tout le monde connaît et qui sont justes ? Il suffit de relire les pages exquises où Pierre Loti, avec une puissance d'évocation unique, met sous nos yeux les mélancoliques beautés du paysage breton : « Les hauteurs sont couvertes de sapins noirs. Dans les lieux bas ce sont de grands chênes ou des hêtres, dont les feuilles toutes neuves, toutes mouillées, sont d'un vert tendre... Au détour d'un rocher tout change d'aspect.

« Nous découvrons à perte de vue un grand pays plat, lande aride, nue comme un désert : le vieux

pays de Léon, au fond duquel, tout là-bas, le Creizker dresse sa flèche de granit.

« Il a du charme pourtant, ce pays triste, et Yves sourit en apercevant son clocher qui s'approche.

« Les ajoncs sont en fleur, et toute la plaine est d'une couleur d'or. Par places, il y a des zones roses, qui sont des bruyères. Un voile de vapeurs, gris perle, d'une teinte très douce, d'une teinte septentrionale, couvre le ciel tout d'une pièce, et, dans la monotonie de ce pays jaune et rose, tout au bout de l'horizon profond, rien que ces points saillants : la silhouette de Saint-Pol et des trois clochers noirs ».

Tandis que nous lisons *Mon Frère Yves* et *Pêcheurs d'Islande*, ces paysages bretons rentrent si avant dans notre imagination, que nous croyons les avoir réellement vus. En fait, ne les avons-nous pas *vus* mieux peut-être que si nous avions parcouru nous-mêmes les landes immenses couvertes d'ajoncs et de bruyères roses ? Un paysage existe par lui-même, mais il faut savoir distinguer les couleurs et les lignes qui peuvent entrer dans une œuvre d'art, qui sont susceptibles de constituer, comme disait Amiel, un état d'âme. Pierre Loti accomplit cette opération intellectuelle en faveur de ceux qui sont capables de jouissances esthétiques. Craignons cependant de trop contrôler ses dires. Parmi ceux qui ont lu *Pêcheurs d'Islande* et *Mon Frère Yves*, plusieurs, sans doute, ont pris un billet circulaire pour aller se rendre compte par eux-mêmes. Je serais très curieux de connaître leurs impressions vraies.

Toujours sous la direction de son maître Pierre Loti, M. Bonnemain, l'éditeur des morceaux choisis, nous conduit de la Bretagne en Orient, puis en Afrique, au Japon, et enfin à Tahiti. Ces divisions qui, en géogra-

phie, ont une importance extrême, ne signifient rien ici. N'en tenons pas compte, essayons tout simplement d'entrer dans la pensée de l'auteur. Il est incontestable que Loti s'est proposé de parcourir le monde dans tous les sens, afin de chercher des couleurs inconnues à nos yeux d'Européens et des sensations nouvelles. A-t-il atteint ce double but? Infiniment moins qu'il ne l'a cru lui-même et que ne l'ont cru, avec lui, nombre de ses admirateurs. Mais, pour le moment, il importe surtout de savoir ce que valent les dispositions d'esprit et de cœur dans lesquelles il a entrepris ces voyages.

Un Anglais affirme qu'en mettant l'homme sur cette planète, Dieu, implicitement, lui a intimé l'ordre de la parcourir pour la bien connaître. Loti, qui en prend à son aise avec la plupart des commandements de Dieu les plus explicites, se conforme, en tous points, à cette vague indication, d'ailleurs contestable. Il n'a pas fait progresser la géographie, que je sache ; il a enrichi la littérature, mais moins qu'on ne le pense généralement.

En quelques pages, assez courtes en somme, Chateaubriand a décrit l'Amérique, Paris, Rome, Athènes et Jérusalem. Mais remarquez que chacune de ces pages renferme une grande idée, dont le paysage devient l'expression poétique et sensible. Loti compose des volumes de descriptions, sans autre préoccupation que celle-ci : J'ai voulu voir, tout voir et jouir. Ami lecteur, qui promenez votre ennui de votre chambre à votre café, de votre café à votre bureau, jugez si ma destinée est belle : j'ai fait en compagnie de Rarahu l'ascension de l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes ; je me suis habillé en Turc à Constantinople, je me suis marié au Japon, j'ai parcouru le Sud austral, j'ai inspecté les mers d'Islande, et je daigne vous

confier que je me suis ennuyé sous toutes les latitudes. Réjouissez-vous, peuple de snobs et de ronds de cuir que guette une obésité prochaine, puis remerciez-moi, car je vous donne l'illusion d'avoir parcouru le monde et pris part à mes aventures. »

Un cri d'enthousiasme a répondu à cet appel, et le peuple composite, qui achète des livres à trois francs cinquante, a proclamé géniale l'œuvre de Loti. Comment, après cela, oserais-je hasarder quelques explications, qui seraient en même temps des restrictions ?

Si on ne considère que la couleur et le dessin, presque toutes les descriptions de Loti se valent et presque toutes sont admirables. Joignez qu'elles satisfont notre curiosité géographique, acquérant ainsi à nos yeux une valeur plus apparente que réelle. Que saviez-vous d'Obock et de ses environs, je vous prie ? Loti nous renseigne, avec bonne grâce, sur cette colonie minuscule. Malheureusement, les plaisirs de la curiosité ne sont pas un indice certain de supériorité artistique. En lisant les pages descriptives de Loti, nous croyons parcourir un riche album de voyageur. C'est curieux, c'est beau, c'est féerique et nous allons toujours de l'avant jusqu'à la fin du volume... Et de tout cela, il reste... un éblouissement. Alors, il faut revenir sur ses pas, relire avec lenteur ces pages parcourues en toute hâte, les comparer les unes avec les autres. Plusieurs maintenant semblent faiblir. Je n'ose pas les indiquer, de peur de me heurter à des admirations ardentes, et en partie justifiées. Nous serons d'ailleurs incapables de les apprécier avec mesure, aussi longtemps que dureront et notre passion, un peu exagérée vraiment pour les choses exotiques, et ce que j'appellerai l'état d'esprit Jules Verne. Il est vrai que le goût des voyages loin de s'affaiblir ne fera que s'accroître, mais il changera

de caractère. Quand on aura cueilli assez de fleurs d'ennui sous des cieux lointains, on saura mieux jouir du doux pays de nos aïeux et alors on s'éprendra, mais pour longtemps, d'une passion très ardente, très compréhensive, un peu exclusive peut-être, pour les choses de la vieille France. Je redoute ce moment pour un grand nombre de descriptions de M. Loti.

Par bonheur il a su mettre, dans plusieurs de ses paysages, des sentiments simples, sincères et même très primitifs. La vie de marin, par exemple, offre une foule de particularités intéressantes, que nous sommes très heureux d'apprendre. Mais ces détails infinis, dont la plupart insignifiants et vulgaires en eux-mêmes, ne manqueraient pas d'ennuyer le lecteur, si Loti, bien inspiré par son patriotisme et son amour du foyer, ne les eût réunis en un tout vivant et humain.

« Chez les matelots qui sont nés songeurs, le rêve prend, en dessous de ces excès de vie matérielle, une intensité plus grande, dans une sphère plus cachée. Chez quelques-uns aussi, il y a comme une sorte de dédoublement de l'être : certain gabier, qui ne parle que voilure et cordages, qui ne semble vivre que pour son métier de mer, est, au fond, demeuré un enfant attaché à quelque hameau de la côte bretonne, à des affections ou à de petits intérêts qu'il a laissés là-bas, et cela seul compte pour lui, il parle et travaille ici machinalement, l'âme ailleurs, ne voyant rien du monde qu'il parcourt, ni de l'inconcevable immensité de la mer.

« Dans le repos des soirs, un tel qui était par exemple : 218, *bras de misaine babord*, redevient le Pierre ou le Jean-Marie des premières années et s'en va s'asseoir à côté d'un autre garçon de son pays, qui lui-même a repris son être d'autrefois. Ils se cherchent, ils se trient par âmes à peu près semblables, ou seule-

ment par enfants des mêmes villages, tous ces entraînés aux grandes fatigues d'un métier si dur... »

C'est encore le patriotisme qui a inspiré à Pierre Loti son admirable récit de la mort de l'amiral Courbet. Depuis nos malheurs de 1870, un chef s'est rencontré dans notre marine, digne de nos plus grandes gloires militaires de jadis. Courbet, dont le pavillon flottait sur le *Bayard*, n'était pas seulement un soldat sans peur et sans reproche ; il savait commander, il connaissait à fond son métier de marin, et il a eu la gloire de mourir devant l'ennemi, au lendemain d'une campagne glorieuse. Par bien des côtés, il nous rappelle Turenne ; comme Turenne aura-t-il trouvé un historien et un portraitiste de génie ? Nous le voudrions bien certes ; et tandis que nous lisons le récit de Pierre Loti, nous nous persuadons que notre vœu patriotique est réalisé. En fait, ce récit très simple, qu'on croirait conté par l'auteur lui-même, d'une voix sourde, produit sur des lecteurs français une impression profonde. Tous pleurent, j'en suis sûr ; mais quelques-uns, en se laissant aller à leur émotion, n'ont pu se défendre de quelques inquiétudes. Est-ce que, dans cette toile signée Loti, certains signes noirs n'apparaissent pas, qui menacent de grandir et de détériorer le tableau ? Je le crains fort, tout en souhaitant vivement me tromper. Faites bien attention, je vous prie, à certains petits défauts. D'abord le récit est long, morcelé, il circule péniblement autour de faits inégalement importants, et qui ne paraissent pas assez rattachés les uns aux autres. Où est le point central ? L'auteur se montre peut-être plus qu'il ne faudrait. Avec une adresse très grande, trop grande vraiment, il laisse entendre que Courbet pourrait bien avoir trouvé son historien. « La gloire de l'amiral, dit-il, elle a tellement couru le monde, tellement,

que c'est banal à présent d'en parler entre nous. Elle lui survivra bien un peu, j'espère, car elle est universellement connue. » Vous avez tous compris ; n'appuyons pas.

Ailleurs, l'historien, intervenant directement cette fois, dit des choses plus inquiétantes : « Je le subissais, moi aussi, le prestige de cet amiral, d'une manière plus raisonnée que nos matelots peut-être, mais complète, et, comme tant d'autres ignorés, je l'aurais suivi n'importe où, avec un dévouement absolu.

« Je m'inclinais devant cette grande figure du devoir. Il était à mes yeux une sorte d'incarnation de tous ces vieux mots sublimes d'honneur, d'héroïsme, d'abnégation, de patrie... »

« Vieux mots ! » voilà une façon de parler renaniste qui me déplaît et m'impatiente grandement. Dieu était, aux yeux de Renan, un bon vieux mot un peu lourd, dont il daignait user quelquefois, par condescendance pour la faiblesse d'esprit de ses contemporains. De même, Loti ne croit à rien, comme il l'a déclaré lui-même, dans une profession de foi qui fit grand bruit jadis. Et qu'on ne nous accuse pas de l'insulter. Nous nous rendons très bien compte, nous autres croyants, qu'un homme comme M. Julien Viaud saurait mourir, si l'occasion s'en présentait, à son poste de combat. On voit des effets subsister assez longtemps encore après la disparition de la cause qui les a produits. Mais nous n'admettons pas que Pierre Loti ait mieux compris que ses matelots les plus ignorants, la grandeur d'âme de Courbet. Supposons le pieux petit Sylvestre à côté de son lieutenant, Pierre Loti. On lui montre, à ce jeune matelot, l'amiral autoritaire, énergique, intelligent et bon : Sylvestre se réjouit, tout comme son lieutenant. Mais ses infor-

mateurs ajoutent que ce chef, qu'on redoute et qu'on aime, est un chrétien convaincu ; le cœur du petit Sylvestre bat plus fort encore, et dans sa pensée un lien s'établit entre l'idée de Dieu et l'idée de ce chef, qui incarne la patrie. Pendant ce temps, le cœur de Loti restera froid ; et son esprit faussé par le renanisme divaguera.

Lorsqu'un train va partir pour une destination lointaine, des hommes exercés frappent sur les roues des voitures et distinguent, au son, le métal sain et le métal douteux sur la solidité duquel on aurait tort de compter. Pierre Loti a écrit ses pages sur Courbet avec l'espoir, légitime peut-être, qu'elles traverseraient les siècles. Pour distinguer la nature de leurs vibrations, il n'est point nécessaire d'avoir l'oreille très exercée ; il suffit d'avoir de l'âme et un peu de foi. N'est-ce pas qu'à la place de Pierre Loti nous aurions, tout de même, quelques inquiétudes ?

Il est vrai que d'autres parties de son œuvre autorisent les plus brillantes espérances. On sourira peut-être ; mais je ne crains pas d'avouer que j'ai trouvé, dans les œuvres du très sceptique Loti, de très sérieuses émotions religieuses. Durant ses voyages de marin il a traversé ces immenses et épouvantables solitudes, où l'homme n'apparaît que depuis quelques années, et à de très rares intervalles. D'où viennent les forces mystérieuses qui, dans ces parages ignorés, soulèvent d'effroyables tempêtes ? Pour qui ou pour quoi cette agitation incessante des flots, cette course vers un but indéterminé ? Personne ne contemple ces étendues, qui déploient, loin des hommes, des splendeurs inutiles, dans le calme aussi bien que dans la tempête. « La grande houle, presque éternelle dans ces régions, était molle et s'en allait comme en mourant. C'étaient de

longues montagnes d'eau, aux formes douces et arrondies, pareilles à des ondulations lourdes de mercure, ou à des coulées de métal qui se refroidissent. Elles nous soulevaient lentement, comme caressantes, et puis nous laissaient glisser, et nous retombions. Elles passaient, et il en venait toujours. Sous le ciel embrumé, elles étaient d'une couleur d'argent pâle, elles avaient des nuances indécises de miroir terni... C'était un de ces moments rares où il semble qu'on ait la perception complète et comme l'inquiétude de l'immensité de la mer... Il n'y avait plus rien maintenant que ce sombre désert, liquide et mouvant, étendant jusqu'au pôle d'en dessous, sa courbure infinie. »

Il me semble qu'en nous laissant entrevoir quelquefois, en réalité ou par l'imagination, d'aussi imposants spectacles, Dieu nous donne une idée plus grande de sa toute-puissance et de notre infinie misère. Même cette sensation violente d'isolement et d'impuissance à comprendre, risquerait de porter au désespoir. On dirait qu'il effleure, par moments, l'âme de Loti. Cependant, il a entrevu lui-même la lumière qui éclaire ces mystères d'épouvante. Les hommes se croient perdus, presque rejetés du monde des vivants, lorsqu'ils naviguent aux environs du pôle nord ou par le 55° latitude sud. Toutefois, quelque chose les rattache, même physiquement, au reste de leurs frères. Ecoutez Loti : « Le petit Sylvestre se débattait, maintenant il râlait. On épongeait, au coin de sa bouche, de l'eau et du sang qui étaient remontés de sa poitrine, à flots, pendant ses contorsions d'agonie. Et le soleil magnifique l'éclairait toujours : au couchant on eût dit l'incendie de tout un monde, avec du sang plein les nuages ; par le trou de ce sabord ouvert entrait une large bande de feu rouge qui venait finir sur le lit de Sylvestre, faire un nimbe autour de lui.

« A ce moment, ce soleil se voyait aussi là-bas en Bretagne, où midi allait sonner. Il était bien le même soleil, et au même instant précis de sa durée sans fin ; là, pourtant, il avait une couleur très différente, se tenant plus haut dans un ciel bleuâtre, il éclairait d'une douce lumière blanche la grand'mère Yvonne, qui travaillait à coudre, assise sur sa porte.

« En Islande, où c'était le matin, il paraissait aussi à cette même minute de mort. Pâli davantage, on eût dit qu'il ne parvenait à être vu, là, que par une sorte de tour de force d'obliquité. Il rayonnait tristement, dans un fiord où dérivait la *Marie...* »

Bien dit, mais trop vite achevé. Il existe, ô Loti, un soleil des âmes qui éclaire, faiblement il est vrai, mais enfin qui éclaire, même celles qui habitent cette partie du monde moral où il ne parvient que par une sorte de tour de force d'obliquité. Vous en savez quelque chose pauvre Islandais, qui croyez vivre dans une planète refroidie d'atmosphère religieuse ; vous en savez quelque chose, puisque, tout en vous flattant de ne croire à rien, vous parlez, non sans émotion, de dévouement, d'abnégation, de devoir et de foi.

Vous le trouvez pâli ce soleil de justice ; vous niez même son existence, dans vos moments de désespoir. Quittez donc vos parages hyperboréens, où le scepticisme maintient les âmes dans un crépuscule éternel ; avancez-vous dans les régions tempérées, où des femmes comme la vieille Yvonne travaillent et prient. Leurs pauvres yeux jouissent d'une lumière abondante et douce ; elles n'ont pas de peine à se conduire.

Si vous m'en croyez, ô marin qui ne connaissez pas l'Etoile de la mer, vous vous avancerez dans les pays chauds et éclatants de lumière, où le soleil fait un nimbe autour des figures de héros et de saints. Car

jusqu'ici, sauf une fois ou deux, vous vous êtes trompé dans le choix de vos sujets d'observation. Vous me faites songer à un habile arrangeur de phrases de la décadence romaine, qui, s'en allant causer, par curiosité psychologique, avec des chrétiens condamnés à mort pour leur foi, se serait arrêté devant les cages des bêtes féroces. Vraiment, ces panthères avaient des mouvements bien gracieux ; et combien élégante était leur robe ! Notre sophiste les a décrites avec un art admirable, et tant de conviction, qu'il en a oublié les chrétiens. Ainsi avez-vous fait, ô Loti. Du pays où meurent nos soldats, où la moisson évangélique attend des ouvriers européens, vous nous avez rapporté des créatures que vous trouvez curieuses et intéressantes, mais qui, à coup sûr, ressemblent moins à des êtres humains qu'à de petits animaux bizarres. Elle est un peu insipide, par exemple, votre madame Chrysanthème qui, si elle avait dix ans de plus, serait exactement semblable à l'odieuse madame Prune. Faites donc un peu moins attention aux splendeurs des paysages exotiques, et vous pourrez ainsi étudier avec plus de soin les âmes pures, nobles et grandes. Tenez, même Courbet vous a échappé en partie : vous avez noté ses gants en peau de Suède ; vous n'avez que très faiblement parlé des sources surnaturelles où il puisait sa force morale.

Cette indifférence de notre voyageur, aux choses religieuses et morales, a une insuffisante mais très agréable compensation. Loti a l'observation narquoise, et il saisit quelquefois, au vol, des scènes d'un comique exquis. Son bal japonais est bien la plus délicieuse mascarade qu'on puisse imaginer. « Dix heures et demie : entrée des princesses du sang et des dames de la cour... C'est pendant une pastourelle, sur un air de

Giroflé Girofla; on voit apparaître deux groupes de petites femmes, petites, petites, pâlottes et de sang épuisé, s'avançant avec des airs de fées lilliputiennes, ayant des vêtements inouïs et des coiffures qui leur font d'énormes têtes de sphinx... Une de mes impressions inattendues est d'entendre des mots japonais sortir de ces danseuses modernisées... Afin de me mettre à la hauteur, j'essaie d'employer les formes élégantes et les conjugaisons honorifiques en *dégosarimas.* (Pour les gens de belles manières, il est d'usage, entre autres préciosités, d'intercaler *dégosarimas,* au milieu de chaque verbe, après le radical et avant la désinence : c'est d'un effet bien plus pompeux que notre misérable imparfait du subjonctif français.) Et ici, naturellement, ce *dégosarimas* on l'entend partout... »

N'est-ce pas que Loti se révèle ici très fin comique ? Sans le secours d'aucun cinématographe, il nous donne une ravissante représentation japonaise. Oui ; mais des événements récents ont donné à quelques-unes de ses prédictions un cruel démenti. Les Japonais, qu'on nous représentait comme de petites marionnettes ridicules, ont infligé des défaites humiliantes aux Chinois, aux beaux Chinois du Nord tant admirés par Loti, et cela précisément pour avoir rompu, les premiers, avec les vieilles traditions orientales. Pour le moment, ils paraissent se trouver fort bien de n'avoir pas suivi les conseils de Pierre Loti. Je dis pour le moment, car les affaires d'Extrême-Orient ont le privilège de déconcerter les plus habiles d'entre nos diplomates européens. Qui sait si dans quelques années la Chine ne prendra pas sa revanche ? Ce serait alors au tour de Pierre Loti d'avoir raison. O misère des critiques qui passent leur temps à étudier les auteurs contemporains !

Nous n'en sommes pas moins tenus de donner sincèrement nos impressions, et même ce que nous considérons, peut-être à tort, comme des jugements motivés. Les catholiques ont des raisons particulières et très sérieuses de se prononcer sans hésitation. Tel écrivain, qui jouit aujourd'hui d'une immense réputation, tombera demain dans l'oubli ou servira de cible aux critiques de l'avenir. La belle affaire vraiment pour nous, qui plaçons les préoccupations morales bien au-dessus des préoccupations esthétiques ! Tel écrivain, que les futurs gardiens du temple de la Gloire chasseront comme un intrus, fait, pendant quelques années, pendant un demi-siècle peut-être, du bien ou du mal. Il s'agit de le soutenir ou de le combattre, et pendant que nous remplissons ce devoir, nous sommes bien sûrs de ne pas perdre notre temps.

Quel rang convient-il d'assigner à Pierre Loti ? M. Jules Lemaître, qui recule, à l'ordinaire, devant les appréciations précises, ne craint pas de rendre de grands oracles et d'employer de grands mots à propos de l'auteur de *Pêcheurs d'Islande*. « Les six volumes écrits par Pierre Loti m'ont fait imaginer un trop grand nombre de perceptions inattendues, et ces perceptions étaient accompagnées de trop de plaisir et en même temps de trop de peine, de trop de pitié, de trop de désirs indéfinis et irréalisables... Les romans de Loti m'envahissent et m'oppriment plus qu'un drame de Shakespeare, plus qu'une tragédie de Racine, plus qu'un roman de Balzac... Et c'est pour cela que je suis *inquiet*. Ont-ils donc un sortilège en eux, un maléfice, un charme qui ne s'explique point, ou qui s'explique par autre chose encore que par des mérites littéraires ? » Ce mélange d'éloges outrés et de réticences nous *inquiète* à notre tour, nous autres bons lecteurs,

désireux de nous faire une opinion à peu près raisonnable et claire sur les écrivains célèbres. Mais essayons de lire entre les lignes : je crois que, pour cette fois, ce ne sera pas très difficile. M. Jules Lemaître a très probablement voulu dire ceci : « Dans le trouble où m'a jeté la lecture de Loti, j'ai abdiqué ma raison et ma critique. N'allez donc pas prendre à la lettre les appréciations que j'ai émises : *ægri somnia*, vous dis-je, ce qui dans notre langue moderne se traduit ainsi : Lemaître ensorcelé par Loti. Donc, ne vous en tenez pas à mon jugement, cherchez autre chose, arrachez vous aux jouissances, le plus souvent malsaines, qui ont engourdi ma critique, puis jugez selon les lois de la raison et de la morale, l'auteur de *Madame Chrysanthème* ». Le grand public n'a pas voulu comprendre les insinuations, pourtant assez claires, de M. Jules Lemaître, et il n'est pas rare d'entendre parler du génie de Pierre Loti. Non, Pierre Loti n'est pas un homme de génie ; il n'a qu'un beau talent. Non, ses œuvres ne dureront pas éternellement, comme les quelques beaux vers que composa Malherbe. *Pêcheurs d'Islande* survivra sans doute, puis un certain nombre de descriptions magistrales iront grossir les anthologies de l'avenir ; le tout ne tardera pas à prendre un air démodé avec un petit parfum de vétusté, comme une étoffe d'Orient trop éclatante et trop pénétrée d'arômes exotiques et qu'il faut bien vite enfermer dans une armoire. Non, Loti n'est pas l'égal de Chateaubriand ; s'il fallait absolument lui trouver une place, je la lui chercherais entre Froissart et Bernardin de Saint-Pierre.

Vous vous indignez, ô modernes ! Mais Froissart était un grand coloriste, veuillez vous en rendre compte. D'ailleurs si Dieu nous prête encore vingt ans de vie,

à vous et à moi, nous verrons bien peut-être. En tout cas, je souhaite à Loti autant de succès qu'en a obtenu Froissart. Voilà près de cinq cents ans que celui-ci a enluminé ses chroniques ; les couleurs semblent dater d'hier, tant elles ont de fraîcheur et d'éclat. Nous avons quelque peine à nous figurer ce que les connaisseurs penseront de la laque japonaise de Pierre Loti, en l'an de grâce 2399.

LACORDAIRE

Le moment est bien choisi de parler de Lacordaire. Voila plus de trente ans qu'il est mort, grand espace de temps en ce siècle saturnien qui dévore la renommée de ses enfants avec une rapidité effrayante. Les grands enthousiasmes qu'il avait suscités, et aussi les colères qu'il avait déchaînées, ont fait place à une sympathie calme et réfléchie. Avec une sorte de piété, M. d'Haussonville vient d'esquisser une délicieuse biographie du célèbre dominicain.

Est-ce bien une biographie ? Oui, en ce sens que l'auteur narre, avec infiniment de tact et d'esprit, une foule de faits curieux ; mais, chemin faisant, il ne craint pas de discuter théoriquement toutes les questions sur lesquelles Lacordaire eut à se prononcer.

Aussi, semble-t-il avoir sacrifié un peu la précision et la netteté à l'intérêt piquant. Après avoir lu, avec un plaisir qui jamais ne faiblit, et d'un seul trait, les 216 pages que remplit cette étude, on cherche à se représenter la physionomie morale de Lacordaire, et on n'y réussit qu'imparfaitement. Nous voudrions savoir d'abord ce que M. d'Haussonville pense de son talent d'orateur et d'écrivain, et des chances de durée que peuvent avoir ses œuvres. Il le dit, mais avec une

sorte de timidité, en ayant soin de séparer ses appréciations les unes des autres, ou en les présentant au lecteur comme incidemment. Par exemple, il vous laisse entendre que l'art d'écrire était très faible chez Lacordaire.

« Lacordaire devait parler en termes qu'il est intéressant de mettre en parallèle (non point au point de vue de la forme, car la supériorité ne serait point de son côté) avec ceux dont s'est servi Lamennais. »

De la part d'un admirateur et d'un ami, une telle façon de s'exprimer donne beaucoup à penser. L'éloquence du célèbre conférencier de Notre-Dame ne trouve pas grâce non plus devant la critique de M. d'Haussonville :

« En général, les conférences de Lacordaire n'ont pas une grande portée philosophique. Il n'était guère métaphysicien. On croirait, et c'est peut-être la vérité, que depuis sa sortie du collège il n'avait lu ni un livre d'histoire ni un volume de poésie. Toute son érudition historique est tirée de Plutarque ou de Cornélius Nepos, et toutes ses citations poétiques, de Voltaire, dont le théâtre paraît lui inspirer une admiration vraiment excessive. Il y puise à chaque instant, et les vers qu'il choisit ne sont pas les meilleurs. Un éloge de Chateaubriand, une citation de Lamartine sont les seules concessions qu'il fasse aux modernes. »

Plus loin, M. d'Haussonville s'étend, non sans quelque complaisance, sur les qualités physiques et sur la puissante sensibilité de son héros ; mais il n'a pas l'air de vouloir montrer le fond de sa pensée ; nous en sommes donc un peu réduits à des conjectures, et nous courons le risque de nous tromper.

C'est là l'inconvénient du genre littéraire adopté par M. d'Haussonville ; les dimensions restreintes de

son ouvrage ne lui permettent guère de traiter à fond les questions sérieuses auxquelles il touche d'une main délicate. En certains passages, il loue Lacordaire orateur, presque sans restriction, avec une admiration émue qui nous touche d'autant plus qu'elle repose sur de sérieux raisonnements apologétiques et littéraires. Et nous savons bien, en effet, que Lacordaire est le plus grand orateur catholique du XIXe siècle ; nous savons bien que son genre de prédication fait époque dans l'histoire générale de l'éloquence chrétienne. Les sévérités mêmes de M. d'Haussonville, si je le comprends bien, tournent donc, en définitive, à la gloire du grand dominicain. Quand il exprime des inquiétudes sur l'érudition apologétique de Lacordaire, c'est que, dans sa pensée de critique, une comparaison de cette érudition s'établit avec la science des tout premiers grands maîtres de la chaire, et, en particulier, de Bossuet. Oui ; mais alors il ne faudrait pas se contenter de quelques pages, et il faudrait être bien sûr de son opinion ; on ne pourra déterminer la place exacte de Lacordaire que par une comparaison détaillée et savante de ses discours avec les œuvres des grands sermonnaires. Le temps n'en est peut-être pas encore venu. En attendant, constatons avec joie qu'un disciple de Lacordaire peut parler des défauts littéraires de son maître, sans scandaliser personne. Excellent indice pour la destinée posthume d'un grand homme, qui prouve que la popularité fait place à la gloire durable et définitive.

M. d'Haussonville parle du caractère de son héros comme de son talent ; le chapitre dans lequel il explique l'amitié de Lacordaire et de Mme de V*** est d'une grâce infinie et, dirait peut-être Mme de Sévigné, qu'on ne soutient pas sans larmes. Mme de V*** fait preuve,

durant vingt-sept ans, d'un dévouement, d'une douceur, d'une abnégation et d'une persévérance dans l'amitié, dont, seule, une femme chrétienne est capable. Je ne sais si Lacordaire ne perd pas un peu à cette comparaison. Lorsqu'une brouille se déclare entre Mme de V*** et lui, il se hâte de prendre le titre d'offensé, et il l'accable de métaphores un peu dures. Elle se tait, pleure, et... continue à se dévouer. C'est du moins ce que nous croyons deviner à travers les lignes, ou ce que nous craignons, car M. d'Haussonville ne nous donne que quelques extraits de cette volumineuse correspondance.

Ce qui me paraît dominer chez Lacordaire, tel que nous le dépeint M. d'Haussonville, c'est l'énergie. Quand sa conscience commande, il ne recule devant aucun obstacle. Il résiste à ses parents, à ses amis, à ses ennemis, à l'opinion publique, et il finit toujours par faire ce qu'il avait résolu. Lamennais, par exemple, exerçait une sorte de fascination sur l'esprit de ses disciples, et, de plus, il les hébergeait gratuitement à la Chesnaye, quand ils étaient pauvres. Lacordaire, qui, au moment des affaires de Rome, se trouvait dans un dénûment absolu, n'hésita pas à quitter la demeure de son puissant et terrible maître : il arriva à Paris avec cinq francs dans sa poche. Naturellement, il n'avait pas de position sociale. Pour fonder son ordre, il eut à surmonter les plus vives et les plus sérieuses résistances. Ce n'est pas là, je crois, le Lacordaire qu'on se figure. En général — il serait difficile de dire pourquoi — on se le représente comme enthousiaste, prime-sautier et expansif ; M. d'Haussonville nous le montre plutôt concentré, silencieux, inébranlable dans ses résolutions. La légende était-elle donc trompeuse ? Non : on a trop bien connu l'orateur aux illuminations

subites, qui faisait vibrer tout l'auditoire de Notre-Dame, pour qu'on puisse douter de son existence. Il en faut donc conclure que Lacordaire savait ne confondre jamais le domaine de l'éloquence avec le domaine de l'action ; ici il se montrait ardent, et là sage et réfléchi.

Après la volonté, c'est la sensibilité qui constitue la plus grande force morale de Lacordaire, une sensibilité d'un genre tout particulier. Le célèbre dominicain s'émeut à la façon des poètes lyriques, en ce sens qu'il donne toujours à ses émotions un caractère personnel. Lisez ses plus beaux passages, ceux qu'on cite dans tous les recueils, et qui, dans le texte même, attirent violemment l'attention : il y est presque toujours question de la personne même de l'orateur. Parfois on croirait entendre un poète romantique, même tel poète romantique dont les vers sont encore dans toutes les mémoires : Lacordaire s'exprime souvent comme Alfred de Musset :

« Pourrons-nous aimer Dieu, de personne à personne, comme un être vivant que nous tenons dans nos bras, qui nous parle, qui nous répond, qui nous dit : « Je vous aime » ? Ah ! sans doute ce mot est trompeur dans la bouche de l'homme ; il est souvent trahi, plus souvent oublié ; mais pourtant il est dit ; il est dit sincèrement, il est dit avec la pensée qu'on ne le retirera jamais. Il remplit de son immensité un jour de notre existence, et lorsqu'il tombe à terre, comme une fleur qui s'est fanée, nous lui trouvons encore quelque part, dans notre cœur, un tombeau doux et sacré. »

Une autre fois il s'écriait : « Demandez-vous des sentiments à la doctrine catholique ? Elle remplira votre cœur épuisé. »

Ecoutez maintenant Alfred de Musset :

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur...
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est perdre en désirs le temps du bonheur ?
— Il m'a répondu : Ce n'est point assez...
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les plaisirs passés ?
— J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur :
N'est-ce point assez de tant de tristesse ?
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
C'est à chaque pas trouver la douleur ?
— Il m'a répondu : Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse,
Et ne vois-tu pas que changer sans cesse
Nous rend doux et chers les chagrins passés ?

Lacordaire appartenait donc bien à cette génération des grands créateurs — remplacée, hélas ! par une génération de critiques — qui a jeté un si vif éclat sur la France et dont les défauts mêmes ont quelque chose de séduisant. C'est parce qu'il vibrait à l'unisson de ses contemporains qu'il les a vivement touchés, et un peu guidés peut-être.

Porter en soi, ardentes et purifiées par la vie chrétienne, toutes les aspirations de son temps, est un avantage pour un prêtre, mais un avantage qui ne va pas sans quelques inconvénients. La critique froide et pointilleuse de ces dernières années fait expier un peu injustement à Lacordaire les faveurs que lui prodiguèrent ses contemporains. Elle a grandement tort, elle devrait plutôt féliciter le grand orateur de Notre-Dame de ses enthousiastes auditeurs. Les ecclésiastiques et les religieux de nos jours qui s'efforcent de remuer les foules, trouvent moins d'écho dans les populations. Veulent-ils, en effet, prendre part de trop près au mouvement populaire et social, ils s'exposent à passer pour démagogues ; restent-ils chez eux, on les accuse d'être rétrogrades et de préférer leur tranquillité égoïste au bien des âmes.

Enfin, Lacordaire avait une sorte de généreuse inquiétude qui achève, si je ne me trompe, de caractériser sa sensibilité et qui peut-être le rend plus sympathique. Remarquez qu'il ne s'est jamais longtemps appliqué à la même œuvre : avocat, séminariste, aumônier de religieuses, journaliste, conférencier, novice, directeur d'une maison d'éducation, il a connu par expérience presque toutes les formes de la vie sociale. Et, en mourant, après tant d'essais dont quelques-uns si heureux, si glorieux, si féconds en résultats, il se pose, avec anxiété, des questions où respire une humilité touchante :

« Quand on a consumé sa vie dans un travail désintéressé, et qu'à la fin d'une longue carrière on voit la difficulté des choses l'emporter sur le désir et les efforts, l'âme, sans se détacher du bien, éprouve l'amertume d'un sacrifice qui n'est pas récompensé, et elle se tourne vers Dieu dans une mélancolie que la vertu condamne, mais que la bonté divine pardonne. »

De nos jours, un tel acte d'humilité serait relativement facile, parce que nous savons ou nous croyons savoir que, dans l'évolution de nos sociétés contemporaines, les efforts individuels comptent peu. Mais, au temps de Lacordaire, on connaissait moins la toute-puissance des infiniment petits, et comme on comptait davantage sur sa propre personnalité, ces aveux prennent un caractère d'un dramatique saisissant.

Cependant, l'homme qui se plaignait, avec cette tristesse, de la monotonie de sa destinée, a été mêlé aux luttes les plus glorieuses de ce siècle. Tous ceux qui, de nos jours, tâchent de combattre le bon combat, même dans les rangs les plus modestes de l'armée du bien, ne peuvent se défendre d'un sentiment d'envie lorsqu'ils se rappellent 1830. Tout s'est réuni pour rendre sym-

pathiques les héros de cette belle croisade, la grandeur de la cause, le talent et la jeunesse des combattants. Leurs erreurs elles-mêmes — qui aujourd'hui n'offrent plus guère de danger — ajoutent comme un attrait particulier à leurs fières physionomies. Le vieux Boileau disait qu'Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt; et nous savons bien que l'erreur de Fénelon lui a valu beaucoup de sympathies. M. d'Haussonville raconte l'histoire de l'*Avenir* avec beaucoup de verve et d'entrain, et peut-être avec une arrière-pensée de polémique. On peut se demander si l'ancien chef du parti royaliste ne tient pas quelquefois (je dis quelquefois) la plume pour l'historien. Lacordaire s'est exprimé très sévèrement sur les évêques nommés par Louis-Philippe, et il ne semble pas que M. d'Haussonville soit fâché de rééditer ces accusations à l'usage des électeurs contemporains :

« Quelle sera pour nous, s'écriait Lacordaire, la garantie de leur choix ? Depuis que la religion catholique n'est plus la religion de la patrie, les ministres de l'Etat sont et doivent être dans une indifférence légale à notre égard : est-ce leur indifférence qui sera notre garantie ? Ils sont laïques ; ils peuvent être protestants, juifs, athées : est-ce leur conscience qui sera notre garantie ? Ils sont choisis dans les rangs d'une société imbue d'un préjugé opiniâtre contre nous : est-ce leur préjugé qui sera notre garantie ? Ils règnent sur la société depuis quatre mois : est-ce leur passé qui sera notre garantie ? Ils n'ont ouvert la bouche que pour nous menacer ; ils n'ont étendu la main que pour abattre nos croix ; ils n'ont signé d'ordonnances que pour sanctionner des actes arbitraires dont nous étions les victimes ; ils ont laissé debout les agents qui violaient nos sanctuaires ; ils ne nous ont pas pro-

tégés une seule fois, sur aucun point de la France ; ils nous ont offerts en holocauste prématuré à toutes les passions. Voilà les motifs de sécurité qu'ils nous présentent ! »

Ces paroles sont bien graves, bien graves ; je n'aurais garde de les apprécier. Mais je rappelle, encore une fois, que M. d'Haussonville est un royaliste militant.

On est plus à l'aise pour se prononcer sur les autres épisodes qui ont marqué la campagne de l'*Avenir*. D'abord les arguments employés par le polémiste, n'ayant rien perdu de leur force ni de leur nouveauté, se présentaient dans l'article, sous une forme très vive, avec une sorte de fougue à laquelle rien ne devait résister :

« Vous êtes payés, disait-il aux prêtres. Les ministres n'ont pas besoin d'être justes, s'écriait-il : vous êtes payés. Ils n'ont pas de comptes à vous rendre : vous êtes payés. A-t-on jamais traité les hommes avec plus de mépris ? Ils se moquent de vos prières et vous ordonnent de les chanter. Si vous n'obéissez pas, vous êtes des séditieux à qui le trésor sera fermé ; si vous obéissez, vous leur devenez si vils, qu'il n'y a pas de termes dans les langues pour exprimer ce qu'ils pensent de vous. »

Voyez-vous aujourd'hui un orateur ou un journaliste se contenter de cette répétition ? Non, il faut prévoir une foule d'objections formulées cent fois par nos adversaires, et les réfuter ; il faut remonter au Concordat, donner des statistiques. En ce beau jour où triomphait l'éloquence prime-sautière, il suffisait à un polémiste de trouver un mot heureux : Vous êtes payés ! Vous êtes payés !

Puis on ne doutait de rien. Si on émettait quelque opinion de nature à faire frémir la plupart des évêques

et des vétérans du clergé, on était libre de l'aggraver, le lendemain et les jours suivants. Rome était très loin, et elle ne parlait que rarement, après avoir été longtemps sollicitée, presque violentée par ceux-là mêmes qu'elle devait condamner. Aujourd'hui le Souverain Pontife intervient très souvent, ou par lui-même ou par son secrétaire d'Etat ; les évêques, à leur tour, émettent collectivement des conclusions motivées que la presse de toutes les nuances se hâte de reproduire. Au milieu de toutes ces manifestations imposantes, les articles de deux ou trois jeunes gens n'attireraient même pas l'attention. Lacordaire et Montalembert parlèrent non seulement à la France, mais au monde catholique tout entier, dans une certaine mesure. Oui, c'était un heureux temps que celui qui vit le triomphe éphémère et la chute de l'*Avenir*.

Il doit nous inspirer cependant, non des regrets stériles, mais une émulation féconde. Cet enthousiasme de nos pères de 1830 et de 1848, qui constituait une si grande force, nous ne l'avons plus, hélas ! et il serait peut-être imprudent de le faire naître par des procédés artificiels. Ne forçons point notre talent. D'ailleurs, cet état d'âme aurait aujourd'hui ses inconvénients. Les premières croisades, qui furent entreprises sous le double effet de la piété et de l'éloquence, ne donnèrent que des résultats insuffisants, au point de vue politique et au point de vue militaire. En revanche, l'Europe chrétienne dut la victoire décisive de Lépante à la puissante organisation d'une armée régulière. Il en est peut-être de même dans la situation présente. Aux forces catholiques il faut un état-major très instruit, très expérimenté, rompu aux recherches scientifiques et aux travaux de longue haleine ; il faut une organisation sage, pratique, adaptée au temps pré-

sent ; il faut surtout de la cohésion. Avec les ressources matérielles et surtout morales dont ils disposent, les catholiques seraient invincibles, dans la défense de leurs droits et de leurs libertés, s'ils avaient seulement la faculté de communiquer entre eux, pour pouvoir s'entendre et lutter avec homogénéité. Les organes de publicité, qui pourraient remplir ce rôle, ne sont peut-être pas proportionnés au parti qu'ils représentent ou sont censés représenter. Seule, l'étude minutieuse et approfondie de la question peut amener les améliorations nécessaires. Il est facile de constater que les hauts administrateurs ecclésiastiques n'expliquent jamais leur manière de voir aux fidèles, sur les sujets qui nous tiennent tous à cœur. Cette manière de voir concorde-t-elle, à l'ordinaire, avec les opinions de certains publicistes bruyants, prompts à changer d'attitude ? On peut au moins se le demander. Qui donc dirige l'opinion publique, en réalité ? Au lendemain de 1830, c'était incontestablement l'*Avenir*, du moins aux yeux du jeune clergé : les sages crièrent casse-cou à ses brillants rédacteurs ; les sages voyaient juste. Il n'en est pas moins vrai que, cinquante ans après, nous sommes obligés d'en revenir à presque — je dis presque — toutes les idées que défendaient Lacordaire, Montalembert et leurs collaborateurs. Le plus grand tort de ces jeunes gens était de ne pas vouloir tenir compte du temps.

« Quel accueil les idées de Lacordaire auraient-elles reçu, si le Saint-Siège avait été occupé, il y a cinquante ans, comme il l'est aujourd'hui ? Assurément, cette thèse hardie, qui faisait un devoir à l'Eglise de rompre toute attache avec l'Etat, n'aurait point reçu une approbation expresse, car l'Eglise n'a point coutume de courir volontairement les aventures. Mais, d'un autre côté, entre la doctrine du sacrifice nécessaire des affec-

tions politiques à l'intérêt supérieur de la religion, et les recommandations adressées aux catholiques dans une encyclique récente, il y a une analogie trop frappante, pour qu'il ne soit pas permis de se demander si la seconde partie du mémoire n'aurait pas obtenu la grâce de la première. »

Les articles de l'*Avenir* mériteraient, au point de vue littéraire et au point de vue ecclésiastique, mieux qu'un chapitre spirituellement écrit. Grâce aux champions, un peu téméraires, de la cause catholique, qui ont su revendiquer pour l'Eglise le droit commun et la liberté, les ordres religieux ont pris, dans ces dernières années, une extension considérable. De ce côté, le progrès est incontestable, M. d'Haussonville a raison de le constater. Au contraire, si nous nous plaçons sur le terrain des idées, la marche en avant est beaucoup moins sensible. Les plaintes formulées par Lacordaire, un grand nombre de nos contemporains se croient obligés de les reprendre. Certains sujets d'inquiétude, qu'il a très vivement rendus, se présentent en ce moment à l'esprit. Espérons qu'un jour une œuvre critique, sage et complète, nous permettra de tirer facilement de l'histoire de l'*Avenir*, des enseignements utiles.

M. d'Haussonville passe très rapidement sur la rupture avec Lamennais. Pourquoi ? On aime à se poser, sur cet homme énigmatique, des questions qu'on sait presque insolubles. Après sa chute, Lamennais a l'attitude silencieuse et tragique de Satan foudroyé, et son souvenir est de ceux qui resteront gravés dans l'imagination populaire. Jusqu'à quel point fut-il sincère ? Les lacunes de son éducation, un certain manque d'équilibre entre ses puissantes facultés intellectuelles et un concours d'événements fâcheux pourraient permettre, dans une certaine mesure, de plai-

der, en sa faveur, les circonstances atténuantes. Mais on voit bien que l'orgueil, un orgueil luciférien, inspire toute sa conduite. Son exemple sert de leçon à tous ceux que l'orgueil de la science pourrait entraîner au mal. Voyez le portrait que nous a laissé de lui un observateur impartial

« Les ans, dit M. Edouard Grenier, n'ont pu effacer Lamennais de ma mémoire. Il était petit, exigu, si l'on peut dire, mince d'épaules et maigre ; une redingote brune, qui rappelait vaguement la soutane, enveloppait ses membres grêles ; de longs cheveux gris rejetés en arrière semblaient alourdir sa tête mélancolique, habituellement penchée sur sa poitrine ; un double sillon se creusait entre ses sourcils épais, au-dessus de ses yeux qu'il tenait baissés, comme tous les méditatifs. Il parlait peu d'ordinaire ; mais quand il s'animait, sa parole devenait éloquente et forte. »

Quelle différence avec Renan s'épanouissant dans sa gloire, se faisant un piédestal de son titre de défroqué, laissant transparaître, à travers ses théories idéalistes, des sentiments bourgeois et de mesquines ambitions, au point de scandaliser ses admirateurs ! Lamennais donne comme un frisson. C'est le tragique de sa chute qui a imprimé à la vie de Lacordaire une direction définitive. Les amis du célèbre dominicain ont tremblé, bien des fois, pour son orthodoxie, lorsqu'ils l'ont vu aborder certains sujets difficiles ou engager des luttes dangereuses. Il est vrai qu'ils pouvaient avoir confiance dans la droiture de son âme ; mais ils pouvaient compter, avant tout, sur l'exemple de Lamennais. On peut juger de l'impression produite sur l'esprit du petit groupe d'amis par la désobéissance de Lamennais, par une lettre que Montalembert écrivait, plus de trente ans après, au malheureux Père Hyacinthe.

Dans l'opinion générale, l'époque des conférences de Notre-Dame représente le point culminant de la vie de Lacordaire. M. d'Haussonville rappelle les circonstances qui assurèrent, presque autant que le talent de Lacordaire lui-même, le succès de cette œuvre. Il établit un parallèle entre la prédication du XVIIe siècle et celle du XIXe, et il signale un certain nombre de différences à l'avantage de celle-ci. Il y a plaisir à entendre louer ainsi l'éloquence de Lacordaire.

Cependant, si on me permet de dire toute ma pensée, j'oserai regretter que Lacordaire n'ait pas continué à écrire. Son œuvre oratoire elle-même y eût gagné, sans compter que, par humilité chrétienne, il s'est occupé d'œuvres moins importantes, auxquelles de moins distingués pouvaient suffire. Bossuet et Fénelon, Bossuet surtout, ont toujours mené de front leurs travaux d'écrivains et d'orateurs. L'éloquence est un mot magique qui produit dans nos cervelles françaises les effets les plus étonnants : il sert à désigner parfois des choses innommables, qui n'ont rien de commun ni avec la religion ni avec l'art. Les hommes les plus forts, lorsqu'ils improvisent, ne peuvent s'empêcher de sacrifier au remplissage et prennent l'habitude de l'à peu près ; en écrivant, ils seraient tenus de mettre plus de sérieux dans leur pensée et plus de précision dans leurs termes. Prenons quelques exemples, chez Lacordaire. Il disait un jour à son auditoire :

« Vous êtes Français ; je le suis comme vous ; philosophes, je le suis comme vous ; libres et fiers, je le suis plus que vous. »

Remarquons, en passant, que ces mots, qui ravissaient des hommes éminents comme Thiers, Jules Simon, Guizot, feraient inévitablement sourire nos contemporains. Mais il s'agit d'autre chose pour le moment :

Lacordaire a usé souvent et il a pu quelquefois abuser du mot de liberté, et cela parce qu'il n'était qu'orateur. Supposons qu'il fût resté, quelques années seulement, rédacteur habituel de l'*Avenir* ou d'un autre journal. Il ne pouvait pas se contenter de déclarations générales comme celle que je viens de citer. Il aurait fini par se demander, un jour ou l'autre, si sous ce mot de liberté se cache vraiment quelque chose, car des républicains, des fils de la Révolution, ont l'audace de se demander aujourd'hui si les immortels principes ont une signification quelconque. Nous représentons-nous bien Lacordaire lisant avec attention la page suivante de M. Charles Benoist, un républicain progressiste, commenté par M. P. Laffitte, lequel se pique d'être positiviste et anticlérical :

« Les hommes, dit la Constitution de 1791, naissent libres et égaux en droits. » De quels hommes s'agit-il? Où est la liberté dans la nature ? où est l'égalité ? Si aujourd'hui, dans certains pays, les hommes naissent libres et égaux en droits, ce n'est pas le fait de la nature ; c'est le fait de la civilisation, qui est précisément le contraire. Vouloir faire de la liberté un droit naturel, c'est un sophisme, car la liberté est une conquête de l'homme sur la nature et sur l'injustice des choses. Et c'est un sophisme aussi de dire, comme on le fait tous les jours, que notre liberté n'a d'autres limites que la liberté de notre voisin, que chacun est libre de faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. Si cette formule était juste, il faudrait condamner la concurrence industrielle, puisqu'ici le bien de l'un est forcément le mal de l'autre ; et cependant la concurrence est la condition de tout progrès matériel.

« L'homme politique doit répudier tout principe exclusif et impératif. S'il veut aller jusqu'à la fin de

l'autorité, il aboutit au despotisme ; jusqu'à la fin de la liberté, il aboutit à l'anarchie. »

D'où il suit que toutes les prosopopées éloquentes de Lacordaire, sur la liberté, n'ont sans doute qu'une valeur relative et qu'on explique par la seule histoire contemporaine. D'où il suit encore que l'éloquence, si elle a enveloppé de gloire la cause catholique, n'a pas toujours contribué à ses progrès, autant qu'on serait tenté de le croire.

Hâtons-nous d'ajouter que Lacordaire a, d'autre part, rendu un immense, un inappréciable service à l'Eglise. Il a prouvé à tous que la parole chrétienne sait s'adapter à tous les temps et à tous les milieux. Après 1830, le clergé, ne sachant ou n'osant pas se mêler à la vie générale d'une nation toute frémissante encore des secousses de 1793, vivait à l'écart et parlait une langue que l'élite intellectuelle ne comprenait pas. Ce fait n'est pas aussi rare qu'on le pense ; même aujourd'hui, il se présente tous les jours à qui veut bien l'observer. Lacordaire s'est proposé de servir de truchement entre l'Eglise et ses contemporains : il y a réussi dans une large mesure, et nous ne saurions trop l'en louer. Qu'il se soit trompé quelquefois, qu'il ait donné quelques notes fausses, ce n'est pas étonnant. Il est facile de réciter, devant un auditoire de pieuses chrétiennes, des phrases empruntées aux vieux sermonnaires. Mais quand un prêtre intelligent, au cœur d'apôtre, se trouve en présence d'hommes dont il sent les faiblesses, les inquiétudes et les aspirations, il cherche d'abord à se faire comprendre. Quoi de plus naturel ? Le missionnaire commence par apprendre l'idiome des peuples qu'il veut évangéliser ; un prêtre qui parle à Notre-Dame doit commencer par apprendre la langue des intellectuels. Lacordaire a posé le principe, on

sait avec quel éclat. Il ne reste plus qu'à l'appliquer avec tact, discrétion et persévérance. Cette langue des intellectuels, qui était excessivement simple il y a trente ou quarante ans, est devenue fort compliquée. Il suffisait alors de quelques formules sonores sur la liberté, l'autocratie, le parlementarisme et le moyen âge, qui, en ces temps heureux, soulevaient les applaudissements. Les progrès de la science nous font aujourd'hui une obligation facile d'être modestes, en même temps qu'ils exigent un labeur incessant. Seuls, les hommes qui travaillent beaucoup peuvent se tenir au courant du mouvement général des idées, et augmenter la somme des connaissances spéciales auxquelles ils consacrent leur temps, par goût ou par profession.

Voilà en quel sens les conférences de Lacordaire marquent une des dates les plus heureuses dans l'histoire du catholicisme au XIXe siècle.

Par elles-mêmes, ont-elles encore aujourd'hui une véritable valeur apologétique ? M. d'Haussonville, qui, pour plusieurs motifs, représente avec tant d'autorité l'ancienne école, se résigne — non sans quelque peine — à laisser entendre sa pensée.

Depuis, M. Faguet, plus audacieux, s'est exprimé en termes tout à fait explicites :

« La gloire des orateurs n'est point palpable. Elle a quelque chose de légendaire. Ils laissent un nom qui se répète, qui flotte dans l'espace à travers les temps. Ils laissent des admirateurs qui répètent : « Ah ! si vous « aviez entendu Talma ! Ah ! si vous aviez entendu « Lacordaire ! » C'est leur monument à eux, monument idéal que l'on ne peut ni mesurer, ni peser, ni vérifier, ni ouvrir, ni voir. Il y a du divin dans leur gloire. Ils sont comme les héros de la célébrité. Les foules répètent : « Il y eut un homme qui faisait

« frémir jusqu'aux rochers et qui apaisait jusqu'aux « monstres. Nos pères disaient : Ah ! si vous l'aviez « entendu ! Il était très grand. Ceux de maintenant « le valent-ils bien ? Non, sans doute. Si nous l'avions « entendu ! »

M. Faguet aurait dû, ce me semble, apporter quelques preuves à l'appui de ses terribles affirmations. Nous lui accordons que, parmi les conférences de Lacordaire, quelques-unes ont vieilli et paraissent destinées à l'oubli. Mais il en est d'autres qui produisent encore sur nous une impression profonde et qui méritent l'attention de la critique. Nous tous qui regardons la gloire de Lacordaire comme un patrimoine à la fois ecclésiastique et national, nous ne pouvons pas nous habituer à cette pensée que rien ne restera de lui que son nom. Je viens de relire avec attention un certain nombre de conférences de Lacordaire. On n'a pas toujours la main heureuse, mais il en est un grand nombre d'admirables qu'on n'a pas de peine à rencontrer ; je voudrais qu'on mît sous les yeux de M. Faguet et de ceux qui pensent comme lui, la soixante-treizième.

Comme début, une autobiographie de l'orateur, admirable de simplicité et de modestie, vivante, presque lyrique. Puis, c'est la méthode apologétique inaugurée par lui :

« Elle est là (l'Eglise), et celui qui ne la voit point, ou qui la prend pour une chose vulgaire, sera bien autrement incapable de céder au raisonnement ou de s'instruire du passé. C'est donc par l'Eglise qu'il faut ouvrir la démonstration du christianisme, parce qu'elle en est le sommet et qu'on la découvre d'abord, comme au bord du Nil se découvre, de loin, la tête solitaire et illuminée des Pyramides. Ainsi avons-nous fait, Messieurs, et pendant de longues années on nous vit

étudier ensemble la nécessité de l'Eglise, sa constitution, la loi de ses rapports avec le monde, les caractères généraux de sa doctrine, son influence sur l'esprit, sur l'âme, sur la société, et, à chaque point que je touchais, pour le faire résonner comme la statue de Memnon sous les coups de la lumière, je vous disais : *Deus*, *ecce Deus*, voici qui n'est pas de l'homme, voici qui est la vérité, voici qui est Dieu, abaissez votre orgueil et confessez, en ce qui passe votre puissance, la puissance d'un plus grand que vous. »

J'avoue que les quelques généralités théologiques et historiques qui suivent, et qui devaient ravir en 1851 l'auditoire de Notre-Dame, laisseraient assez froids les intellectuels de nos jours. Mais parmi les lenteurs de la démonstration apparaissent tout à coup des pages ravissantes, sur la personne de Notre-Seigneur ou sur David. A la manière dont il parle du roi-prophète, on voit bien que Lacordaire se rend compte qu'il porte dans son âme de moderne quelques-unes des qualités du grand poète hébreu :

« Car, par un privilège qui n'a été accordé à aucun autre roi, David est poète ; le don de dire sur la harpe et d'y enchaîner l'éloquence dans un rythme immortel lui a été fait dès sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore que le conducteur d'un troupeau dans les champs de Bethléem. Devenu soldat, il a gardé sous son armure le feu sacré de la muse divine ; il adoucissait avec elle les transports de Saül, le roi réprouvé ; il en épanchait les accents dans l'âme de Jonathas, et célébrait, en maudissant les collines de Gelboë, l'amitié de ce jeune homme meilleur que son sort. La couronne n'éteignit pas, dans le prince, le génie de l'enfant ; cette flamme de poésie s'alluma du feu prophétique, et David vieilli tira de sa lyre des chants qui racontaient d'avance la

vie et la mort du Christ, dont il était l'aïeul, chants toujours jeunes, qui ont passé de Sion aux lèvres de la chrétienté, et lui font bénir Dieu dans un langage aussi grand que ses bienfaits. »

Et maintenant il est superflu de rappeler la célèbre prosopopée aux voûtes de Notre-Dame, qui sert de conclusion à cette admirable conférence; tout le monde l'a lue dans les morceaux choisis. Une œuvre qui renferme de telles beautés peut affronter les outrages réparables du temps et de la critique. Toutefois, les amis ou les héritiers de Lacordaire, ceux qui ont reçu plus spécialement en dépôt ses traditions et la garde de sa gloire, feraient sagement de tenir compte des avertissements donnés par un juge comme M. Faguet, qui s'applique sincèrement à être impartial et peut-être même bienveillant :

« Le suffrage de la postérité, dit-il, c'est la vraie gloire ; mais aussi le contrôle de la postérité est terrible. Elle est merveilleuse pour effacer net une gloire d'écrivain. Il en est d'illustres, d'universellement acclamés, qu'elle a rayés d'un trait qui fut injuste ; et de ce jugement il n'a pas été possible de revenir. »

Le chapitre le plus curieux de M. d'Haussonville est celui qu'il a consacré aux amitiés de Lacordaire. De ce chapitre — le croirait-on ? — Mme Swetchine est exclue. M. d'Haussonville la met à part, et il ne craint pas de dire sur elle, sur ses éditeurs et sur ses amis, quantité de vérités assez désagréables. On a exagéré certainement la valeur littéraire de Mme Swetchine et son importance dans l'histoire du catholicisme au XIXe siècle. Et puis, dès qu'il s'agit des Egéries de salon, que ce soit Mme Récamier, Mme Delphine Gay ou Mlle Bashkirsteff, nous nous méfions, comme dirait M. Sarcey. Tous ces dithyrambes sentent trop l'encens

violemment parfumé des petites chapelles. En s'exprimant avec une justice qui ressemble à de la sévérité sur Mme Swetchine, M. d'Haussonville n'a donc fait que traduire l'opinion générale. Mais comment se fait-il que sur cette question, délicate pourtant, il se soit montré si affirmatif, tandis que sur d'autres il hésite ?

En somme, la très jolie histoire des amitiés de Lacordaire est consacrée presque en entier à Mme de V***. M. d'Haussonville, craignant sans doute de scandaliser ses lecteurs, se donne beaucoup de mal pour justifier le principe même des amitiés sacerdotales, il remonte jusqu'à saint Jérôme et sainte Marcelle ; il aurait pu remonter jusqu'à saint Paul, jusqu'à Notre-Seigneur lui-même. Mais à quoi bon ce plaidoyer ? Lorsqu'ils entendent parler de Fénelon et de Mme Guyon, de saint François de Sales et de sainte Chantal, les mécréants ne se refusent jamais le plaisir d'ébaucher un mauvais sourire ; les âmes pures, elles, savent d'une certitude absolue la vérité vraie et profonde. Il vaut donc mieux parler de ces choses en toute simplicité, sans paraître le moins du monde vouloir les justifier.

La correspondance de Lacordaire avec Mme de V*** fait penser aux œuvres de Mme Augustus Craven. Il est facile de relever, dans ces lettres, des sentiments très élevés, beaucoup d'idéalisme, une piété sincère, bien qu'un peu maladive, et un peu de phraséologie romantique. Mais je dois ajouter que la phraséologie est surtout du côté de Lacordaire. Autant qu'on peut en juger d'une façon indirecte, Mme de V*** parlait avec plus de naturel. Quant à Lacordaire, vraiment il aime trop les mots solennels : « J'abordais, a-t-il écrit, aux rivages de son âme, comme une épave brisée par les flots. » Ailleurs il développe des aphorismes

comme celui-ci : « La confiance entre difficilement dans le cœur de l'homme et s'en retourne vite. »

Ces quelques taches gâtent un peu le plaisir qu'on éprouve à parcourir des pages délicieuses, sans compter que notre curiosité n'est qu'incomplètement satisfaite, mais il ne faut le regretter qu'à demi. Une certaine école catholique et littéraire a abusé de ce genre sentimental, et peut-être, sans le vouloir, a-t-elle un peu contribué à affaiblir les volontés. La piété contemporaine n'est que trop imprégnée, malheureusement, de féminilité, et ce n'est pas le très agréable chapitre de M. d'Haussonville qui préparera la réaction nécessaire.

On peut en dire autant de l'ouvrage tout entier. Bon goût, justesse de ton, agrément du style, art d'insérer les anecdotes piquantes, esprit, bonne grâce, rien de ce qui concourt à rendre un livre délicieux à lire, ne manque à cette étude. Elle est cependant un peu superficielle. En le disant tout simplement, nous sommes bien sûr de ne rien apprendre à l'auteur.

Aura-t-elle fixé définitivement la gloire de Lacordaire ? C'est au moins fort douteux ; mais on peut affirmer, je pense, qu'elle a contribué à produire deux résultats sérieux. D'abord, en continuant l'œuvre entreprise par l'amitié, M. d'Haussonville a empêché cette terrible prescription de l'oubli, qui s'étend avec une sorte de régularité implacable sur presque toutes les œuvres en prose du XIXe siècle. Ensuite, il a mis en évidence le sens prophétique de Lacordaire, qui est vraiment admirable et qui complète si harmonieusement toutes ses autres qualités. Ainsi se précisent, juste dans la mesure qu'on peut souhaiter pour le moment, les images qui flottent déjà dans toutes les imaginations, à la seule vue de ces quatre syllabes

magiques : Lacordaire ! Lacordaire ! Qui donc, entre dix-huit et vingt ans, n'a rêvé un peu sa vie ? car il est de ces personnages historiques, privilégiés entre tous, qui exercent une sorte de séduction — je n'ose pas dire de fascination — sur la jeunesse. D'autres ont fait de plus grandes choses, commis peut-être moins d'erreurs, rendu plus de services à l'humanité ou à la patrie. Ils laissent froide, la postérité ! Le baron Louis a restauré les finances françaises. Parmentier a fait un bien immense à un nombre incalculable de familles pauvres qui, sans lui, seraient mortes de faim. Qui voudrait être Parmentier ou le baron Louis ? Mais, au contraire, pensez maintenant aux héros morts jeunes sur le champ de bataille, aux vrais poètes, aux apôtres éloquents. Qui ne voudrait être Desaix, ou Lamartine, ou Lacordaire ?

Heureux Lacordaire !

UN TÉLÉOLOGIEN

C'est M. Auguste Sabatier, auteur d'une *Esquisse de la philosophie de la Religion.*

Disons tout d'abord que l'ouvrage de M. Auguste Sabatier contient un grand nombre de considérations ingénieuses et sages, qui ont en outre le mérite de l'à-propos. La plupart des Français de notre temps devraient bien s'arrêter quelquefois à des réflexions comme celle-ci : « Quand j'entends dire : les prêtres ont fait la religion, je me borne à demander à mon tour : qui donc a fait les prêtres ? Pour créer la prêtrise et pour que cette invention trouvât une complicité générale, parmi le peuple qui devait la subir, ne fallait-il pas déjà la présence, dans le cœur des hommes, d'un sentiment religieux qui revêtît l'institution d'un caractère sacré ? Il faut renverser les termes ; ce n'est pas le sacerdoce qui explique la religion, c'est la religion qui explique le sacerdoce. » Je voudrais bien encore qu'on mît sous les yeux des innombrables coreligionnaires de M. Homais, ce que M. Sabatier a écrit, sur la conscience morale de l'homme (page 61), sur la prière (p. 129), sur le prophétisme (p. 159), sur l'aurore de l'Evangile (p. 163), sur l'évangile de Jésus (p. 193) et sur bien d'autres sujets. Non pas que ces

pages soient irréprochables, au point de vue de l'orthodoxie catholique ; elles la blessent au contraire à chaque instant ; mais elles supposent, chez le public qui les goûte, un progrès réel dans l'étude des choses religieuses. Par malheur, il est fort à craindre qu'elles n'arrivent pas à leur adresse. Les hommes à demi instruits, à qui elles pourraient faire du bien, ne les liront pas. Quant aux théologiens, quant à ceux qui pensent ou, pour être plus modeste, qui s'appliquent à penser, ils connaissent depuis fort longtemps, tous les arguments qu'on emploie contre les tenants attardés de Voltaire, pour prouver l'importance, la nécessité et la beauté du sentiment religieux, même la supériorité morale du prophétisme et de l'Evangile.

J'ai relevé encore, dans l'*Esquisse d'une philosophie de la Religion*, un certain nombre de méditations qui me paraissent bonnes et complètement en harmonie, ou presque, avec la doctrine catholique. Pourquoi M. Sabatier s'acharne-t-il à les noyer dans une phraséologie qui est philosophique, peut-être, et allemande sûrement, mais qui ne plaira jamais à notre goût français ? « Le premier mouvement représente l'action des choses extérieures sur le moi par la sensation (passivité) ; le second, la réaction du moi sur les choses par la volonté (activité). Ce flux et ce reflux intérieurs, c'est toute la vie mentale. D'ici l'on aperçoit aussitôt la contradiction initiale dans laquelle cette vie se forme et va se développer constamment. Le côté passif et le côté actif de la vie de l'esprit ne sont pas harmoniques. La sensation écrase la volonté. L'activité, l'épanouissement libre du moi, ses velléités de s'étendre et de s'agrandir, sont comprimés par le poids de l'univers, qui de toutes parts retombe sur lui... Etre religieux, tout d'abord, c'est reconnaître, c'est accepter avec confiance,

avec simplicité, cette sujétion de notre conscience individuelle ; c'est ramener et rattacher celle-ci à son principe éternel ; c'est vouloir être dans l'ordre et l'harmonie de la vie. » Que de métaphores ! Les bonnes femmes qui, dans nos églises, récitent des actes de foi, d'adoration et d'amour, pensent sur ce point comme le très savant doyen de la faculté de théologie protestante de Paris, mais peut-être s'expriment-elles avec plus de simplicité et de vraie distinction morale (1).

Et puisque nous en sommes à la phraséologie de M. Sabatier, il importe de s'expliquer, dès maintenant, sur les malentendus graves qu'elle provoque. Connaissez-vous une profession de foi plus claire et plus nette que celle-ci : « J'aurais voulu dire et faire comprendre aux hommes de ma génération, pourquoi, en ce qui me regarde, je reste religieux, chrétien et protestant ; par quelles raisons et de quelle manière, ces trois états d'âme se lient, en moi, l'un à l'autre et ne font qu'un. Je suis religieux parce que je suis homme et ne veux être rien de moins ; et que l'humanité, en moi et dans ma race, commence et s'achève dans la religion et par elle. Je suis chrétien, parce que je ne puis être religieux d'aucune autre façon, et que le christianisme est la forme parfaite et suprême de la religion sur la terre. Enfin, je suis protestant, non par aucun zèle confessionnel, ni par attachement de race à la famille des huguenots, bien que je remercie Dieu tous les jours de m'y avoir fait naître, mais parce que, dans le protestantisme seul, je puis recueillir l'héritage du Christ, c'est-à-dire être chrétien, sans asservir ma conscience à aucun joug extérieur, parce que je puis me fortifier

(1) Comparer les théories kantiennes de M. Sabatier, sur la douleur et le néant de l'homme, avec les premiers versets du chapitre XII du livre Ier de l'*Imitation*.

dans la communion et l'adoration d'un Dieu intérieur, sans lui sacrifier, mais en lui consacrant, au contraire, l'activité de ma pensée, les affections naturelles de mon cœur, et trouver dans cette consécration morale le libre épanouissement de tout mon être. »

Cette lourde période me paraît éminemment suggestive ; comme document génevois, elle vaut son pesant d'or. Mais nous ne parlons pas littérature, nous parlons théologie : il ne faut que se comprendre. Que veut dire exactement M. Sabatier lorsqu'il se proclame religieux, chrétien et protestant ?

Eh bien, je crains que M. Sabatier n'attribue à ces trois mots un sens très différent de celui que leur assigne l'usage. Ne nous contentons pas de vaines apparences, allons au fond des choses et puis, précisons. Dans l'idée de religion entrent l'idée d'association, l'idée de rites et de sacerdoce, surtout l'idée de foi. La religion relie à Dieu l'homme tout entier, l'homme composé d'un corps et d'une âme, l'homme être essentiellement sociable. M. Sabatier ne veut pas de rites, pas de sacerdoce ; il parle à peine de l'assemblée de ceux qui prient, il n'exige aucun acte de foi. Sa religion ne se compose que de critique historique, de psychologie et de kantisme. Point de *Credo*, point de dogme, point de mystère, point de sacrements, point de liturgie, point d'autorité ecclésiastique, point de surnaturel, point de révélation extrinsèque au cœur de l'homme, point de miracle, point de prophétie, mais beaucoup d'érudition historique et un peu d'aptitude à comprendre les théories allemandes sur le moi et le non-moi On me dira que M. Sabatier ne déploie tout cet appareil scientifique que pour expliquer l'essence de la religion, qui consiste dans la prière du cœur. Soit, mais la prière, telle que la définit M. Sabatier, ne suppose aucun acte

de foi, elle n'est que la conclusion d'un très long raisonnement philosophique. Nous ne voulons pas empêcher M. Sabatier de se dire religieux, mais nous lui faisons observer : 1° que sa conception de la religion est très difficile à saisir, partant impopulaire ; 2° qu'il fait du mot religion un usage que les traditions et la langue française n'autorisent pas. A la rigueur, un panthéiste, c'est-à-dire un athée, pourrait se servir de presque toutes les expressions qu'emploie M. Sabatier, et se dire religieux. Renan, qui se vantait d'avoir enfermé Dieu dans un riche écrin de synonymes, Renan se donnait comme un homme très religieux. Je regrette donc que, pour exprimer un état d'esprit très particulier et nouveau, M. Sabatier ait fait usage d'un mot très général et très ancien. Que ne se contentait-il d'un mot qu'il aime et qui est assez exact ? M. Sabatier est téléologien (1), oui ; il n'est pas religieux.

Il nous paraît encore moins chrétien. Permis, en effet, à messieurs les exégètes libéraux et rationalistes, d'expliquer le christianisme comme ils veulent ; nous ne pouvons que déplorer leur excès de rationalisme, mais en vérité, nous protestons de toutes les forces de notre âme contre leur prétention à porter le titre de

(1) Subjective dans son essence et par son origine, la connaissance religieuse sera téléologique dans son procédé, et ce second caractère dérive du précédent.

La téléologie est la forme de toute vie organique et de toute activité consciente. Or, qu'est-ce que la connaissance morale, sinon la théorie consciente de l'esprit ?

Sans le principe de causalité, les phénomènes dans la science ne s'enchaînent pas ; sans l'idée de fin, ou principe de direction, les faits biologiques et psychiques ne peuvent s'organiser, c'est-à-dire se hiérarchiser.

Mécanisme et téléologie : voilà donc les deux nouveaux termes de l'antithèse que forment la science de la nature et la connaissance religieuse (page 385).

chrétien. Qui dit chrétien dit un homme baptisé et croyant en la divinité de Jésus-Christ. Les conciles, les Pères de l'Eglise et les théologiens ont arrêté cette définition ; c'est pour rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ, que les martyrs ont versé leur sang, et depuis dix-huit siècles, les millions d'hommes qui ont porté le nom de chrétiens, ont mis à la base de leurs croyances, la foi en la divinité et, entendons-nous bien, en la divinité métaphysique du Sauveur Jésus. Aux yeux de M. Sabatier, nous le verrons tout à l'heure, Jésus de Nazareth n'est qu'un homme.

Il ne nous appartient pas de dire jusqu'à quel point M. Sabatier est protestant.

En résumé, M. Auguste Sabatier supprime le mystère, le surnaturel et la foi ; il nie radicalement la divinité de Jésus-Christ, et il émet des théories qui sont de nature à faire frémir dans leurs tombes les vieux protestants du XVI[e] et du XVII[e] siècles. A cela près, il est religieux, chrétien et protestant, ce qui prouve qu'il suffit de bien s'expliquer sur la signification exacte des mots.

Ces interprétations lexicographiques admises, nous pouvons essayer de suivre les discussions auxquelles nous convie M. Auguste Sabatier, sans adopter toutefois l'ordre logique et un peu scolastique qu'il affectionne. Parmi les questions qu'il traite, quelques-unes peuvent être négligées ou sous-entendues ; d'autres, au contraire, intéressent vivement tous les esprits attentifs au mouvement religieux de notre époque. Commençons par ces dernières.

M. Sabatier pose ainsi le problème chrétien : « En demandant quel est le principe du christianisme, que voulons-nous savoir ? Rien d'autre en vérité que ce qui fait qu'un chrétien est chrétien : l'élément intérieur qui,

présent dans l'âme, compense, à la rigueur, l'absence ou le défaut de tout le reste, et, absent, ne saurait être compensé ni suppléé par rien ; l'expérience religieuse, en un mot, qui détermine et spécifie la conscience de tous les chrétiens et fait qu'ils sont membres d'une famille morale, et se reconnaissent comme tels, malgré la différence de temps et de lieux, de langue et de culture, de rites et même de croyances. »

Traduisons en termes vulgaires, mais clairs, ces paroles mystérieuses. Selon M. Sabatier, catholiques et protestants, protestants orthodoxes et protestants libéraux, se sont jusqu'ici battus sans trop savoir pourquoi. Les catholiques se trompent sur l'essence du christianisme, les protestants sont parfaitement incapables de définir leur religion (page 175), et cela parce que les uns et les autres manquent de critique historique. Il importe peu, au dire de M. Sabatier, qu'ils aient des croyances diverses ou opposées ; un peu de psychologie arrange tout cela. « La religion n'étant pas une idée, mais un rapport avec Dieu, ils (les chrétiens des diverses confessions) disent que la religion parfaite, c'est la réalisation parfaite de leur rapport avec Dieu et du rapport de Dieu avec eux » (page 176). J'avoue ne pas comprendre du tout ce que prouve cet argument. Il me semble même que les sectateurs de Mahomet, et tous les monothéistes, pourraient tenir un langage identique. Les polythéistes eux-mêmes et les fétichistes n'auraient qu'à remplacer un singulier par un pluriel, car tous les hommes qui ne sont pas systématiquement athées, considèrent leur religion comme une réalisation parfaite de leur rapport avec Dieu ou avec leurs dieux.

L'accord cesse dès qu'il faut préciser l'objet de ce rapport, et c'est ce qui arrive, entre M. Sabatier d'une

part et, de l'autre, la presque totalité de ceux qui se disent chrétiens, et qui ont sans doute quelque droit de se considérer comme tels.

« Ces théories métaphysiques (de la divinité de Jésus) ne sont pas sans dangers. Dès qu'on y veut voir l'essence du christianisme, elles altèrent très gravement le fait religieux de conscience qu'elles prétendent expliquer et protéger. Elles transforment en un rapport métaphysique ce qui était, en Jésus, un sentiment moral et humain et sa piété personnelle et vivante, en une pierre lourde et morte. Voulant, à tout prix, faire de ce double sentiment de filialité et de paternité quelque chose de surnaturel, elles en font quelque chose d'extra-humain, qui, par conséquent, devient étranger à l'humanité. Elles le mettent hors de la vie morale, et du même coup, l'anéantissent. Si, en Jésus, ce n'est pas l'homme même, mais un être divin, qui se sent et se dit le « Fils de Dieu » en vertu de son origine métaphysique, il est bien clair alors qu'il y a là, pour lui, un privilège incommunicable au reste des hommes, qui sont d'une origine toute terrestre. L'expérience religieuse, la révélation divine qui s'est faite dans sa conscience, ne peut plus se faire dans la mienne. Jésus me reste essentiellement étranger ; il me fait peut-être une aumône, mais il n'est pas mon frère ; sa vie intérieure n'est pas ma vie, sa prière ne peut devenir ma prière. Le dogme de sa divinité métaphysique, outre qu'il réduit sa vie humaine à une apparence mensongère, le sépare à jamais de l'humanité... Je me trouve dans une sorte de paganisme raffiné et supérieur, en présence d'un christianisme qui, sous les formes d'une métaphysique transcendante, n'est qu'une nouvelle mythologie. » Vous avez bien entendu? Le christianisme des catholiques et des protestants

orthodoxes n'est qu'une *nouvelle mythologie*. Allons-nous reproduire ici les arguments par lesquels les apologistes, depuis saint Jean jusqu'aux théologiens de nos jours, ont établi la divinité métaphysique de Jésus-Christ? Non pas. Je le ferais d'abord moins bien que d'autres ; cette démonstration demanderait ensuite trop de temps. Enfin, dans l'état actuel des esprits, il importe, avant tout, si je ne me trompe, de bien fixer les positions respectives de tous ceux qui prennent part au mouvement religieux de notre temps.

Tout au plus me permettrai-je de soumettre quelques objections à M. Sabatier, ou plutôt de lui signaler quelques obscurités.

Si Jésus de Nazareth n'était qu'un homme, il faut bien avouer que le christianisme messianique, le catholicisme et presque tout le protestantisme, se composent de chimères, d'erreurs et de superstitions. L'ère évangélique et chrétienne représente, en définitive, par rapport à l'ancienne loi, une époque de décadence. Car la religion des prophètes n'admettait rien de ce que vous appelez notre mythologie catholique, en sorte que l'enseignement de Jésus de Nazareth a eu pour résultat, quoi donc ? le triomphe du paganisme sur l'esprit prophétique. « Que dirons-nous, s'écrie M. Sabatier, de l'Eglise catholique après Constantin ? N'est-il pas vrai que dans la transformation religieuse qui s'opérait, il y a eu double et réciproque conversion et qu'il est difficile de dire si le monde païen a été plus modifié par le christianisme, ou le christianisme plus profondément pénétré et envahi par les mœurs et la religion qu'il croyait remplacer ? » Il faut ajouter, pour qu'on ne se méprenne pas sur la pensée de M. Sabatier, qu'il considère le culte de la sainte Vierge et des saints, presque toute notre liturgie et toute notre dogmatique

comme des emprunts faits au paganisme. Mais alors, à quoi se réduit la vie historique du christianisme ? Diogène cherchait des hommes avec une lanterne et ne les trouvait pas ; avec le système de M. Sabatier, on pourrait chercher des chrétiens dans l'histoire, sans avoir beaucoup de chance d'en rencontrer. A peine quelques hérétiques apparaîtraient-ils, çà et là, sur l'océan des âges religieux, gardant la vérité chrétienne et encore combien altérée ! Seuls, les maîtres de la théologie rationaliste ont compris le christianisme intégral (page 206), et cela, grâce à la critique historique. Nul n'ignore, en effet, que la critique historique date du XIX[e] siècle, Wolff, Reimarus et les autres grands érudits du XVIII[e] siècle, n'étant que des précurseurs.

On pourrait faire encore, à la théorie messianique de M. Sabatier, une objection que nos exégètes modernes ont cent fois réfutée, mais qui met toujours à la torture mon pauvre esprit latin. Si Jésus de Nazareth n'était qu'un homme, il vous faut bien confesser qu'il mentait joliment, puisqu'il souffrait qu'on le regardât comme Dieu, et qu'il se faisait une réputation de thaumaturge. Laisser croire aux bonnes gens qu'on accomplit des miracles, tous les jours et plusieurs fois par jour, cela s'appelle du grossier charlatanisme. Il faut voir les tours de force et les prodiges de subtilité auxquels se livre M. Sabatier (page 72) pour établir que Jésus de Nazareth méprisait les miracles ou du moins s'élevait au-dessus d'eux. Ces finesses exégétiques ne prouvent rien. Il est évident que si vous ôtez des quatre Evangiles tous les miracles qu'ils renferment, vous les mutilez, vous les défigurez, vous transformez absolument leur caractère essentiel. Des miracles ? il n'y a que cela depuis Bethléem jusqu'à l'Ascension, et le plus fâcheux pour votre thèse, c'est qu'ils sont admirables. M. Sa-

batier se plaît à opposer ce qu'il y a d'enfantin dans les miracles de Jésus, à la beauté et à la hauteur de la doctrine évangélique. Quelle erreur ! quelle injustice ! Le *noli me tangere* est aussi beau que n'importe quel verset du *Sermon sur la Montagne.* Et la résurrection de Lazare ne renferme-t-elle pas, dans ses divers épisodes, une doctrine purement divine ? « Je suis la résurrection et la vie. » Il est vrai que les rationalistes protestants ont une ressource : l'interpolation. Ils vous prouvent d'une manière irréfutable que tels et tels passages ne sont pas authentiques, puis, vous remarquez que tous les passages ainsi condamnés, sont précisément ceux-là qui gênent la démonstration de ces messieurs. *Is fecit cui prodest.* Ce quatrième Evangile, divin entre tous, qu'on ne devrait lire qu'à genoux, et dont on ne soutient pas la beauté sans larmes, ce qu'ils le manipulent dans leur laboratoire exégétique !

Mais, puisque M. Sabatier aime la psychologie, je m'étonne qu'il n'ait pas vu un argument que la psychologie nous fournit contre lui. Il reproche à l'orthodoxie catholique de n'avoir pas compris Jésus et l'esprit de Jésus, esprit de douceur, d'humilité, de prière et de résignation. Voilà qui est fort singulier ! Si Jésus de Nazareth revenait au milieu de nous, j'entends le Jésus que nous dépeint M. Sabatier, irait-il chercher des compagnons et des disciples parmi les protestants, doctement incrédules, qui régissent les ministères, peuplent les hautes banques, les grandes directions, la Chambre et le Sénat, les ambassades, la Sorbonne, les Hautes-Etudes, le Collège de France, les plus belles universités de province, toutes les hauteurs administratives et intellectuelles ; ou bien, parmi les fils de ces paysans catholiques au milieu desquels s'éleva Jeanne

d'Arc ? A l'heure présente, les protestants, dont M. Sabatier peut être considéré comme le représentant, jouissent de tous les triomphes. Nous autres catholiques, nous sommes des vaincus, humainement parlant ; malgré certaines apparences, nous sommes pauvres, nous ne disposons d'aucune grande revue, d'aucun journal comparable au *Temps*, par exemple. Nous ne sommes pas de ce monde, nous n'y possédons aucun royaume. Que les riches scribes du XIX[e] siècle veuillent bien nous laisser l'héritage des pêcheurs de Génésareth et de toutes les petites gens de la Judée. Ils savent bien, d'ailleurs, que la Vie est ineffable et que disserter sur elle n'a pas grande importance. Il s'agit de la vivre. Les Petites Sœurs des pauvres, beaucoup de mères chrétiennes, des curés de villages vivent avec intensité la vie humble de leur divin Maître. et s'il faut nous renseigner sur son esprit, ce n'est pas à la porte des savants que nous irons frapper.

L'érudition de M. Sabatier, qui l'aide si peu à comprendre l'essence de notre religion, lui sert-elle du moins à nous expliquer les grandes formes historiques du christianisme? Passons sur la période messianique. Voici ce qu'il écrit du catholicisme : « Transplantée du sol sec et pauvre de l'hébraïsme, dans le riche et puissant humus de la civilisation gréco-romaine, la plante chrétienne devait croître et se transformer. Autant le messianisme apostolique était juif, autant le catholicisme est païen, pour les mêmes causes et suivant la même loi. Plus grec en Orient, plus romain en Occident, il porte toujours et partout la trace de son origine. Etudiez successivement toutes les faces de l'Eglise catholique, vous trouverez sur chacune d'elles cette marque indélébile. » Les confusions abondent dans ce chapitre (III[e] du livre II). M. Sabatier triom-

phe des ressemblances qui existent entre les formules théologiques ou philosophiques, dont se servent les Pères d'Orient, et les théories du néo-platonisme ; mais il semble vraiment qu'il se contente de peu ; il pourrait aller plus loin encore et nous prouver, par exemple, que Bossuet possède les qualités françaises les plus éminentes et à un très haut degré, de même que Luther incarne le génie allemand. Il faudrait seulement savoir si ce que les Pères empruntent aux lettres grecques et latines a affecté le fond de la doctrine catholique. C'est ce que M. Sabatier a négligé de nous dire, avec preuves à l'appui. Il se contente d'affirmer que la théologie des Pères dérive d'Athènes, d'Ephèse, de Samos, de Milet, en passant par Alexandrie et Rome.

Par contre, il se montre trop affirmatif sur d'autres sujets : « Entre la terre et le ciel, on voit reparaître toute l'antique hiérarchie des dieux, demi-dieux, héros, remplacés par la Vierge-Mère, les anges, les diables, les saints et les saintes... Les saints ont leurs spécialités, comme les petits dieux d'autrefois... » Il y a un peu de vrai — je dis un peu — dans cette observation de M. Sabatier. Comme le catholicisme est très humain en même temps que divin, il s'efforce de répondre à toutes les aspirations légitimes de notre cœur. Il ne croit pas devoir les étouffer, parce qu'elles ont reçu des satisfactions partielles dans la religion païenne. Dieu est bien grand, et nous sommes bien petits, et vous savez bien, Monsieur le Doyen, que dans cette nature, à laquelle vous empruntez si souvent vos exemples d'analogie, tout se fait par gradation et par transitions douces. Souffrez que notre faiblesse demande des intermédiaires, et pardonnez à notre anthropomorphisme. Un Homme-Dieu, une Vierge-Mère, un ange qui vient

annoncer à Marie que le Tout-Puissant la couvrira de son ombre, cela nous paraît absolument divin. Combien d'esprits, d'ailleurs, peuvent-ils se passer de ces admirables ascensions, que Dieu a disposées pour nous attirer à lui ? En tout cas, cette dogmatique que vous condamnez, au nom de la philosophie, a inspiré des prières comme l'*Ave Maris Stella* ou le *Cœlestis Urbs Jerusalem*, ou l'*Ave verum*. La prière, selon vous, est l'essence de la religion : on peut donc juger de la valeur des formes religieuses, par la qualité des prières que nous leur devons. Montrez-nous les dialogues solitaires, que les plus savants d'entre les vôtres ont entretenus avec Dieu. Moïse n'a jamais vu le Tout-Puissant face à face, Isaïe n'a perçu que « les bords éblouissants de sa robe éclatante », les apôtres, se sentant incapables de converser avec Dieu, ont dit au divin Maître : « Apprenez-nous à prier. » Certes, on ne dédaigne pas, chez nous, la seule prière que vous trouviez bonne, on l'appelle l'oraison : elle est de rigueur chaque jour, pendant une demi-heure au moins, dans toutes les communautés d'hommes et de femmes. Mais ceux qui la pratiquent savent qu'elle offre des difficultés ; elle deviendrait impossible à un très grand nombre d'âmes, si on les privait du secours qu'elles tirent du culte de la Sainte Vierge et des saints, de la vie du Sauveur et de la liturgie.

Toujours fidèle à sa méthode, M. Sabatier emploie, pour définir l'Eglise, des expressions inquiétantes et parfois incorrectes. « Les protestants, dit-il, affirment qu'on appartient à l'Eglise parce qu'on appartient au Christ. Les catholiques renversent les termes de la proposition : on n'est en communion avec le Christ, on ne lui appartient réellement, que si l'on appartient à l'Eglise. Ainsi, la foi et la soumission à l'Eglise vont devant et

demeurent la chose essentielle. » Je n'ose pas dire tout ce que je vois de confusions et d'allusions déprimantes, dans ces dernières paroles, qui ne laissent pas d'exprimer quelque chose de vrai. On accuse l'Eglise de se substituer à Jésus-Christ lui-même ! C'est bien dans la tradition protestante de reprocher à l'Eglise les droits qu'elle a et les prétentions qu'elle n'a pas. « Vous égalez, disait Claude à Bossuet, vous égalez à saint Paul, auteur de révélations, l'Eglise, qui n'en est que simple interprète. — Non, Monsieur, répliquait Bossuet, je n'égale pas l'Eglise à saint Paul... Les apôtres étaient auteurs de révélations, comme vous l'avez fort bien dit, c'est-à-dire qu'ils avaient reçu, les premiers, la vérité qu'il plaisait à Dieu de révéler de nouveau ; l'Eglise n'est qu'interprète et dépositaire. Mais en sauvant cette différence essentielle entre les apôtres et l'Eglise, je dis que l'Eglise est autant inspirée pour interpréter, que les apôtres pour établir (1). » Ce que Bossuet dit de saint Paul s'applique à plus forte raison à la personne divine de Jésus-Christ.

Non seulement M. Sabatier manque de précision dans ses définitions, mais il lui arrive d'employer des façons de parler que nous ne pouvons admettre. En voici quelques-unes qu'il suffira, je pense, de signaler : « Le catholicisme a donc commencé le jour où, dans l'Eglise catholique, sous l'action inconsciente de la tradition et des habitudes païennes, s'est fait sentir le besoin d'objectiver et de matérialiser le principe chrétien...

« D'idéal et de transcendant qu'il était tout d'abord, le principe chrétien devenait plus extérieur et plus politique... A la matérialisation du christianisme dans l'Eglise, correspond la matérialisation de Dieu dans

(1) Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise.

l'hostie... Avant le christianisme on baisait le pied de Jupiter ; on baise, depuis, celui de saint Pierre. Le culte est-il d'ordre différent et la dévotion de qualité supérieure ? » Le plus plaisant, c'est qu'après toutes ces déclarations onctueuses M. Sabatier ajoute : « Prenons garde d'être injustes, d'attribuer au catholicisme quelque chose qu'il réprouve. »

Il faut bien prendre garde, en effet, car il peut arriver ceci, que, même en disant la vérité, on risque d'être injuste envers l'Eglise. Exemple : M. Sabatier écrit : « L'Eglise catholique est condamnée fatalement à être intolérante et intransigeante à l'égard de tous les autres. » Mon Dieu ! oui, l'Eglise catholique affirme hautement qu'elle est la seule et véritable Eglise, et naguère elle déclarait nulles, les ordinations anglicanes. Seulement, pourquoi ne pas tout dire? L'Eglise catholique condamne les prétentions de l'Eglise d'Angleterre et de toutes les Eglises schismatiques. Mais voyez quelles relations elle entretient avec les Anglais protestants et avec les Russes. Où vit-on jamais plus de tolérance et de mansuétude à l'égard des personnes ? Protestants, libres-penseurs, hérétiques de toutes nuances ont trouvé, depuis quelques années, le chemin du Vatican, et il ne semble pas qu'ils y aient reçu un mauvais accueil. Je voudrais que M. Sabatier se décidât lui-même à faire le pèlerinage. Pourquoi pas ? Un professeur de théologie, qui se pique de faire des expériences religieuses, ne doit pas négliger la plus haute et la plus significative. Un dialogue avec Léon XIII a sans doute quelque valeur psychologique et représente un document sérieux, dans l'histoire critique de l'idée religieuse. Nous avons d'autant mieux le droit d'émettre ce vœu très modeste, que M. Sabatier, habile à faire des synthèses historiques, ne tient pas

suffisamment compte des données de la géographie. Il n'ose pas dire que le catholicisme est mort, mais il en a une grande envie, et, dans tous les cas, il le fait entendre. Il divise l'histoire du christianisme en trois périodes : période messianique, période catholique et période protestante.

Naturellement, cette conception de l'histoire implique la disparition de la forme catholique, condamnée comme caduque. « Les choses, toutefois, sont moins simples que nos systèmes. La logique des idées n'épuise pas la réalité de la vie. « M. Sabatier veut bien nous faire cette concession ; mais il nous signifie que le catholicisme doit céder la place au protestantisme.

Jetons un coup d'œil sur la carte du monde, et, pour abréger, sur les pays protestants, ou qui du moins passent pour tels. La population catholique du Canada submerge les protestants, qui étaient autrefois en majorité, et déborde sur la partie septentrionale des Etats-Unis. La vitalité du catholicisme, dans la grande république américaine, ne fait doute pour personne ; nous n'avons pas à l'établir ici. Les dix-sept millions de catholiques, que compte l'empire allemand, représentent une des forces morales les plus considérables de notre temps. Quant à l'Angleterre, elle revient sûrement, mais pas lentement au catholicisme.

Et le protestantisme ? C'est ici que nous touchons aux plus vives inquiétudes de M. Sabatier. Sans doute il a l'âme trop huguenote pour s'abandonner ; même il proclame hautement ses vastes espoirs : « Dans le crépuscule où nous sommes, dit-il, vous prophétisez la nuit menaçante ; je crois au jour qui va poindre avec un siècle nouveau. » Ce langage ne manque pas de fierté ; mais écartons les métaphores. M. Sabatier réduit le protestantisme à une formule, à la fois vague et libé-

rale, que n'accepteront pas nombre de ses coreligionnaires. « Dès lors, dit-il, il devient également évident que le protestantisme ne saurait être enfermé ni arrêté dans aucune forme définitive. Il aboutit à la variété des formules, des rites, des associations, aussi nécessairement que le principe catholique à l'unité. On ne peut poser aucune limite à son développement. » En termes clairs, cela veut dire, si je ne me trompe : Mes amis, nous ne pouvons pas nous mettre d'accord, et il faut renoncer à la chimère d'un minimum de *Credo ;* nous ne pouvons nous entendre sur rien ; même il faut bien avouer que nous possédons des croyances absolument opposées. N'importe : gardons l'étiquette protestante et soyons fidèles à l'esprit huguenot, alors même que nous nous trouverions dans l'impossibilité absolue de dire en quoi il consiste.

Il me semble qu'ici M. Sabatier ne fait que de la sage politique. Cette façon de ne voir que les apparences, sans tenir compte de la réalité, n'a rien de commun avec la théologie, ni même avec la critique historique. M. Sabatier s'efforce de masquer la scission profonde qui s'est produite, entre protestants orthodoxes et protestants libéraux, et il n'y réussit que dans une très faible mesure, parce que l'habileté humaine ne peut rien contre la force des choses. Les protestants qui croient à la divinité de Jésus-Christ méritent vraiment d'être appelés chrétiens ; ils ont une tendance évidente à s'approprier nos dogmes catholiques ; en somme, ils sont séparés de nous, surtout par des souvenirs historiques. Leurs fils se rapprocheront davantage de nous ; leurs petits-fils abjureront, comme abjurent tant de lords anglais et tant de ministres anglicans. Les excès rationalistes du protestantisme libéral hâteront cette évolution désormais fatale. Pour ces hommes

auxquels les Anglicans servent d'avant-garde, nous ne saurions trop prier et il va sans dire que nous devons leur témoigner, en toute occasion, une profonde et absolument fraternelle sympathie.

Au contraire, sur le christianisme des protestants libéraux, nous ne fonderons que de faibles, très faibles espérances. Ils persistent à se dire chrétiens : c'est leur affaire en vérité ; mais cette louable et peu intelligible obstination ne prouve pas grand'chose. Certains personnages de M. Renan (1) croient faire œuvre de chrétiens dans des circonstances tellement étranges que je n'ose ni les qualifier ni les rappeler. Des hommes, comme M. Sabatier, excellent à développer les raisons éloquentes, pour lesquelles ils conservent le nom de chrétiens, bien que, si on y regarde de près, ils se rapprochent infiniment plus des renanistes que des catholiques et des protestants orthodoxes. On les appellerait plus justement des téléologiens ou des téléologistes. Mais leurs héritiers intellectuels ne peuvent aboutir qu'à un scepticisme absolu. N'allons pas croire, en effet, que M. Sabatier permette à ses disciples de rester stationnaires ; en vertu du principe même de la Réforme, ils doivent toujours aller de l'avant, et naturellement dans le sens des négations. Or, je vous prie de croire qu'à Messieurs les protestants libéraux il ne reste plus grand'chose à nier.

D'un cœur léger, M. Sabatier démolit, en effet, tout l'édifice chrétien. Il ne croit pas aux miracles, pas même aux miracles évangéliques ; il regarde la révélation comme une superfétation dangereuse, ou plutôt comme un non-sens ; il voit, dans la pratique des sacrements, une sorte d'idolâtrie ; il estime que la pro-

(1) Je fais allusion à Julie et à d'Arcy, dans l'*Abbesse de Jouarre.*

mulgation des dogmes est un malheur pour la société religieuse. Il croit en Dieu, il est vrai ; mais il se reconnaît incapable de prouver son existence (page 379), l'argument tiré du spectacle de l'univers ne vaut rien à ses yeux. Naturellement il condamne le culte de la Sainte Vierge et des saints, et n'admet aucune liturgie. Je vous dis qu'il fait table rase. De tout ce qui était, il ne laisse subsister que la prière, ou plutôt un certain genre de prière. Les héritiers intellectuels de M. Sabatier daigneront-ils conserver ce dernier vestige de notre vieille religion ? On peut en douter. En tout cas, ils sont sur une pente qui les conduit à la négation absolue. Pour ceux qui tiennent encore compte de la bonne vieille logique, qui suffisait au bon sens de nos pères, il semble certain, ou que M. Sabatier n'aura pas de disciples, ou que ses disciples ne différeront en rien des sceptiques, des incrédules, de tous ceux que M. Paul Desjardins qualifie de négatifs. On appellera peut-être l'*Esquisse d'une philosophie de la religion* le livre-terminus du protestantisme.

Nous n'irons pas défendre contre M. Sabatier toutes les croyances qu'il attaque : ce serait trop long et, Dieu merci, superflu. Qu'il nous permette seulement de formuler quelques observations très simples sur son vaste système de démolition.

Tout le monde sait que l'Eglise eut à se défendre, au seizième et au dix-septième siècle, contre les enthousiasmes exégétiques des protestants. La Bible, toute la Bible, rien que la Bible ; mais aussi la Bible était une sorte de panacée qui guérissait tous les maux et renfermait toute la nourriture substantielle des âmes. On peut dire, sans exagération, que la Bible représentait, aux yeux des protestants, toute la religion, Luther le proclamait hautement dans son choral.

Que les temps sont changés ! Avec un acharnement incroyable, le protestantisme contemporain ruine par la base l'autorité de la Bible. Et l'Eglise catholique défend les Livres Saints, contre le vandalisme des derniers exégètes de la Réforme, comme elle les avait défendus contre la superstition des premiers. Nouvelle preuve, soit dit en passant, que nous avons horreur, nous catholiques, des opinions modérées et que les protestants ne passent jamais d'un excès à un autre !

« Loin d'être une œuvre homogène, dit M. Sabatier, le Pentateuque nous apparaît aujourd'hui comme un édifice d'un ordre composite, auquel des générations d'architectes, utilisant des matériaux très divers, n'ont cessé de travailler, pendant plus de dix siècles. Si les documents écrits, les plus anciens qu'on y peut découvrir, ne remontent pas au delà de Saül, la dernière rédaction semble postérieure à Esdras et Néhémie. Dans sa plus ancienne forme, le Deutéronome n'est pas de beaucoup antérieur à Jérémie. Les narrations jéhovistes et élohistes, qui formaient des corps d'histoire plus étendus et mieux suivis, ont certainement vu le jour après le schisme des dix tribus. Quant au recueil proprement dit des lois mosaïques, on voit, à l'œil nu, pour peu qu'on y regarde avec attention, qu'il est formé de la compilation de trois ou quatre législations, d'âge et de caractères très différents, qui se sont succédé, se sont développées parallèlement aux mœurs d'Israël, depuis les temps de la vie nomade au désert jusqu'au culte du second temple. Ainsi, le Pentateuque n'est pas au point de départ, il est au terme de l'évolution de l'hébraïsme et en donne le résultat. »

En parlant ainsi M. Sabatier ne fait que résumer les conclusions générales de l'exégèse qui fleurit dans presque toutes les universités protestantes. Quiconque

refuse de les adopter est indigne de comprendre les beautés de la critique. Or, il faut avoir quelque peu fréquenté chez messieurs les exégètes, pour avoir une idée de ce que Montaigne appelle un tintamarre de cervelles. Quand ils le jugent à propos, ils suppriment, sans autre forme de procès, cinq ou six ou même huit cents ans d'histoire. Un jeune érudit vous prouve, en une indigeste dissertation, que le *Deutéronome* est l'œuvre de seize auteurs différents ; et bravement il assigne, à chacun de ces seize auteurs, le nombre de versets qui lui revient. Les maîtres du genre savent-ils du moins se mettre d'accord sur les résultats généraux de leurs études ? M. Sabatier semble le faire entendre, lorsqu'il dit qu'on distingue, à l'œil nu, les trois ou quatre législations que suppose l'œuvre mosaïque. Je crains qu'il n'ait jeté un coup d'œil trop sommaire. Il en est, de ces sortes de travaux, comme des montagnes. De loin, elles semblent avoir jailli d'un même élan et ne former qu'un seul groupe. Approchez-vous ; vous trouverez des crevasses, des coupures, d'immenses vallées ; là où vous n'aviez vu qu'un sommet, vous distinguerez plusieurs cimes, d'une hauteur à peu près égale, et fort éloignées les unes des autres.

Les savants ne vont pas manquer de s'indigner ici. « Dois-je croire, s'écrie M. Sabatier, dois-je croire, sous peine de renier ma foi chrétienne, que Dieu créa au-dessus de la terre un firmament solide, une voûte de cristal, pour séparer l'étendue, et y fit ensuite des ouvertures pour laisser échapper en cataractes les eaux supérieures, quand il voudrait punir les méchants et inonder la terre ? Dois-je admettre réellement que l'arc-en-ciel, dont on m'explique et me montre la cause physique, n'existait pas avant les temps de Noé ? Irai-je me figurer Dieu endormant Adam et, pendant son

sommeil, comme un chirurgien habile, lui enlevant une côte, dont il fit la compagne de l'homme ? Enfin proposerons-nous aux géographes de déterminer le site du jardin enchanté, et aux botanistes de classer les arbres mystérieux dont les fruits pouvaient donner la connaissance du bien ou du mal, ou préserver à jamais de la mort ? »

Faisons observer à M. Sabatier qu'il arrange un peu tous ces récits bibliques et qu'il en tire ce qu'ils ne renferment pas toujours (1). Nous aimons mieux les lire dans notre vieille Vulgate que dans sa traduction. Puis, je supplie humblement les catholiques de ne pas se laisser intimider par toutes ces questions, aisément embarrassantes, que nous posent les érudits. Eh bien ! oui, Adam et Eve, Caïn et Abel, Noé, Abraham, Loth lui-même, Josué, Déborah, Jonas (vous voyez que je prends les plus compromettants), tous ces personnages bibliques, qui scandalisent votre science, charment ma piété. Je ne sacrifierais pas un seul verset de ces vieux livres à tous vos commentaires. Non seulement je goûte la poésie des récits de la *Genèse*, mais j'admire leur sens profond ; l'histoire du péché de nos premiers parents, par exemple, me paraît admirable de profondeur théologique. Vous me répondrez que c'est un mythe. Je ne sais pas bien ce que vous entendez par là. Si vous voulez dire que ce récit est fabuleux, vous vous trompez ; je crois me sentir, moi, en pleine vérité et en pleine réalité humaines. Si vous voulez expliquer simplement que nous ne comprenons qu'une faible partie des premières pages de la *Genèse*, vous avez peut-être raison. Vous n'ignorez pas les

(1) Ainsi M. Sabatier affirme que « Jésus partageait avec une parfaite naïveté les conceptions cosmologiques qui de son temps régnaient parmi le peuple juif ». Pourrait-il le prouver ?

difficultés qui s'attachent à l'origine du langage ; en votre qualité de kantiste, vous appelez Dieu l'Inconnaissable, comment voulez-vous que les premiers rapports entre lui et l'humanité soient dépourvus de mystère ? Se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher ; pour bien comprendre, il faut d'abord ne pas vouloir trop comprendre. Un théologien commentait un jour les paroles célèbres de saint Paul : « J'ai été ravi au troisième ciel, avec mon corps, ou sans mon corps, je ne sais, Dieu le sait. » Notre théologien, dont M. Sabatier s'approprie la thèse, prouva copieusement que cette ascension miraculeuse n'avait pu se produire que dans des conditions purement psychiques ; le corps de saint Paul était resté sur la terre. Je crois que beaucoup d'exégètes se livrent à des occupations aussi futiles que celles de notre théologien ; mais on peut supposer, sans manquer de charité, qu'ils ont moins de candeur. Hé ! Messieurs, vous ne comprenez pas telles et telles pages de la Bible ; dites que vous ne comprenez pas, tout simplement, et ne vous hâtez pas de les déclarer fabuleuses ou interpolées. Le kantisme, selon vous, a ramené la théorie de la perception externe, à quelque chose d'absolument primitif. L'enfant, qui étend les mains pour prendre possession de tout ce qui l'entoure, a, sur ses facultés de voir et de toucher, des opinions plus raisonnables que n'étaient celles de Descartes ou de M. Cousin. Patience donc ! on vous prie respectueusement d'attendre, Messieurs, jusqu'à ce que l'exégèse et l'histoire nous fournissent des documents plus sérieux.

Après la Bible, il n'est pas de sujet de controverse plus intéressant, entre catholiques et réformés, que la question des dogmes. M. Sabatier, dans son chapitre sur la vie des dogmes, accumule les malentendus, et les

développe complaisamment. Je ne puis pas les indiquer tous. Mais il en est un qui revient sans cesse, dans sa polémique, et sur lequel il faut bien s'expliquer. Selon M. Sabatier, une incompatibilité absolue existe entre la formule théologique du dogme, et la piété du fidèle qui lui a donné naissance. « En proclamant un dogme, l'Eglise catholique le divinise et le pétrifie. En l'élevant au-dessus des discussions, on l'enlève à la vie. Il ne se modifie plus, parce que personne, ni dans l'Eglise ni hors de l'Eglise, ne s'en occupe. Il est sacré (reconnaissez ici le pur accent voltairien) ; on n'y touche que pour l'emmaillotter scrupuleusement dans des manuels de séminaires, où il repose en des formules, que des générations de lévites mettent dans leur mémoire, sans y rien changer, de peur de tomber dans quelque hérésie. Comme les momies de l'antique Egypte, roulées dans leurs bandelettes sacrées et couchées dans leurs sarcophages, il faut les tenir à l'ombre, loin des disputes humaines ; car le contact de l'air, de la pluie et du soleil, les feraient tomber en poussière. » Ceci est déjà très audacieux ; mais M. Sabatier trouve moyen de nous étonner encore davantage. La proclamation des dogmes a tué la piété catholique. M. Sabatier, très charitablement, propose de la faire renaître, savez-vous par quel procédé ?... par la critique historique. Comment voulez-vous que nous arrivions à nous entendre ? Nous sommes persuadés, nous, que la critique est orgueilleuse, négative, habile surtout à détruire, impuissante à édifier ; nous lui attribuons l'affaiblissement du sentiment religieux, que tout le monde déplore ; nous voudrions, non pas la chasser du monde moderne, mais lui faire sa part, qui est déjà trop considérable et qui grandit chaque jour. Hélas ! tout le monde critique aujourd'hui, en politique, en littérature, en

exégèse, en théologie, tout le monde critique et personne ne sait agir. La critique, c'est l'alexandrinisme, c'est-à-dire la mort de la religion et aussi du patriotisme et de toutes forces morales, par lesquelles vivent les sociétés. M. Sabatier estime que nous ne critiquons pas encore assez (1). Je l'appelais tout à l'heure téléologien ; je me trompais, c'est un homéopathe ; mais combien je me défie des remèdes qu'il nous propose (2)!...

Nous repoussons avec d'autant plus d'énergie ses offres de services, que le mal qu'il voudrait guérir n'existe pas. Non seulement la clarté, qui résulte de la proclamation des dogmes, ne nuit en rien à la chaleur de la piété, mais elle la fortifie et la complète, comme l'élément lumineux, dans le soleil, complète l'élément calorifique. Prenons, par exemple, le dogme de la Résurrection. Voilà longtemps, certes, qu'il a été défini. Qui saura dire les dévouements, les sacrifices, les prodiges d'abnégation et de vertu qu'il a provoqués ? Tous ceux qui, dans le monde chrétien, ont pu s'élever jusqu'à la sainteté éminente, ont été soutenus par la pensée qu'ils ressusciteraient un jour, par les mérites du Christ Rédempteur. Supposez qu'un doute eût seulement effleuré leur esprit : ils n'eussent jamais embrassé la folie de la croix.

Et les effusions de la piété chrétienne, en quoi ont-elles jamais été gênées par la netteté de la formule

(1) Qui fera la conciliation, dit-il, entre hier et aujourd'hui ? Qui renouera la chaîne de la tradition à travers les siècles et réalisera la communion des âmes dans l'infinie diversité des langues et des symboles ? Qui mettra la paix dans les communautés et dans les esprits, en inspirant la tolérance et en faisant la lumière, sinon cette critique dogmatique qu'il est facile de charger d'anathèmes, mais dont on ne peut se passer?

(2) Il faut avouer cependant que si la plupart de nos contemporains critiquent trop, quelques-uns ne critiquent pas assez.

théologique du dogme de la Résurrection ? M. Sabatier n'a jamais entendu, sans doute, l'alleluia pascal retentir sous les voûtes de nos églises. Qu'il veuille bien, du moins, lire les paroles frémissantes d'amour et de joie, par lesquelles l'Eglise chante son Dieu ressuscité :

L'Agneau a racheté les brebis.
Le Christ, innocent, avec son Père
A réconcilié les pécheurs.
La Mort et la Vie, dans un duel
Merveilleux, en sont venues aux mains.
Le Maître de la Vie, qui était mort,
Règne vivant.
Dis-nous, Marie,
Qu'as-tu vu, le long du chemin ?

Je sais des chrétiens qui ne peuvent lire ces prières sans pleurer. Après cela, M. Sabatier vient nous dire : « La prière, par où j'entends, non pas un vain exercice de paroles, non pas la répétition de certaines formules sacrées, mais le mouvement de l'âme se mettant en relation personnelle et en contact avec la puissance mystérieuse, dont elle sent la présence, même avant de lui donner son nom ». Des mots, des mots. Qu'on nous cite donc les oraisons originales qui ont jailli des âmes dont nous parle M. Sabatier. Mais on ne nous les citera pas, j'en suis sûr, parce qu'elles n'ont jamais existé. Au contraire, notre liturgie catholique, toujours humblement soumise au dogme, abonde en prières divines, qui sont des cris de l'âme, des chants et des extases. Non, personne n'a le droit de dédaigner nos formules sacrées, et encore moins de prétendre que les dogmes étouffent la piété. Saint Thomas s'écriait, avec un sentiment de reconnaissance profonde : *Dogma datur christianis*, et sans doute saint Thomas était capable de se faire à lui-même des croyances personnelles, pour le moins aussi bien qu'aucun théologien de

nos jours. Que dire alors de la presque totalité des hommes de notre siècle, absorbés par des occupations étrangères à la religion, assaillis par le doute ? Loué soit Dieu de nous avoir révélé des vérités que l'homme ne peut trouver avec les seules lumières de son intelligence ! Louée soit l'Eglise de Dieu d'avoir formulé ces vérités, avec une précision qui ne gêne ni la piété des saints ni l'inspiration des poètes !

Il est une expression qui revient souvent sous la plume de M. Sabatier : le christianisme historique. Je sais trop bien quel sens lui donne M. Sabatier : mais enfin si on prend les mots comme ils sonnent, le christianisme historique est le plus grand fait religieux qui se soit produit. Il comprend ou suppose des dogmes, de la morale, de la liturgie, des luttes, des événements d'une portée très grande, des batailles et des conciles, une hiérarchie ecclésiastique, etc., etc. De tout cela, dans le système de M. Sabatier, il ne doit rien rester, rien. Quand on arrive à la fin de son livre, on se rappelle la triste facétie de je ne sais plus quel publiciste :

Article premier : Plus rien n'existe.

Article deuxième : Personne n'est chargé d'exécuter le présent décret.

Mais non, pourtant, n'exagérons pas : du christianisme, M. Sabatier conserve la prière interne. Encore n'en sommes-nous pas bien sûr, car l'intensité de son kantisme ne laisse pas de nous troubler. Dieu, pour M. Sabatier, c'est l'*Inconnaissable.* Mais alors comment savons-nous que Dieu est bon, qu'il aime la prière et l'exauce ? Le kantisme rigoureux autorise toutes les hypothèses. On a dit que Dieu est peut-être un savant qui se livre, sur les habitants de notre planète, à des expériences de laboratoire. Nous représenterions

quelque chose comme des microbes malfaisants, et notre société formerait un vaste bouillon de culture. Oh ! sans doute, M. Sabatier trouvera quelque argument ingénieux, pour nous prouver qu'il connaît très bien l'inconnaissable, et qu'il possède des renseignements psychologiques et critiques sur ses qualités. Tout de même, quelques obscurités subsistent. Plaise à Dieu que des disciples zélés ne viennent pas les augmenter bientôt !

En attendant, nous pouvons communier avec M. Sabatier, dans une prière humble et confiante au Dieu des Evangiles. Ce n'est pas tout ce que nous désirerions, certes ; mais c'est encore quelque chose. M. Sabatier nous compare à ces bonnes vieilles femmes, qui se représentent le Père Eternel, avec une barbe et coiffé d'une tiare multicolore. Cette comparaison n'a rien qui nous offense. La bonne vieille femme a la certitude qu'elle invoque un Dieu infiniment puissant et infiniment bon. Avec une fausse modestie, beaucoup de *criticistes* se déclarent moins avancés. Puis, à tort ou à raison, nous sommes portés à croire que les prières des ignorants valent mieux que celles des savants. Donc, prions en union d'esprit et de cœur avec M. Sabatier. Un anglican disait à un curé catholique de grande ville : « Ce par quoi nous différons est peu de chose ». Prions tout de même, répondit le prêtre, pour que l'union devienne complète. C'est la proposition que je voudrais faire aux hommes qui pensent comme M. Sabatier. Malheureusement, on ne peut pas dire que les différences qui nous séparent d'eux, soient peu importantes.

L'AUTEUR DE *L'ABBÉ TIGRANE*

... Pourquoi pas l'auteur des *Courbezon* ou de *Julien Savignac* ou de telle idylle cléricale dont la critique célébra jadis les mérites ? Pourquoi pas M. Ferdinand Fabre, tout simplement ? — Pourquoi pas ? Demandez à M. Paul Stappfer, qui a compendieusement expliqué tout ce qu'il entre de bizarrerie dans l'histoire des réputations littéraires.

Il est certain que M. Ferdinand Fabre a composé des œuvres supérieures à *l'Abbé Tigrane*, de même qu'Alphonse Daudet a écrit des pages plus intéressantes, plus vivantes que *Tartarin* ; mais le nom de Tartarin évoque toujours le nom d'Alphonse Daudet, et Tigrane accompagne toujours M. Ferdinand Fabre. Dangereuse compagnie ! Tigrane, dont les crocs sont terribles, pourrait fort bien, avant longtemps, dévorer son propre père. Il est probable que M. Ferdinand Fabre ne tardera pas à s'éclipser, à disparaître, tandis que le nom de *l'abbé Tigrane* luttera, non sans quelque succès, contre cet oubli terrible qui s'étend sur les hommes et sur leurs œuvres.

De son vivant, M. Ferdinand Fabre n'était jamais arrivé, je ne dis pas à la grande gloire, mais même à la grande notoriété. Il n'avait réussi à conquérir que l'estime de quelques lettrés éminents et des sympathies

ardentes, qui se recrutaient de façon assez bizarre. Il paraît que les clergymen anglais, leurs femmes et leurs filles se délectaient à la lecture des romans ecclésiastiques de M. Ferdinand Fabre. Il est mort dans l'antichambre de l'Académie et aussi dans l'antichambre de ce palais encombré, qui s'appelle la postérité. Avec cette courtoisie impertinente qui est de tradition sous la Coupole, M. de Vogüé disait à son ami M. Paul Bourget : « Il restera de vous, Monsieur, il restera... un mot : *Cruelle énigme.* » Et nous irions dépouiller les dix-huit romans de M. Ferdinand Fabre ? Et nous essaierions de faire le départ, dans cette œuvre, de ce qui est caduc et de ce qui peut durer encore quelques années ? Non, merci. Contentons-nous de *l'Abbé Tigrane.*

Comme toujours, le nombre de ceux qui ont vaguement entendu parler de ce roman presque célèbre, dépasse et de beaucoup le nombre de ceux qui l'ont lu avec attention. Or, les premiers croiraient manquer à leurs devoirs essentiels, s'ils ne formulaient pas quelques jugements sommaires sur M. Ferdinand Fabre. Qui de nous, en quelques conversations rapides, n'a entendu se succéder les substantifs et les bouts de phrases que voici : « Ferdinand Fabre. *l'Abbé Tigrane*... les *Courbezon* aussi, je crois, oui, les *Courbezon. L'Abbé Tigrane* type achevé de l'ambition et de la férocité cléricales. Horrible... mais intéressant. Et Ferdinand Fabre s'y connaît (ici, un sourire). Nourri dans le sérail, il en sait les détours. N'a-t-il pas porté la soutane ? » Des revues complaisantes achèvent ce tableau à peine ébauché ; elles représentent M. Ernest Renan et M. Ferdinand Fabre faisant, bras dessus, bras dessous, leur promenade de vieux chanoines manqués et se rappelant, avec un sourire ému, leurs années de séminaire. En fait, ces deux hommes bénisseurs et onc-

tueux se sont appliqués, toute leur vie durant, à une même œuvre de destruction et de haine. Tandis que l'un sapait les dogmes de l'Eglise, l'autre ridiculisait son personnel ; tous deux disaient au siècle, dont l'ignominie les avait attirés : « Notre mission est de tranquilliser vos consciences, en vous prouvant que vous avez des raisons nombreuses de repousser les enseignements de l'Eglise. Le Livre qu'on vous avait jadis appris à vénérer, se compose d'histoires à dormir debout, mais très faciles à expliquer. Un des plus grands prophètes, Ezéchiel, savez-vous ce que c'est ? Eh bien, je vais vous le dire, moi Renan, en deux mots : c'est le Rochefort de son temps. Je dois ajouter toutefois que, par l'âpreté du ton, quelques-uns de ses chapitres me font penser aux Conférences de M[lle] Louise Michel. Quant aux prêtres chargés de vous expliquer le Livre, je vous dirai, moi Ferdinand Fabre, leur petitesse d'esprit et les laideurs de leur vie morale. Et nous concluons tous deux : « Vaquez en paix, hommes modernes, à vos occupations et à vos plaisirs, sans vous soucier de cette religion, dont les préceptes n'ont plus de raison d'être. »

On a déjà fait justice de la théologie et de l'exégèse de M. Renan ; l'expérience de la vie ecclésiastique dont se glorifiait M. Ferdinand Fabre, ne résiste pas davantage à un examen attentif ; les énormités de tout genre abondent sous la plume de cet homme, qui se vantait de connaître nos mœurs, nos lois, nos qualités et nos défauts, et qui passait pour un oracle, parmi les gens du monde. Veut-on quelques exemples de cette extraordinaire érudition ? « Monsieur l'abbé Turlot, dit l'évêque, dès le lendemain de l'ordination que *je fixe* au 26 de ce mois, *veille de la Sainte Trinité*, vous irez prendre possession de l'aumônerie » (page 15). Cette *fixation*, vraiment, est admirable.

Un député, M. Jérôme Bonnardot, écrit de Paris à son protégé ecclésiastique : « Monseigneur de Roquebrun (votre évêque) est mort hier soir, à la suite d'une seconde attaque d'apoplexie. Vous êtes nommé vicaire général capitulaire. Vous recevrez des lettres du ministère, demain. » Ainsi M. Ferdinand Fabre croyait que le ministère des cultes nomme lui-même et directement les vicaires capitulaires, comme il nomme les évêques. Quelle prodigieuse information !

Ailleurs, notre romancier théologien confond le conseil de l'évêque avec le tribunal de l'Officialité diocésaine. Il organise les cérémonies funèbres d'une façon magistrale, qui ne peut qu'exciter grandement l'admiration des liturgistes. Il suppose qu'un supérieur et un évêque se prennent de querelle devant tous les prêtres du diocèse réunis et devant les séminaristes. Les choses se passent à peu près comme à la Chambre, un jour de séance orageuse : les deux orateurs s'injurient, se menacent, s'anathématisent en latin, ce pendant que le public murmure, applaudit, pleure, manifeste bruyamment sa sympathie ou sa colère.

Quelquefois, M. Ferdinand Fabre cite ses autorités. « Vous vaincrez par la charité, s'écrie un de ses nombreux et grandiloquents orateurs, vous vaincrez par la charité, *caritate,* comme dit saint Augustin. » Avouez que M. Ferdinand Fabre est étonnant : il a trouvé le mot charité dans saint Augustin, et en latin encore, et à l'ablatif, *caritate.* Pas plus que l'ancien, il n'ignore le moderne, il sait exactement le titre qu'on donne à chaque professeur de grand séminaire ; il connaît le professeur de morale, le professeur d'Écriture Sainte, le professeur d'histoire ecclésiastique. Seulement, il a des raisons de se défier de l'incompétence de ses lecteurs, et alors il souligne tous ces titres, tout le long de ses trois cents

pages. C'est d'un effet typographique fort curieux.

Étant donnée cette extraordinaire compétence de notre auteur, nous n'avons garde de prendre au tragique, je ne dis pas ce qu'il a prouvé, mais ce qu'il a voulu prouver. Car, il est impossible de se faire illusion, M. Ferdinand Fabre a cru nous porter des coups terribles.

1° Les hommes d'Eglise qu'il prétend faire connaître, représentent la plus originale collection de bêtes féroces qu'ait jamais rêvée directeur de musée zoologique. Nous parcourrons tout à l'heure cette ménagerie : M. Ferdinand Fabre nous présentera tour à tour Mical, dont le nom rime avec chacal, Tigrane un magnifique spécimen de la race féline, Clamouse qui tient du loup par la férocité et du lièvre par la couardise. Tout à côté, quelques agneaux bêlants, comme Ternisien, pour servir de pâture aux monstres qui poussent des rugissements épouvantables. C'est à vous donner le frisson. Cette pauvre Eglise de France, que les politiciens oppriment et que les écrivains bafouent et qui se tait et qui prie et qui répand dans le monde entier les trésors de sa charité inépuisable, cette pauvre Eglise de France, dans le roman de M. Ferdinand Fabre, apparaît comme la mère-grand du petit Chaperon rouge. « C'est pour mieux te manger, mon enfant. » De son air le plus mystérieux, l'auteur de *l'Abbé Tigrane* dit à ses lecteurs : Tirez la chevillette, la bobinette cherra ; vous pourrez entrer, Messieurs, et vous contemplerez, grâce à moi, des tableaux inédits d'horrifique carnage.

2° M. Ferdinand Fabre, qui prend volontiers un ton conciliant et aimable, prête toujours, à ses héros ecclésiastiques. les paroles qui sont le plus propres à irriter, à exaspérer, voire même à dégoûter — le mot n'est pas trop fort — les laïques les plus calmes et les moins

hostiles à l'Église. De même que le Mathan de Racine confesse devant Nabal son abominable passé, de même l'abbé Capdepont (Tigrane) étale son abjection devant Mical. « Ma première visite au directeur des cultes, dit-il, fut une station douloureuse et poignante... Quoi! j'étais prêtre, c'est-à-dire élu par Dieu dominateur, pacificateur, purificateur des âmes, et maintenant je me trouvais sur la banquette usée d'une antichambre, les mains aux genoux, l'œil éteint, l'échine arrondie comme un esclave prêt à recevoir le bâton! Mical, j'ai bu cette honte...! J'étais humble devant le ministre, et volontiers je me fusse révolté... Pourquoi tant de colères ? Parce qu'en dehors de la sainte hiérarchie de l'Eglise, il ne saurait exister de supérieurs pour nous. Nous ne sommes pas faits pour nous courber devant les laïques, mais les laïques sont faits pour tomber à nos genoux. »

On voit très bien d'ici — trop bien, n'est-ce pas ? — l'effet que M. Ferdinand Fabre attendait de ces paroles.

3° C'est ici que les intentions hostiles de l'auteur apparaissent à nu ; la perversité ecclésiastique revêt, dans son œuvre, une forme particulièrement répugnante, qui achève de rendre odieux tous les personnages. Chez eux, la bassesse se complique non seulement d'hypocrisie, mais — ce qui est pire — d'inconscience ; tandis qu'ils accomplissent des actes avilissants, dont les mobiles sont tous condamnables, ils se persuadent qu'ils pratiquent telle ou telle vertu, le pardon des injures, ou l'obéissance ou le renoncement. Un vieillard — deux fois inamovible — va s'abaisser devant un jeune abbé qu'il avait insulté la veille :

— « Mais vous vous êtes trop compromis, lui dit-on, auprès de Lavernède...

— Compromis, compromis!...

— Monsieur Clamouse, votre dignité...

— Ma dignité ?... Oh ! ne confondons pas la dignité d'un prêtre avec la dignité d'un laïque. »

Ainsi, M. Ferdinand Fabre nous ramène à la psychologie, très vulgaire et qu'on croyait, depuis fort longtemps, démodée, d'Eugène Sue : il applique au clergé séculier ce que son prédécesseur avait dit des Jésuites. Sur des pensers très vieux il fait de la prose à peu près nouvelle.

Il suffit, ce me semble, d'indiquer les pensées générales qui se dégagent de l'œuvre de M. Ferdinand Fabre. Leur simple exposé prouve amplement que nous avons, en présence de nous, un ennemi : je dis un ennemi et non pas un adversaire. Dès lors, à quoi bon expliquer, distinguer, réfuter, nous indigner ? Supposons un sous-officier puni, puis finalement renvoyé par un général irréprochable. Ce sous-officier n'aura pas de peine à découvrir, chez le général et chez ceux qui l'entourent, des défauts et des ridicules qu'il exagérera dans la mesure de sa haine. Une satire sera bien vite composée. Que prouvera-t-elle ? Rien. Il y a environ un demi-siècle, les directeurs du grand séminaire de Montpellier (le mot est écrit) prièrent M. l'abbé Ferdinand Fabre de se retirer. Voilà le fait. Quelle expérience ecclésiastique peut-on acquérir en deux ou trois ans ? Cependant M. Ferdinand Fabre n'hésite pas à discuter sur la politique générale de l'Eglise, il reproduit les conversations intimes des évêques et des vicaires généraux, il scrute les pensées profondes d'un cardinal diplomate. Tout cela est indiciblement enfantin. *L'Abbé Tigrane*, c'est le roman chez la portière de l'évêché, débité sur un ton de mélodrame, par un petit abbé en colère.

Voyons, Monsieur l'abbé, un peu de calme : tout ce

noir que vous mettez dans votre histoire, n'existe peut-être que dans votre imagination. J'ai idée que vous n'avez jamais adressé la parole à un évêque ou même à un vicaire général. Raisonnons un peu.

C'est une bien grosse entreprise pour un romancier ou un poète, que de créer un caractère de Satan ecclésiastique. Racine n'a réussi qu'à moitié, dans son portrait de Mathan, sans doute parce qu'il n'avait sous les yeux que des modèles médiocres. Au contraire, Joad est un chef-d'œuvre de premier ordre, parce que Bossuet apparaissait à ses contemporains, dans le plein rayonnement de sa gloire, et parce que la pensée des prophètes était familière à Racine. M. Ferdinand Fabre aurait pu s'inspirer de Lamennais, étudier ses œuvres, suivre pas à pas le développement de son orgueil, le peindre dans son attitude définitive de Lucifer foudroyé. Il paraît ne pas même y avoir songé. Il a vu, un jour, un ecclésiastique de haute taille, à l'air majestueux ou plutôt impérieux, et il s'est dit : « Voici mon héros ». Rendons ce témoignage à M. Ferdinand Fabre qu'il n'a négligé aucun détail esthétique ; il nous renseigne abondamment sur le nez, le port de tête et le geste de l'abbé Rufin Capdepont (Tigrane), professeur d'histoire ecclésiastique et supérieur du grand séminaire de Lormières, futur évêque, futur archevêque, futur cardinal, cardinal candidat à la Papauté. On nous parle constamment de son talent, de sa hauteur de vues, de son génie. A l'usage comme on disait autrefois, rien de tout cela ne se manifeste dans le cours du récit.

Une étude attentive du roman de Ferdinand Fabre nous porterait plutôt à croire que le génial abbé Capdepont n'est, en réalité, qu'un parfait imbécile. Et qu'on ne croie pas que je fais ici allusion aux mouvements violents, aux imprudences, aux emportements

qui caractérisent les natures à la fois très impressionnables et atrabilaires. Non ; en retenant seulement les actes réfléchis de l'abbé Capdepont-Tigrane, nous sommes obligés de constater qu'il ressemble, de tous points, à un immense nigaud. Voici, par exemple, un exploit absolument charentonnesque, que M. Ferdinand Fabre nous raconte, pour avoir, je suppose, l'occasion de citer un fort médiocre trait d'esprit, mais sans se douter qu'il déprécie son héros. « Le 21 décembre 1847, le baron Thévenot, qui n'avait jamais abordé la tribune, en gravit tout à coup les degrés. On le devine, ce fut un ébahissement général.

« Où t'en vas-tu comme ça, mon petiot ? lui demandait le président Dupin, qui le connaissait depuis 1830 et avait même paru quelquefois à ses mardis.

Le député de Lormières, sans s'émouvoir, commença un long discours sur les *Retraites ecclésiastiques*.

— Assez, assez ! criait la Chambre.

M. Thévenot poursuivit. Puis, ayant prononcé la dernière phrase de son sermon, laquelle était un texte tiré de saint Augustin, il descendit fièrement.

— Mais c'est une vraie capucinade, cela ! s'écria le maréchal Soult.

— Pardon, vous n'y êtes pas, riposta Dupin aîné, c'est une capdeponade. »

L'histoire n'a aucune vraisemblance ; mais quelle haute idée elle nous donne de la bêtise de Capdepont ! Notez bien que le député Thévenot, pour lequel Tigrane avait composé cette stupide harangue, n'était nullement clérical et ne passait pas pour tel.

Toujours croyant portraicturer un homme puissamment intelligent, M. Ferdinand Fabre marque en traits indélébiles l'imbécillité ecclésiastique de son héros. Il lui attribue en effet le rêve suivant, imité sans

doute du rêve classique d'Enée ou de celui d'Athalie. « Cette dernière nuit j'ai fait un rêve horrible... Dans cet accablant cauchemar, j'assistais à mon propre naufrage... Ces imaginations nocturnes vous secouent comme de poignantes réalités... J'en tremble encore... Je gravissais un escalier tournant en spirale au milieu d'une vaste tour. Au haut de cette tour, en tout semblable à celle de saint Irénée, luisaient dans la lumière et étincelaient sur un plateau d'or, tous les attributs de l'épiscopat : la mitre, la crosse et l'anneau... Je les voyais distinctement... je montais, je montais, je montais... Enfin j'atteignis la dernière marche. O désespoir! elle était inaccessible... »

Je sais bien que les gens du monde attribuent cette monomanie de la mitre à tous les ecclésiastiques qui passent pour être protégés par le pouvoir civil. Mais, même en admettant que l'ambition dévore un prêtre, il ne faut pas, si ce prêtre est réellement intelligent, lui prêter d'aussi mesquines pensées. Rêver de la mitre et de la crosse, se complaire dans la pensée qu'on portera du violet et qu'on fera baiser sa bague par les dévotes, c'est d'un pauvre d'esprit, d'un fat, dont on s'amusera, même à Lormières. Un ecclésiastique intelligent, qui aura le malheur d'être ambitieux, formera d'autres projets. Son rêve sera de gouverner des hommes, des groupes d'hommes puissants, de fonder des œuvres, des œuvres durables, d'engager et de soutenir des batailles. Aux prêtres de cette trempe l'Eglise de France, en ce siècle, n'offre pas un champ d'expérience très vaste : nous ne sommes plus au temps de Richelieu. En somme, l'Eglise de France, au XIXe siècle, ne compte guère que trois prêtres qu'on puisse considérer comme des directeurs d'hommes, ou de grands brasseurs d'affaires. Mgr Dupanloup exerça sur une assemblée française

une certaine influence ; le cardinal Lavigerie parcourut les continents et crut les dominer ou les convertir... au moins en rêve. Le cardinal Mathieu administra toute la région du nord-est pendant près d'un demi-siècle ; il ramassa quarante millions et bâtit quatre cents églises... Croyez-vous que M. Ferdinand Fabre ait songé, un seul instant, à quelqu'un de ces trois grands lutteurs ? Il faut nous en féliciter, car il n'eût pas manqué de les rabaisser, en leur prêtant de basses pensées... Mais, pour le moment, je ne veux que prouver la pauvreté de ses conceptions. Au contraire, un prêtre intelligent peut n'avoir que des ambitions religieuses, intellectuelles et morales, ce qui s'harmonise moins difficilement avec son ministère. Il aspire à diriger, non des hommes, qui ont trop souvent pour mobiles l'intérêt et la passion, mais des intelligences. Celui-là rencontre sur sa route nombre d'obstacles, qui proviennent du manque d'organisation de la presse et de la librairie catholiques, et surtout de l'état de l'opinion publique ; mais il peut compter davantage sur son travail et sur son talent. Précisément, M. Ferdinand Fabre nous apprend que son abbé Capdepont appartient à cette catégorie de prêtres. « Il avait réédité l'œuvre entière de saint Thomas d'Aquin, publié plusieurs traités, dont l'un, *De Auctoritate*, était classique dans plus de trente séminaires, commenté les admirables *Soliloques* de saint Augustin ; en ce moment même, il réunissait des renseignements pour éclairer un point d'histoire resté obscur : *Les rapports du pape Sixte-Quint avec le roi Philippe II d'Espagne.* » Bref, si le talent de M. Ferdinand Fabre eût répondu à ses intentions littéraires, son abbé Capdepont représenterait comme un composé de Lamennais et de Döllinger, lesquels n'ont jamais posé leur candidature à l'épiscopat. Or, Capde-

pont passe sa vie en basses intrigues : il commet toutes sortes d'infamies, il devient monomane, fou, criminel. « Prends garde à toi ! » dit-il à son ami, l'abbé Mical, le dévorant d'un regard ardent.

M. Thévenot, effrayé, s'interposa. Mais l'abbé Mical l'écartant d'un geste : « Ne craignez rien, monsieur le baron, murmura-t-il ; il ne me tuera pas.

« — Et pourquoi ne te tuerais-je point ? répliqua Capdepont, lequel, dans le désordre de ses idées, laissa transparaître, à son insu, toute la perversité de ses instincts.

« — Parce que tu veux être évêque, et que, si tu t'avisais de me dépêcher, mon cadavre pourrait te causer quelque embarras.

« L'abbé Capdepont, ne trouvant pas de riposte sur ses lèvres, rit d'un rire forcé qui donna à toute sa face une expression véritablement épouvantable. »

Cette scène nous amuse beaucoup, nous autres prêtres, qui connaissons un grand nombre de prêtres, qui vivons au milieu des prêtres. La crainte d'être assassiné n'a jamais hanté notre imagination, et le soir, quand nous faisons notre examen de conscience, nous négligeons de nous demander si la pensée nous est venue, durant le jour, d'assassiner quelque confrère. Mais qui sait, au juste, oui, qui sait l'impression produite par cette scène sur des hommes d'instruction moyenne, dans la substance intellectuelle desquels sont entrés les romans d'Eugène Sue, les drames de Victor Hugo, les hallucinations de Michelet, les ignominieuses stupidités de la *Lanterne*, la *Rome* de Zola et des histoires à n'en plus finir de Borgia et de Torquemada ? Je ne voudrais pas avoir à polémiquer sur ce sujet sombre, avec un commis-voyageur ou un maître d'école ami de M. Homais : je me sentirais incapable de lui répondre pertinemment. Toutefois, on pourrait essayer

d'un argument que je me permets de signaler à ceux de mes confrères qui, ayant contracté la déplorable habitude de douter d'eux-mêmes, manqueraient d'assurance dans leurs répliques. Oui, Monsieur, pourrait-on répondre audit cousin de M. Homais, oui, Monsieur, nous devons vous l'avouer, puisque vous connaissez si bien nos secrets, nos mystères, nos principes sataniques empruntés aux jésuites, tout le tréfonds de notre politique, l'usage existe chez nous de nous débarrasser de ceux de nos amis qui nous gênent... par le poison... Vous comprenez... cela ne fait pas de bruit. Malheureusement, les pharmaciens et les droguistes, à l'instar des autres commerçants et industriels, ne nous livrent plus que des produits falsifiés ; leur poison n'opère qu'avec une extrême lenteur. Consultez les statistiques qu'ont dressées des spécialistes. Tandis que les professeurs et les médecins (ils oublient sans doute de se soigner eux-mêmes) meurent relativement jeunes, les prêtres détiennent, comme on dit, le record de la vie humaine. En somme, Monsieur, si vous désirez compléter votre érudition, par des relations plus fréquentes avec le monde ecclésiastique, vous pouvez le faire sans trop de dangers. Le jour où votre curé vous invitera à dîner, acceptez sans crainte.

Egoïste, féroce, apoplectique, criminel, l'abbé Tigrane donne pour couronnement, à toutes ces qualités que nous lui connaissons déjà, une maladresse insigne. Il envoie à la tête de son évêque d'énormes textes latins, avec la grâce d'un ours endimanché ; il commet en public des actes de violence, qui seraient de nature à provoquer une émeute populaire contre lui ; il pérore partout et toujours, à temps et à contre-temps. Le petit volume de M. Ferdinand Fabre renferme une douzaine de discours du seul abbé Capdepont. Quant

à sa diplomatie, elle désarme, en vérité, par son mélange de machiavélisme et de candeur. Capdepont apprend que son évêque, qu'il a offensé très gravement, et qui jouit à Paris d'une grande influence, vient de partir pour Lyon ; il continue à disserter, à caqueter avec son ami l'abbé Mical. Tout à coup, la nouvelle arrive à Lormières que l'évêque, Mgr de Roquebrun, s'est rendu à Lyon, sans doute, mais aussi à Paris. Capdepont s'aperçoit enfin du danger, comme certains Allemands, dit-on, découvrent les beautés d'un calembour, huit jours après l'avoir entendu. Non, il n'est pas habile...

M. Ferdinand Fabre croyait avoir peint une sorte de Napoléon ecclésiastique au petit pied. En réalité, nous n'avons sous les yeux qu'un érudit grotesque, violent et maladroit, qui, sous l'effet de la passion, devient un maniaque capable d'assassiner, une vraie brute. M. Ferdinand Fabre a échoué, comme ont échoué tous ou presque tous les romanciers de ce siècle — et ils sont nombreux — qui ont osé tenter le portrait du mauvais prêtre.

Mais pourquoi cet acharnement des gens de lettres à peindre les laideurs morales — authentiques ou non — des hommes d'église, et pourquoi cet insuccès général ? Cela tient, je crois, à un état d'âme qu'il n'est pas impossible d'expliquer. Nos romanciers ont décrit tant de fois les crimes ordinaires de l'amour, que les imaginations blasées et corrompues demandent quelque chose de plus faisandé. Or, quoi de plus inédit, pour nos névropathes pervertis, que la corruption d'un prêtre étudiée au microscope ? Ce grand enfant lubrique, qui avait nom Paul Verlaine, a traduit très exactement, un jour, les sentiments, les rêves et les désirs d'un trop grand nombre de nos contemporains. « Vous savez que je suis hanté, ces jours-ci, par une image terrible.

Je ne peux pas m'empêcher de penser aux personnages du roman de Huysmans, *Là-bas*. La messe noire... et puis le chanoine Docre, qui dit la messe de Satan pour les fidèles du diable ! Quel homme, ce chanoine Docre ! » Verlaine ne faisait que répéter ce mot ; évidemment l'étrange sonorité du nom l'attirait. « Le chanoine Docre ! » Il s'arrêtait pour jouir plus à son aise de toutes les images que cette combinaison évoquait. Et la scène nocturne de la messe diabolique avec sa liturgie sacrilège se déroulait devant son imagination. Le poète s'amusait comme un enfant qui regarde des estampes pleines d'horreurs. « Le chanoine Docre. » Et il frappait le pavé du bâton pour exprimer sa joie... Il n'existe pas de péché que je n'aie commis, continua-t-il fièrement, et sa tête se releva. Tous les péchés capitaux, je les ai commis en pensée et en action ! Un véritable damné. Seulement, (et un vague sourire illumina ses traits qui ne pouvaient garder longtemps leur expression tragique) seulement, je ne crois guère qu'on puisse m'accuser de simonie. (Il jouait avec cette nouvelle idée.) Cela aurait été si gentil, n'est-ce pas ? si j'étais devenu prêtre et si j'étais monté, de degré en degré, jusqu'à être archevêque de Paris, grâce à la simonie, s'entend ; point par mes vertus, naturellement. Ah ! je n'aurais eu de repos que tous les Quartiers de la ville n'eussent leur évêque ! Paris vaut bien cela ! La bonne idée, hein ? et les beaux noms ! Évêque de Grenelle, évêque de la Villette, évêque du Quartier Latin ! Quelle drôle de table ronde, et comme elle serait animée (1) ! »

Ainsi, la simonie, l'ambition effrénée des prêtres, la corruption des prêtres, voilà ce qui remplit de doux

(1) *Paul Verlaine* par Bywanck (*Revue bleue* du 26 mars 1892).

rêves l'imagination de nos amis les néo-chrétiens. Que doit-il s'agiter dans la pensée des autres ? Il ne faut pas que le clergé de France se le dissimule : les deux types d'ecclésiastique, dont on parle le plus dans les milieux littéraires, sont l'abbé Capdepont (Tigrane), et le chanoine Docre (1), à moins que ce ne soit ce pauvre nigaud d'abbé Constantin. Les emportements du premier, les sacrilèges du second, l'ignorance invraisemblable du troisième représentent les divers aspects de ce que M. Ferdinand Fabre, en son chap. XXIe, appelle la *Comédie cléricale*. Des prêtres que j'aime beaucoup se contentent de sourire fort, quand je leur parle du mal effroyable que font ces sortes de publications : ou bien ils me rappellent avec douceur la citation bien connue : *Calamum quassatum... linum fumigans*. Je veux bien ; mais nous avons besoin d'être respectés ; nous avons besoin qu'on ne dise pas de nous, que nous jouons une comédie. Les romanesques balivernes de *l'abbé Tigrane* hantent l'imagination des lecteurs et l'obsèdent, tandis que la vie d'un Père de Ravignan et d'un Père Lacordaire les laissent froids. Pourtant, il existe un texte bien connu que je ne citerai pas en latin, mais qui nous oblige à défendre notre bonne renommée. On me dira sans doute que nos protestations n'arrêteront pas nos adversaires, ni les écrivains affamés de popularité malsaine, qui recherchent le succès facile, aux dépens des ecclésiastiques. Peut-être.....

Si quelques écrivains résolus, formant un petit groupe bien uni, s'imposaient la tâche de repousser vigoureusement les attaques dirigées contre le clergé,

(1) Je ne parle pas de la *Faute de l'abbé Mouret*, de M. Zola, que je ne connais pas : mais il est probable que ce roman, dont les critiques disent qu'il est particulièrement immonde, a été tiré à un très grand nombre d'exemplaires.

ils ne tarderaient pas à obtenir des résultats sérieux. En tout cas, nous ne devons pas, par notre silence, ou par nos réticences, ou par nos sourires à la fois diplomatiques et littéraires, laisser croire au public que les dires de nos calomniateurs et de nos détracteurs ont leur raison d'être.

Il ne suffit pas, en effet, de défendre les principes chrétiens, il faut encore mettre à l'abri du soupçon le personnel qui a mission d'enseigner ces principes. Lors du dernier procès qui a si profondément troublé la France, un jeune avocat imagina un moyen très ingénieux de manifester ses sentiments intimes. « Vive l'armée ! s'écria-t-il ; à bas les chefs ! » Les officiers supérieurs et les membres du barreau de Paris ont trouvé cette distinction de fort mauvais goût ; en conséquence de quoi, une punition a été infligée au jeune manifestant. De prétendus chrétiens viennent nous dire : « J'aime l'Église... infiniment ; mais il est fâcheux que les hommes d'Église, les prêtres séculiers particulièrement, soient tous ou presque tous des ignorants, des vendeurs du Temple, des hypocrites ou des corrupteurs ». Vous croyez peut-être qu'il est permis de répondre à ces Messieurs : « Vous en avez menti » ? Pas du tout : si vous vous piquez de bien comprendre la charité chrétienne, les aspirations des temps modernes et les faiblesses aimables des gens de lettres, vous ne manquerez pas d'accueillir par d'humbles et courtoises paroles, ces amis aux allures protectrices. Comment donc, Messieurs ? Mais puisque vous avez la bonté de vous occuper de nous avec tant de bienveillance, nous vous faciliterons vos recherches, nous vous fournirons de nouveaux documents. Toutes les fois que vous daignerez assister à une procession, nous serons très heureux de vous offrir un cordon d'honneur. »

Il est évident qu'avec de telles dispositions nos écrivains modernes ne peuvent composer que des satires, des charges, des caricatures ou d'absurdes panégyriques. Lisez Michelet, George Sand, Daudet, Halévy, Hugo, Lamartine : ils vous présentent tous des prêtres de fantaisie, qu'a imaginés leur inexpérience du monde ecclésiastique (1). Ils n'ont pas observé, ils n'ont pas su voir des prêtres authentiques, en chair et en os, entourés d'infirmités, oui bien, mais capables de dévouement, et point tout à fait aussi sots qu'on veut bien le faire croire à ces bons lecteurs. Je ne connais guère que Louis Veuillot, et peut-être Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui aient su parler simplement et naturellement du prêtre.

Avant la Révolution, les hommes du monde, mêlés constamment aux ecclésiastiques, les jugeaient sans idée préconçue et presque indépendamment de leur caractère sacré. C'est pourquoi, si l'on veut trouver un abbé Tigrane sérieux, il faut, en passant par-dessus le vicaire Savoyard de Rousseau, remonter jusqu'à Saint-Simon, car vous pensez bien que, ne pas fournir un abbé Tigrane à la curiosité de nos contemporains serait vraiment les condamner à un trop cruel supplice. Donc Saint-Simon dit, en parlant de Dubois : « C'était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit, qui était en plein ce qu'un mauvais français appelle « un sacre » (2), mais qui ne se peut guère expri-

(1) Voici ce que me faisait l'honneur de m'écrire M. Alphonse Daudet, peu de temps avant sa mort : « Le prêtre que j'ai silhouetté dans la *Petite Paroisse*, je n'ai fait que l'entrevoir et m'en veux de l'avoir si superficiellement rendu ».

(2) Notre langage se sert par métaphore du nom d'un autre oiseau de proie à sçavoir du sacre : car nous disons c'est un sacre, de celui qui happe tout, racle tout (H. Estienne).

mer autrement... Tous les vices combattaient en lui à qui en demeurerait le maître; ils y faisaient un bruit et un combat continuel entre eux. L'avarice, la débauche, l'ambition étaient ses dieux ; la perfidie, la flatterie, les servages, ses moyens ; l'impiété parfaite, son repos. Il excellait en basses intrigues : il en vivait, il ne pouvait s'en passer, mais toujours avec un but où toutes ses démarches tendaient, avec une patience qui n'avait de terme que le succès ou la démonstration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que, cheminant ainsi dans la profondeur et les ténèbres, il ne vît jour à mieux en ouvrant un autre boyau... La fougue lui faisait faire quelquefois le tour entier et redoublé d'une chambre, courant sur les tables et les chaises sans toucher du pied la terre. » Des historiens érudits ont essayé, m'affirme-t-on, de réhabiliter Dubois, et je souhaite de toute mon âme qu'ils y réussissent, à cause de son titre de cardinal. Mais que Dubois ait été un vrai drôle, ou que nous devions le considérer comme un grand méconnu, la page de Saint-Simon a l'air terriblement vécue. Elle survivra aux 18 volumes ecclésiastiques de M. Ferdinand Fabre. A côté de ce mauvais garnement de Dubois, l'abbé Tigrane ressemble à un énorme croquemitaine immobile et stupide. Nous pouvons voir là un châtiment de la Providence ; ne parlons pas en effet de la justice immanente des choses. Il n'est pas difficile de se heurter à quelques abbés de cour, peu intéressants, dans le riche clergé du dix-huitième siècle, dont on a exagéré les faiblesses et méconnu les vertus. Ils revivent dans toute leur laideur, et pour des siècles, dans la prose de Saint-Simon. Il n'en va pas de même au XIXe siècle. De beaux esprits rentés déversent l'injure à flots sur un clergé pauvre, dédaigné, tenu à l'écart de la vie

politique et sociale, et qui a su cependant faire jaillir du sol de la France des œuvres admirables. Leurs mauvais désirs périront ; rien ou presque rien ne demeurera de l'énorme fatras anticlérical sous lequel nos grands hommes ont voulu nous accabler.

Un abbé Tigrane ne peut pas, à lui tout seul, accomplir dans l'Église de Dieu le mal dont un Ferdinand Fabre le rend responsable : il a des auxiliaires ou, si l'on veut, des complices. Parmi ceux-là, figure au premier rang l'abbé Mical, le renard courtisan et ministre du tigre. M. Ferdinand Fabre a peint avec un soin particulier, *con amore*, cette physionomie de mouchard et, si nous n'avons pas une haute idée de la diplomatie ecclésiastique, ce n'est pas la faute de l'auteur. Mical ne dédaigne aucune de ces précautions oratoires qu'emploient si bien les paysans, lorsqu'ils veulent dissimuler leur pensée : « Il étala un large mouchoir à carreaux rouges, et épongea son front tout ruisselant.

Quelle chaleur étouffante ! continua-t-il !... Sa face de singe pétillait de malice : tout riait en lui, et d'un rire cruel, ses yeux, son nez, ses lèvres et son menton... Le malicieux professeur de morale ne sourcilla pas ; il continua de jouer avec les glands de sa riche ceinture de soie, amusement qui lui était familier. » Tout cet attirail diplomatique, que M. Ferdinand Fabre ne néglige jamais de poser, devant et autour de son abbé Mical, a quelque chose de fort amusant. Il est vrai que dans le monde il n'en faut pas davantage, pour que quelqu'un acquière la réputation de finaud ou de diplomate ou d'opportuniste. Assez souvent, on voit ceux qui se font une spécialité des mines obséquieuses et des sourires très fins, commettre des impairs formidables. N'importe, ils gardent leur réputation, durant l'espace d'un lustre ou tout au moins d'un demi-lustre. La

diplomatie de l'abbé Mical ne me paraît pas de meilleur aloi : elle ne lui suggère que de petites habiletés d'écolier, et elle l'abandonne, aux heures décisives. « Et quand je songe que, — lui dit avec assez de justesse l'abbé Capdepont, — et quand je songe que, tandis qu'il agit, lui, je m'amuse, moi, à ourdir de misérables taquineries ! Quelle pitié... Voilà les aventures que tu me fais courir, toi, Mical, avec tes plans de Sainte-n'y-touche. Quand cesseras-tu de me donner des conseils ? Et quand me procureras-tu la satisfaction de ne plus te mêler, en quoi que ce soit, de mes affaires ? Si je ne t'eusse point écouté, je serais à Paris depuit huit jours ; et quelle besogne déjà n'aurais-je point faite ! Mais non, au moment où je devais voler vers l'endroit où tous mes intérêts m'appellent, j'ai commis la faiblesse de te consulter. »

Heureusement pour Mical, la servilité, chez lui, supplée largement à la faiblesse des conceptions diplomatiques. Considérez avec attention, je vous prie, cette attitude de pénitent ; écoutez ces paroles de repentir : « La faute en est à nous : pourquoi avons-nous eu la folie d'y croire à cette ambition insensée de Capdepont ? s'écria Mical.

« Mes amis, reconnaissons que le Dieu qui nous châtie est toujours le Dieu de justice. Dans ce qui se passe depuis un mois, je ne sais qui, de Capdepont ou de nous, a donné les preuves les plus éclatantes de dégradation morale. »

Mical tient ce langage devant tous les membres du Chapitre, dont quelques-uns ses ennemis personnels. Cinq minutes après, il apprend que son vieil ami Capdepont triomphe, qu'il est enfin nommé évêque, et devant le même auditoire il s'écrie : Vive Monseigneur !

Cette rapidité d'évolution ne témoigne pas seule-

ment d'une singulière bassesse de sentiments ; elle nous autorise à dire que ce prétendu diplomate n'est qu'un immense maladroit ; il ne sait pas ménager les transitions.

Il me répugne de discuter le cas de M. Clamouse, l'archiprêtre, doyen du Chapitre de Saint-Irénée. Mes lecteurs ecclésiastiques comprendront pourquoi, s'ils veulent bien faire attention à tout ce qui se cache d'ignominie dans les lignes suivantes :

« L'abbé Lavernède s'avança vers M. Clamouse.

Monsieur l'archiprêtre, articula-t-il d'une voix qu'une extrême indignation contenue rendait tremblante : il fait un orage terrible. La pluie tombe sur le cercueil de Mgr de Roquebrun.

M. Clamouse laissa échapper un mouvement d'impatience.

Un cercueil, après tout, ne renferme qu'un mort, dit-il, et il est assez indifférent qu'un mort reçoive la pluie ou le soleil. — Pique encore.

— Ce mort fut votre évêque.

— Mais il ne l'est plus. — Pique toujours.

— C'est sans doute pour cela que vous osez le braver. Je me souviens que vous eûtes moins de courage, dans la salle des Conférences, le jour de l'ordination.

D'un petit geste sec, l'archiprêtre ramena toutes ses cartes dans sa main droite. Pour le coup, il lui était impossible de continuer la partie. Une distraction, et il manquait son fameux *Chelem*.

— Monsieur Lavernède, vous ne respectez rien, dit-il, avec un sérieux des plus comiques. On voit bien que vous ignorez le jeu de whist. »

Nous voyons bien, nous, qu'en écrivant cette scène tant admirée, M. Ferdinand Fabre nous donne une

idée fâcheuse de son érudition ecclésiastique et même de sa psychologie. Pendant que le cortège funèbre d'un évêque se prépare à entrer dans la cathédrale, par un temps d'orage, l'archiprêtre de cette même cathédrale fait une partie de whist avec ses deux vicaires. L'auteur a soin d'ajouter qu'un autre orage sévit dans toutes les âmes, que tout le monde s'attend à quelque scène scandaleuse, et il a la bonté de nous faire croire que deux jeunes vicaires, un chanoine ennemi de l'évêque défunt, et un ami du vicaire capitulaire, causent tranquillement ou jouent au coin du feu. Tous ces hommes étaient enfiévrés de curiosité, de joie, de tristesse, de crainte ou d'espérance, et rien au monde ne les eût empêchés d'assister à l'horrible drame qui se jouait devant les portes de la cathédrale. M. Ferdinand Fabre a conté à ses lecteurs une des plus invraisemblables sornettes qu'on ait jusqu'ici inventées.

A côté de tous ces prêtres malfaisants ou répugnants l'auteur de *l'Abbé Tigrane* a mis deux prêtres bons et généreux. Ce contraste offre un double avantage : l'innocence de ces deux victimes, natures exceptionnelles, fait mieux ressortir la scélératesse du monde clérical ; elle atteste aussi, aux yeux d'un grand nombre de lecteurs, la fine et intelligente impartialité de l'écrivain. Je ne connais rien de plus illusoire, de plus prétentieux, de plus agaçant que cette affectation d'impartialité. Quand il entreprit, contre le monde religieux, sa campagne de Tartufe, Molière voulut se donner des apparences de modération et, tout Molière qu'il fût, il échoua. En face de cette terrible figure de Tartufe aux lignes dures, aux couleurs violentes, la pâle silhouette de Cléante, le vrai dévot, apparaît à la fois insignifiante et ridicule. Là où la prodigieuse habileté de Molière a

échoué, l'indéniable maladresse de M. Ferdinand Fabre a produit des résultats... pitoyables. L'abbé Lavernède et l'abbé Ternisien, qui représentent censément l'honneur ecclésiastique, s'acquittent assez mal de leur mission. Ainsi, l'abbé Lavernède déraisonne à peu près constamment, et il commet des actes que réprouve la morale chrétienne. Ecoutez les beaux projets qu'il développe devant son ami Ternisien :

« Comprenez-moi bien : le général assistera à la levée du corps ; il remarquera — au besoin on lui fera remarquer — l'absence du vicaire général capitulaire et la défection en masse de tout le clergé paroissial de la ville. Naturellement, M. de Roquebrun ressentira l'offense. Une fois revenu de la gare avec le corps de notre évêque, le peuple du quartier des Papeteries murmurera et criera : « A bas Capdepont ! » M. de Castagnerte s'arrangera pour que les ouvriers murmurent et crient. Quant à moi, pendant que vous disposerez tout, au rez-de-chaussée de l'évêché, pour une chapelle ardente, je conduirai le général exaspéré au télégraphe et rédigerai moi-même une dépêche en conséquence, que liront ce soir même le ministre des cultes et peut-être l'empereur. Cette dépêche, du reste, sera reproduite demain matin, par mes soins, dans l'*Écho de Lormières*, après-demain dans l'*Universel de Toulouse*, bientôt dans les journaux de Paris. »

Cela s'appelle, en langue moderne, provoquer un chambardement général, afin que revienne plus promptement le règne de la justice et de la paix. Il est difficile de se defendre d'une certaine sympathie pour ce pauvre abbé Lavernède (M. Ferdinand Fabre lui attribue toutes sortes de bonnes intentions) ; mais nous devons bien reconnaître qu'il commet sans cesse des incorrections graves ou des mauvaises actions nettement ca-

ractérisées. Quant à l'abbé Ternisien, l'ami de l'abbé Lavernède, c'est tout simplement un bénêt. Ainsi, du reste, le juge le cardinal Maffei, un diplomate du Vatican, qui le congédie avec un haussement d'épaules très significatif. Le reste, des personnages ecclésiastiques qui se meuvent autour de l'évêque de Lormières, ne vaut pas, ce me semble, l'honneur d'être nommé.

Peut-être voit-on déjà, par ces quelques exemples, ce qu'il faut penser des créations littéraires de M. Ferdinand Fabre. Ceux de ses personnages ecclésiastiques qu'il nous présente comme habiles, se distinguent par une lourde maladresse ; ceux qu'il nous donne comme honnêtes, pratiquent avec une quiétude parfaite les pires maximes de l'anarchie. Tous pérorent avec obstination en un style poncif, selon les plus archaïques procédés de la plus vieille des rhétoriques. Aimez-vous les discours ennuyeux ? Lisez *l'Abbé Tigrane* : vous en trouverez une centaine au moins, sans compter les ripostes. Ici, deux amis qui causent dans l'intimité se renvoient des répliques sublimes, à la Polyeucte.

— « C'est ton devoir, pourtant !

— Et si c'était une impiété. »

Ailleurs, les deux interlocuteurs s'élèvent jusqu'à la harangue cicéronienne et paraphrasent le classique : *Quousque tandem* ! « Mais où ne peut-il pas arriver ? Jusqu'où ne peuvent pas s'étendre ses ravages ? Si vous supposez que Capdepont se contentera longtemps du diocèse de Lormières, un des moins en vue de la catholicité, vous le connaissez mal. Bientôt, vous entendrez dire qu'il s'acharne après le pallium d'archevêque, et dans quelques années, qu'il convoite la barrette de cardinal. Voyez-vous le *Prince des Ténèbres* revêtu de la pourpre, et, sous ce déguisement, soufflant dans l'Eglise l'esprit de révolte et de sédition ! »

Heureusement, toute cette grande éloquence ne trouve à s'épancher que dans l'étroite vallée de Lormières.

Les mérites dramatiques de *l'Abbé Tigrane* l'emportent sur ses qualités oratoires, ce qui est de nature à nous inspirer une admiration profonde pour l'ensemble de l'œuvre. Pour obtenir de grands effets de théâtre, il n'est point toujours nécessaire de disposer de l'art savant d'un Corneille, d'un Racine ou d'un Shakespeare. Avec un certain public, le succès est d'autant plus sûr que les moyens employés par l'auteur sont plus gros. Quant aux outrages à la vraisemblance, ils ne tombent pas sous les coups de la justice littéraire, et seul, un esprit étroit peut s'en préoccuper. Deux directeurs de petits théâtres parisiens firent, un jour, un singulier pari : l'un d'eux prit l'engagement de soulever les applaudissements d'un public populaire, avec une sentence prudhommesque et plus que prudhommesque, un vrai non-sens ; il gagna son pari. Voici dans quelles conditions : un simulacre de combat eut lieu sur la scène entre Prussiens et Français, durant lequel les Prussiens eurent l'avantage. Tout à coup, un sergent français se jette dans la mêlée et, par son courage, ramène la victoire dans nos rangs; après quoi il revient sur le devant de la scène, jeter, d'une voix vibrante à la foule enthousiasmée, ces paroles émues : « La France sera toujours la France, et les Français seront toujours Français » : l'enthousiasme devient une sorte de délire. Si cette histoire que raconte un critique, est vraie, elle ne prouve pas en faveur de ce directeur de théâtre : on n'abuse pas ainsi de la simplicité du populaire ni de son touchant et naïf patriotisme ; mais elle a le très grand avantage de montrer ce qu'il y a de vulgaire et de ridicule dans certains effets dramatiques. D'une étude, même

rapide, des principales scènes qui se déroulent dans *l'Abbé Tigrane*, il résulte que M. Ferdinand Fabre s'est mépris sur la nature de son talent : il aurait dû écrire des mélodrames. Appliquez-vous bien, je vous prie, à ne perdre aucune des beautés que l'auteur vous offre, dans son grand tableau central des funérailles de Mgr Armand de Roquebrun, évêque de Lormières. Devant la porte d'une vieille cathédrale, des prêtres réguliers et séculiers entourent le cadavre de l'évêque, en habits de chœur ; ils tiennent chacun un cierge à la main, et, comme toujours, ils font assaut d'éloquence :

« La cléricature, dit le prieur des Dominicains, est l'arche sainte posée au-dessus des agitations du siècle ; nous devons la laisser sur les hauteurs où les mains de Dieu l'ont placée.

— Pourquoi m'interdire de renverser l'orgueil de Rufin Capdepont ? s'écria Lavernède exaspéré. Dieu ne foudroya-t-il pas le plus beau de ses anges ?

— Attendez, alors, que le bras de Dieu se montre dans la nue.

— Qu'il se montre donc, ce bras vengeur, qu'il se montre et sauve l'Eglise en péril !

Au même instant, un éclair rouge illumina la cour de l'évêché, éblouit les yeux, et le tonnerre détonna formidablement. La vieille cathédrale de Lormières, dont tous les échos s'émurent, trembla sur ses bases de granit. Vingt prêtres terrifiés se précipitèrent à genoux ; d'autres courbèrent la tête. Seul, le prieur des Dominicains demeura droit et fixe à sa place. Le cierge qu'il tenait à la main éclairait de pâles reflets sa silhouette aux plis rigides et lourds. On eût dit quelqu'une des statues de saint Irénée descendue de sa niche soudainement.

— M. Lavernède, Dieu, que vous invoquiez, vous a

entendu, articula lentement le moine à la robe blanche.

Cela dit, à son tour, il se prosterna.

L'orage dont, vers les cinq heures, nous avons perçu les rugissements lointains, avait marché comme à pas de loup derrière les nuées épaisses, et menaçait maintenant de crever tout entier sur la ville. De tous les points de l'horizon, des masses monstrueuses, les unes d'un noir compact, les autres transparentes par places et çà et là frangées d'argent, se détachaient sous les coups répétés de la foudre et s'acheminaient lourdement sur Lormières. Le rendez-vous était dans les immenses espaces dominant la haute tour de saint Irénée. »

On ne peut pas reprocher à M. Ferdinand Fabre d'avoir employé les petits moyens : une cathédrale et un orage, une procession de prêtres et de moines, un enterrement d'évêque, la liturgie et la mort, tout cela est très majestueux, et tout cela il l'a décrit pour former un cadre... à une petite querelle de chanoines. Les critiques ont justement reproché à Boileau d'avoir déployé un trop grand appareil et d'avoir dépensé trop d'art et de talent, à propos d'un sujet qui n'en valait pas la peine : le Lutrin. Mais alors que penser de l'incroyable solennité déployée par M. Ferdinand Fabre, lequel n'a pas, pour faire pardonner son erreur, le talent de Nicolas ? *L'Abbé Tigrane* ressemble assez à un *Lutrin* mal écrit transformé en un mélo très noir.

Le style de Ferdinand Fabre, encore qu'il ait conquis les suffrages de l'Académie française, ne brille ni par la grâce ni par la gaieté. Raide, fruste, gauche, primitif, il contraste assez heureusement avec l'écriture de nos impressionnistes, il a de superbes apparences de santé et de force ; c'est un bon style de montagnard. Sainte-Beuve avait dit, un jour, de Ferdinand Fabre : C'est un bon élève de Balzac. Pour quiconque connaît les

allures serpentines de Sainte-Beuve, l'éloge n'a rien de compromettant ; il m'inquiéterait plutôt, si j'avais à cœur la gloire littéraire de Ferdinand Fabre. M. Armand de Pontmartin, le très regretté et très sympathique écrivain, a loué plus nettement l'auteur de *l'Abbé Tigrane*. Mais peut-être était-il, ce jour-là, de mauvaise humeur contre son curé. M. Ferdinand Fabre a vécu de ce double éloge.

Si *l'Abbé Tigrane* n'était pas devenu ce qu'on appelle, dans l'école réaliste, un document humain, un document dont nos ennemis usent et abusent, il fournirait facilement un thème à d'agréables conversations. Sous l'orme d'un presbytère, il serait doux de relever les billevesées dans lesquelles se complaisent les admirateurs de M. Ferdinand Fabre.

Mais nous ne pouvons pas oublier que nous sommes des soldats. *L'Abbé Tigrane* représente quelque chose de pire qu'un engin explosif, jeté dans un jardin par un Éliacin fugitif, un transfuge. Je dis quelque chose de pire, car ceux qui font profession d'être de vrais soldats, redoutent la diffamation plus que les balles. L'auteur de *l'Abbé Tigrane* a voulu jeter un peu de boue sur notre cher drapeau. Répondons-lui d'après la méthode philosophique, qui consiste à prouver le mouvement aux doctes comme aux simplistes, en marchant ; élevons nos couleurs plus haut encore, toujours plus haut, au-dessus des atteintes de tout ce qui rampe, de tout ce qui est bas (1).

(1) Ceci a été écrit pour la *Revue du Clergé français*.

L'ÉGLISE QUE J'AI CHERCHÉE ET TROUVÉE

AVERTISSEMENT

De vives polémiques se sont élevées, naguère, sur le caractère des héroïnes que nous devons à l'imagination des écrivains scandinaves, et que M. Brandès, le critique danois, explique à notre enthousiaste curiosité. Types réels ou symboles, Rachel, Nora et autres modernes scandinaves, se présentent à nous comme d'authentiques détraquées. Là-dessus nos critiques celtes ou latins, selon leur habitude, se hâtent de généraliser. De l'étude des œuvres d'Ibsen et de Bjœrnson, ils concluent que la neurasthénie a produit, parmi les peuples septentrionaux, d'épouvantables, peut-être d'irréparables désastres. Cette façon de raisonner et de conclure laisse un peu à désirer, je crois, au point de vue de la logique.

Il paraît que les étrangers, mal informés, jugent la France d'après les personnages de M. Emile Zola. Nous pourrions bien commettre pareille faute par rapport aux Scandinaves. L'étude que j'ai l'honneur d'insérer dans le tome second de la *Religion des Contemporains*, n'a rien de commun avec l'écriture ibsénienne. Son auteur, Mme Nyblom, ne publie rien que

de sage, de délicatement féminin, de pur et de distingué. Elle appartient d'ailleurs à l'élite intellectuelle de la Scandinavie. Son mari, M. Nyblom, est doyen honoraire de l'université d'Upsal. Elle-même s'est imposée au respect, à l'admiration, à la sympathie de ses compatriotes, par une série de travaux poétiques et littéraires fort remarquables (1).

Mme Nyblom a abjuré le protestantisme pour devenir, comme elle dit elle-même, une enfant de l'Eglise. C'est le récit de cette conversion qui fait l'objet de ce chapitre. Ou plutôt, il n'y a pas à proprement parler de récit. Mme Nyblom dit simplement les émotions de son âme lorsqu'elle s'est trouvée en présence de l'Eglise catholique, concrète et vivante. Quelle fraîcheur, quelle spontanéité, quelle joie intense dans ces pages délicieuses, qui participent à la fois du genre lyrique et du genre *Confessions*, créé par le génie de saint Augustin! Les paragraphes, dans l'œuvre de Mme Nyblom, ressemblent assez à de véritables strophes : nous en avons scrupuleusement conservé les divisions. De même, il a paru bon aux amis de l'auteur, de laisser subsister certaines inexpériences grammaticales, qui donnent à son style un charme de plus. Ce qu'on va lire, en effet, n'est pas une traduction. Mme Nyblom, qui est Danoise d'origine et qui habite Upsal, a composé son travail en français, pour un prêtre français. Par là s'explique l'emploi assez fréquent de la deuxième personne « vous », qu'affectionnent particulièrement certains lyriques.

Les croyants comprendront qu'il ne s'agit pas simplement ici d'une œuvre littéraire. Cette conversion

(1) Voici les principaux : 1° Poèmes : *l'Histoire d'une femme*; *l'Histoire de sept jeunes filles* ; *Poésie et vérité*. 2° Diverses études : *l'Art dans le travail manuel* ; *Voyage en Italie*, etc., etc.

constitue-t-elle un fait isolé ? ou bien, au contraire, Mme Nyblom représente-t-elle une avant-garde de chrétiennes, auxquelles ne suffit plus le protestantisme? Voilà la grande question. Quelle joie parmi nous, catholiques, si nous avions quelques raisons de penser qu'il en sera de la Suède, comme de l'Angleterre ! En fait, l'écrit de Mme Nyblom rappelle, par bien des côtés, l'écrit analogue de lady Georgina Fullerton. Celle-ci, conformément aux habitudes de la race anglo-saxonne, aime surtout à se rendre compte ; elle se fait à elle-même, très laborieusement, la preuve et la contre-épreuve de ce qu'elle croit ; celle-là chante, cherche à comprendre, et se répand en actions de grâces. Mais les mêmes arguments qui ont frappé lady Georgina, ont déterminé Mme Nyblom à embrasser le catholicisme. La ressemblance est au moins curieuse ; pour la rendre tangible, nous avons mis en note certaines lignes où lady Georgina Fullerton s'exprime exactement comme notre auteur.

La coïncidence ne manque pas de gravité. C'est une preuve de plus que les femmes distinguées et pures, dont se glorifient avec raison les pays du Nord, éprouvent une sensation d'étouffement dans l'atmosphère protestante. Elles tendent vers la lumière et l'air pur des pays catholiques. Ne négligeons pas de remarquer aussi que le *Travail d'une âme* (c'est le titre du récit de lady Fullerton) a paru il y a plus d'un demi-siècle. A cette époque, le mouvement anglo-romain en était encore à ses débuts. Plaise à Dieu que la conversion de Mme Nyblom devienne le point de départ d'un mouvement romano-scandinave !

Abbé Delfour.

A UN PRÊTRE

La grâce, vous le savez, est un des plus grands mystères de notre foi ; et la vie surnaturelle, comme la vie naturelle, se développe dans le secret.

Pendant qu'un grain se cache sous la terre, nous ne savons pas quand il brise son écorce et commence à allonger sa faible pousse pour chercher la lumière inconnue qui l'attend au dehors.

Une force toute-puissante, irrésistible, guide la tendre tige et lui fait trouver son chemin dans l'obscurité, jusqu'au moment où elle perce la terre et voit le ciel resplendissant au-dessus de sa tête. Si une telle petite plante possède le sentiment de la vie, nous l'ignorons ; mais il me semble que l'éblouissement et la joie de ses feuilles, en voyant le ciel inondé de soleil, ne seraient pas si grands que la joie d'une âme qui a cherché la vérité à travers les obscurités et se voit enfin inondée de la lumière de l'Eglise.

Comment est-elle arrivée à ce bonheur ? Quand a-t-elle commencé à chercher la lumière inconnue ? Quels ont été les aides qui sont venus à son secours ?

Ceci reste un secret, profond comme le secret de la vie.

Seule, la force toute-puissante de Dieu peut tirer une âme de l'obscurité et de l'ignorance qui l'entourent, comme il conduit une faible plante à travers la terre noire pour la faire éclore sous le soleil du printemps.

Alors ce n'est pas une explication de choses inexplicables que je vais vous donner ; mais je me ferai un heureux devoir de vous parler des pensées et des sen-

timents que j'ai éprouvés, pendant ce temps de tâtonnements et d'obscurité où je cherchais, sans le connaître, le chemin qui conduit à la vraie lumière.

*
* *

Ce fut donc dans ma première jeunesse, en Italie, que l'Eglise se dressa pour la première fois devant moi, comme une vision inconnue (1). Rome était bien alors Rome, la ville sainte, l'oasis de la paix, où tous les peuples se réunissent pour oublier leurs querelles et adorer ensemble dans le sanctuaire central du christianisme. Presque tous les jours on célébrait quelque grande fête dans une des nombreuses églises de Rome. Des magnifiques processions, des messes pontificales édifiaient le peuple italien, ce peuple au fond si profondément catholique.

A cette époque de ma vie, j'ignorais absolument tout ce qui concerne la religion catholique.

Je n'avais pas la moindre idée de ses dogmes, de ses cérémonies, et j'ignorais même jusqu'à la signification de la sainte messe. Alors je ne regardais les belles fêtes de l'Eglise que comme autant d'expressions d'un culte étranger dont je n'avais pas la clef.

Il y avait pourtant deux choses qui me frappaient

(1) « Ce fut à Paris que, pour la première fois de ma vie, je fus tout d'un coup frappée de l'immense puissance de l'Eglise catholique. A dater de ce jour, à mesure que, dans notre voyage, j'avançais vers le Midi à travers des pays catholiques, une sensation de bien être pénétrait dans mon âme et quelque chose la remplissait qui me faisait comprendre combien elle avait été vide jusque là. Il me semblait que Jésus-Christ n'avait pas entièrement quitté la terre, et cela me fit commencer à l'aimer. » (*Le Travail d'une âme*, par lady FULLERTON, édition de Mme Augustus Craven, page 10.)

plus que toutes les solennités dont je fus témoin.

Ce fut principalement le sentiment mystique et incompréhensible d'une présence *vivante* (1).

Fût l'église pleine ou parfaitement vide, toujours j'éprouvais très fort ce sentiment de la présence réelle d'une vie invisible qui remplissait le sanctuaire de son âme. Tandis que dans les églises protestantes je ne voyais qu'un édifice plein ou vide, suivant le nombre de personnes qu'il contenait. Un autre fait qui me toucha profondément le cœur, fut la vue d'un peuple s'agenouillant devant Dieu. Est-il, me disais-je, une autre attitude qui puisse convenir à nous, pauvres pécheurs, quand nous osons parler à Notre-Seigneur ? Et j'éprouvai dès lors une édification toute nouvelle en m'agenouillant, moi aussi, dans l'église.

(1) « C'est à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie que je dois ma foi... J'attribue aujourd'hui le sentiment extraordinaire de ferveur que j'éprouvais dans les églises catholiques à cette présence divine que j'ignorais alors. J'en fus saisie le jour où je mis les pieds à Notre-Dame de Paris (la première église catholique où je sois entrée). Je l'éprouvai plus vivement encore à Chambéry. A Bologne, dans l'église San Petronio, elle fut si vive que je pus à peine me contenir, et dans toutes les églises où je suis entrée depuis, le même sentiment m'a toujours envahie. Il était alors si impérieux que si je n'avais pas été habituée à exercer sur moi-même un empire extrême, je serais tombée à genoux sur la pierre dès que j'entrais dans une église catholique, et j'avais recours à toutes sortes de moyens pour m'agenouiller sans être vue. Ne sachant pas qu'on conservait l'hostie dans le Tabernacle, je ne pouvais me rendre compte de cette étrange sensation qu'en l'attribuant à la sainteté d'un lieu où la prière était continuelle, et c'était par l'absence de prières seulement que je m'expliquais une tristesse et une horreur singulières que j'éprouvais lorsque j'entrais dans une église soit abandonnée, soit en réparation. C'était au point que lorsque je voulais exprimer qu'un lieu me semblait désolé, je disais *qu'il ressemblait à une église abandonnée.* » (*Le Travail d'une âme*, par lady Georgina FULLERTON, d'après Mme Craven, pages 14-15.)



Mais la vision de l'église ne tarda pas à disparaître. Elle pâlit avec la vue de cette belle Italie qu'il me fallait quitter pour retourner vers le Nord.

Il ne me resta qu'un doux souvenir comme celui d'une personne inconnue, rencontrée dans un voyage, qui nous a frappés par une physionomie exceptionnellement sympathique. On éprouve, un moment, un vif désir de la connaître, mais on la sait d'une haute naissance, d'une nationalité étrangère ; on n'a pas le courage de s'en approcher. On regarde et admire en silence. On se quitte et on oublie.

Jusqu'à ces dernières années on a pu vivre, dans la Scandinavie, toute sa vie sans avoir eu l'occasion de faire la connaissance d'un seul catholique, sans trouver un seul livre catholique sur son chemin.

C'est pourquoi la plupart des protestants du Nord n'ont qu'une idée extrêmement vague du catholicisme. Quand la vie commence à rouler ses grosses vagues qui avancent pour nous engloutir, je crois que tout cœur humain regarde autour de soi pour trouver du secours.

Dans nos faiblesses, nos chutes, nos douleurs, nous avons tous un immense besoin d'appui, et nous étendons les mains pour trouver un guide puissant qui nous conduise sûrement entre tous les périls de la vie. Les personnes assez malheureuses pour ne point connaître le guide spirituel que Dieu nous a donné dans son Eglise, le cherchent ailleurs, et j'étais de ce nombre.

Je cherchais dans les hommes, dans les livres des différentes confessions, cette puissance spirituelle qui pût me servir de guide, de conseiller, de juge, pour me faire avancer dans la bonne voie.

Je lisais beaucoup et écoutais les opinions religieuses des apologistes les plus différents : luthériens et prédicateurs de la Suisse réformée, pasteurs de l'Eglise d'Angleterre et de différentes sectes d'Amérique, afin d'arriver à une parfaite conception de ce christianisme qui doit être la loi de l'humanité entière. J'ai trouvé dans mes recherches de belles pensées, des idées élevées, des maximes chrétiennes, surtout chez les prêtres de l'Eglise d'Angleterre, où je fus souvent frappée de la clarté de leurs raisonnements et de la morale pratique de leurs enseignements (1). Mais, après les avoir étudiées de plus près, toutes ces différentes confessions ne me semblaient toujours que des fragments.

Souvent des fragments très beaux, mais toujours des fragments (2), comme on voit de belles colonnes, des marbres précieux et d'autres restes d'un édifice brisé. Chaque détail, en nous parlant de la beauté de l'ensemble de cet édifice, nous donne aussi le vif regret de ne le pouvoir jamais contempler dans sa majestueuse harmonie. Enfin, je fus convaincue que chacune des différentes confessions possède peut-être une partie de la vérité ; quant à la pleine vérité, il me semblait impossible à l'esprit humain de la saisir. C'est pourquoi j'abandonnai peu à peu tous les livres religieux. Les seuls que je gardai toujours furent l'*Imitation* de Thomas A-Kempis (de laquelle on avait retranché tout

(1) « Et cependant je sens que cette théorie anglicane me trouble encore et qu'elle se dresse entre mon âme et le repos. » (*Le Travail d'une âme.*)

(2) « La doctrine de salut telle que je la conçois ressemble à un instrument divin composé de trois cordes. Les réformateurs en ont brisé deux. Seuls les catholiques les ont toujours fait résonner toutes les trois, et ont maintenu ce puissant accord qui, si l'une ou l'autre des trois cordes lui manque, n'est plus qu'un son fragmentaire et incomplet. » (*Le Travail d'une âme*, page 108.)

ce qui concerne la sainte messe) et l'*Esprit du christianisme* de Fénelon, traduit et rédigé par un prédicateur luthérien.

Ces deux livres me contentaient parfaitement, mais, chose étrange et incompréhensible ! je ne réfléchissais jamais que justement ces deux livres avaient été écrits par des auteurs catholiques ! Je me disais seulement : Voilà le christianisme dans sa pureté !

Pourtant les livres, jusqu'au livre suprême, ne nous suffisent pas dans la vie (1) ; et je me sentais toujours, au point de vue spirituel, abandonnée comme dans un désert. J'eus à cette époque le bonheur de faire la connaissance des Sœurs de Saint-Joseph à Stockholm, et simultanément d'un des prêtres catholiques de la même ville.

Les Sœurs de Saint-Joseph ne me prêchaient jamais, à vrai dire ; elles ne me parlaient même pas de religion.

Ce fut leur existence, leur vie sérieuse, pleine d'une gravité innocente, le sacrifice absolu d'elles-mêmes, qui me frappa comme une vraie réalisation de la vie chrétienne.

Quant au prêtre catholique, il fut avec moi très réservé. Il paraissait même parfois ne pas vouloir s'occuper de moi. Lorsque, plus tard, je lui demandai la raison de sa conduite, il me répondit :

« Quand on voit que l'Esprit-Saint travaille dans une

(1) « S'il m'était possible de me persuader que la Bible, interprétée par le libre examen, est une règle de foi qui a pu convenir à tous les temps, qui est appropriée aux besoins des nations civilisées comme des nations sauvages, aux ignorants comme aux savants, et que toujours elle a été accessible aux pauvres comme aux riches, aux simples comme aux sages, alors je dirais : « C'est bien », et je n'en chercherais pas d'autre. Mais si elle n'est rien de tout cela »... (*Le Travail d'une âme*, pages 45-46.)

âme, ce qu'il y a de mieux, c'est de le laisser faire. Il achèvera son œuvre sans notre secours. »

Et on me laissa dans la solitude et le silence.

*
* *

Pourtant il me semblait déjà, comme l'écoutent les gens qui creusent un tunnel, entendre de l'autre côté les contre-coups qui annoncent l'approche de la délivrance. Et, subitement, voilà les derniers blocs qui tombent ! C'est la lumière ! c'est le soleil ! c'est le ciel !

Enfin, elle est là, devant nos regards ravis, cette terre promise, souriante dans la beauté du printemps, et saluée par un cri de notre âme (1).

Quand je commençai à m'instruire chez un prêtre catholique, j'étais déjà bien catholique, c'est-à-dire convaincue que le principe d'autorité est le fondement de l'Eglise chrétienne.

Les premiers habitants de ma nouvelle patrie qui vinrent à ma rencontre furent les saints et les saintes.

Ils me parurent en une procession infinie, resplendissants dans leur beauté impérissable.

Leur vie m'inspira une consolation toute nouvelle. Ils ont tous été hommes et femmes comme nous autres, et pourtant ils ont déjà obtenu en cette vie une si grande perfection dans l'amour !

Et quand je leur demandai : « Qui a élevé vos âmes à une telle beauté ? » tous les saints et les saintes s'inclinè-

(1) « Aussi, lorsque, ensuite, je ramène mes regards vers l'Eglise catholique, j'éprouve un transport ardent de joie et de reconnaissance, car là je retrouve la main de mon Dieu ! Là, je puis être satisfaite. » (*Le Travail d'une âme*, par lady FULLERTON.)

rent et me répondirent unanimement : « Nous sommes les enfants fidèles de l'Eglise (1). »

Oui, certes, cette sainte Mère a pu seule engendrer de tels enfants ! J'ai connu beaucoup de personnes douées d'une grande élévation morale, de vertus très solides ; mais précisément parce que j'ai su apprécier les bonnes et belles qualités des âmes sincères, j'ai aussi conçu l'auguste supériorité des vertus héroïques qui créèrent les saints.

D'ailleurs, ce ne furent pas seulement les caractères et les vies des grands saints, canonisés par l'Eglise, qui m'inspirèrent telle admiration, mais ce furent aussi ces légions d'évêques et de prêtres, de sœurs de charité, de religieux et de religieuses de toutes les congrégations, qui, suivant les conseils évangéliques, se sont sacrifiés et se sacrifient, corps et âme, pour se donner tout à Dieu.

Combien de fois ne lisons-nous pas dans la Vie des Saints l'admiration qu'ils ont éprouvée pour leurs confrères dans l'Eglise ! Combien de fois n'entendons-nous pas leur éloge de leur confesseur, de quelque petite sœur de charité inconnue, de quelque jeune religieux qui mène une vie angélique dans l'obscurité !

Ce grand saint Vincent de Paul ne nous parle-t-il pas d'une petite sœur de charité qui, mourante, n'avait pas d'autre faute à confesser que son angoisse d'avoir servi les pauvres avec trop de joie !

Il est vrai que chaque prêtre, chaque religieux ou religieuse de l'Eglise, qui reste fidèle à ses vœux, est

(1) « Cette splendeur de la vie des saints est telle qu'il me semble souvent que si les ennemis de l'Eglise voulaient prendre la peine de les examiner, il serait impossible que leur opinion sur l'Eglise dont ils sont les enfants n'en fût pas modifiée. » (*Le travail d'une âme.*)

dans la voie d'une perfection surhumaine, inconnue à tous hors de l'Eglise. Les grands saints et les grandes saintes ont donné toutes leurs grandes qualités, toute leur vie à Dieu.

Les évêques, les prêtres, tous les religieux et toutes les religieuses fidèles lui sacrifient leurs forces, leur vie entière. On ne peut donner plus quand on donne tout ce qu'on possède. Les médecins nous disent que ce n'est pas le strict nécessaire qui donne à une organisation la force de la vie. C'est justement le surplus qui produit son développement. Ainsi, ce sont les saints qui donnent à la chrétienté le fortifiant nécessaire à son existence.

Notre grande légion d'honneur, c'est cette foule de saints, connus et inconnus, qui réalisent l'idéal du christianisme.

E una cosa dir morir,
Un' altra cosa è morir.

Et il faut bien que nos maîtres et juges dans l'Eglise ne sachent pas seulement bien prêcher, ce qui n'est pas chose si difficile, mais qu'ils sachent aussi bien mourir au péché pour l'enseigner à nous autres.

C'est toujours l'exemple qui possède la plus grande puissance ; et combien de saints exemples nous ont donnés et nous donnent, chaque jour, les fidèles serviteurs de notre Eglise !

*
* *

Jamais je ne saurais dire quelle puissance, parmi les grandes puissances de l'Eglise, m'a captivée la première. Ce fut justement leur totalité, leur plénitude qui détermina ma conviction.

L'Eglise n'est pas seulement l'Eglise universelle, pour toute l'humanité. Elle l'est aussi pour toutes nos facultés. Elle les demande et elle les occupe toutes.

Comme un sage médecin qui ne se montre jamais pressé, mais prend son temps avec chacun de ses malades, ainsi l'Eglise s'occupe si patiemment et si profondément de chacune de nos facultés qu'elle semble n'avoir à faire qu'avec cette partie de notre âme.

Quand elle parle à notre cœur, cette bonne mère est tout cœur. Quand elle parle à notre raison, elle est la logique même. Quand elle s'occupe de notre fantaisie, elle nous donne des ailes. Mais quand elle nous parle du devoir, elle est la pure, inébranlable sévérité.

Comme un sage médecin, l'Eglise a aussi le coup d'œil des rapports qui existent entre toutes nos facultés ; et son but est de nous assister, de les équilibrer dans une pleine harmonie qui chante la gloire de Dieu.

La seule chose que l'Eglise n'aime pas, c'est le péché, c'est l'égoïsme avec tout son cortège de vices, et, à vrai dire, les personnes du monde n'aiment guère aussi ces qualités... *chez leur prochain*.

Je ne saurais vous dire ma grande joie en voyant comme l'Eglise de Dieu non seulement nous admet, mais nous *réclame* toutes nos facultés. Comme une douce jardinière prend les herbes sauvages pour les planter dans le jardin, l'Eglise nous prend, chacun selon notre personnalité, pour nous ennoblir et nous faire porter quelques fleurs et quelques fruits dans le jardin de Dieu.

Combien l'Eglise aime la beauté, nous le savons tous !

Nous avons vu comment les plus grands artistes de tous les temps ont consumé leurs plus puissantes énergies pour glorifier l'Eglise. Nous avons vu comment ils sont venus tous s'agenouiller devant l'autel, et

redonner à Dieu les dons qu'il leur avait confiés.

Aussi, il est bien clair que Dieu ayant créé le ciel et la terre infiniment beaux, il doit aussi aimer la beauté dans son Eglise.

Le peu de cas que tant d'honnêtes gens font de la beauté, vient de ce qu'ils ne la connaissent point. Ils confondent le saint nom de la beauté avec les vides vulgarités du faste et du luxe.

La beauté est pourtant le vrai lustre de la bonté. On dit d'une bonne action, d'un noble sacrifice : « Oh! comme c'est beau ! » mais on ne dit pas d'une belle étoile : « Oh ! comme elle est bonne ! »

L'éternelle bonté de Dieu est d'une beauté qui surpasse tout notre entendement.

L'Eglise exprime son adoration en beauté (1).

Beauté, sa construction organique.

Beauté, sa logique inébranlable.

Beauté, la grandiose unité de sa foi.

Beauté, chacun de ses dogmes.

Supposez que nous n'eussions jamais entendu parler de la très sainte Vierge.

On vient de nous dire qu'un grand poète a composé une œuvre dans laquelle il a exprimé une idée sublime :

L'idée d'une Vierge immaculée, toujours vierge et pourtant mère, et mère d'un Dieu qui descend du ciel pour sauver l'humanité de ses misères.

(1) Toutes les choses qui sont belles, toutes les choses qui sont pures se rencontrent dans la vie des âmes.

C'est ainsi que l'Eglise m'apparaît aujourd'hui semblable à ce que j'avais espéré. deviné, rêvé pendant mes jours de demi-obscurité, mais plus belle, plus glorieuse. plus digne encore mille fois de son auteur, comme le soleil envisagé depuis longtemps à travers un voile apparaît plus éclatant et plus magnifique au regard qui le contemple enfin sans obstacle. (*Le Travail d'une âme*, page 135.)

Ne croyez-vous pas que cette idée eût fait tressaillir l'humanité d'admiration devant une si sublime beauté? Et cette sublime idée, Dieu nous l'a donnée comme une sainte vérité, pour nous servir de consolation parmi toutes les souillures du monde! Comment ne chanterait pas l'Eglise : *Causa nostræ lætitiæ... ?*

Mais si la très sainte Vierge est l'étoile la plus pure et la plus resplendissante de l'Eglise, elle est entourée de toutes les étoiles des saints et des saintes.

Personne ne peut longtemps regarder le soleil sans devenir aveugle.

Mais toujours nous pouvons nous réjouir des rayons de soleil qui illuminent notre monde. En voyant les feuilles des arbres, les ondes de la mer briller au soleil, nous comprenons mieux cet immense foyer de lumière qui les fait rayonner.

Nous ne pouvons adorer la majesté de notre Dieu sans baisser les yeux de notre âme.

Les saints sont *les ondes lumineuses* qui nous transmettent la lumière éternelle et nous font mieux entendre les choses divines.

*
* *

Beaucoup de sectes qui se sont séparées de l'Eglise ont gardé quelque partie de la morale chrétienne. Le monde ne pourrait pas exister sans cette morale.

L'Eglise seule a gardé les saints mystères de la religion chrétienne, et qu'est-ce qu'une religion sans mystères ?

On ne comprend pas que deux et deux font quatre (*on le sait*, on ne le comprend pas), et on veut comprendre les divins mystères !

Saint Alphonse de Liguori a tout dit quand il a dit : Mon Dieu, je ne veux pas vous comprendre.

La religion c'est l'infini, et on ne sonde pas l'infini, on s'agenouille et on adore.

Justement, notre temps nous découvre chaque jour de nouveaux mystères de la nature.

Les physiciens nous disent que la lumière, la chaleur et le mouvement ne sont que les manifestations d'une même puissance. Pourtant ils ne nomment pas la chaleur lumière, ni le mouvement, chaleur.

On est en grande admiration de la découverte des *rayons sombres* dont on a aperçu l'effet sans pouvoir discerner les rayons mêmes. Certes, c'est une belle et importante découverte. Les rayons ont été toujours là ; mais on les a ignorés jusqu'à ce qu'un génie soit venu, comprenant leur existence par leurs effets. Quelle joie n'éprouvons-nous pas en face de ces mystères de la nature !

Mais pourquoi observe-t-on si peu le profond accord entre ces mystères et les mystères de la foi ? L'Eglise renferme dans son univers spirituel le principe primitif de tous les mystères de l'existence.

* * *

Si le cœur de l'Eglise est un saint mystère, son activité extérieure dans l'humanité est une force morale, unique dans le monde. L'Eglise est le guide spirituel des âmes, c'est-à-dire leur maître, leur conseiller, leur juge, en toutes les questions morales.

Si l'humanité voulait bien faire usage de la confession sérieuse, le mal qui fait le poison de l'humanité ne tarderait pas à disparaître.

Le besoin de se confesser est pourtant un des besoins le plus profond dans le cœur humain.

Presque tous les hommes se confessent. On se confesse

à un ami, à une mère, à un mari, à quelque personne qui impose par sa moralité et son caractère.

On se confesse parce que sans la confession le cœur se brise.

Pourtant on n'a pas ensuite le soulagement qu'on espère parce que tous les hommes sont faits de la même pâte.

Les amis sont partiaux pour nous, les ennemis contre nous et, bien entendu, on ne se confesse pas à un ennemi.

Et l'essentiel ! on n'obtient pas, après la confession, l'absolution, parce que Notre-Seigneur ne l'a confiée qu'à ses apôtres et à leurs successeurs. Aussi tous les prédicateurs hors de l'Eglise ont bien ce sentiment qu'ils n'*osent* pas donner l'absolution.

L'immense respect qu'inspire un prêtre vivant dans le célibat, ne ressemble à aucun respect humain.

Ce n'est plus un homme, c'est un *prêtre*, c'est-à-dire un serviteur de Dieu qui nous aime dans Notre-Seigneur, qui nous juge sévèrement comme Dieu nous juge, qui nous absout miséricordieusement comme Dieu nous absout, si nous avons le vrai repentir.

La consolation de la confession est d'une telle force morale, qu'on ne comprend pas, après l'avoir éprouvée, comment on a jamais pu vivre sans ce Sacrement.

Quelle puissance incomparable ne possède pas un prêtre qui, fidèle à ses vœux, vit dans le célibat ! A lui seul le droit de prêcher aux hommes une vertu absolue. Quand un prêtre marié, avec une grande famille, tonne sur les têtes des pauvres pécheurs, l'ironie est trop forte pour ne pas se faire sentir, et on a le droit de lui répondre : « Médecin, guéris-toi toi-même. »

Je vous le répète, jamais je ne saurai dire laquelle des grandes forces de l'Eglise m'a captivée la première.

La présence réelle de Notre Seigneur m'a imposé comme le centre de la foi. La pureté de la très sainte Vierge m'a ravi le cœur. Les vertus héroïques des saints m'ont donné la vraie idée de la majesté chrétienne. Le profond besoin de la confession m'a fait chercher en elle un appui. Le respect absolu que m'inspirent les prêtres catholiques vivant dans le célibat, se sacrifiant corps et âme à Dieu, m'a fait comprendre qu'ils sont les seuls vrais prêtres de Dieu.

Mais ce n'est pas avant d'entrer dans l'Eglise qu'on en découvre tous les trésors, comme on ne connaît point un pays avant de l'avoir habité. Seulement, après avoir été reçue dans son sein, on commence à comprendre son bonheur, et à voir clairement la multitude des richesses que renferme la grande simplicité de la religion catholique.

On sent profondément alors l'harmonie et l'unité de ces lois, inébranlables et sévères comme les lois fondamentales de la création, et sur ce fond immobile on admire la foule de tant de détails personnels et variés, comme une riche flore qui couvre une montagne.

Ce n'est qu'après avoir été reçue dans l'Eglise qu'on voit comment cette sage mère a une éducation spéciale pour tous ses enfants, selon leur nature et leur nationalité. C'est que l'Eglise n'a pas seulement une bonne méthode pédagogique ; mais elle a reçu de Dieu le génie de faire l'éducation de l'humanité. La morale correcte repousse par sa stérile inertie.

L'harmonie de la religion inspire par sa force créatrice, par cette puissance de vie qui produit la joie. C'est pourquoi la plus grande force de l'Eglise, c'est sa joie. Cette profonde joie en Dieu qui inspire la vie de tous ses zélés serviteurs, cette joie si impérissable parce

qu'elle demeure indépendante de tous les événements changeants de la vie.

De cette joie, une petite étincelle est tombée dans mon âme. Je la sens brûler bien vive quand je me dis que moi aussi j'ai le bonheur de pouvoir me nommer une enfant de la sainte Eglise catholique.

On n'a jamais assez de gratitude et on ne trouve jamais les justes paroles pour l'exprimer.

L'Eglise nous assiste dans notre faiblesse en chantant avec chaque âme qu'elle reçoit :

Te Deum laudamus !

Helena Nyblom.

(Mois de mai 1897.)

M. JULES LEMAITRE

Bien des fois j'ai eu l'occasion de discuter les opinions de M. Jules Lemaître, mais toujours incidemment ; je n'ai jamais examiné l'ensemble de ses œuvres. C'est pourquoi, sans doute, on a pu m'accuser de m'être montré injuste à son égard. J'essaie aujourd'hui de me disculper, aux yeux des amis qui m'ont reproché — avec une parfaite bienveillance d'ailleurs — ce qu'ils considèrent comme une erreur ou une omission. L'entreprise offre des difficultés bien grandes ; qu'on me permette de le faire remarquer. M. Jules Lemaître jouit, à l'heure qu'il est, de tous les avantages d'une situation littéraire absolument incontestée ; c'est un puissant dieu. Et ce dieu a parfois des fantaisies cruelles. D'autre part, même chez nous, il se trouve des hommes pour ne se souvenir que de ses admirables pages sur Louis Veuillot ou sur la pureté des vierges chrétiennes. Remercions l'éminent, le très spirituel, l'illustre écrivain qui a bien voulu parler quelquefois avec sympathie, des hommes ou des choses que nous aimons. Oui, remercions-le ; mais osons nous poser à nous-même une question, qu'il serait imprudent ou peu courageux d'éviter. M. Jules Lemaître recrute une grande partie de ses lecteurs parmi les jeunes gens qui sortent de nos collèges catholiques ; il a tout ce qu'il faut pour les

charmer — il faudrait peut-être dire ensorceler. Cette influence s'exerce-t-elle au profit des idées religieuses et morales que nous défendons ? Il importe de le savoir et de le dire hautement.

On a épuisé, en l'honneur de M. Jules Lemaître, tout le répertoire des formules admiratives dont dispose la critique. J'imagine même qu'il doit éprouver quelque ennui à s'entendre louer périodiquement, à peu près dans les mêmes termes, par des écrivains appartenant à toutes les opinions. Je ne rééditerai pas les épithètes que l'on sait. Nous sommes tous d'accord pour reconnaître : 1° que l'auteur des *Contemporains* a reçu du ciel d'éminentes qualités littéraires ; 2° qu'il compte parmi les tout premiers de notre génération. Lui-même, quel que soit son scepticisme, sait à quoi s'en tenir là-dessus, Mais quand il ne sera plus là, quand la mode aura changé, quand on sera bien rassasié du dessert exquis, dont aiment à se régaler les hommes de notre génération, que penseront les esprits modérés, représentants de la véritable tradition française ? Un petit refroidissement se produira, c'est probable, et j'ajouterai désirable pour tous, même pour M. Lemaître. Du dilettantisme, du scepticisme, des airs détachés, des élégances renanistes, des réincarnations gréco-latines, on abuse vraiment. Vous verrez qu'avant longtemps on reprendra goût aux bonnes, grosses, solides, substantielles et un peu rudes vérités, dont se contentaient Bossuet et Molière. Ce jour-là sera un jour heureux pour notre pays, un jour dangereux mais non pas mortel pour la gloire de M. Jules Lemaître.

Car enfin, sous ces apparences légères d'écrivain boulevardier, se cache un grand fonds de sérieux ; ceci encore les lecteurs de M. Lemaître l'ont bien des fois

constaté. Il procède à la fois de Voltaire et de M. Renan, ou, si vous voulez, de Chateaubriand ; mais il a subi l'influence du bon M. Nisard. Je sais bien qu'il est de très mauvais goût de parler encore de ce vénérable ancêtre, mais je persiste à croire que le meilleur de lui-même vit dans les écrivains d'aujourd'hui. Heureusement pour M. Lemaître, il se rattache à la tradition un peu timide et sage de nos classiques ; il est classique.

Mais il a failli cesser de l'être, et cela par la faute de M. Renan. Le rusé Breton, qu'on s'obstine à regarder comme un contemplatif, a hypnotisé son jeune admirateur. A son entrée dans la vie littéraire, M. Jules Lemaître voulait, avant tout, s'amuser. Or, quoi de plus amusant, je vous prie, que le Cakya-Mouni qui pontifiait alors au Collège de France? Il savait mêler, comme personne, le mystique au sensuel, et le transcendant au goguenard ; il paraphrasait les prophéties d'Ezéchiel avec les discours de Louise Michel et, en se moquant persévéramment des Welches, dont les défaites l'amusaient, il acquérait une réputation immense. Des ministres le mettaient, en leurs discours officiels, au-dessus de Spinosa, de Fénelon et de Platon ; lui-même daignait railler le spiritualisme de Pasteur. M. Lemaître a été ébloui par cette incroyable fortune littéraire. Il s'est mis à parodier *con amore* M. Renan, puis à le copier sans façon, puis enfin à s'endormir dans son nirvâna. J'appelle cela se suicider intellectuellement. Sa pénétration d'esprit et le sérieux de son éducation littéraire lui permettaient d'avoir une pensée à lui ; il a mieux aimé n'être qu'un renaniste.

On me dira qu'après tout, ceci ne regarde que M. Lemaître. Mais non, cette abdication semi-volontaire nous intéresse, nous aussi, hélas! car elle nous a valu une *renanite* aiguë dont la France ne se remettra pas de sitôt.

M. Lemaître distille du Renan tout pur dans les jeunes intelligences. Par lui-même, l'ancien séminariste de Tréguier ne serait pas aujourd'hui très redoutable. D'une part, en effet, ses œuvres de fantaisie, comme le *Prêtre de Némi*, *l'Abbesse de Jouarre*, prennent un air de vétusté qui éloigne de plus en plus nos jeunes générations. D'autre part, ses œuvres sérieuses, comme *l'Histoire des langues sémitiques*, et même *l'Avenir de la Science*, ne s'adressent qu'à un petit nombre d'érudits ou de penseurs. Qui donc, parmi nos lettrés, connaît la préface qu'Ernest Renan a écrite en tête des œuvres exégétiques de Kuenen?

On pouvait donc prévoir le jour où l'influence de M. Renan serait réduite à sa plus simple expression. Les disciples du vieux Celte se sont chargés de lui donner un prolongement de vie, et M. Lemaître avec plus de succès, sinon avec plus d'ardeur qu'aucun autre. Sans doute, M. Anatole France a recueilli en héritage les parties les plus malsaines, les plus mystérieuses et les plus troublantes de l'âme de Renan ; mais il écrit, si je ne me trompe, principalement pour des hommes mûrs, blasés ou avertis. On me dit aussi que les mondaines le goûtent beaucoup. Plus classique, et un peu pédagogue, en dépit de ses airs mondains, M. Jules Lemaître trouble plutôt les jeunes gens, même les candidats au baccalauréat. Nous avons beaucoup de peine à nous défendre contre lui, nous autres professeurs de rhétorique de l'enseignement libre. Tel élève, dont la gaucherie et la lourdeur nous avaient amusés, pendant quelques mois, prend tout à coup une allure dégagée ; il joue du *peut-être*, aligne des conditionnels et traite irrévérencieusement les grands maîtres. Il ne faut pas chercher bien loin la cause de cette transformation : notre jeune homme a lu et relu les *Contemporains*. Est-ce un bien ?

Il me répugne d'employer de grands mots, et je m'applique à parler avec une extrême modération ; mais nous ne pouvons pas ne pas appeler chat, un chat. Le scepticisme, même chez un homme mûr, fait des ravages épouvantables. Ne pas savoir si Dieu existe, ni si une autre vie nous attend après celle-ci, ne rien craindre que les gendarmes ou l'opinion ou la révolte d'une conscience, à la foi anémiée et faussée peut-être, c'est lamentable. L'Ecriture a un mot très énergique pour traduire cet état de choses : *in umbra mortis sedent.*

Mais les enfants ? Leur esprit peut-il supporter le scepticisme ? Non, non, mille fois non. L'âme des enfants a un besoin insatiable de justice et de foi. Pour une mauvaise note qu'ils croient n'avoir pas méritée, ils se révoltent ; ils iraient facilement jusqu'au désespoir. Et, de grâce, ne sourions pas de ces désespoirs enfantins : s'ils sont futiles dans leurs causes, ils sont terribles dans leurs conséquences. Le scepticisme des tout jeunes gens produit, dans l'enseignement primaire, ce qu'on appelle la criminalité de l'enfance, et dans l'enseignement secondaire, le désespoir des familles. Cette dernière expression n'a pas reçu de consécration officielle ; mais la chose existe. Des gens d'esprit pourront la tourner en plaisanterie ; peut-être cesseront-ils de rire, du moins je le crains.

Le besoin de croire court des risques plus grands que le profond et admirable sentiment de justice, que Dieu a déposé dans l'âme des enfants. Ils ne sont pas exposés à ne pas croire, certes ; ils croient nécessairement, ils croient toujours, ou en Dieu, ou *en* leur maître, ou *en* un mauvais camarade ; cette dernière hypothèse se réalise quelquefois ; mais le plus grand malheur qui puisse leur arriver, c'est de faire du scepticisme, sur la foi d'un écrivain à la mode. Un jeune homme,

qui a du bon sens, cesse de se dire symboliste, ou réaliste, ou ibsénien, quand arrive la trentaine ; au contraire, il risque de demeurer sceptique toute sa vie. Conclusion pratique et pressante : qu'on ne laisse jamais l'esprit des enfants en contact avec le scepticisme.

Je demande, en outre, qu'on veuille bien ne pas m'accuser de faire un procès personnel à M. Jules Lemaître. Non seulement son talent littéraire ne m'inspire que de la sympathie, mais j'avoue que j'ai été touché, souvent, de l'accent de sincérité et de l'énergie, avec lesquels il prône la bonté, sa vertu favorite. Lui aussi, il croit à la justice, malgré tout, et il n'hésite pas plus, dans son admiration pour une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, que dans son mépris pour les *Révoltées*. Mais nous ne parlons ici que de son influence intellectuelle. Voltaire fut, toute sa vie durant, le plus obstiné des conservateurs. De cet esprit conservateur, où sont les traces aujourd'hui ? En revanche, nous savons trop bien comment il s'entendait à démolir. De même, les travaux de M. Lemaître n'auront d'autre résultat que de produire une recrudescence de scepticisme (1). Il est vrai qu'ils ne font que continuer une tradition philosophique et littéraire fort ancienne. Cependant, le cas de M. Jules Lemaître présente quelque chose d'exceptionnel et me paraît nouveau. Les écoliers le lisent sans avoir à se gêner, tout naturellement, et ils avalent le scepticisme comme l'eau. Je ne pense pas qu'il en fût ainsi, au temps jadis. Sans doute, les mauvais élèves lisaient en secret Voltaire, Diderot,

(1) Le malheur, c'est qu'à Paris, on vous juge sur quelques traits qui ont d'abord frappé, et qui font oublier les autres, et en voilà pour votre vie ! Si vous croyez, par exemple, que l'on connaît Renan, que l'on se fait une idée juste de sa personne et de son caractère ?... (*Les Contemporains*, 5e série, page 229.)

ou tout autre, mais comme on dévore le fruit défendu ; puis la lecture n'occupait pas, dans leur vie, une très grande place. Aujourd'hui tous lisent des œuvres comme les *Contemporains*, à découvert. Est-ce à la précocité des enfants qu'il faut attribuer cet état de choses ? Est-ce au journalisme ou à certaines faiblesses de la vie de famille ? Toujours est-il que les enfants ont aujourd'hui une petite philosophie à eux, qui concorde fort bien avec le scepticisme élégant de M. Jules Lemaître. Ecoutez la petite morale qu'il adresse à son ami Bob :

« Je vous ai beaucoup aimé, mon cher Bob, et cela depuis le jour où votre excellente mère eut l'idée de noter, pour nous, vos instructives conversations. Et c'est parce que je vous aime encore que je voudrais vous dire, en toute franchise, combien m'ont surpris et affligé les derniers propos que vous avez tenus, si j'en crois Mme Gyp, à votre excellent abbé.

« M. le président de la république vous déplaît (il s'agit de M. Carnot), à cela il n'y a rien à dire. Il ne faut pas demander à un petit bonhomme comme vous, très étourdi, très en dehors et, Dieu merci ! très enfant, malgré sa précoce affectation de blague, d'être sensible à un genre de mérite, qui ne se sent bien qu'à la réflexion, et qui suppose une dépense d'énergie toute silencieuse et intérieure.

« Vous êtes un gamin très indocile, très mal élevé, pas toujours très naturel, malgré votre sans-gêne et votre argot, enfin très vaniteux et très content de vous. Mais, avec tout cela, vous avez du cœur et du bon sens ; vous êtes « un bon gosse », comme vous dites, et je crois que ce que vous estimez avant tout, chez les hommes, c'est la franchise, la loyauté, le courage, le sentiment raffiné de l'honneur. Vous aimez

encore mieux ces belles vertus quand il s'y joint un peu de « panache » ; mais ce goût est bien de votre âge.

« Or, si vous aimez tant les « zigs » et les hommes de « crâne allure », comment vous arrangez-vous, mon cher monsieur Bob, pour admirer à ce point l'homme des petites lettres au duc d'Aumale ?

« Réfléchissez, mon cher Bob ; renoncez à une erreur de goût que rien ne justifie ; renoncez-y sans le dire, puisque l'objet de votre flamme est aujourd'hui malheureux, et redevenez le vrai Bob... ou j'essaierai de ne plus vous aimer. »

Ainsi, n'était la question du boulangisme, Bob et M. Jules Lemaître se comprendraient et s'aimeraient sans réserve. Je crains que, dans cet échange de tendresses, le dupé ne soit M. Lemaître. Au fur et à mesure qu'il grandira, Bob se révélera de moins en moins intelligent ; il ne gardera que ce qu'il faut de clairvoyance, pour mettre en pratique les maximes sceptiques de M. Lemaître. Seulement, il se souviendra, non sans quelque amertume, de la bonne vieille morale qui se cache timidement sous ces maximes et il en gardera rancune à leur auteur. Il est évident que Bob, tout en s'autorisant de M. Lemaître, le qualifiera de rétrograde. Je dis rétrograde, mais Bob n'emploiera pas ce mot, depuis longtemps usé, il le remplacera par un de ces somptueux synonymes dont il accable ce pauvre M. l'abbé.

Quant aux jeunes gens sérieux qui lisent les *Contemporains*, ils se défendront tout d'abord ; mais lorsque viendront les heures de découragement ou de tentation — et elles viennent toujours — ils se rappelleront les formules les plus élégantes de leur écrivain favori...

Le culte de M. Renan se complète, chez M. Jules Lemaître, par une sorte de dévotion à Paris. Positi-

vement, il aime Paris, à peu près comme un musulman doit aimer la Mecque, et, cela va de soi, il prend un plaisir très vif à railler les provinciaux. Je crois même — ô mes amis lyonnais — que de ces railleries votre ville a la plus large part...(1). Résignons-nous, mais osons tout de même faire nos petites remarques. Tandis qu'il vivait en province, et durant les premières années qui ont suivi son arrivée dans la capitale, M. Lemaître a écrit les articles qui, en somme, lui ont valu le meilleur de sa réputation. Depuis, il a acquis plus de grâce, de souplesse, de finesse, en un mot, d'atticisme; les bons juges l'affirment et personne ne songe à en appeler de leur sentence. Mais que d'articles sur la foire aux pains d'épices, et sur la danse du ventre, et sur les affiches, etc.! Les dernières *Semaines dramatiques* qu'ont publiées les *Débats*, ont paru très faibles, même aux admirateurs de M. Jules Lemaître. Maintenant, il a émigré au *Figaro* — journal bien plus essentiellement parisien que les *Débats* — et il nous donne des consultations graves sur des sujets très athéniens : par exemple, sur l'inconvénient de porter des chapeaux « haute forme ».

N'allons pas dire à ceux qui aiment le tour d'esprit de M. Jules Lemaître que cette « ironie frivole », en développant outre mesure le respect humain, risque d'étouffer toute idée originale et tout sentiment chevaleresque. Ils nous répondraient par leur rire le plus athénien. Mais sans essayer de parler leur langue, cherchons un argument qui les touche. Si toutes ces élégances ne correspondaient plus à l'état d'esprit de nos contemporains? Et il en est probablement ainsi. Presque tous les hommes de nos jours, qui jouissent d'une situation brillante, ont connu les souffrances des laborieux débuts, cela se

(1) Cette étude a paru dans une revue lyonnaise.

voit à l'expression soucieuse de leur physionomie. Ils ne répondent nullement à l'idée que nous nous faisons d'un marquis du dernier siècle. Pourquoi ne pas leur prêter un langage qui leur convienne, c'est-à-dire un langage sérieux ? Parnassiens, naturalistes, boulevardiers, symbolistes, décadents et tous littérateurs triples ou simples, pourraient bien avoir fini leur temps. Oh ! qui nous donnera un honnête homme ayant le courage de parler tout droit, comme on parle chez nous, gens de Languedoc ou de Franche-Comté, de Normandie ou de Provence !

M. Jules Lemaître était bien l'homme destiné à remplir ce rôle, que le bon M. Nisard regardait comme providentiel (1). Français de France, il possède, à un degré éminent, quelques-unes des qualités de notre race. Malheureusement, soit défiance de ses propres forces, soit désir de succès immédiats, il n'a pas su suivre la voie qui s'ouvrait devant lui. Cette voie longue, un peu monotone tout d'abord, et difficile, devait le conduire à la grande gloire. M. Jules Lemaître a préferé le sentier fleuri qui l'a conduit, en quelques années, à une notoriété, enviable à beaucoup de points

(1) Etre soi-même, a-t-il écrit quelque part, avoir son sentiment et son jugement à soi et non le jugement et le sentiment des autres, professer une opinion parce qu'on l'a, non parce que d'autres l'ont, et parce que c'est l'opinion présumée d'une circonscription électorale ou l'opinion affichée d'un groupe parlementaire... Ah ! si nos représentants pouvaient faire cela ! Si chacun d'eux pouvait penser tout seul et agir selon ce qu'il a pensé !... C'est comme en littérature. Si les jeunes gens ne copiaient point ce qu'ils ont lu, s'ils voulaient être sincères et ne traduire que ce qu'ils ont vu et senti, nous aurions de bien meilleurs livres.
Il y a pourtant une difficulté « Etre soi même », cela est beau; mais pour être soi-même, il faut d'abord être quelque chose... Cette réflexion me refroidit un peu sur la phrase de M. Léon Say.

de vue, mais gênante. Ici encore, je ne fais pas une simple hypothèse. On se rappelle l'apostrophe célèbre à M. Renan : « Comment pouvez-vous être gai, ayant tué la foi, la joie et la paix de l'âme ? » Le célèbre article sur Veuillot nous révèle encore mieux les sentiments intimes de M. Jules Lemaître. Il est jaloux — oh ! très noblement et très justement jaloux — du grand polémiste catholique. « Celui-là, du moins, semble-t-il dire, n'a gaspillé ni les trésors de son cœur, ni les ressources de son esprit ; il a su se dévouer à l'Eglise, il a aimé les humbles, il a vécu en communion avec les âmes pures, il a évité la débauche, il a foulé aux pieds le respect humain, il s'est réconforté dans la prière, il a connu la douceur d'être persécuté pour une grande cause, il a pardonné, il a combattu le grand combat, il a conservé la foi. Avec tout cela cet homme heureux a trouvé moyen d'acquérir une gloire littéraire de premier ordre, une gloire qui éclipsera peut-être celle de tous ses contemporains ; car ce pauvre Augier, le rival heureux, semblait-il, de Louis Veuillot, comme il baisse dans l'estime des hommes compétents ! Victor Hugo, lui-même, nous apparaît déjà comme moins sympathique ; son rang ?... Heureux, trois fois heureux Louis Veuillot !

« Et nous, les favoris de l'opinion, que faisons-nous que de la flatter et nous mettre à sa remorque, au lieu de la redresser et de la conduire ? Moi-même j'ai pour fonction sociale d'amuser quelques délicats épicuriens de lettres, qui savent fort bien à quoi s'en tenir sur la valeur morale de mes exercices littéraires. J'ai cru, au début de ma carrière, que le dilettantisme allait me procurer des jouissances infinies. Il est si beau, me semblait-il, de tout comprendre, puis de faire de sa vie une sorte de métempsycose ininterrompue ! Être tour

à tour ou presque en même temps, Néron et un jeune martyr de la primitive Eglise, mourir avec Fridousi et ressusciter avec Alfred de Musset, rêver comme Lamartine au clair de lune, donner des nasardes aux Norvégiens, s'approprier les plaisanteries de M. de Voltaire, moraliser les rois en exil, railler cet excellent Paul Bourget en compagnie de quelques autres, prêcher la bonté, quelle destinée ! ou plutôt quel rêve irréalisable d'adolescent !

« Hélas ! je n'ai pu leur parler que de moi-même. »

En s'amalgamant, tant bien que mal, les éléments divers que nous venons d'indiquer forment une personnalité morale très curieuse, qui ne ressemble pas à celle que se figure un vain peuple de lecteurs. M. Jules Lemaître est d'abord un homme de bon sens. Par là, il se rattache aux grands maîtres et se sépare de tous les décadents, rastaquouères et charlatans de lettres, qui, tous les trois mois, annoncent une grande évolution du génie latin. On le considère, dans le monde des petites revues, comme un rétrograde, et on l'a déjà nommé l'héritier présomptif de l'oncle Sarcey.

M. Jules Lemaître aime à se donner comme un démocrate et il ne semble pas qu'il comprenne mal son rôle. Ne pas trop rappeler mais ne pas oublier non plus qu'on a vu le jour chez des paysans tourangeaux, ne pas tenter la conquête du faubourg Saint-Germain, et cependant faire entrer à la fois dans son âme des goûts distingués, des sentiments délicats, des pensées peu communes, c'est de la bonne démocratie, si je ne me trompe. Au plaisir d'en pratiquer les principes, M. Jules Lemaître joint celui de railler avec douceur et respect les représentants du noble faubourg.

M. Jules Lemaître est un patriote, oui, on sent qu'il aime la France, qu'il la voudrait grande et qu'il

souffre, plus qu'il n'en veut laisser paraître, de certaines faiblesses nationales. Le malheur est qu'il croit à la décadence de notre pays. Il ne voit dans l'Arc de triomphe qu'un beau thème à métaphores sentimentales, une raison de s'attendrir sur les déclins des peuples. Tandis qu'on prend un bock, en quelque café des Champs-Elysées, on regarde le soleil couchant embraser l'Arc de triomphe, et on pense à la décadence latine, et on dissimule une noble tristesse.

Voilà tout de même de beaux côtés chez M. Jules Lemaître : on me permettra bien sans doute de considérer les autres. M. Jules Lemaître est un homme d'esprit, un homme de beaucoup d'esprit, incontestablement. On le lui a dit, on le lui a si bien dit, qu'il ne peut plus guère écrire aujourd'hui sans chercher le trait. Glorieuse mais pénible situation. Vous vous rappelez Mlle Delaunay, la femme de chambre de je ne sais plus quelle duchesse du XVIIIe siècle. La duchesse traînait la malheureuse femme de chambre dans tous les salons, elle l'installait au milieu d'une société brillante, en lui disant à brûle-pourpoint : « Faites de l'esprit, Mademoiselle ». Il est vrai que pour la récompenser, la duchesse la maria plus tard au baron de Staal. L'opinion publique, aussi despotique que certaines grandes dames, en agit à peu près de même avec les écrivains : il est vrai encore que pour les récompenser, elle les porte à l'Académie française et leur promet l'immortalité ; mais comme elle les met à la torture ! La plupart des lecteurs qui ouvrent le journal où écrit M. Lemaître se disent : « Va-t-il nous amuser aujourd'hui ? Sera-t-il étincelant ? Est-ce que par hasard, ce matin, il raisonnerait doctement ? »

Et c'est ainsi que le public et l'écrivain se font mutuellement un très grand mal. Je crois apprécier à leur

véritable valeur les traits d'esprit de M. Jules Lemaître qui sont le plus souvent — mais pas toujours cependant — de la meilleure qualité. Les causeries où il parle avec simplicité de choses sérieuses, me paraissent préférables. Lisez ce qu'il a écrit sur Jeanne d'Arc : « Pour que son effigie répondît entièrement à l'idée que nous nous faisons de la sainte bergère, il me semble qu'il faudrait façonner quelque figure, franchement irréelle et hiératique, imiter avec le plus de sincérité possible les bons imagiers du moyen âge. L'écueil c'est que cette ingénuité retrouvée paraîtrait sans doute pleine d'affectation... (Je songe avec horreur à la moyenâgerie des tapisseries au petit point pour les fauteuils et les poufs...) Nous venons sans doute trop tard pour bien sculpter les saintes, car pour cela il faut être naïf, et quand nous le sommes, on ne nous croit plus. » Il arrive même à M. Lemaître de faire quelquefois des sermons exquis.

« Comment n'a-t-il pas senti (M. Richepin) ce qu'il y a dans ses négations, de grossier, de rudimentaire, d'enfantin, d'attardé, de dépassé par l'Esprit moderne? Pas de Dieu, pas de loi morale, pas même de lois physiques : ce qu'on appelle ainsi, ce sont les habitudes des choses (ce qui revient d'ailleurs au même) : tout est gouverné par le hasard ; la Raison même, la Nature et le progrès sont des idoles qu'il faut renverser comme les autres. Conclusion : mangeons, buvons et ne pensons à rien. Il nous développe cela avec une allégresse et une fierté sans pareilles. Il n'y a pas de quoi ! Voilà-t-il pas de belles découvertes ! Se figure-t-il avoir expliqué tout, en supprimant tout ? Les abominables suppressions ! De quels sentiments exquis ce poète nous dépouille ! Plus de foi, plus d'espérance, plus de charité, plus de vertu, plus de rêve, plus d'illusions, plus de

chimères. Et si, comme Banville, « je n'ai souci que des chimères ?..... » Les négations de M. Richepin sont plus ineptes que toutes les affirmations. Je suis honteux de voir un poète lyrique penser comme un antidéiste des Batignolles. Eh ! qui donc ne croit pas en Dieu ? Il y a tant de façons d'y croire ! »

Des exagérations d'un esprit facile et brillant, aux jeux de la sophistique, il n'y a qu'un pas ; inutile de dire que M. Jules Lemaître l'a franchi. Malheur aux hommes de talent, comme aux peuples qui s'attardent aux exercices malsains de la sophistique (1) ! L'habitude de jongler avec les idées tue la grande inspiration, la foi, le patriotisme, le dévouement, en un mot tout ce qui donne du prix à la vie. Je ne sais rien de plus triste pour la France que la multiplication des pastiches gréco-romains, qui a marqué cette dernière période littéraire. Le *Sérénus* de M. Jules Lemaître, le *Silvanus* de M. de Voguë, le *Luscius* de M. Maurice Barrès, l'*Aphrodite* de M. Louys, feraient croire à nos voisins et à nos ennemis, que la France en est arrivée au dernier degré de décomposition. Du moins, tous nos gens de lettres en sont persuadés, et leur maître, M. Renan, a établi d'une manière irréfutable, que les époques de décadence ont leur charme. Nous en croyons ces messieurs sur parole, mais comme nous en croyons les fumeurs d'opium sur les douceurs de leur occupation favorite. Par bonheur, la sophistique et la glorification de la décadence, perdent de leur prestige aux yeux des générations nouvelles, avides d'idées pratiques. M. Jules Lemaître a trop de

(1) Le naïf étudiant qui est venu consulter le Méphistophélès de Gœthe s'écrie : « Je suis si abasourdi de tout cela, qu'il me semble qu'une roue de moulin me tourne dans la tête. »

sang gaulois dans les veines, et trop de sens du réel pour ne pas s'en apercevoir.

Au-dessous de lui, bien au-dessous de lui, tout un peuple de gobeurs se charge de dégoûter les honnêtes gens des beautés, d'ailleurs un peu malsaines à tout le moins, de l'alexandrinisme. Et qu'on ne me dise pas qu'aucun rapport n'existe entre le scepticisme d'un Renan, ou l'impressionnisme d'un Lemaître, d'une part, et de l'autre, la foule des décadents. S'il ne s'agit que de talent, oui, mettons hors de cause M. Jules Lemaître et M. Renan ; mais au point de vue moral, où gît, je vous prie, la différence ? Sur le Racine mort, le Campistron pullule, et les succès d'un Lemaître font tourner la tête à des milliers de jeunes gens, qui devraient s'occuper de droit, de médecine ou de comptabilité, et qui consacrent leurs loisirs à la littérature faisandée. Pour quiconque se place au point de vue moral — et je demande timidement qu'on veuille bien ne pas trop s'étonner que ce point de vue soit le mien — les méfaits publics de M. Jules Lemaître ne laissent pas d'être inquiétants. Il ne prend pas la peine de dissimuler sa tendresse pour les écrivains qui se font un jeu d'offenser systématiquement la morale, pour peu qu'ils aient de style. Lui-même s'amuse à soutenir, trop souvent, des thèses très scabreuses. Je signale, entre autres, son étude sur Loti, son deuxième article sur Renan, et certains billets du matin.

Mais laissons toutes ces fantaisies censément philosophiques. En les composant, M. Jules Lemaître s'amusait, ou se contentait de remplir, avec plus ou moins d'entrain, sa besogne de journaliste. Il est une page — sérieuse évidemment — dans laquelle il a mis toute son âme d'incrédule moderne, désolé de ne pouvoir pas croire, et qui pourrait porter pour épigraphe

le mot célèbre de l'Ecriture : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem*. Je fais allusion à la confession qui termine l'étude sur Louis Veuillot. Avec une bonne grâce exquise, M. Jules Lemaître développe les raisons, même les plus intimes, qu'il a de ne pas croire. Cette fois du moins, on ne m'accusera pas de poser des « questions terribles » et irrévérencieuses aux grands hommes de nos jours. Nous n'avons qu'à écouter : « Non, je vous jure, dit-il, ce ne sont pas mes passions qui m'ont ravi la foi ; je ne leur obéis pas toujours, et en tout cas le prêtre m'absoudrait, si j'avais la volonté de mieux vivre. Et ce n'est pas non plus la superbe de l'esprit. Sincèrement, je ne me sentirais pas diminué, si je croyais ce que Pascal, Racine et Bossuet ont cru. Je suis humble, ou j'y tâche. »

On ne saurait dire plus délicieusement, avec plus de modestie personnelle, de tact et de délicatesse. Mais il ne s'agit pas ici de délivrer à M. Lemaître un brevet dont il n'a que faire ; nous avons à apprécier un état d'âme. Or, il me paraît impossible qu'on laisse passer sans protestation les dires de M. Lemaître.

Il se donne comme le représentant d'une majorité, du plus grand nombre, de la presque totalité de ses contemporains. Soit, mais précisément il est du monde, de ce monde qui raisonne fort bien à son point de vue, qui détient la sagesse et qui ne comprend pas la folie de la croix, mais que notre divin Maître a condamné, et dont Bossuet a dit : « Quand il faut en venir à considérer cette parole : *Le monde ne vous connaît pas*, et celle-ci : *Je ne prie pas pour le monde*, c'est là que l'on tremble ; l'esprit est confondu, le cœur s'abat et il ne reste qu'à dire : *Mon Père juste : vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont droits*... Quand donc nous entendons ces paroles : *Le monde ne vous connaît*

pas, ne demandons point, comme fit saint Jude : *Seigneur, d'où vient que vous vous ferez connaître à nous et non pas au monde?* Car Jésus-Christ ne répond pas à cette demande, et il répond seulement : Celui *qui m'aime gardera ma parole* » (1). M. Jules Lemaître se trompe donc lorsqu'il dit : Je suis dans les meilleures conditions pour comprendre la vérité religieuse. Il se trompe d'autant plus, qu'il appartient à une catégorie de mondains, particulièrement suspects aux yeux des chrétiens : il est gendelettre. Et je ne lui citerai pas Louis Veuillot, qu'il pourrait taxer d'exagération satirique, mais Bossuet, encore Bossuet : « Pour la gloire du bel esprit, qui peut espérer d'en avoir autant, et durant sa vie et après sa mort, qu'un Homère, qu'un Virgile? On leur a rendu des honneurs extraordinaires pendant qu'ils étaient au monde, et la postérité en a fait presque ses modèles et ses idoles. La folie de les louer a été jusqu'à leur dresser des temples; ceux qui n'ont pas été jusque-là, n'ont pas laissé *de les adorer, à leur mode, comme des esprits divins et au-dessus de l'humanité* (2) ». Il suffit, ce me semble, de souligner ces dernières expressions. Que font nos critiques, sinon d'adorer, à leur manière, les écrivains les plus dangereux, les plus troublants, en un mot, les moins austères? Il est vrai que nous considérons aujourd'hui, comme très sérieux et très graves, certains écrivains condamnés par Bossuet. On nous dit, par exemple, que Virgile est un penseur, un poète national, un liturgiste, presque un théologien ; on vante le sentiment religieux qui anime son *Enéide*. Bossuet cependant savait fort bien ce qu'il disait. Les lettrés de son temps professaient pour l'antiquité païenne un *culte*, dont les

(1) *Méditations sur l'Evangile*, LVIIe jour.
(2) *Traité de la concupiscence*, chap. XIX.

dévots de la Renaissance avaient formulé les rites et les lois. Il s'élevait donc contre cette religion, contre cette superstition de l'antiquité, que tout le monde aujourd'hui s'accorde à trouver ridicule. Que dirait-il de toutes ces maladies morales, que le renanisme a répandues parmi nos contemporains?

Après s'être défendu contre les attaques supposées de Louis Veuillot, M. Jules Lemaître prend l'offensive. « Est-ce que, demande-t-il au grand polémiste, est-ce qu'il n'y a pas eu des moments où, loin de la lutte, aux champs ou sur la grève, ou bercé par la musique, il vous semblait étrange que vous fussiez Louis Veuillot, rédacteur en chef de l'*Univers*, voué, dans un coin de la planète, à la tâche d'anathématiser des hommes comme vous, à cause de certaines affirmations inconcevables et incontrôlables, sur le monde et la cause première ; des moments où vous ne vous voyiez plus vous-même que de loin, où il vous paraissait à la fois incompréhensible et doux de vivre ? Et est-ce qu'il n'y a pas eu d'autres moments encore, des moments d'angoisse mortelle et d'universel dégoût, où vous admettiez presque que l'on pût totalement désespérer, et où vous n'étiez retenu dans votre foi que par une habitude d'âme ? »

Un peu bien enchevêtrés, tous ces arguments de M. Jules Lemaître. Oui, certes, Louis Veuillot eut ses moments de doute, d'affaissement ou même de désespoir ; il le confesse lui-même, dans les vers célèbres qui lui servent d'épitaphe :

> Je fus pécheur et, sur ma route,
> Hélas ! j'ai chancelé souvent ;
> Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute,
> Je suis mort ferme et pénitent.

Mais que peuvent valoir les pensées qui se présentent aux heures de défaillance ? Nous autres chrétiens, nous

les considérons comme des tentations d'abord ; puis, quand nous les avons repoussées, comme des rêves malsains qui se sont dissipés à la lumière de la foi ; cela ne compte pas.

Mais puisque M. Jules Lemaître s'intéresse à ces moments de défaillance, que connaissent les âmes les plus vigoureuses, nous le prierons, à notre tour, d'aller jusqu'au bout de cette pensée. Même aux yeux de ceux qui n'ont pas la foi, un homme comme Louis Veuillot déchoit sensiblement, toutes les fois qu'il s'abandonne au plaisir de vivre, c'est-à-dire, toutes les fois qu'il veut ressembler au reste des écrivains.

M. Jules Lemaître l'avoue implicitement, et en cela il fait preuve de finesse psychologique. Le stoïcisme et la morale indépendante peuvent donner lieu à de longues tirades, même à de très éloquentes tirades ; ils sont d'un faible secours dans les moments décisifs de la vie. La vieille morale, la seule bonne au dire de Schérer, n'a qu'un point d'appui : la foi positive des chrétiens qui craignent Dieu. D'où il suit que cette foi positive, même si elle est un peu mêlée de ce que les écrivains élégants appellent le fanatisme, constitue pour l'homme qui la possède, une immense supériorité par rapport à ses semblables. Toute l'originalité intellectuelle de Louis Veuillot, son élévation de sentiments, sa fierté, son courage, sa vaillance, toutes les rares beautés de son âme, proviennent de l'intransigeance de sa foi. C'est ce qu'il importe de bien mettre en lumière, au risque d'avoir à parler des anathèmes qu'il lançait quelquefois.

Ce qu'il faut penser exactement de ces anathèmes, j'essaierai peut-être de le dire un jour, mais comme, pour le moment, il s'agit de rassurer ceux dont M. Jules Lemaître interprète les inquiétudes, je me hâte de leur

livrer le secret de ceux qui ont la foi. Que les inévitables moments de défaillance aient compté si peu, ou pour parler plus exactement, n'aient pas compté du tout, dans la vie d'un Louis Veuillot, cela ne peut surprendre que des hommes qui flottent à tout vent de doctrine.

Ils veulent tout savoir, tout soumettre au contrôle de leur raison, et pour mener à bien cette opération formidable, ils n'ont pas le moindre point d'appui. Archimède se sentait assez fort pour soulever le monde, mais encore fallait-il le lui trouver, ce fameux point d'appui. Nous autres chrétiens, nous avons infiniment moins d'ambition philosophique, nous nous résignons à l'inévitable, à l'inconnu, au mystère. Nous considérons avec le plus parfait sang-froid, et sans nous en faire un grand mérite, ce soleil, ces étoiles, dont les mouvements réguliers épouvantaient les philosophes antiques, et déconcertent encore M. Sully-Prud'homme, l'ami de M. Jules Lemaître. A quoi bon nous tourmenter ? Nous savons bien que toutes ces choses, Dieu les a livrées aux disputes des savants. Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, en vérité, que nous importe ? En revanche, nous avons des solutions claires, belles et consolantes, pour tous les problèmes de la vie morale. L'humilité, la charité, la certitude de l'au delà qui nous est décrit dans le *Sermon sur la Montagne*, en voilà assez pour rasséréner nos âmes. Ceux qui ont faim et soif de justice seront rassasiés, que voulez-vous de plus ?

Enfin, nous avons, nous, un point d'appui. Il est vrai que les habiles nous contestent sa solidité ! L'ont-ils éprouvée sérieusement ? Cette chère et grande Eglise, qui les a presque tous élevés, ils la déclarent vieillie, impuissante, finie. Les convertis, fin de siècle, nous font l'honneur de nous considérer, nous prêtres,

représentants autorisés de l'Eglise, comme « la lavasse des séminaires ». Ceux qui sont polis comme M. Jules Lemaître, nous témoignent, en leurs jours de bonne humeur, une bienveillance inquiétante où il entre beaucoup d'indulgence ironique.

Le moment n'est peut-être pas encore venu de tenter une apologie du clergé de France, mais il viendra bientôt. En attendant, nous pouvons faire valoir quelques arguments qui ont une certaine valeur.

Il est fort heureux, pour messieurs les lettrés, qu'au milieu de toutes leurs agitations, la plupart stériles, le clergé de France leur ait conservé un point fixe. Vous nous trouvez retardataires (1), dépourvus d'esthétique et de curiosité intellectuelle ? Peut-être bien que vous exagérez un peu ; peut-être bien que si nous marchons trop lentement, vous marchez, vous, beaucoup trop vite. Mais les plus ridicules ici ne sont peut-être pas ceux que pense un vain peuple d'écrivains. Il y a cinquante ans environ, les jeunes normaliens que M. Cousin avait couvés sous son aile, prenaient certainement en pitié les bons curés de campagne, qui s'en tenaient encore à saint Thomas. Et aujourd'hui, de qui se moque-t-on ? ce n'est certainement pas des bons curés de campagne. Le dilettantisme renaniste, auquel M. Lemaître a le tort de prêter le concours de son talent, trébuchera de plus haut, c'est-à-dire, tombera plus bas que l'éclectisme de M. Cousin.

C'est pourquoi, nous demeurons attachés de toutes les forces de notre âme, avec joie, paix et amour, à cette Eglise qui nous est si maternelle. Pierre a toujours les paroles de la vie éternelle. Il ne nous fournit

(1) Voir le portrait du prêtre Timothée dans le *Sérénus* de M. Jules Lemaître.

point un oreiller moelleux, afin que se repose agréablement notre tête, comme le veut le père et le maître de tous nos sceptiques ; il nous dit : Levez-vous, marchez et enseignez toutes les nations ; toutes les nations, par conséquent même celles qui bâtissent des villes comme Alexandrie. Et bravement nous enseignons même les membres de l'Institut, sans prétendre rivaliser de science avec eux ; il nous suffit de constater qu'ils sont en désaccord avec Pierre. Quelle sécurité intellectuelle est la nôtre ! Louis Veuillot en a délicieusement joui et je m'étonne que M. Lemaître paraisse hésiter sur ce point.

Voilà pour l'esprit ; mais le cœur a ses certitudes comme son ordre, et elles valent bien celles de l'esprit, car la morale et le sentiment ont leur part très grande dans la vie religieuse. Je m'explique par un exemple. Sur les notions de vertu, de devoir, de sacrifice, de résignation, l'opinion d'une mère chrétienne ne vaut-elle pas l'opinion de quatre académiciens, même conducteurs d'âmes ? Dans l'ordre moral, le cœur d'une vraie mère est un chef-d'œuvre, une création de tous points admirable, tandis que la cervelle de beaucoup de savants... Je me suis souvent représenté Renan, en train de pontifier sous la coupole, aux applaudissements enthousiastes des cinq académies. Ces applaudissements l'ont-ils jamais consolé des angoisses de sa mère ? On peut en douter.

Eh bien, nous les rétrogrades, nous demeurons en communion avec nos mères, avec les religieuses, avec les vieux prêtres, avec le Pape, avec Bossuet le plus souvent, avec saint Thomas et saint Augustin toujours. Nous trouvons doux de vivre, de nous mouvoir, c'est-à-dire d'agir, d'être dans cette pensée.

Toute profession d'incrédulité qui se respecte, ren-

ferme une tirade contre l'enfer. M. Jules Lemaître y va de son petit argument sentimental contre l'éternité des peines. « Considérez, dit-il, que selon votre orthodoxie même, (est-ce que je me trompe ?) Dieu a créé la plupart des hommes, non sans doute pour qu'ils fussent damnés, c'est-à-dire éternellement méchants et malheureux, mais sachant qu'ils le seraient. C'est là une idée si épouvantable que, justement à cause de cela, on finit par se tranquilliser. »

Hum ! se tranquilliser ? Ce n'est ni facile, ni peut-être sage. Il y a une idée que je trouve, moi, plus épouvantable que celle de l'enfer et plus mystérieuse, c'est celle de la souffrance. Car enfin nous savons que Dieu est, à la fois, infiniment intelligent et infiniment juste. Quand il nous punira, il aura ses raisons, et il saura dans quelle juste mesure il convient de le faire. Rapportons-nous-en à sa justice, puis ayons le courage de nous dire, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, même chez les meilleures natures. Aucun de ceux qui mettent en doute l'existence de l'enfer, ne voudrait supprimer les gendarmes et les garde-chiourme. Il peut arriver un moment où nos formidables armées modernes n'auront d'autre raison d'être que de combattre les fauteurs de désordre. Que M. Jules Lemaître veuille bien compter les soldats, gendarmes, sergents de ville, policiers, employés de prisons, juges et tous autres hommes, qui ont pour mission de conduire leurs *frères* par la force. Il est de toute évidence que la crainte joue un très grand rôle dans la vie, et un rôle souvent salutaire. Songez donc, si chaque homme pouvait faire tout le mal qu'il souhaite à ses semblables !... Ce serait épouvantable. Donc, ne bannissons pas la crainte de la vie morale ; il faut au contraire que l'homme redoute le châtiment, qui l'attend

au delà du tombeau, s'il se conduit mal durant cette vie.

Mais quel châtiment ? Hélas ! Messieurs les modernes, il n'y en a qu'un, le châtiment éternel, car d'une peine temporaire personne ne se soucierait. Donc, l'idée de l'enfer ne répugne pas tellement à notre intelligence. Mais, au contraire, l'idée de souffrance ? Rappelons-nous les supplices que les Assyriens et les Orientaux infligeaient à leurs prisonniers, les esclaves de l'antiquité mis en croix, toutes les atrocités que l'histoire nous révèle ou nous cache, et pour ne pas paraître remonter trop loin, pensons aux massacres d'Arménie, à la traite des noirs, à nos soldats du Tonkin empalés. Demain une guerre européenne peut éclater. Parmi toutes ces victimes, que d'innocents ! Ces souffrances des innocents confondent notre raison, et les incrédules n'ont pas la ressource de les nier, comme ils nient l'enfer. Comment un Dieu bon et tout-puissant a-t-il pu créer tant d'hommes destinés uniquement à souffrir ?

La vérité est que la sensiblerie de Rousseau d'une part, et d'autre part, la légèreté superficielle d'un Voltaire et son extrême attachement à la vie, ont enlevé toute virilité aux intelligences modernes. On confond la bonté avec la fadeur, on supprime l'idée de justice, on affecte de ne pas voir l'importance et l'étendue des sacrifices et des expiations nécessaires, dans la vie humaine telle qu'elle nous est accordée. Pourquoi la douleur ? nous n'en savons rien, mais il est bien certain qu'elle existe. Par conséquent elle doit avoir sa raison d'être dans le passé de l'humanité, elle aura son prolongement dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'au-delà. Les anciens se faisaient une tout autre conception de la destinée humaine : « Allons, chantons en chœur,

s'écrient les Erinnyes d'Eschyle, il nous plaît de hurler le chant horrifique et de dire les sorts que notre troupe distribue aux hommes. *Et nous nous glorifions d'être justes.* La Parque toute-puissante m'a fait cette destinée immuable, pour suivre les homicides jusqu'à ce qu'ils soient descendus sous terre. *Et même morts, ils ne sont pas délivrés de nous... Nos imprécations font la paix des dieux.* » Je me permets de signaler ces derniers mots à M. Jules Lemaître.

Sophocle a développé des théories analogues dans son *Œdipe à Colone.* Plus près de nous, Dante, tout pénétré de la forte théologie du moyen âge, écrivait sur le frontispice de son Enfer : « La justice anima mon grand architecte ; je fus fait par la divine Puissance, la suprême Sagesse et le *premier Amour* » — vous avez bien lu — le premier Amour. Bossuet — naturellement — ne se montre pas moins énergique que Dante. Ah ! il ne présente pas à ses auditeurs un enfer atténué, un enfer aussi petit que possible, comme essaiera de le faire plus tard Lacordaire : « Vous serez frappés, dit-il, tout ensemble, dans le corps, de pauvreté, de peste, de froid et de chaud ; dans l'esprit, de folie, d'aveuglement et de fureur ; le ciel sera de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous vos pieds ; votre rosée sera la poussière, vous ne porterez jamais de fruit, parce que vous n'aurez pas voulu servir le Seigneur, en joie et dans l'abondance de toutes sortes de biens, vous serez mis dans l'esclavage de votre ennemi, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans l'indigence de tout ; il mettra sur vos épaules un joug de fer. Outre toutes ces plaies que vous entendez, Dieu vous en enverra de plus terribles, qui ne sont point écrites dans ce livre et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain, et comme le Seigneur s'est réjoui en vous

faisant du bien, il prendra plaisir maintenant à vous perdre, à vous renverser. Vous serez à jamais sous cette impitoyable verge ; sous cette verge veillante, qu'a vue le prophète, car le Seigneur veillera éternellement sur votre iniquité et ne cessera de vous briser, de vous mettre en pièces. Pourquoi criez-vous inutilement ? Votre plaie est incurable : Je l'ai faite à cause de votre iniquité et votre dure malice, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie ; votre endurcissement a causé le mien : vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible. Allez ; et ils iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle. C'est par là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer, et il n'a rien de plus important à dire au peuple (1). »

Et maintenant voici les considérations de M. Renan sur le même sujet : « Milton comprit enfin ce pauvre calomnié (Satan) et commença la métamorphose que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond que le nôtre, en réhabilitations de toutes sortes, ne pouvait manquer de raisons pour excuser un révolutionnaire malheureux, que le besoin d'action jeta dans les entreprises hasardées. On pourrait faire valoir, pour atténuer sa faute, une foule de motifs contre lesquels nous n'aurions pas le droit d'être sévères... » M. Renan conclut son apologie de Satan par une sorte d'hymne, en l'honneur de la toute-puissance de l'art, ce qui ne laisse pas d'être quelque peu surprenant. « L'art seul est infini... l'art nous apparaît comme le plus haut degré de la critique ; on y arrive le jour où, convaincu de l'insuffisance de tous les systèmes, on arrive à la sagesse... »

Il y a plaisir, si je ne me trompe, et profit à rap-

(1) *Méditations sur l'Evangile*, XCVII^e^ jour.

procher des opinions aussi différentes sur l'enfer et le diable. Admettons que Bossuet se soit exprimé avec quelque rigueur janséniste, admettons que le discours plus consolant de Lacordaire, sur le grand nombre des élus, réponde mieux aux aspirations religieuses de ce siècle. Mais que dire du discours « fadasse exprès » et faible et dépourvu de modestie que nous tient M. Renan ? Je plains un peu les renanistes.

M. Jules Lemaître a dit : « Si Louis Veuillot vivait encore, il me traiterait de Galuchet. » M. Lemaître se trompe, au moins partiellement. Louis Veuillot avait de remarquables qualités de critique : s'il vivait, il ne confondrait pas M. Lemaître avec un Galuchet ; mais une fois pleine justice rendue au talent, il ne manquerait pas de moraliser l'auteur des *Contemporains* devenu figariste, avec sympathie certainement, mais aussi avec une sévérité juste, où les habiles découvriraient du fanatisme. Oh ! la jolie morale ! Nous perdons tous grandement à ne pas l'entendre, et M. Jules Lemaître plus que personne.

Avril 1897.

Depuis que les lignes qui précèdent ont été écrites, la conversion de M. Jules Lemaître est devenue un fait accompli ; conversion laïque, si je puis ainsi parler, partielle et insuffisante, conversion heureuse et glorieuse tout de même. L'heure de l'apprécier n'est pas encore venue ; elle viendra, sans doute.

Mars 1899.

UN LAMENNAIS INCONNU

Il se produit en ce moment un phénomène littéraire qui est de nature à rendre modestes les écrivains de notre génération.

Jamais on n'avait vu pareille consommation d'épithètes laudatives : chaque livre qui paraît est original, fortement pensé, bien écrit, intéressant ; la critique ne craint pas de prendre le ton de la réclame. Mais, quand on y réfléchit, tous ces éloges ne portent pas à conséquence, à cause du petit sous-entendu qu'ils renferment. Au fond, tous les critiques disent aux auteurs quelque chose comme ceci : « Monsieur, votre livre est bon ; mais, ne vous faites pas illusion, par comparaison, seulement, avec les médiocres productions littéraires dont nous sommes inondés. Les maîtresses pages de nos contemporains, ne valent pas ce qu'il y a de plus négligé dans les fonds de tiroirs qu'ont laissés par inadvertance les écrivains du temps jadis. Si ces maîtres revenaient parmi nous, ils rougiraient peut-être des lignes qu'ils écrivirent, au pied levé, pour quelques amis intimes. N'importe : leurs nonchalances valent mieux que tous nos artifices. »

Et c'est pourquoi on fait bon accueil aux lettres intimes de Lamennais, que vient de publier M. l'abbé

Auguste Laveille. Les dépositaires de ces lettres avaient-ils le droit de livrer au public les confidences du prêtre déchu ? D'une manière générale, on abuse aujourd'hui de la correspondance des grands hommes, qui, s'ils cessaient, durant quelques instants, de dormir leur sommeil, se plaindraient maintes fois de leurs héritiers et de leurs éditeurs. Oh ! ces douleurs intimes jetées en pâture à la curiosité d'un public insuffisamment renseigné, qui ne peut pas tout comprendre !...

Mais, hâtons-nous de le dire, Lamennais fait exception : le mystère d'âme qu'il a emporté dans la tombe touche à ce qu'il y a de plus profond dans l'histoire religieuse du XIXe siècle ; il nous appartient. En publiant les lettres de Lamennais à Denis Benoît, M. l'abbé Laveille a cru apporter, dans un débat long et compliqué, un document de haute valeur. Il ne s'est pas trompé, et nous lui devons des remerciements. Qui sait si, grâce à son concours, on ne finira pas, un jour, par arracher au sphinx le mot de sa cruelle énigme ?

Pour présenter ces lettres au lecteur, M. l'abbé Laveille a composé une préface sage, dans laquelle il juge Lamennais avec une large équité. Des notes accompagnent le texte ; je me permets de les trouver surabondantes et incomplètes : surabondantes, en ce sens qu'elles renferment des appréciations justes, mais peu nécessaires, et qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit ; incomplètes, en ce sens qu'elles ne nous renseignent pas assez sur certains points extrêmement intéressants (1).

(1) On m'affirme que M. l'abbé Laveille n'a ajouté ses commentaires au texte de Lamennais que pour populariser cette *Correspondance*. Il voudrait ainsi atteindre les personnes peu instruites et même les collégiens. Je suis persuadé que les personnes peu instruites ne liront pas ce livre, et je me demande s'il est souhaitable qu'elles le lisent.

Arrêtons-nous, par exemple, sur la dernière lettre : Lamennais écrit à M. Denis Benoît : « J'ai été obligé de prendre ce parti (il s'agit d'une vente de bibliothèque), j'ai été obligé de prendre ce parti pour achever de payer mes dettes. Ceci me conduit à te prier, quand tu m'écriras, d'affranchir tes lettres.

« Une lettre venant d'Alais me coûte plus que je ne dépense et ne peux dépenser, chaque jour, pour ma nourriture. »

Cette déclaration du malheureux grand homme pro duit un froid !... M. l'abbé Laveille s'en doute un peu, j'imagine, et, cependant, il ne nous donne pas les explications que nous désirerions. Qu'a répondu M. Denis Benoît à Lamennais ? Que s'est-il passé ensuite, et pourquoi cette lettre étrange est-elle précisément la dernière lettre du recueil ? C'est sur quoi nous voudrions bien être fixés. Je soumets amicalement ce *desideratum* à M. Laveille, en vue d'une seconde édition : ses lecteurs préféreront tous ou presque tous, à des appréciations théologiques et morales, des explications biographiques.

Est-ce bien le Lamennais le plus intime qu'on nous présente ici ? Une lecture attentive de cette curieuse et un peu étrange correspondance ne nous permet pas de conserver le moindre doute : oui, Lamennais a bien révélé ici le fond de son âme. Il eut pour premier confident un jeune Anglais, Henri Moorman, qu'il avait converti au catholicisme. Henri Moorman mourut jeune, et toutes les prédilections, toute l'impétueuse tendresse, toute la sensibilité autoritaire et un peu maladive de Lamennais se portèrent sur le jeune Denis Benoît, qu'il avait arraché, non pas à l'anglicanisme, mais à l'incrédulité, ou, tout au moins, à l'indifférence. M. Denis Benoît devint plus tard un des membres les

plus influents du parti légitimiste. On se demande, et il faut bien se demander, pourquoi les préférences de Lamennais allèrent à un jeune homme, alors inconnu, plutôt qu'à des amis illustres, conseillers éclairés et indépendants. Montalembert, Lacordaire, Emmanuel d'Alzon représentaient, aux yeux de Lamennais, de simples associés intellectuels : chose plus curieuse, les influences féminines qui traversèrent sa vie, ne comptent, pour ainsi dire pas. Mme de Lacan, qui devint plus tard Mme Cottu, espéra peut-être jouer auprès de Lamennais, un rôle analogue à celui que remplirent auprès de Lacordaire Mme Swetchine et Mme de V..... Elle fut promptement et cruellement détrompée. Trois vieilles demoiselles pieuses et distinguées paraissent avoir exercé, autour du pauvre ménage de Lamennais, une vigilance discrète, désintéressée et dévouée. Lamennais ne daigne parler d'elles qu'une fois, et à propos de bagages. Au contraire, il fait entendre, pour son cher Benoît, des cris d'une tendresse passionnée qui nous rappelle la dramatique affection de David pour Jonathas. « Mon frère, mon tendre frère, si tu savais combien ton petit billet de Tours m'a fait de bien !... Le voilà, je l'ai relu dix fois. Il ne me quittera jamais. O mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir donné un frère ! Je méritais si peu un pareil bonheur ! Mon Dieu, je vous rends grâces ! Mon Dieu, conservez-le-moi, unissez-nous à jamais. »

Il n'est qu'un rude soldat comme David, ou un prophète hautain et dur comme Lamennais, pour avoir de ces effusions de tendresse plaintive.

Mais, dans cette correspondance, ce n'est pas à l'intensité de cette affection que va tout d'abord notre curiosité. Les lettres intimes du grand écrivain peuvent-elles nous fournir des lumières nouvelles sur les causes,

la nature et la portée de son apostasie ? Voilà la question, la seule vraie question ; tout le reste relève de l'érudition désintéressée et de la littérature.

Lamennais, disent les catholiques, s'est perdu par orgueil, et ils rappellent Tertullien et même Lucifer. Non, répondent les incrédules : Lamennais a quitté l'Eglise, parce qu'il aimait le peuple. Les uns et les autres, mais très inégalement, pourraient bien avoir raison. Il est certain que l'âme de Lamennais débordait d'un orgueil effroyable ; il est certain aussi que Lamennais, prophète extraordinaire, prophète autant et plus que de Maistre, a vu d'une vue très nette, dans les lointains de l'avenir, cachés à tous ses contemporains, les destinées et les progrès incroyables de la démocratie. Il s'est dit : « Je serai le voyant de cette démocratie, son conducteur, son flatteur prophétique ». Mais comment des scrupules ne se sont-ils pas élevés dans son âme ? Comment un conflit ne s'est-il pas produit chez lui avec des tentatives de conciliation, entre le chrétien et le prêtre d'une part, et de l'autre l'indomptable et intransigeant démagogue ? Non ; l'auteur des *Paroles d'un croyant* a quitté l'Eglise sans esprit de retour, et il s'est donné à la démocratie, avec la tranquille certitude de quelqu'un qui courtise la toute-puissance de demain. Triste, oui, d'une tristesse voisine du désespoir, mais calme, d'un calme effrayant. Ce n'est pas l'attitude de quelqu'un qui a porté dans son âme — ne serait-ce que l'espace de quelques années — une foi robuste.

Au fait, le mystère Lamennais n'a pas été éclairci, peut-être parce qu'on n'est pas remonté assez haut dans l'histoire de sa vie morale. C'est mal poser le problème que de dire simplement : il a perdu la foi. Demandons-nous plutôt quelle était la qualité de sa foi,

même aux meilleurs jours de son apostolat. A douze ans, il avait lu Jean-Jacques Rousseau, Nicole, Tite-Live, Plutarque ; il dévora tout entière la bibliothèque d'un vieil oncle. Il est infiniment probable que cette bibliothèque *dix-huitième siècle* renfermait des œuvres étranges. Sous l'empire d'une piété exaltée et inquiète, il ne voulut faire sa première communion qu'à vingt-deux ans. Il n'entra que fort tard dans les ordres, à l'âge de trente-quatre ans, et voilà que, quelques mois après seulement, il publiait cet *Essai sur l'indifférence en matière religieuse*, qui lui valut presque un titre de Père de l'Eglise. On a toujours tort de méconnaître le sage précepte de saint Paul : *non neophytum*.

La lecture des lettres que publie M. l'abbé Laveille, fortifie nos doutes sur la solidité de la foi de ce prêtre *improvisé* : l'épithète n'a, je crois, rien d'incorrect quand on songe à sa formation sacerdotale. D'abord une différence très sensible s'accuse entre les premières lettres et les dernières, qui dénotent un progrès trop évident du scepticisme dans l'âme du pauvre Féli. Mais même dans la première partie de la correspondance, où abondent les expressions pieuses, le romantisme occupe trop de place. Lamennais, prêtre depuis deux ans à peine, parle et se conduit comme le Jocelyn de Lamartine (1). « A quelle distance d'Angers est ton vieux couvent de la Beaumette ? écrit-il à son cher Denis. Quelqu'un l'habite-t-il encore ? De quel ordre étaient les religieux ? Partout en Europe, autrefois,

(1) O nid dans la montagne où mon âme s'abrite !
Me voici donc rentré pour jamais dans mon gîte.
Comme le passereau sans ailes pour courir,
Qui dans un trou de mur s'abrite pour mourir.
Oh ! d'un peu de repos que mon âme pressée
Y devançait de loin mes pas par ma pensée !
Jocelyn (neuvième époque).

on trouvait de ces lieux d'asile, de ces oasis de la société, où les cœurs faibles, les âmes fatiguées venaient goûter un peu de repos. »

A ces sentiments purement mondains, Lamennais mêle des effusions d'une piété sincère, mais bien maladive, telle, au talent près, qu'elle s'alanguit dans un trop grand nombre de cantiques modernes. Lisez la prière à l'ange gardien, qu'il avait composée durant son voyage en Angleterre, et qu'il envoie, avec attendrissement, à son Denis. C'est bien joli, c'est trop joli, trop caressant, trop plein de mots d'amour ingénieusement disposés : *meam tuis mentem, suavissime susurrans*, *robora consiliis, cor meum languens et præ amoris defectu pœne jam emortuum refocilla*, *et igne quo tu ardes dulciter accende.*

D'autres remarques d'une incontestable gravité s'imposent à notre attention. Lamennais, dans cette correspondance censément spirituelle, n'apparaît ni comme apôtre, ni comme prêtre, ni comme directeur. Le jeune Denis Benoît voyait dans Lamennais un prêtre de génie placé dans une région supérieure, d'où il dirigeait l'humanité sans participer à ses faiblesses. Autant qu'on en peut juger indirectement, il demandait à l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* des conseils, des encouragements et des idées générales. Lamennais n'a jamais compris ni même voulu comprendre les aspirations de son jeune correspondant. Il parle piété, oui, au moins durant les deux premières années, mais toujours en la subordonnant à des paroles d'amitié : « Adieu, mon Denis, mon tendre frère ; je suis épuisé de lassitude ; adieu, je t'embrasse de tout mon cœur. Je vais me coucher ; mais auparavant, je prierai pour toi ; mon sommeil en sera plus doux. » Quant à diriger Denis Benoît, Lamennais n'y pense jamais de lui-même ; il s'y

résigne, sans doute après d'amicales et nombreuses sommations. Par contre, il s'étend volontiers sur ses propres tristesses ; il reproduit et condense les idées qu'il a développées le même jour, dans son article de journal ou dans son chapitre d'apologétique, et il semble incapable de s'occuper d'autre chose que de lui-même, de ses affaires et de ses idées. De 1832 environ à 1836, il ne sait même plus sauver les apparences, il cherche ses mots d'amitié et contient à grand'peine l'expression abondante et jaillissante de ses orgueilleuses colères. On trouve cependant, çà et là, quelques pages de piété supérieurement écrites. Telles, les recommandations qu'il envoie à ses jeunes disciples de Malestroit, qui formaient une sorte de petite université catholique. Mais on voit bien qu'ici Lamennais remplit un devoir pour ainsi dire officiel, comme un conférencier religieux développe un sujet de morale.

La conclusion saute aux yeux. Même en ses meilleurs jours, Lamennais n'eut qu'une piété maladive, une foi incomplète (1) et une érudition ecclésiastique à peu près nulle. La bizarrerie de sa sensibilité, l'immensité de son orgueil inconscient et calme, achèvent de faire de lui un prédestiné de la révolte. Pauvre grand homme !

Quelquefois nous nous surprenons à dire tout bas, pensant à cet ange de la pensée, tombé de si haut : « Qui sait si plus de douceur, de la part de certains supérieurs ecclésiastiques, ne l'eût pas préservé de la chute ? Léon XII voulait faire de lui un cardinal. Que ne l'a-t-il nommé cardinal ! Un peu de rouge à son cha-

(1) Il écrivait en 1836 ces mots effrayants : « Il est certain que mes convictions ont changé sur plusieurs points ; toutefois, nul ne sait sur quels points et à quel degré. »

peau l'eût peut-être maintenu dans la bonne voie. » Le livre de M. l'abbé Laveille dissipe nos scrupules et nos plus intimes arrière-pensées. Comme celle de Jean-Jacques, comme celle de Werther, comme celle de Chateaubriand, l'âme de Lamennais était une âme de désirs, mais de désirs inquiets et égoïstes, que rien au monde ne pouvait assouvir. Il se plaignait toujours de tout et de tous, des institutions comme des hommes, de sa santé, de son éditeur, du gouvernement, de ses succès, de ses études, de la température. Lamennais eût vaticiné contre la lune. Jamais cet homme acerbe n'a dompté ses désirs ni ses imaginations volcaniques, capables de déchaîner les orages que souhaitait René, pour s'élancer sur leurs tourbillons, dans un monde meilleur ; il ne connaissait pas la joie.

D'où venait cette immense tristesse, qui remplit toute sa correspondance? M. Laveille se demande si ce n'était pas là une tristesse de commande. Au fait, nous en connaissons de ces rimeurs romantiques ou symbolistes qui, toujours bien mangeant, meurent par métaphore. Lamennais est trop de son temps pour ne pas faire entendre quelques cris à la Byron ! Mais la persistance, l'intensité, l'accent de sa plainte, ne nous permettent pas d'avoir des doutes sur la réalité de son découragement.

D'où lui venait cette douleur ? Peut-être de son génie, car Lamennais avait du génie : les grands penseurs, d'ordinaire, gémissent, tandis qu'ils enfantent des générations intellectuelles. Elle provenait plutôt de ce fait que Lamennais, toute sa vie durant, n'a été, en définitive, qu'un déclassé. Il ne suffit pas, à un homme de ce siècle malade, de se proclamer ravi par les beautés poétiques du christianisme, et de s'instituer brusquement apôtre. La religion s'adresse à toutes les facultés

de l'homme. Connaissez-vous les chrétiens de nos jours? Avez-vous jamais vécu leur vie? Avez-vous souffert de leurs souffrances? Sauriez-vous partager leurs humiliations? Lamennais est un théoricien de génie qui n'a jamais su obéir. Depuis quatre-vingts ans, les optimistes de l'apologétique signalent, périodiquement, des symptômes consolants de retour aux idées religieuses. La belle affaire! L'homme est essentiellement un être religieux et, d'autre part, la morale chrétienne est si belle, si manifestement divine, qu'elle attire à elle tous les esprits sensés. On reviendra toujours au *Sermon sur la Montagne* et à l'*Imitation*, qui passe, paraît-il, pour quelque peu démodée dans certains milieux. Celui-là est un ennemi du genre humain, a dit Bossuet, qui méconnaît la beauté, la grandeur et l'efficacité de la morale chrétienne. Or, le genre humain veut vivre.

Gardons-nous donc bien de nous confondre en remerciements, envers les diplomates de lettres qui daignent louer certains beaux côtés du christianisme. Voyons, Messieurs les romanciers tourmentés par l'idéal, seriez-vous assez convaincus de votre importance intellectuelle, pour croire que vos éloges atténués ajoutent à la gloire du christianisme?

Il convient d'insister, je crois, sur cette idée, parce que de même que l'Ida est le père des Sources, de même, sont venues, de l'école de la Chesnaie, presque toutes les idées bonnes ou mauvaises, qui s'agitent aujourd'hui encore parmi nous. A plusieurs reprises durant ce siècle, en 1832, en 1848, en 1852, en 1871, aux environs de 1890, l'opinion publique a paru se déclarer en faveur du catholicisme. Puis, tous ces bataillons compacts d'amis, qui nous arrivaient de tous les points de l'horizon, se sont évanouis, et nous sommes restés

seuls, nous, les démodés, qui ne savons pas faire de phrases (1). De tous ces échecs, politiques et intellectuels, je suis persuadé que c'est la faute à Lamennais. Cet homme, neveu de Jean-Jacques et frère de Chateaubriand, a fourni des attitudes, des métaphores et des états d'âme, à un nombre effrayant d'orateurs et de publicistes. On dirait que le XIXe siècle reproduit, en grand, dans son histoire générale, les diverses phases de la vie de Lamennais. Bien entendu, il faut mettre à part le noyau de catholiques fidèles, qui, sans s'inquiéter des cénacles littéraires ou politiques, s'obstine à pratiquer silencieusement sa religion, et à donner, sans compter, de son travail et de son argent. Le siècle semble redevenir catholique, par exemple, en 1848, quand la foule salue et porte en triomphe les crucifix. Ce bel enthousiasme n'a pas duré, parce qu'il était fait de romantisme et de réaction antiphilippiste. Un peuple voltairien ne peut pas redevenir chrétien du jour au lendemain, à plus forte raison lorsqu'il a été évangélisé par un Lamennais, un des très rares hommes de sa génération qui eût des idées à lui.

A ce point de vue, la publication de M. Laveille pourrait bien avoir une importance capitale. Non seulement Lamennais n'a jamais eu l'esprit de son état, mais il a toujours placé sa propre infaillibilité au-dessus de l'infaillibilité papale ; il est demeuré lui, lui toujours, lui, envers et contre tous. Au lieu de se dépouiller de l'homme ancien, pour revêtir l'homme nouveau créé dans la justice et la sainteté de la vérité, il s'est complu dans le développement de sa propre pensée ; il n'est pas

(1) Grâce à Dieu cependant, nos écoles n'ont pas cessé de prospérer, nos bonnes œuvres se multiplient, ce pendant que nos religieuses continuent à soigner les pauvres malades.

sorti de son moi. Ses préoccupations uniquement personnelles éclatent à chaque ligne de sa correspondance. Quelle différence avec Bossuet ! Bossuet s'identifie respectueusement et humblement avec l'Eglise ; il n'a pas d'opinion à lui, il n'a qu'un but, exprimer avec précision l'enseignement de l'Eglise. Même lorsqu'il se trompe, il ne parle pas en son nom, il parle au nom d'une fraction importante de l'Eglise, l'Eglise gallicane. Lamennais est essentiellement un solitaire, un lyrique, un penseur, ignorant les choses de la vie réelle, un chef d'école philosophique ; il réfléchit, vaticine, écrit à propos du christianisme, mais il vit en marge du christianisme. Il voudrait diriger une Eglise puissante et dominatrice, en un temps où l'Eglise de France persécutée, ou tout au moins méconnue, répare les ruines accumulées par le siècle précédent. C'était un catholique *in abstracto*. Nous savons, au contraire, que les premiers chrétiens formaient de petites communautés. Nous savons que l'Eglise est l'assemblée des fidèles, une société parfaite. On la compare à une armée rangée en bataille. Des hommes comme Lamennais veulent bien parader aux revues ou commander d'importantes divisions ; mais ils ne veulent pas s'intéresser aux menus détails de la vie militaire. Présider une charge de cavalerie, pendant que retentissent les clairons, ce doit être fort beau ! Mais ces hommes qui se sentent des héros pendant quelques minutes, passent leur temps, d'ordinaire, en des corvées fort prosaïques ; ils épluchent des pommes de terre ou ramassent le crottin de leurs chevaux — ce qui ne laisse pas d'être glorieux tout de même. Lamennais n'a jamais vécu la vie chrétienne. Nous connaissons parmi les beaux esprits de nos jours nombre de ses imitateurs qui n'ont pas son génie.

Voilà donc la grande cause de la tristesse de Lamen-

nais : il se sentait dépaysé dans l'Eglise ; au milieu des bons curés de son temps, il se regardait comme incompris, semblable à un rentier campagnard qui se promènerait dédaigneux et triste, au milieu des champs où retentissent les rires et les chansons des travailleurs enfiévrés. La moindre contrariété, dit un de ses biographes, donnait à Lamennais des attaques de nerfs. Que ne le plaçait-on, au début de sa carrière sacerdotale, sous l'autorité de quelque curé — non pas même désagréable — mais seulement peu porté à la vie intellectuelle. Il eût souffert et il eût appris à se soumettre ; il eût perçu l'énorme différence qui existe entre le maniement des idées et le maniement des hommes. On me dira peut-être qu'il n'eût pas accepté un poste assujettissant ; soit : mais, alors, il ne fallait pas l'ordonner. Lamennais fut toujours un déclassé, et c'est pourquoi il nous apparaît si triste.

Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de l'Eglise, sa tristesse augmente et finit par devenir de l'hypocondrie. « Partout, au reste, écrit-il en 1836, partout on est bien sûr de trouver peines, ennuis, souffrances. Aussi, je ne comprends rien aux lamentations sur la brièveté de la vie ; mais il est dit qu'on se plaindra de tout. On se plaint, en ce moment, du retard de la végétation. Il est vrai que jamais je n'ai vu la campagne moins avancée, à la fin d'avril. Il y a quelque chose d'engourdi dans la nature comme dans les hommes. J'étais, dans ma vieillesse, destiné à vivre dans une sotte génération. Nos pères valaient mieux que nous ; je veux espérer, par compensation, que nos neveux vaudront mieux que nos pères. L'esprit est comme empâté dans la matière, et les âmes sont abâtardies. Le peu que l'on a de pensée, on l'emploie à se persuader que le bien est impossible, afin d'en conclure qu'il serait fou de tenter

de l'opérer. Jamais l'égoïsme ne fut si général ni si hideux. Quand on voudra faire l'épitaphe des hommes de notre temps, on crachera sur leur tombe. »

Ceci est plus que de la tristesse, c'est de la psychologie de portière irritée, c'est du délire. De telles observations nous surprennent d'autant plus que Lamennais fait preuve, par ailleurs, de plus de clairvoyance. Il a prédit, plusieurs années à l'avance, la chute des Bourbons, avec un luxe de détails qui nous remplit de stupéfaction ; il a choisi pour l'Eglise le terrain où elle a gagné ses batailles les plus décisives ; il a révélé à eux-mêmes les plus grands catholiques du XIX[e] siècle ; il a annoncé le socialisme ; il a même deviné l'évolution de la médecine contemporaine, car il a toujours combattu la diète avec énergie. Il fallait que la sensibilité de Lamennais fût excitée prodigieusement, pour obscurcir, à ce point, sa puissante intelligence.

L'histoire littéraire et l'histoire religieuse nous fournissent-elles des exemples qui nous permettent d'expliquer, par comparaison, la maladie de la sensibilité à laquelle Lamennais était en proie ?

Fénelon, qui avait connu, lui aussi, l'amertume d'une condamnation retentissante, Fénelon portait au cœur une blessure inguérissable. « Oh ! que je souffre, s'écriait-il un jour ... Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi ; mais qu'importe ? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. »

La douleur de Fénelon est aussi intense, aussi pro-

fonde, et elle nous apparaît comme moins romantique et surtout plus chrétienne que celle de Lamennais. Fénelon ne s'attaque pas aux autres, il se condamne lui-même avec une sincérité et une humilité touchantes : « Il y a en moi, dit-il, un fond d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable ; la moindre qui me flatte un peu me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix et si léger pour secouer tout, à la première lueur flatteuse. » Lamennais dira au contraire : « Mais il ne faut demander ni vérité, ni charité, ni probité à la plupart des hommes, ni aux prêtres surtout. Je m'en aperçois tous les jours. » Entre ce double désespoir du prêtre soumis et du prêtre révolté, M. Renan étale un optimisme vulgaire, trop agressif pour n'être pas un peu affecté : « Bien que fatigué de corps avant l'âge, j'ai gardé jusqu'à la vieillesse une gaieté d'enfant, comme les marins, une facilité étrange à me contenter.

« Un critique me soutenait dernièrement que ma philosophie m'obligeait à être toujours éploré. Il me reprochait comme une hypocrisie ma bonne humeur, dont il ne voyait pas les vraies causes.

« Eh bien ! je vais vous les dire.

« Je suis très gai, d'abord parce que, m'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'ai gardé à cet égard toute ma fraîcheur d'illusions ; puis, voici qui est plus sérieux : je suis gai, parce que je suis sûr d'avoir fait en ma vie une bonne action, j'en suis sûr. Je ne demanderais pour récompense que de recommencer. Je me plains d'une seule chose, c'est d'être vieux dix ans trop tôt... » Nous ne pouvons pas, quelque envie que nous en ayons, contester à M. Renan l'authenticité de sa joie ; il a per-

sisté à se dire gai jusqu'au dernier jour de sa vie. Mais assurément, il nous donne de ses sentiments des explications pitoyables, il s'exprime comme un bourgeois enrichi, décoré de quelque mérite agricole.

On sait, d'autre part, que Jouffroy vécut, après avoir perdu la foi, incurablement triste. Le cas de M. Renan demeure exceptionnel, mystérieux tout de même et inquiétant.

Nous nous expliquons donc, dans une certaine mesure, l'immense tristesse de Lamennais. Aux plus beaux jours de son apostolat, tandis que ses écrits faisaient briller la lumière aux yeux des hommes de bonne volonté, semblable lui-même à l'esclave porteur de livres, dont parle saint Augustin, il se débattait en silence dans une sorte de demi-obscurité. Puis ce peu de clarté s'éteignit, et Lamennais, comme Œdipe sanglant, se lamenta désespérément dans le terrible et éternel nuage.

Quoi de plus naturel ? La foi ajoute beaucoup, elle ajoute infiniment à la pauvre raison de l'homme ; elle centuple notre puissance d'aimer, elle entoure d'appui notre faiblesse. Un cri de désespoir s'échappe de l'âme des peuples, quels qu'ils soient, lorsqu'ils voient disparaître leur religion. Lisez l'admirable chœur d'*Œdipe-Roi*, où Sophocle constate que les choses divines s'en vont. Pour les quelques chrétiens qui perdent la foi, le malheur est incomparablement plus grand, sans compter qu'il est presque toujours accompagné de remords. Les marchands de phrases français et les pédagogues allemands, porteurs de lunettes, ont beau réunir leurs efforts, ils sont parfaitement incapables de consoler les jeunes gens qu'ils ont séduits. J'imagine que les jeunes Français gardent une secrète, et d'ailleurs très excusable rancune, aux doctes et incrédules conducteurs d'âmes qui leur ont ravi la foi.

L'un d'eux, un jour, me confia le monologue dont il animait, les soirs mélancoliques et solitaires, sa chambre d'étudiant. « Vous me dites, ô philologues, que Jésus était un grand homme, un philosophe, un héros et un saint, plus fort encore que Platon et que Marc-Aurèle. Cela flatte en moi, je ne sais quels mauvais instincts, tandis que, bien portant et heureux, je vous écoute pérorer, en vos amphithéâtres officiels ; je pense tout de même, à part moi, qu'il vous arrive de vous contredire abominablement... et je doute. Mais vienne la souffrance ; votre Jésus idyllique ou pédant m'ennuie, tout comme un ordinaire professeur de philosophie. Du fond de ma misère, je m'élance vers le Jésus, Dieu des chrétiens, qui s'anime dans un crucifix, qui m'attend au saint sacrement de l'autel, qui me console, qui fait surnager dans mon âme le meilleur de moi-même. » On ne conçoit pas, en effet, que les incrédules de nos jours, fils de chrétiens et de chrétiennes, élevés dans un milieu chrétien, ne se disent pas à eux-mêmes quelquefois : *ergo erravimus.*

Pour des hommes supérieurs l'épreuve est encore plus terrible, parce qu'ils passent la seconde partie de leur vie à détruire ce qu'ils avaient édifié durant la première. Tel, Lamennais.

Supposons au contraire qu'il eût gardé la foi ; même après sa condamnation, il se serait dit : « Dieu, qui n'a pas besoin de nos biens, saura faire triompher son Eglise sans le secours de ma philosophie. Je vais donc me retirer à la Chesnaie, reprendre mon bréviaire que j'ai eu le tort de négliger, et dire beaucoup de rosaires en plantant des épicéas. Si l'Eglise a besoin plus tard de ma plume, je répondrai docilement à son appel, ou bien encore je chercherai des sujets d'étude apaisants et sûrs, dans lesquels je mettrai toute mon âme. »

Pour un prêtre enfin, bien plus encore que pour un homme supérieur, la rupture doit être déchirante, horrible. La vie sacerdotale nous permet de voir de très près des âmes d'élite, capables de pratiquer les plus hautes vertus et d'accepter les plus lourds sacrifices, des âmes pures, délicates, fières et douces. Est-ce que les batailles de la vie intellectuelle offrent quelque chose de semblable ? L'homme n'a rien qui me réjouisse, dit un personnage de Shakespeare, ni la femme. Le prêtre révolté au milieu du monde ressemble à l'exilé dont Lamennais nous a peint les angoisses, et lui-même se sent un objet de défiance, non seulement pour les chrétiens, mais même pour les indifférents et les sceptiques.

Voilà pourquoi, malgré tous ses torts, malgré son orgueil, son obstination et ses colères, nous plaignons Lamennais et, tout en condamnant sa révolte, nous lui gardons un peu de pitié sympathique. Dans une tragédie hautement religieuse, où apparaissent visibles les traces de la révélation primitive et les souvenirs des événements racontés dans la Genèse, un poète d'un génie très oriental, proche parent des Hébreux, Eschyle, met en scène les Océanides pleurant sur Prométhée révolté et vaincu : « Je te vois, Prométhée, et un nuage chargé de larmes a gonflé mes yeux, quand j'ai vu ton corps se dessécher sur la pierre, sous ces nœuds d'acier. » On dit que la nièce de Lamennais vint s'agenouiller en pleurant devant le lit de mort de son oncle : « Féli, suppliait-elle en gémissant, veux-tu un prêtre ? » Après les Océanides, Eschyle introduit sur sa terrible scène, leur père, le vieil Océanos, que la critique a eu le tort de railler. « Je te vois, Prométhée, dit-il, et tout habile que tu es, je te conseillerai pour le mieux. Rentre en toi-même, malheureux ! regrette ta colère, sois humble comme il convient, cherche la fin de tes maux. Tu vois

où conduit une langue effrénée. » Naturellement, le savant Prométhée n'écoute pas les avertissements du vieux bonhomme Océanos, et celui-ci se retire en prononçant un mot bien profond : « Tu me renvoies par cet accueil, Prométhée? ta destinée sera ma leçon. » Malheureusement, tous les prêtres de ce siècle n'ont pas compris cette leçon, et pour l'avoir méconnue, ils ont infligé à la mémoire de Lamennais une humiliation terrible. Qui ne connaît la grande pensée des *Châtiments*, cette pensée qui a inspiré à Victor Hugo des développements superbes ? Napoléon, parce qu'il a violé la liberté, sera puni, et il le sait, et il se demande avec angoisse quand sonnera l'heure fatidique. Voici la retraite désastreuse de Moscou : il neigeait, il neigeait, il neigeait, et la grande armée jonche de cadavres le chemin de Moscou à Paris. Est-ce le châtiment ? s'écrie Napoléon. Pas encore, répond une voix mystérieuse. Voici Waterloo ! Waterloo, morne plaine ! Est-ce le châtiment ? Pas encore. A Sainte-Hélène du moins, le héros du 18 brumaire croit avoir expié son crime. Non ; l'expiation souveraine, pour Napoléon le Grand, consistait en ceci, qu'il aurait un jour pour successeur Napoléon le Petit. Ce pauvre rêveur qui avait nom Napoléon III ne méritait, je pense, ni cet excès d'honneur ni cette indignité. Mais naguère, lorsque, à propos des pantalonnades psychologiques d'un abbé défroqué, des publicistes convaincus prononcèrent le nom de Lamennais, je ne pus m'empêcher d'appliquer, à l'auteur des *Paroles d'un croyant*, la grande pensée de Victor Hugo. Vraiment, Messieurs les journalistes, vous êtes trop durs : vous n'avez pas le droit d'insulter ainsi à la mémoire de Lamennais. Pauvre, pauvre Lamennais ! Le dernier mot de Jocaste à Œdipe se présente ici naturellement à la mémoire : « Hélas ! hélas ! infortuné ! c'est le seul

nom que je puisse te donner, et je ne t'en donnerai plus d'autre. »

Au point de vue littéraire, la correspondance éditée par M. l'abbé Laveille augmentera-t-elle sensiblement la gloire de Lamennais ? Je ne le pense pas. Pour être un véritable et grand épistolier, il faut recevoir, des événements auxquels nous sommes mêlés et des hommes qui nous entourent, comme une commotion électrique, puis la transmettre à nos correspondants. Lamennais est trop absorbé par son moi génial pour s'occuper des autres. D'autre part, il a l'air d'écrire ses lettres, à la diable, sans souci du nombre ni de la grammaire. Mais tandis qu'il épanche ses mesquines et vulgaires inquiétudes, et ses agaçantes tendresses, l'occasion se présente quelquefois à lui de toucher aux idées générales. Alors, comme Achille sentait le soldat se réveiller en lui à la vue d'une épée, Lamennais se révèle brusquement grand écrivain, poète et prophète. Remarquez, je vous prie, la beauté de ces passages que j'ai relevés en courant: « Il y a une impuissance de rien faire pour ceux qu'on aime qui tourmente beaucoup, et c'est en cela surtout que Dieu nous fait sentir notre misère... Au milieu de ce tumulte, de ce bruit fatigant, de ces occupations oisives, mon cœur, par une vieille et douce habitude, se reporte vers la retraite ; il se représente le calme et le silence d'un cloître solitaire, les bois qui le cachent à l'œil du passant, la mer qui se brise contre ses murs, les tombes antiques des religieux, l'église qui entendit leurs prières ; là, tranquille un moment, il oublie les honneurs, il s'oublie lui-même et s'évanouit dans les rêves d'une félicité qui n'est point. » A la rigueur, on pourrait voir dans ce souhait un peu de poésie, peut-être même un peu de romantisme, une réminiscence du *paulum silvae* d'Horace

et du *Vallon* de Lamartine ; mais lisez ceci : « Le désir de la perfection, pour être parfait lui-même, doit être paisible. Placés au pied de la montagne qu'il nous est ordonné de gravir, nous levons les yeux, et nous nous effrayons d'être encore si loin du sommet ; mais nous dit-on de l'atteindre sur-le-champ? Tout ce qu'on nous demande, c'est un premier pas ; et après celui-ci un second, et encore nous promet-on qu'une main toute-puissante nous soutiendra... » Quelquefois, mais très rarement, Lamennais se met en frais de gaieté, et alors il assène à ses adversaires de lourdes et féroces plaisanteries. Le plus souvent, il vaticine, démagogue apocalyptique, sur les destinées du monde moderne : « Il semble vraiment, à voir ce qui se fait, à voir ce qui se dit, que toute notion de justice, comme tout sentiment de charité, aillent s'éteignant dans le monde. Tout ce qui en porte l'empreinte produit une sorte de stupéfaction, comme quelque chose d'extraordinaire, d'inconnu, et d'effrayant à cause de cela même. Ceci est principalement remarquable dans les classes élevées, parmi les gens dont l'intelligence, développée par l'éducation, devrait mieux discerner et mieux sentir le vrai et le bien. Le peuple seul, dépositaire du principe de vie qui ranimera le monde mourant, entend encore le langage de l'homme. Pour les autres, ce n'est plus qu'un bruit qui les importune et les épouvante. » En somme, de cette correspondance pourtant si négligée, on pourrait extraire une sorte de petite anthologie dantesque.

Le *Lamennais inconnu* de M. Laveille qui nous apporte un document nouveau, pour la biographie du prêtre déchu et aussi pour l'histoire religieuse de ce siècle, soulève un problème extrêmement intéressant et inquiétant. Lamennais a commis bien des erreurs ; mais,

en matière d'évolution politique et sociale, il a fait preuve très souvent d'une prodigieuse clairvoyance. Or, il a prédit, lui pessimiste, l'avènement légitime et le succès définitif et même le bonheur, d'une démocratie qui ressemble assez au socialisme de nos jours. « Nos destinées sortiront d'ailleurs (que de la Chambre) ; elles seront le produit d'événements qui s'accomplissent sous une autre influence, et de ce travail secret qui modifie incessamment l'opinion publique. Tout le monde croit rester où il était, et tout le monde avance, comme, dans la chambre d'un vaisseau, le passager conservant les mêmes rapports avec les objets qui l'entourent, ne s'aperçoit en aucune manière du mouvement qui l'emporte avec rapidité... C'est une grande joie pour l'intelligence que de suivre, d'un jour à l'autre, ce développement en apparence si mystérieux de l'humanité... Les idées me paraissent s'améliorer de jour en jour (ceci a été écrit en 1834). Les peuples croissent dans leur jeune vigueur, tandis que partout leurs tyrans déclinent dans leur vieillesse pourrie. Ils se traînent en grimaçant d'idiotisme et de rage sur des baïonnettes dont ils ont fait les dangereuses béquilles de leur caducité. Le fossoyeur les attend quelques pas plus loin... *Pax hominibus bonae voluntatis !* Je suis ravi que mes frères en république entrent dans cet ordre de pensées. C'est pour moi un nouveau symptôme précieux de ce que j'attends et que je ne verrai pas, du moins sur la terre. » Si ces lignes tombent sous les yeux de M. Jaurès, elles réjouiront son cœur, et fourniront ensuite une ample matière aux déclamations de la démocratie socialiste, qui compte nombre d'interprètes et de flatteurs. Or, un quart de siècle environ après Lamennais, a paru un nouveau prophète des temps modernes, qui a pu voir à l'œuvre cette démocratie saluée d'avance avec tant de

tendresse et d'enthousiasme. Carlyle est, au moins, aussi apocalyptique que Lamennais, et voici comment il apprécie la démocratie moderne :

« Nous avons oublié Dieu, nous avons tranquillement fermé les yeux à la substance éternelle des choses et nous les avons ouverts à l'apparence et à la fiction. Nous croyons tranquillement que cet univers est au fond un grand peut-être inintelligible ; à l'extérieur, la chose est assez claire : c'est un enclos à bétail et une maison de correction fort considérable, avec des tables de cuisine et des tables de restaurant non moins considérables où celui-là est sage qui peut trouver une place ! Toute la vérité de cet univers est incertaine. Il n'y a que le profit et la perte, le pudding et son éloge qui soient et restent visibles à l'homme pratique. Il n'y a plus de Dieu pour nous ! Les lois de Dieu sont transformées en principes du plus grand bonheur possible, en expédients parlementaires : le ciel ne dresse sa coupole au-dessus de nous que pour nous fournir une horloge astronomique, un but aux télescopes d'Herschell, une matière à formules, un prétexte à sentimentalités. Voilà véritablement la partie empestée, le centre de l'universelle gangrène sociale qui menace toutes les choses modernes d'une mort épouvantable..... Il n'y a plus de religion, il n'y a plus de Dieu ! L'homme a perdu son âme et cherche en vain le sel antiputride qui empêchera son corps de pourrir. C'est en vain qu'il emploie les meurtres des rois, des bills de réforme, les révolutions françaises, les insurrections de Manchester. Il découvre que ce ne sont point les remèdes. L'ignoble éléphantiasis est allégée pour une heure, et sa lèpre reparaît aussi âpre et aussi désespérée l'heure d'après. »

Il y aurait plaisir à souligner tout ce qu'il y a d'antithétique chez nos deux prophètes ; il serait peut-être

plus charitable de les mettre d'accord ; mais l'une et l'autre tentative offrent des difficultés...

Au demeurant, Lamennais, c'est une sorte de Macbeth ecclésiastique.

LA BONNE SOUFFRANCE (1)

Enfin, voici une conversion qui réjouit tous les chrétiens, tous, et qui honore — sans l'inquiéter — l'Eglise de France. M. Coppée est sincèrement, sérieusement et pleinement chrétien. On se surprend, presque, à redire tout bas l'admirable antienne de la Nativité : Aujourd'hui, sur la terre, chantent les anges, se réjouissent les archanges ; aujourd'hui le Christ est né dans une âme.

Les feux de l'aurore, a dit Vauvenargues, ne sont pas plus doux que les premiers rayons de la gloire. Quel dommage que cette comparaison n'ait pas été appliquée tout d'abord et uniquement à l'état d'âme des nouveaux convertis et de tous ceux qui prennent part à leurs joies ! Nous sommes légion, nous sommes innombrables, les braves gens qui ignorons absolument les douceurs de la gloire, et nous soupçonnons, à part nous, qu'à cette douceur se mêlent souvent de grandes amertumes. Mais comme nous ressentons bien le contre-coup des joies que fait naître, dans le ciel, la conversion franche et complète d'un écrivain qui a du talent et du cœur ! A l'heure actuelle, ce n'est qu'un cri parmi les catholiques de France : « Quel beau livre que celui de M. François Coppée, et comme il nous repose agréable-

(1) Par M. François Coppée, Paris, Lemerre, 1898 ; prix : 3 fr. 50.

ment de toutes les horreurs politiques ou autres dont nous sommes les témoins ! » La préface obtient plus de succès encore que le livre lui-même. C'est là que M. Coppée explique ou plutôt raconte sa conversion avec une simplicité, une humilité, une sincérité d'accent admirables. Cette préface constituera, si je ne me trompe, un document important dans l'histoire religieuse du XIX[e] siècle. En ont-ils imprimé des phrases sonores, sur la lumière, et la critique, et la science, et le devoir impérieux de penser librement, tous les intellectuels ou pseudo-intellectuels qui, depuis le commencement du siècle, avec des attitudes solennelles, ont abandonné l'Eglise ! Nous nous demandions, ou plutôt nous n'osions pas même nous demander, si toutes ces belles théories ne cachaient pas des sentiments peu nobles ou des mobiles intéressés. Quant à le dire ou l'écrire, qui donc l'eût osé ? Ah ! le beau vacarme littéraire qu'on eût entendu ! Oh ! ces indignations vertueuses, et ces prosopopées pharisaïques contre la basse inquisition des cléricaux ! M. François Coppée écrit simplement : « Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété ! Bien des hommes, qui sont dans ce cas, conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion, ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous, au point de vue des sens, et qu'ils n'ont demandé que plus tard à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vint de cette première faute contre l'humilité, qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus. »

De tels aveux honorent grandement M. François Coppée. Il faudrait plaindre ceux qui n'en comprendraient pas la beauté ; et, en tout cas, on aurait le droit de leur rappeler le mot si juste et si profond de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Mais tous ceux qui lisent en France, connaissent la délicatesse et la distinction morale de M. François Coppée.

Les psychologues de la pensée libre dirigeront leurs coups d'un autre côté. Ils se garderont bien de mesurer la portée de cette conversion, qui, au point de vue moral, est immense ; ils se retrancheront, n'en doutez pas, derrière leurs forteresses intellectuelles ; ils reprocheront à M. Coppée de n'être pas un penseur. En effet, il n'emploie jamais le patois kantien.

N'arriverons-nous donc jamais à nous défaire de ce snobisme scientifique qui émousse la finesse de notre sens français ? Qu'est-ce qu'un penseur ? Qu'est-ce qu'un philosophe ? Qu'est-ce qu'un savant ? Je ne me hasarderai pas à donner des définitions ; mais, pour simplifier et éclairer la question qui nous occupe, je me permettrai de procéder par exemples. Taine passait pour un penseur ; il composait volontiers des dissertations philosophiques, il employait des termes empruntés aux sciences naturelles ; sans mériter peut-être l'immense réputation qu'on lui a faite, il était puissamment intelligent. Mais en quoi, je vous prie, sa conversion eût-elle prouvé davantage — intellectuellement parlant — que ne prouve celle de M. Coppée, lequel, je l'avoue, n'a rien d'un philosophe ni d'un savant ? Taine connaissait la littérature anglaise : fort bien ; Taine avait acquis une remarquable compétence en esthétique, il a jugé très approximativement la Révolution française, nous le reconnaissons. Mais Taine n'avait jamais étudié la théologie, il avait oublié son

catéchisme, il connaissait moins son Evangile que la plus illettrée de nos dévotes. Il ne faut pas nous faire illusion : les hommes, même les plus éminents, du XIXe siècle, ne connaissent pas la religion ; ils ne voient le catholicisme qu'à travers des préjugés peu philosophiques. M. François Coppée commit jadis l'imprudence de reconnaître qu'il n'avait pas la tête philosophique. On le lui a bien fait voir. Et cependant, M. Coppée est plus pénétrant et plus fin que tel romancier, son confrère, qui émaille ses lourds récits de dissertations kantiennes ou renanistes. Il n'est rien de tel que le moi et le non-moi, pour intimider ces excellents Français qu'hypnotise aujourd'hui le cosmopolitisme. La vérité vraie, c'est que nous n'avons aucun grand homme à l'heure présente, dont la conversion puisse prouver quelque chose au point de vue purement intellectuel ; ceux-là mêmes qui passent aujourd'hui pour les penseurs officiels du protestantisme et de l'incrédulité, s'ils consentaient à écrire simplement, rougiraient, à coup sûr, des banalités qu'ils enseignent *ex cathedra*. Mettons-nous donc en garde contre des insinuations probables : elles ne prouveront rien, absolument rien. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que Louis Veuillot, un des hommes les plus intelligents, à tout le moins, du XIXe siècle, s'est accusé fréquemment, tout comme M. François Coppée, d'incapacité métaphysique. La science a, dans la religion, un rôle important et nécessaire ; mais, on l'oublie trop parmi les catholiques avides de progrès et de modernité, les vertus des petites gens apparaissent toujours au premier plan, dans les récits évangéliques. L'amour de la justice, l'humilité, l'habitude de s'entr'aider, la pureté d'intention, la résignation à la douleur, voilà ce qui prédispose à bien comprendre les vérités religieuses.

Et c'est pourquoi l'auteur des *Humbles*, M. François Coppée, le fils d'un brave homme et d'une vaillante chrétienne, parle si délicieusement des choses de la foi: « Modeste ignorant, je n'ai pas même essayé de percer les obscurités du dogme, et j'ai surtout relu l'Evangile, en priant Dieu avec ardeur de me donner la soumission des pauvres en esprit. Je me suis rendu pareil à ces petits enfants que Notre-Seigneur voulait qu'on laissât venir à lui, et devant lesquels il a dit que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. J'ai écouté le Verbe divin avec autant de simplicité que les pêcheurs du lac de Tibériade, à qui Jésus parlait sur les flots, assis à la proue d'une barque. Un impérieux désir me poussait vers Dieu. Je n'ai pas résisté, je me suis laissé guider ; en un mot, j'ai obéi, et je goûte aujourd'hui les délices de l'obéissance... Plein de foi et de soumission, je reçus alors la sainte Eucharistie, en associant à ce grand acte le souvenir des chers disparus qui m'attendent dans la vie éternelle... Très souvent, quand je songe aux jours attristés qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, j'éprouve un sentiment de douceur qui me surprend moi-même ».

En lisant ces lignes, on ne devrait pas se laisser aller aux jouissances littéraires que fait naître leur lecture ; non, on ne devrait pas. Sans doute, c'est beau d'une beauté vraie, sans doute cette courte préface renferme quelques pages qui deviendront certainement classiques ; mais des pensées, autres que des pensées littéraires, doivent nous occuper, en ce moment. Il conviendrait de chanter, ici, un *Te Deum* très doux, un peu mélancolique, simple et approprié à nos pauvres âmes de modernes. Quand le jeune Augustin revint à Dieu, les Anges et les Puissances, les Chérubins et les Séraphins, le chœur glorieux des Apôtres, le groupe des Prophètes,

les blanches théories des Martyrs parurent se pencher vers la terre, pour s'associer à la joie des chrétiens. M. François Coppée, qui n'est plus un jeune passant, M. François Coppée, dis-je, a trop d'expérience et de finesse pour souffrir qu'on le compare purement et simplement à saint Augustin. Aussi, ne chanterons-nous, en l'honneur de sa conversion, qu'un *Te Deum* modeste. Sans doute, les anges se réjouissent au ciel ; mais qu'il nous suffise de dire que les braves gens se réjouissent sur la terre. Les prêtres citadins et les curés de campagne lisent et commentent la *Bonne Souffrance*, les religieuses, émules de la sœur Séraphique, savent vaguement qu'un homme célèbre s'est converti, celles qu'on qualifie de dévotes dans le monde, mais que nous appelons, nous, les chrétiennes, font lire autour d'elles la préface du livre aimé, les cléricaux si peu habiles à préparer des élections, mais si compétents en tout ce qui concerne l'honnêteté profonde, louent M. Coppée en dissimulant, inutilement d'ailleurs, leur émotion. Tel est le *Te Deum* qui retentit, en ce moment, dans la France catholique.

Et maintenant, que va devenir M. Coppée ? Restera-t-il au *Journal*, dont il a été jusqu'ici le plus brillant rédacteur ?

Non, il ne le peut pas, il ne le doit pas, qu'il nous permette de le lui dire très affectueusement, maintenant qu'il est tout à fait des nôtres. Expliquer pourquoi me paraît superflu ; j'aimerais mieux qu'on devinât, et on devinera facilement si on veut bien peser les termes du petit article suivant que j'emprunte au *Journal des Débats* : « Le P. Patel, professeur au noviciat des oblats de Notre-Dame-des-Lumières, a quitté sa congrégation et a dépouillé sa robe. Il a cru devoir informer le public de cet événement, en communiquant

aux journaux la lettre qu'il a écrite au supérieur de son Ordre. D'ailleurs, l'ex-oblat devait cette confidence à la presse ; car la presse — qui l'aurait cru ? — est pour beaucoup dans la grave décision qu'il a prise. C'est le *Journal* qui a « libéré » le Père Patel. Voici, en effet, ce que nous conte un reporter.

Le P. Patel, une fois sorti de la congrégation des oblats, s'est rendu à Sèvres, où il a trouvé l'hospitalité dans un asile que tient un ancien ecclésiastique catholique devenu pasteur protestant, et où l'on recueille les prêtres errants. C'est là que le reporter a trouvé « le dernier évadé » et celui-ci lui a dit : « Imaginez-vous, Monsieur, que le *Journal* du jeudi a été, cette année, ma grosse, je dirai même, ma seule distraction littéraire. Mon supérieur, oubliant ce jour-là de violer le secret de mes correspondances, me remettait, non dépliée, votre feuille, à cause du nom de Coppée, pour lequel on me savait plus qu'une admiration... » Comme il est peu probable que l'auteur de la *Bonne Souffrance* ait suggéré des pensées de révolte au P. Patel, le reporter aurait dû pousser son enquête un peu plus loin, et demander à son interlocuteur quels articles du *Journal* ont bien pu le conduire à Sèvres, quels écrivains sont responsables de sa conversion. Est-ce M. Jean Lorrain, est-ce Mme Marné que doit remercier Calvin (1) ?

(1) L'importance de ce petit document n'échappera à personne. Aujourd'hui tous ou presque tous les catholiques sont décidés à ne pas rester immobiles, ils veulent entrer dans le mouvement, et, partant, dans la vie intellectuelle et littéraire. On ne saurait les en blâmer; mais il importe, je crois, qu'on sache bien, parmi nous, qu'il est très difficile de s'orienter dans la vie littéraire. Il ne suffit pas de dire : « Soyons modernes » ; il faut encore discerner, dans les livres modernes, ce qui est sain, chrétien et français. Les spécialistes qui ont vu d'un peu près les savants et les écrivains savent que ce n'est pas chose facile.

Donc, M. François Coppée quittera pour toujours la rédaction du *Journal*, c'est chose absolument décidée d'ailleurs. De ce chef, il a droit à des encouragements très vifs et très affectueux. Chaque article de M. Coppée au *Journal* lui rapportait une somme considérable, une somme énorme. Il ne trouvera rien de pareil dans nos journaux et nos revues catholiques, où l'honnêteté non seulement règne mais gouverne, où, par malheur, l'argent n'abonde pas. M. Coppée a fait un sacrifice très grand, mais il n'ignore pas que d'autres lui ont donné le bon exemple. Il ne dépendait que de Louis Veuillot de gagner des sommes fantastiques au *Figaro*, qui lui assurait, d'ailleurs, un public immense de lecteurs ; il préféra gagner moins d'argent et n'écrire que pour les lecteurs de *l'Univers*. Le souvenir de Louis Veuillot soutiendra M. Coppée au milieu des épreuves qui l'attendent, car il aura encore à savourer la bonne souffrance.

Se souvient-il des accusations que les anciens amis de La Fontaine portèrent contre lui, après sa conversion? Ils ne réussirent, il est vrai, qu'à s'attirer une réponse sublime. Je souhaite que les intellectuels rendent le même service à M. Coppée.

Enfin l'observation rigoureuse des lois de la charité chrétienne et de l'obéissance catholique doit gêner, au début, un journaliste parisien habitué à railler bien des choses — au début seulement.

Quoi qu'il en soit, nous espérons bien que M. François Coppée, malgré les infirmités dont il souffre, fournira encore une longue carrière, puisqu'il sait écrire « d'une main fiévreuse, un coude dans l'oreiller, et en gardant la pose inconfortable d'un grabataire garrotté de bandages comme une momie de l'antique Egypte » ; sa prose gracieuse et délicate fera aimer l'Eglise du Christ

Une fois exprimés, les sentiments de pure et pleine allégresse que fait naître, en nous, la conversion de M. Coppée, j'ose à peine apprécier littérairement les pages dont se compose la *Bonne Souffrance*. C'est déchoir, semble-t-il, que de renoncer pour un moment aux émotions purement religieuses, pour descendre dans la mêlée de la critique. Il le faut cependant. M. Coppée lui-même ne nous pardonnerait pas un panégyrique sans réserves. Nous lui devons la vérité, qui est d'ailleurs assez glorieuse.

Le premier chapitre qui s'offre à nous dans la *Bonne Souffrance* porte un titre à effet : *Cloches et lilas*. Il est intéressant, il est émouvant, et il laisse deviner la conversion définitive. Il a été écrit durant une période de transition qu'on a souvent appréciée dans les revues chrétiennes. Pourquoi reviendrions-nous sur le François Coppée d'hier, missionnaire aimable, qui évangélise, à sa façon, l'horrible Cabotinville ?

Arrêtons-nous plutôt devant *Guignol* : oui, *Guignol*, et, je vous en prie, que ce titre ne vous trompe pas, nous voici en pleine vie catholique. « C'était à Pau, en février dernier, lorsque m'accabla, pour la première fois, le mal contre lequel je me débats aujourd'hui... Je suis toujours au lit, encore bien faible..... Nous sommes maintenant une paire d'amis, la sœur Séraphique et moi. C'est une excellente fille d'humble origine... Elle me raconte, à présent, sans se douter qu'elle est admirable, son train-train de dévouement toujours le même, de charité monotone... Or, un de mes amusements — et, pour le moment, je n'en ai guère — c'est — lorsque Guignol commence à faire entendre sa voix enrouée — de voir la Sœur mettre son chapelet en poche, baiser à la hâte quelque médaille bénite, puis s'approcher de la fenêtre et là, dissimulée à demi par

le rideau, jouir délicieusement du spectacle... Elle rit franchement de toutes les incongruités et de toutes les actions cruelles du petit bonhomme lyonnais... Quel fonds de perversité fermente donc dans l'âme humaine, pour que ce spectacle, où font explosion tous les mauvais instincts, contienne un comique si puissant et si sûr, constitue une récréation si attrayante précisément pour les innocents et pour cette servante de Dieu... ! »

Là-dessus, M. François Coppée moralise délicieusement sa garde-malade, la bonne sœur Séraphique, qui reprend son chapelet et son livre, et baisse le nez sous sa cornette.

Il y a bien des choses charmantes dans ces huit petites pages qui ont pour titre *Guignol* : un joli portrait de sœur Séraphique, une étude très fine sur la psychologie des malades, un timide essai d'apologétique, quelques insinuations mystiques, le tout présenté avec une bonne grâce exquise. Ce n'est pas M. Coppée qui insultera les gens d'Eglise ; il a trouvé, au contraire, une façon extrêmement délicate de les louer. Loin de faire un tableau synoptique de toutes les vertus de sa garde-malade, il la saisit, au contraire, au moment précis où elle commet un de ces sept péchés qui marquent, dit-on, chaque journée du juste. Cette bonne sœur Séraphique rit des horreurs que clame Guignol de sa voix enrouée. Petite misère d'une grande âme. Elle se reprochera cette faute, conclut M. Coppée, redoublera de zèle et comprendra mieux qu'auparavant l'esprit de sa vocation qui est d'expier pour autrui.

On a rarement loué avec plus de finesse ces humbles religieuses qu'il est de bon ton de dénigrer ailleurs.

Les apologistes, les savants et les écrivains catholiques peuvent encore tirer, du récit de M. Coppée, une leçon qui, pour être un peu humiliante, n'en est pas

moins bonne. *A priori,* nous sommes tous persuadés que pour gagner à Dieu un académicien, un écrivain illustre comme M. Coppée, il faut un prêtre savant, un prêtre « informé », comme nous aimons à dire.

Or, il apparaît avec évidence que sœur Séraphique, malgré son ignorance et son accent, a fait un bien immense à un académicien, qui est un Parisien authentique. M. l'abbé Bouquet a eu sa part dans cette œuvre glorieuse ; mais ce que M. François Coppée apprécie particulièrement chez M. l'abbé Bouquet, plus encore que la distinction d'esprit, c'est le tact, c'est la discrétion, c'est l'art de ne pas insister. Heureux M. l'abbé Bouquet !

Tous les autres chapitres de la *Bonne Souffrance* ne valent pas *Guignol*. Le *Pain cher*, par exemple, témoigne en faveur de la sensibilité généreuse de M. Coppée. Il n'est pas mauvais, d'autre part, qu'on mette, de temps à autre, certains tableaux de misère, sous les yeux des hommes du monde qui n'ont pas le temps de s'occuper des pauvres. Mais non, vraiment, je n'aime pas M. Coppée tenant la balance entre les économistes et M. Méline. Qui l'eût pensé ? il a proclamé l'avènement prochain du libre-échange et en même temps il a donné un bon point au père de l'agriculture. Les pages consacrées au *Fleuve* manquent d'imprévu, mais elles se terminent par un doux appel à la prière, et M. Coppée est bien gracieux dans le rôle, nouveau pour lui, de prédicateur aimable et très convaincu. Les *Adieux à la maison* ne se rapportent qu'indirectement au nouvel état d'âme de M. Coppée ; ils rappellent trop, malgré les précautions évidentes de l'auteur, la *Tristesse d'Olympio*.

Avec les *Missionnaires* nous rentrons dans la vie catholique, dans le plus intime de la vie catholique.

Evidemment, M. Coppée ne nous apprend rien de nouveau, à nous qui, dès notre plus tendre enfance, lisons les *Annales de la Propagation de la Foi* ; mais les émotions qui nous sont familières, il les éprouve pour la première fois, et c'est pourquoi ces pages ont tant de fraîcheur. « Devant l'image de la Vierge, les dix « partants » (les missionnaires) étaient en prières. Je voyais de loin leur dos et leurs épaules, que tant de fatigues allaient bientôt accabler, et leurs nuques courbées et comme s'offrant déjà au glaive de l'exécuteur. Ils chantaient, agenouillés, les suaves litanies, et l'assistance, debout, répondait en chœur les *Ora pro nobis*. Mais quand ils invoquèrent la Reine des Apôtres, la Reine des Martyrs, la Reine des Confesseurs, tous tombèrent à genoux dans les feuilles mortes ; et je sentis alors passer sur cette foule et dans mon cœur un frisson sacré. Oui, nous éprouvâmes, alors, par action réflexe et par sympathie pour les jeunes gens qui se dévouaient à la mort, quelque chose de l'angoisse qui accabla Jésus à la veille de son sacrifice, sous les ténébreux oliviers. »

De telles pages réconfortent l'âme ; il serait à souhaiter qu'on les répandît à profusion en France et au dehors. Puissent-elles arriver d'une façon ou d'une autre jusqu'à ceux-là mêmes qui, en Extrême-Orient, sous l'Equateur ou dans les régions polaires, vivent le rêve héroïque de leur jeunesse sacerdotale ! Se figure-t-on un vieux missionnaire qui, lisant ces lignes, se rappelle la maison de la rue du Bac et reconstitue, dans son imagination, la scène des adieux !

Les coloniaux, qui s'efforcent d'éveiller dans l'âme de la jeunesse le goût des horizons lointains, reproduiront-ils, du moins, dans leurs feuilles périodiques ou quotidiennes, les *Missionnaires* de M. Coppée ? C'est

fort douteux. Leur cléricalisme, très timide à Paris, ne s'affirme que dans des régions lointaines ; il affecte un caractère administratif. Puis, M. Coppée ne doit pas être populaire parmi eux, il n'a pas l'air anglo-saxon le moins du monde, et il ose railler les protestants.

Au-dessus des nuages est, en effet, une sorte de *Sursum Corda* que M. Coppée chante, avec une douceur infinie, en l'agrémentant de quelques railleries aimables à l'adresse des protestants. Il nous fait, de Genève, l'hiver, un tableau qui n'a rien de flatteur : le froid, la bise, le brouillard, l'air morose et revêche des habitants s'harmonisent dans un ensemble peu esthétique ; mais si on prend la peine de monter sur les sommets des montagnes voisines, on voit se répandre une lumière d'un bleu tendre et exquis. Qui n'a compris déjà que le brouillard génevois représente le passé du poète ? « Heureusement, la main d'un paternel et pieux ami s'est alors posée sur la mienne, et il m'a ordonné de monter vers la lumière. Que je suis heureux d'avoir retrouvé au fond de moi-même, un peu de mon âme et de mes prières d'enfant ! Oh ! la douceur d'être humble, d'avoir confiance et d'obéir ? A peine ai-je gravi la première étape, et déjà se dissipe la brume d'orgueil et d'impureté qui me cachait le bon chemin. »

Les Génevois se féliciteront, sans doute, d'avoir fourni à M. François Coppée des inspirations aussi évangéliques. Il est fort heureux pour lui, cependant, qu'il jouisse d'une de ces grandes réputations qui intimident ou, tout au moins, imposent la déférence. Pour des plaisanteries tout aussi innocentes, d'autres écrivains ont reçu, en des revues très graves, des admonestations austères d'où l'onction était absente.

C'est, je crois, pour écrire le *Souvenir filial* que le Coppée d'hier et le Coppée d'aujourd'hui semblent

avoir fondu toutes leurs qualités dans une seule âme. On se souvient, peut-être, que le poète célébra jadis sa mère, en des vers devenus classiques et qu'il nous invite à relire aujourd'hui.

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là...
Et puis se souvenant qu'en octobre, la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes...

M. Coppée comprendra, j'en suis sûr, que les catholiques se croient tenus de formuler ici un regret. De même que l'adoration n'est due qu'à Dieu, de même les paroles de l'Ange, à l'unique Immaculée, ne doivent pas être appliquées aux autres créatures, toutes atteintes par le péché. *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum ; et in peccatis concepit me mater mea.* Si la mère de M. Coppée revenait au monde, elle le blâmerait doucement de cet excès d'amour filial. François Villon, sans doute parce qu'il avait reçu une plus forte instruction religieuse, n'a pas commis cette faute. Il a loué sa mère en une ballade qui est bien supérieure au dizain de François Coppée ; il ne craint pas cependant d'appeler « pécheresse » cette admirable « femme povrette et ancienne » qui avait tant de foi et tant d'amour. Nous comprenons très bien ce que veut dire M. François Coppée, quand il appelle sa mère une immaculée, et nous louons, certes, ses intentions qui sont excellentes ; mais, que les immortels ses pairs et ses amis nous pardonnent, il a mal rendu sa pensée.

Ainsi, d'ailleurs, se manifeste à nos pauvres yeux impuissants la gloire de cette unique Vierge-Mère que l'auteur de la *Bonne Souffrance* aime déjà de toute son

âme. Quand nos regards ne peuvent pas embrasser facilement un monument dont la hauteur nous déconcerte, nous mettons à sa base un homme dont la taille nous sert de terme de comparaison. Pareillement, il nous est fort difficile de concevoir, même très approximativement, la grandeur morale de la Vierge très sainte. La pensée de nos mères nous aide à mieux comprendre et à mieux aimer Marie. Quelles que soient leur pureté, leur abnégation, leur foi, leur élévation de sentiments, elles disent tous les jours, sans fausse humilité, en toute vérité, à Celle qui est entre toutes l'Elue du Très-Haut : « Priez pour nous pauvres pécheresses ».

A cette incorrection près, le *Souvenir filial* est un petit chef-d'œuvre. Comme dans les chœurs de Racine, tout respire ici Dieu, la paix, la vérité ; jamais M. François Coppée n'a rien écrit de plus touchant ni de plus pur. Ceux qui ont mission de parcourir les tristes productions de notre littérature contemporaine, ne rencontrent pas souvent de ces pages simples et reposantes. La plupart de nos écrivains, hommes plus laborieux qu'intelligents, s'épuisent dans la recherche de mots étranges, qu'ils groupent, tant bien que mal, autour de quelque idée commune. Combien ils sont ennuyeux, jamais on ne le proclamera assez. M. Coppée exprime simplement des sentiments vrais et exquis ; si je ne parlais d'un académicien, je dirais des *sentiments sentis*, ce qui est rare en cette fin de siècle où tant d'histrions occupent le devant de la scène littéraire. « C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh ! comme je pensais à ma mère, le jour où, pour mériter cette

récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures. »

Ici encore, M. Coppée fournit un document important aux apologistes qui étudient l'âme contemporaine. Il a connu la gloire, il a fait des expériences passionnelles, comme on dit aujourd'hui, il passa pour un homme heureux. Tout cela ne compte guère à ses yeux ; mais il se souvient de sa mère, de sa mère qui n'était plus belle. Au souvenir de cette mère aimée ne se rattachent plus que des idées de pureté, de dévouement et de foi. Il me semble qu'on pourrait dégager de ce fait quelques conclusions intéressantes...

Des mères, M. Coppée ne craint pas de passer à une catégorie de personnes, contre lesquelles on a épuisé toutes les formes de la raillerie. Il nous trace un portrait ravissant d'une pauvre vieille fille. Vous avez bien entendu raconter, n'est-ce pas ? quelque histoire intéressante sur les vieilles filles ! Qui donc ne croit pas avoir souffert de leurs manies ? Peut-être se montre-t-on quelque peu injuste à leur égard ; peut-être serait-il plus courageux et plus digne de prendre quelquefois leur défense, au lieu de les accabler toujours de railleries faciles. M. Coppée ose dire toute l'admiration que lui inspira l'une d'entre elles : « Les coudes au dossier du prie-Dieu, le menton sur les mains jointes et crispées, elle se tenait dans l'attitude antique et traditionnelle de l'adoration, et son profil était aussi immobile que s'il eût été peint sur le panneau d'un triptyque ou cerné par le plomb d'un vitrail. Pas toute jeune — trente ans et plus, — sans beauté — mais quelle douceur et quelle pureté dans ce maigre visage ! C'était une de ces ouvrières de Paris, qui ont tant de goût et mettent un peu d'art dans la plus simple toilette... On devinait que la

pauvre fille s'était habillée de son mieux, seulement par politesse pour le bon Dieu, parce que c'était dimanche et qu'elle allait à la messe.

Elle priait, avec quelle ardeur !... »

Que diront les petits maîtres d'aujourd'hui contre ce Coppée qui a la prétention d'intéresser un public avec un portrait de vieille fille en prière ? Sans aucun doute, ce que disaient les petits maîtres du temps de Racine, et peut-être pire. Mais nous, qu'exaspère l'éternelle promenade des deux amants à travers les beautés printanières ou sous les mélancoliques lueurs du ciel d'automne, nous lui dirons merci. Il s'est trouvé un moment dans notre littérature du XVII[e] siècle, où les hommes de bon sens, fatigués de mièvreries précieuses, réclamèrent, à grands cris, la chanson du roi Henri. Même en pleine ferveur romantique, les lecteurs trouvèrent monotones les jeunes filles poitrinaires, et réclamèrent impérieusement qu'on chantât la convalescence d'un vieil oncle à la mode de Bretagne. De nos jours, on ne s'est pas encore lassé ni des fadeurs romantiques, ni des horreurs dites réalistes. Ah ! si la commission du budget imposait les romans stupides et même les romans intéressants, les finances françaises auraient plus d'élasticité, et le bon sens français, jadis si robuste, reprendrait peut-être sa vigueur !

Mais non, la commission du budget n'y peut rien ; je souhaite, sans l'espérer, que l'excellent exemple littéraire donné par M. Coppée y puisse quelque chose. En tout cas, nous devons prendre bonne note de sa courageuse et heureuse tentative.

Dans le *Noël impérial*, M. Coppée établit un contraste entre le berceau du roi de Rome et le berceau de l'Enfant-Jésus. C'est une façon très moderne d'opposer le rien de l'homme au tout de Dieu ; elle édifiera

certainement nombre de lecteurs, elle n'enrichira pas notre apologétique.

La *Meilleure Année* renferme un second récit de la conversion de M. Coppée : c'est comme une seconde et très agréable édition de la préface.

Dans le *Dialogue des morts*, l'auteur attaque avec vigueur la Révolution française, le Conseil municipal de Paris, les laïcisateurs, Voltaire et Rousseau, la presse elle-même. Il émet, au cours de cet entretien, des idées fort sages. Il constate, par exemple, que depuis qu'on a détruit, par tous les moyens possibles, la foi religieuse dans le peuple français, il est beaucoup moins moral et beaucoup plus malheureux. Il serait facile de faire, avec ces quelques pages, une excellente brochure de propagande. J'admire comment M. Coppée est devenu, en quelques mois, non seulement un bon catholique, mais un catholique fervent, un catholique militant.

Au point de vue purement littéraire, le dialogue laisse un peu à désirer ; il semble le résultat d'une improvisation hâtive. Le vrai, l'authentique Voltaire était plus spirituel, plus méchant, plus félin, plus vaniteux, plus inconscient, plus distingué intellectuellement, et plus bas moralement que le Voltaire de M. Coppée. J'imagine que si le patriarche de Ferney revenait au monde aujourd'hui, il entrerait dans des colères à la fois terribles et comiques qui nous amuseraient fort. Oh ! la belle attaque de nerfs dont il nous donnerait le spectacle ! Avec quel trépignement de joie il déverserait sa colère, son dédain, sa féroce ironie, son esprit, sur tous ces politiciens et tous ces journalistes qui, très sincèrement, se croient ses fils et se figurent continuer son œuvre ! Il regretterait les Fréron, les Labaumelle, les Gresset, les Desfontaines, il renver-

rait à Rousseau l'insupportable « Dors-tu-content » d'Alfred de Musset. Il estimerait, n'en doutons pas, que le retour à la barbarie rêvé par Jean-Jacques est un fait accompli, il conseillerait à nombre de nos contemporains, ses admirateurs, de marcher à quatre pattes. Dans notre civilisation je ne vois guère que les sleepings-cars qui eussent quelque chance de lui plaire. Quant à imiter son tour d'esprit, nous ne pouvons guère y songer, de nos jours. M. de Voltaire, le contempteur de la canaille, est si loin de nous, il dépasse de tant de coudées nos grands hommes ! Il ne supporterait pas les déclamations de M. Jaurès, il se livrerait, en présence de M. Zola, à des pantalonnades de pudibonderie qui seraient le comble du comique, il nous révélerait, chez Hugo, des profondeurs de ridicule que nous ne soupçonnons pas. Un seul écrivain peut-être trouverait grâce devant lui : c'est Veuillot.

Plus encore que dans les propos qu'il attribue à Voltaire, M. Coppée, prêtant à Rousseau des opinions sensées, pèche contre la vraisemblance. Gardons-nous bien d'idéaliser cet odieux déclamateur.

Il eût fallu, ce me semble, représenter Voltaire et Rousseau autant que possible tels qu'ils étaient, c'est-à-dire comme absolument dépourvus de sens moral : la satire de notre société contemporaine n'en eût été que plus piquante.

Le chapitre dans lequel M. Coppée étudie la *Renaissance chrétienne* de nos jours, a une importance spéciale. D'abord il analyse le dernier ouvrage de M. Huysmans, puis il étudie le cas de M. Brunetière, et enfin il affirme qu'une renaissance religieuse se produit, en France, à l'heure qu'il est.

Avec beaucoup de tact, M. Coppée se contente de plaider, en faveur de M. Huysmans, les circonstances

atténuantes, sachant fort bien que la Durtalide ne peut pas pénétrer dans les bibliothèques chrétiennes. Il est tout naturel que l'auteur de la *Bonne Souffrance* laisse à d'autres le soin de prononcer de légitimes et nécessaires réquisitoires. Il ne faut pas cependant qu'un malentendu s'établisse : quelles que soient les intentions personnelles de M. Huysmans, dont nous ne voulons pas nous occuper ici, ni ailleurs, nous ne devons pas nous lasser de redire que la Durtalide est une œuvre mauvaise. Sans qu'il s'en doute du reste, M. Coppée accable, par ses actes, ce Durtal pour lequel il plaide avec une ardeur si touchante. L'auteur de la *Bonne Souffrance* demande pardon à Dieu et aux hommes de certaines fautes très explicables, presque excusables, qu'il a commises au temps de sa jeunesse littéraire : « On peut rencontrer dans mes écrits, dit-il, quelques pages — que je renie et je déteste — où j'ai parlé des choses religieuses avec une sotte légèreté, parfois même avec la plus coupable audace... » Que cet aveu est beau, surtout si l'on songe que les actes de M. Coppée commentent magnifiquement cette noble déclaration !

Il me paraît inutile d'insister. M. Coppée n'a pas vu en commençant son amical plaidoyer, mais il voit très bien maintenant, n'est-ce pas ? que le contraste éclatant de sa conduite, avec la conduite de M. Huysmans, éclaire la question Durtal d'une vive lumière.

De même, il est permis de regretter que M. Coppée ne se soit pas prononcé avec plus de netteté sur le cas de M. Brunetière. Certes, je professe une grande admiration pour le caractère et le talent de M. Brunetière. Mais nous tous, prêtres et catholiques qu'il veut aider dans notre œuvre — cela se voit — nous qui voulons, à notre tour, l'aider selon nos faibles moyens, pourquoi ne lui dirions-nous pas la vérité ? Cet homme gé-

néreux et droit, ce vaillant conférencier, qui s'obstine à ne pas faire un acte de foi, dans sa lutte contre l'incrédulité, ne se met-il pas dans une situation difficile? On devrait organiser dans toute la France catholique une croisade de prières, pour obtenir de Dieu que M. Brunetière ose employer enfin la seule méthode sage et pratique qui s'offre à lui, la méthode de Pascal. Il connaît trop bien les *Pensées* pour qu'on ait à lui indiquer le passage qui l'intéresse.

Enfin, M. Coppée laisse entrevoir les grandes espérances qu'il fonde sur l'état d'esprit authentiquement nouveau d'un certain nombre de ses contemporains. Il a qualité pour parler des conversions sérieuses qui se produisent, en effet, parmi les hommes instruits de sa génération. Un de ses amis m'a raconté qu'il a réussi à convertir plusieurs hommes éminents, dont je n'ose pas citer les noms. Ce doit être un très gracieux et très touchant spectacle que M. Coppée évangélisant ses amis.

Ces conversions nombreuses et très souvent glorieuses pour l'Eglise, réaliseront-elles toutes les espérances qu'elles font naître? Oui, en ce sens que conquérir des âmes, surtout de nobles âmes, c'est pour l'Eglise la meilleure manière de triompher ici-bas. Mais l'état de choses, douloureux pour l'Eglise, contre lequel proteste M. Coppée, est-il sur le point de se modifier dans le sens de ses désirs?

Il n'y paraît guère.

D'une part, en effet, les ouvriers, sauf peut-être dans deux ou trois régions privilégiées de la France, demeurent étrangers à ce mouvement de retour vers l'Eglise. D'autre part, les ennemis acharnés du catholicisme ne prennent pas l'attitude d'un parti qui veut désarmer, au contraire. On ne pourra pas dire, cette fois, que nous avons refusé de faire un pas en avant!

Depuis quelques années, les catholiques ont épuisé toutes les formules de conciliation ; ils ont usé de l'épithète *moderne* et du substantif *progrès*, presque autant que les ordinaires prosateurs ; ils ont prodigué les sourires à des indifférents qui sont demeurés indifférents et à des adversaires qui ont conservé leur mine rébarbative. Quelques signes se produisent qui permettent de constater, chez les croyants, comme une lassitude. Pratiquer toujours une politique de conciliation, qui n'est jamais synallagmatique, présente, en effet, quelques inconvénients. Allons-nous reprendre les attitudes belliqueuses et la belle intransigeance du temps jadis ? Que Dieu nous épargne cette nouvelle faute, et qu'il suscite parmi nous un vrai conducteur d'âmes, qui nous apprenne à éviter les prostrations et aussi les provocations inutiles !

Il y a deux ans, en appréciant, avec une franchise un peu rude qui n'excluait pas la sympathie, le *Franc-parler* de M. François Coppée, cette œuvre considérable, puisqu'elle ne comprend pas moins de cinq volumes, j'émis cette idée qu'une sélection s'imposait : cinq volumes représentent un bien gros bagage, pour quelqu'un qui se met en route pour la postérité. Pourquoi ne pas s'alléger ? pourquoi ne pas réunir en un seul volume, deux ou trois cents pages des mieux écrites ? Ce volume aurait plus de chances de survivre à l'écroulement, qui menace toute notre littérature contemporaine. Avec cette modestie fine et si distinguée qu'on lui connaît, M. Coppée me répondit : « Monsieur l'abbé, je suis plus sévère que vous, je ne crois pas qu'on puisse tirer de mon *Franc-parler* un volume durable et susceptible de devenir classique. » Il me plaît de penser encore que la modestie de M. Coppée l'induit en erreur.

A tout le moins, la *Bonne Souffrance* se présente dans des conditions infiniment meilleures que le *Franc-parler*. Il n'est pas possible que l'histoire littéraire de l'avenir ne s'occupe pas du mouvement de retour vers le catholicisme, qui s'est dessiné, durant ces dernières années du XIXe siècle. Parmi les convertis ou demi-convertis, sur lesquels s'est portée l'attention du monde religieux, plusieurs paraissent sérieux, animés d'excellents désirs. Malheureusement, ils ne savent pas faire un acte de foi catégorique, et ils s'en tiennent à une vague phraséologie, imitée de Renan, qui n'est ni française ni chrétienne. D'autres s'affirment comme de purs névrosés. M. Coppée parle et agit en vrai chrétien ; il ne recule ni devant l'acte de foi, ni devant le sacrifice, ni devant l'obéissance, il pratique la charité et l'humilité ; sa conversion marque une date importante dans notre histoire. Cette fois, il ne s'agit plus d'un mouvement néo-chrétien ou néo-catholique ou néo-mystique ; nous constatons enfin un mouvement catholique. N'eût-elle aucune valeur littéraire, la *Bonne Souffrance* devrait être conservée comme le document le plus significatif, que l'histoire religieuse ait eu à enregistrer, depuis vingt ans.

Or, il se trouve que ce livre sincère et grave contient des pages exquises, des pages qui, par elles-mêmes, méritent la gloire. *La Bonne Souffrance* demeurera, M. Coppée perdrait son excellent français à me persuader du contraire. Une fois de plus se sera vérifiée la parole évangélique : « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Soc. franc. d'Impr. et de Libr. (Oudin et Cie).